Ascanio

DU MÊME AUTEUR

DANS LA « COLLECTION NELSON

LA REINE MARGOT . . . . 2 *vol.*
LA DAME DE MONSOREAU . . . . 3 *vol.*
LES QUARANTE-CINQ . . . . . 3 *vol.*

LES TROIS MOUSQUETAIRES . . . 2 *vol.*
VINGT ANS APRÈS . . . . 2 *vol.*
LE VICOMTE DE BRAGELONNE . . . 5 *vol.*

JOSEPH BALSAMO . . . . 5 *vol.*
LE COLLIER DE LA REINE . . . . 3 *vol.*
ANGE PITOU . . . . 2 *vol.*
LA COMTESSE DE CHARNY . . . . 6 *vol.*

LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE . . 2 *vol.*
LES BLANCS ET LES BLEUS . . . 3 *vol.*

LES COMPAGNONS DE JÉHU. . . . 2 *vol.*

LE COMTE DE MONTE-CRISTO . . . 6 *vol.*

LA TULIPE NOIRE . . . . 1 *vol.*

N N

Ascanio

Par

Alexandre Dumas

TOME SECOND

Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Londres, Édimbourg et New-York

1937

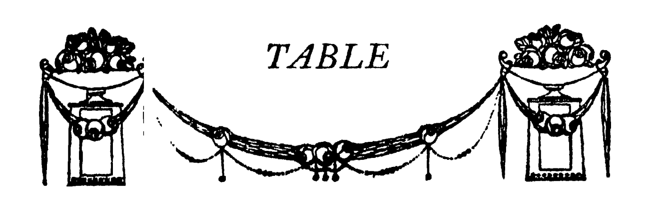
N N

ALEXANDRE DUMAS

1803–1870

Première édition d' « Ascanio » : 1843.

TABLE



ASCANIO

I

LE MARCHAND DE SON HONNEUR

C'EST le jour où Colombe doit être présentée à la reine.

Nous sommes dans une des salles du Louvre ; toute la cour est rassemblée. Après la messe, on doit partir pour Saint-Germain, et l'on n'attend plus que le roi et la reine pour passer dans la chapelle. Hormis quelques dames assises, tout le monde se tient debout et marche en causant : les robes de soie et de brocard se froissent, les épées se heurtent, les regards tendres ou haineux se croisent, on échange toutes sortes de rendez-vous de combat ou d'amour ; c'est une cohue étourdissante, un tourbillon splendide ; les habits sont superbes et taillés à la dernière mode ; les visages sont adorables ; sur la riche et amusante variété des costumes se détachent les pages, vêtus à l'italienne ou à l'espagnole, debout, immobiles, le poing sur la hanche et l'épée au côté. C'est un tableau plein d'éclat, de vivacité, de magnificence, dont tout ce que nous pourrions dire ne

serait qu'une bien faible et bien pâle copie. Faites revivre tous ces cavaliers élégants et railleurs, rendez l'existence à toutes ces dames vives et galantes de Brantôme et de l'Heptaméron, mettez dans leur bouche cet idiome prompt, savant, naïf, et si éminemment français du seizième siècle, et vous aurez une idée de cette charmante cour, surtout si vous vous rappelez le mot de François Ier : « Une cour sans dames, c'est une année sans printemps ou un printemps sans fleurs. » Or, la cour de François Ier était un printemps éternel où brillaient les plus belles et les plus nobles fleurs de la terre.

Après le premier éblouissement causé par la confusion et le bruit, et lorsqu'on pouvait séparer les groupes, il était aisé de s'apercevoir qu'il y avait deux camps dans la foule : l'un, distingué par les couleurs lilas, était celui de Mme d'Étampes ; l'autre, qui portait les couleurs bleues, était celui de Diane de Poitiers ; les partisans secrets de la réforme appartenaient au premier parti, les catholiques purs au second. Dans ce dernier, on remarquait la figure plate et insignifiante du dauphin ; on voyait la figure blonde, spirituelle et enjouée de Charles d'Orléans, second fils du roi, courir dans les rangs de l'autre. Compliquez ces oppositions politiques et religieuses de jalousies de femmes et de rivalités d'artistes, et vous aurez un ensemble assez satisfaisant de haines qui vous expliquera, si vous vous en étonnez, une foule de coups d'œil dédaigneux et de gestes menaçants que ne peuvent même dérober aux regards de l'observateur les dissimulations courtisanesques.

Les deux ennemies, Diane et Anne, étaient assises

aux deux bouts opposés de la salle, et pourtant, malgré la distance, chaque raillerie ne mettait pas cinq secondes à passer de la bouche de l'une aux oreilles de l'autre, et la riposte, ramenée par les mêmes courriers, revenait aussi vite par le même chemin.

Au milieu de tous ces mots spirituels et parmi tous ces seigneurs habillés de velours et de soie, se promenait encore, indifférent et grave dans sa longue robe de docteur, Henri Estienne, attaché de cœur au parti de la Réforme, tandis qu'à deux pas de lui et non moins oublieux de tout ce qui l'entourait, se tenait debout Pierre Strozzi, pâle et mélancolique, réfugié de Florence, qui, appuyé contre une colonne, regardait sans doute dans son cœur la patrie absente, où il ne devait rentrer que prisonnier, et où il ne devait plus avoir de repos que dans la tombe. Il va sans dire que le noble réfugié italien, parent par les femmes de Catherine de Médicis, tient profondément au parti catholique.

Puis passent, en parlant de graves affaires d'État et en s'arrêtant souvent en face l'un de l'autre, comme pour donner plus de poids à leur conversation, le vieux Montmorency, à qui le roi vient de donner il n'y a pas deux ans encore la charge de connétable, vacante depuis la disgrâce de Bourbon, et le chancelier Poyet, tout fier de l'impôt de la loterie, qu'il vient d'établir, et de l'ordonnance de Villers-Coterets, qu'il vient de contresigner[1].

[1] Ce fut effectivement à Villers-Coterets, petite ville du département de l'Aisne, où François Ier avait un château, que fut signée la fameuse ordonnance qui décida que les actes des cours

Sans se fondre dans aucun groupe, sans se mêler à aucune conversation, le bénédictin et cordelier François Rabelais, au sourire armé de dents blanches, furetait, observait, écoutait, raillait, tandis que Triboulet, le bouffon favori de Sa Majesté, roulait entre les jambes des passants sa bosse et ses calomnies, profitant de sa taille de basset pour mordre çà et là sans danger, sinon sans douleur.

Quant à Clément Marot, splendide dans un habit tout neuf de valet de chambre du roi, il semblait tout aussi gêné que le jour de sa réception à l'hôtel d'Étampes. Évidemment il avait en poche et cherchait à placer sous forme d'impromptu quelque dizain nouveau-né, quelque sonnet orphelin. En effet, hélas ! on le sait, l'inspiration vient d'en haut et on n'en est pas le maître. Une ravissante idée lui était poussée naturellement dans l'esprit sur le nom de Mme Diane. Il avait lutté, mais la muse n'est point une amante, c'est une maîtresse : les vers s'étaient faits tous seuls, les rimes s'étaient emmanchées l'une à l'autre, il ne savait par quelle magie. Bref, ce malheureux dizain le tourmentait plus que nous ne saurions dire. Il était dévoué à Mme d'É-

souveraines cesseraient d'être écrits en latin et seraient désormais rédigés dans la langue nationale. Ce château existe encore, quoique fort déchu de sa splendeur antique, et surtout étrangement détourné de sa destination première. Commencé par François Ier, qui y sculpta ses salamandres, il fut achevé par Henri II, qui y grava son chiffre et celui de Catherine de Médicis. On peut encore voir ces deux lettres, chefs-d'œuvre de la Renaissance, réunies, écoutez bien cela ! car l'esprit du temps est tout entier dans ce fait lapidaire ; réunies par un lac d'amour qui enveloppe en même temps le croissant de Diane de Poitiers. Charmante, mais, on en conviendra, singulière trilogie, qui se compose du chiffre et des armes du mari, de la femme et de la maîtresse.

tampes, sans doute, et à Marguerite de Navarre, c'était incontestable ; le parti protestant était celui vers lequel il penchait, cela ne faisait aucun doute. Peut-être même cherchait-il quelque épigramme contre Mme Diane, lorsque ce malheureux madrigal en son honneur était venu ; mais enfin il était venu. Comment maintenant s'empêcher, une fois des vers superbes produits dans son cerveau en l'honneur d'une catholique, comment, malgré son ardeur pour la cause protestante, se retenir de les confier tout bas à quelque ami lettré ?

C'est ce que fit l'infortuné Marot. Mais l'indiscret cardinal de Tournon, dans le sein duquel il déposa ses vers, les trouva si beaux, si splendides, si magnifiques, que malgré lui il les repassa à M. le duc de Lorraine, lequel en parla incontinent à Mme Diane. Il se fit à l'instant même dans le parti bleu un grand chuchotement, au milieu duquel Marot fut appelé, requis, sommé de venir les dire. Les lilas, en voyant Marot fendre la foule et s'approcher de Mme Diane, s'avancèrent de leur côté et se pressèrent autour du poète, tout à la fois ravi et épouvanté. Enfin la duchesse d'Étampes elle-même se leva curieusement pour voir, dit-elle, comment ce maraud de Marot, qui avait tant d'esprit, s'y prendrait pour louer Mme Diane.

Le pauvre Clément Marot, au moment où il allait commencer, après s'être incliné devant Diane de Poitiers, qui lui souriait, se détourna légèrement pour jeter un coup d'œil autour de lui, et vit Mme d'Étampes qui souriait aussi ; mais le sourire de l'une était gracieux, et le sourire de l'autre était

terrible. Aussi Marot, grillé d'un côté et gelé de l'autre, ne dit-il que d'une voix tremblante et mal assurée les vers suivants :

Être Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connaître herbes divinement,
Car la douleur que mon cœur veut occire
Ne se guérit par herbe aucunement.
Non pour avoir ma place au firmament,
Non pour son arc encontre Amour laisir,
Car à mon roi ne veux être rebelle.
Être Phœbus seulement je désir,
Pour être aimé de Diane la belle.

A peine Marot eut-il prononcé la dernière syllabe de ce gracieux madrigal, que les bleus éclatèrent en applaudissements, tandis que les lilas gardèrent un silence mortel. Clément Marot, enhardi par l'approbation et froissé par la critique, alla bravement présenter son chef-d'œuvre à Diane de Poitiers.

— A Diane la belle, dit-il à voix basse en s'inclinant devant elle ; vous comprenez, madame : la belle, la belle par excellence et sans comparaison.

Diane le remercia par le plus doux regard, et Marot s'éloigna.

— On peut faire des vers à une belle après en avoir fait à la plus belle, dit en façon d'excuse le pauvre poète en passant près de Mme d'Étampes ; vous vous souvenez : — de France la plus belle.

Anne répondit par un regard foudroyant.

Deux groupes de notre connaissance s'étaient tenus à l'écart de cet incident : c'était, d'une part, Ascanio avec Cellini. Benvenuto avait la faiblesse

de préférer la *Divina Comedia* aux concetti. L'autre groupe se composait du comte d'Orbec, du vicomte de Marmagne, de messire d'Estourville et de Colombe, qui avait supplié son père de ne pas se mêler à cette foule, qu'elle voyait pour la première fois et qui ne lui causait que de l'épouvante. Le comte d'Orbec, par galanterie, n'avait pas voulu quitter sa fiancée, que le prévôt allait présenter après la messe à la reine.

Ascanio et Colombe, quoique bien troublés, s'étaient vus tout de suite et se regardaient de temps en temps à la dérobée. Ces deux purs et timides enfants, élevés dans la solitude, qui fait les grands cœurs, se seraient trouvés bien isolés et bien perdus dans cette foule élégante et corrompue s'ils n'avaient pu s'apercevoir et se raffermir l'un l'autre par le regard.

Ils ne s'étaient pas revus, du reste, depuis le jour de l'aveu. Ascanio avait en vain tenté dix fois d'entrer au Petit-Nesle. La servante nouvelle donnée à Colombe par le comte d'Orbec s'était toujours présentée à la place de dame Perrine quand il avait frappé, et l'avait congédié sévèrement. Ascanio n'était ni assez riche ni assez hardi pour essayer de gagner cette femme. D'ailleurs, il n'avait à apprendre à sa bien-aimée que de tristes nouvelles qu'elle saurait toujours trop tôt. Ces tristes nouvelles étaient l'aveu que lui avait fait le maître de son amour pour Colombe, et la nécessité où ils étaient, non seulement de se passer désormais de son appui, mais d'avoir même peut-être à lutter contre lui.

Quant au parti à prendre, Ascanio, ainsi qu'il

l'avait dit à Cellini, sentait que Dieu seul pouvait maintenant le sauver. Aussi, réduit à ses seules ressources, le jeune homme avait-il naïvement résolu de chercher à adoucir et à toucher Mme d'Étampes. Quand un espoir sur lequel on a compté vous manque, on est porté à se rejeter sur les secours les plus désespérés. La toute-puissante énergie de Benvenuto non seulement faisait défaut à Ascanio, mais se tournerait sans doute contre lui. Ascanio allait donc, confiant parce qu'il était jeune, invoquer ce qu'il croyait avoir vu de grandeur, de générosité et de tendresse dévouée dans la duchesse, pour tâcher d'intéresser à sa souffrance la pitié de celle dont il était aimé. Après quoi, si cette dernière et fragile branche échappait à sa main, que pouvait-il, lui pauvre enfant faible et seul, sinon laisser faire et attendre ? Voilà donc pourquoi il avait suivi Benvenuto à la cour.

La duchesse d'Étampes était retournée à sa place. Il se mêla à ses courtisans, arriva derrière elle et parvint jusqu'à son fauteuil. En se retournant elle le vit.

— Ah ! c'est vous, Ascanio, dit-elle assez froidement.

— Oui, madame la duchesse. J'accompagne ici mon maître Benvenuto, et si j'ose m'approcher de vous, c'est qu'ayant laissé l'autre jour à l'hôtel d'Étampes le dessin du lis que vous avez eu la bonté de me commander, je voudrais bien savoir si vous n'en êtes pas trop mécontente.

— Non, en vérité, je l'ai trouvé fort beau, dit Mme d'Étampes un peu adoucie, et des connaisseurs

à qui je l'ai montré, et notamment monsieur de Guise, que voici, ont été tout à fait de mon avis ; seulement l'exécution sera-t-elle aussi parfaite que le dessin ? et dans le cas où vous croiriez pouvoir en répondre, mes pierreries suffiront-elles ?

— Oui, madame, je l'espère ; néanmoins, j'aurais voulu mettre au pistil du collier un gros diamant qui y tremblerait comme une goutte de rosée, mais ce serait une dépense trop considérable peut-être dans un travail confié à un humble artiste comme je suis.

— Oh ! nous pouvons faire cette dépense, Ascanio.

— C'est qu'un diamant de cette grosseur vaudrait peut-être deux cent mille écus, madame.

— Eh bien ! nous y aviserons. Mais, ajouta la duchesse en baissant la voix, rendez-moi un service, Ascanio.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Tout à l'heure, en allant écouter les fadeurs de ce Marot, j'ai aperçu à l'autre extrémité le comte d'Orbec. Informez-vous de lui, s'il vous plaît, et dites-lui que je désire lui parler.

— Quoi ! madame..., fit Ascanio, pâlissant au nom du comte.

— Ne disiez-vous pas que vous étiez à mes ordres ! reprit avec hauteur Mme d'Étampes. D'ailleurs, si je vous prie de cette commission, c'est que vous êtes intéressé à l'entretien que je veux avoir avec d'Orbec et qui pourra vous donner à réfléchir, si cependant les amoureux réfléchissent jamais.

— Je vais vous obéir, madame, dit Ascanio, tremblant de mécontenter celle dont il attendait son salut.

— Bien. Veuillez en parlant au comte parler italien, j'ai mes raisons pour cela, et revenez avec lui vers moi.

Ascanio, pour ne pas aigrir davantage et ne pas heurter de nouveau sa redoutable ennemie, s'éloigna et demanda à un jeune seigneur aux rubans lilas s'il avait vu le comte d'Orbec et où il était.

— Tenez, lui fut-il répondu, c'est ce vieux singe qui cause là-bas avec le prévôt de Paris, et qui se tient près de cette adorable fille.

L'adorable fille était Colombe, que tous les muguets admiraient avec curiosité. Pour le vieux singe, il parut en effet à Ascanio aussi repoussant qu'un rival eût pu le désirer. Mais après un instant donné à cet examen, il s'approcha de lui, l'aborda au grand étonnement de Colombe, et l'invita en italien à le suivre auprès de Mme d'Étampes. Le comte s'excusa auprès de sa fiancée et de ses amis, et se hâta de se rendre aux ordres de la duchesse, suivi d'Ascanio, qui ne s'éloigna pas cependant sans rassurer par un coup d'œil d'intelligence la pauvre Colombe, toute troublée à l'audition de cet étrange message, et surtout à la vue du messager.

— Ah ! bonjour, comte, dit Mme d'Étampes en apercevant d'Orbec, je suis charmée de vous voir, car j'ai des choses d'importance à vous dire. Messieurs, ajouta-t-elle, en s'adressant à ceux qui l'entouraient, nous avons encore sans doute un bon quart d'heure à attendre Leurs Majestés ; si vous

le permettez, je profiterai de ce temps pour entretenir mon vieil ami le comte d'Orbec.

Tous les seigneurs empressés autour de la duchesse se hâtèrent de s'éloigner discrètement sur ce congé sans façon, et la laissèrent seule avec le trésorier du roi dans une de ces embrasures de croisées vastes comme nos salons d'aujourd'hui. Ascanio allait faire comme les autres, mais, sur un signe de la duchesse, il resta.

— Qu'est-ce que ce jeune homme ? demanda le comte.

— Un page italien qui n'entend pas un mot de français ; aussi vous pouvez parler devant lui, c'est exactement comme si nous étions seuls.

— Eh bien ! madame, reprit d'Orbec, j'ai obéi, j'espère, aveuglément à vos ordres sans même en rechercher les motifs. Vous m'avez exprimé le désir de voir ma future femme présentée aujourd'hui à la reine : Colombe est ici avec son père ; mais, maintenant que j'ai agi selon votre désir, j'avoue que je voudrais le comprendre ; est-ce trop demander, madame, que de vous demander une petite explication ?

— Vous êtes le plus dévoué parmi mes fidèles, d'Orbec ; heureusement qu'il me reste beaucoup à faire pour vous, et encore je ne sais pas si je pourrai jamais m'acquitter : pourtant j'y tâcherai. Cette charge de trésorier du roi que je vous ai donnée n'est que la pierre d'attente sur laquelle je veux bâtir votre fortune, comte.

— Madame ! fit d'Orbec en s'inclinant jusqu'à terre.

— Je vais donc vous parler à cœur ouvert ; mais avant tout, que je vous fasse compliment. J'ai vu votre Colombe tout à l'heure : elle est vraiment ravissante ; un peu gauche, c'est un charme de plus. Cependant, entre nous, j'ai beau chercher, je vous connais, et, là, je ne vois pas dans quel but, vous, homme grave, prudent et médiocrement entiché, j'imagine, de fraîcheur et de beauté, vous faites ce mariage-là ; je dis dans quel but, car nécessairement il y a quelque chose là-dessous, et vous n'êtes pas homme à marcher au hasard.

— Dame ! il faut faire une fin, madame ; et puis, le père est un vieux drôle qui laissera des écus à sa fille.

— Mais quel âge a-t-il donc ?

— Eh ! quelque cinquante-cinq ou six ans.

— Et vous, comte ?

— Oh ! à peu près le même âge, mais il est si usé, lui.

— Je commence à comprendre et à vous reconnaître. Je savais bien que vous étiez au-dessus d'un sentiment vulgaire, et que les agréments de cette petite n'étaient pas ce qui vous avait séduit.

— Fi donc ! madame, je n'y ai seulement pas songé ; elle eût été laide que c'eût été la même chose ; elle est jolie, tant mieux.

— Oh ! à la bonne heure, comte, sinon je désespérais de vous.

— Et maintenant que vous m'avez retrouvé, madame, daignerez-vous m'apprendre...

— Oh ! c'est que pour vous je fais de beaux rêves, interrompit la duchesse. Ce que je voudrais vous

voir, d'Orbec, le savez-vous, c'est la place de Poyet, que je déteste, fit la duchesse en jetant un coup d'œil de haine sur le chancelier, qui se promenait toujours avec le connétable.

— Quoi ! madame, une des plus immenses dignités du royaume !

— Eh! n'êtes-vous donc pas vous-même un homme éminent, comte ! Mais, hélas ! mon pouvoir est si précaire, je règne sur le bord d'un abîme. Tenez, en ce moment, je suis d'une inquiétude mortelle. Le roi a pour maîtresse la femme d'un homme de rien, d'un justicier, d'un nommé Féron. Si cette femme était ambitieuse, nous serions perdus. J'aurais dû aussi prendre l'initiative sur ce caprice de François Ier. Ah ! je ne retrouverai jamais non plus cette petite duchesse de Brissac que j'avais donnée à Sa Majesté : une femme douce et faible, une enfant. Je la pleurerai toujours : elle n'était pas dangereuse celle-là, elle ne parlait au roi que de mes perfections. Pauvre Marie ! elle avait pris toutes les charges de ma position et m'en laissait tous les bénéfices. Mais cette Féronnière, comme ils l'appellent, il faudrait à toute force en distraire François Ier. Moi, hélas ! j'ai épuisé tout mon arsenal de séductions, et j'en suis réduite aux derniers retranchements, l'habitude.

— Comment, madame ?

— Oh ! mon Dieu ! oui, je n'occupe plus guère que l'esprit, le cœur est ailleurs ; j'aurais bien besoin, vous comprenez, d'une auxiliaire. Où la trouver ? une amie toute dévouée, toute sincère, dont je sois sûre. Ah ! je la paierais de tant d'or et de tant d'honneurs ! Cherchez-moi-la donc, d'Orbec.

Vous ne savez pas combien, chez notre souverain, le roi et l'homme se touchent de près, et où l'homme peut entraîner le roi. Si nous étions deux, non deux rivales mais deux alliées, non pas deux maîtresses mais deux amies ; si nous tenions, l'une François, l'autre François Ier, la France serait à nous, comte, et dans quel moment ! quand Charles-Quint vient se jeter de lui-même dans nos filets, quand on pourra le rançonner à l'aise et profiter de son imprudence pour se ménager en cas d'événement un avenir magnifique. Je vous expliquerai mes desseins, d'Orbec. Cette Diane qui vous plaît tant n'aurait plus prise un jour sur notre fortune, et le chevalier de France pourrait devenir... Mais voici le roi.

Telle était la façon de Mme d'Étampes : elle expliquait rarement, elle laissait deviner , elle semait dans les esprits des résolutions et des idées, elle laissait travailler l'avarice, l'ambition, la perversité naturelles, puis elle savait s'interrompre à propos.

Grand art qu'on ne saurait trop recommander à beaucoup de poètes et à nombre d'amants.

Aussi le comte d'Orbec, âpre au gain et aux honneurs, rompu et corrompu, avait parfaitement compris la duchesse, car plus d'une fois durant l'entretien les regards d'Anne s'étaient dirigés du côté de Colombe. Pour Ascanio, sa droite et généreuse nature n'avait pu sonder jusqu'au fond ce mystère d'iniquité et d'infamie, mais il ressentait vaguement que cette conversation étrange et sombre cachait un danger terrible pour sa bien-aimée, et il considérait Mme d'Étampes avec épouvante.

Un huissier annonça le roi et la reine. En un

instant tout le monde fut debout et le chapeau à la main.

— Dieu vous garde ! messieurs, dit en entrant François Ier. Il faut que je vous annonce tout de suite une grande nouvelle. Notre cher frère l'empereur Charles-Quint est à l'heure où je vous parle en route pour la France, s'il n'y est déjà entré. Préparons-nous, messieurs, à l'accueillir dignement. Je n'ai pas besoin de rappeler à ma féale noblesse à quoi cette grande hospitalité l'oblige. Nous avons montré au camp du Drap d'Or que nous savions recevoir également les rois. Dans moins d'un mois Charles-Quint sera au Louvre.

— Et moi, messieurs, dit la reine Éléonore de sa voix douce, je vous remercie d'avance pour mon royal frère de l'accueil que vous lui ferez.

On répondit par les cris de : « Vive le roi ! Vive la reine ! Vive l'empereur ! »

En ce moment, quelque chose de frétillant passa entre les jambes des courtisans et s'avança jusqu'au roi : c'était Triboulet.

— Sire, dit le bouffon, voulez-vous me permettre de dédier à Votre Majesté un ouvrage que je vais faire imprimer ?

— Avec grand plaisir, bouffon, répondit le roi ; mais encore faut-il que je connaisse quel est le titre de cet ouvrage et que je sache le point où il en est.

— Sire, cet ouvrage aura pour titre l'*Almanach des fous,* et contiendra la liste des plus grands insensés que la terre aura jamais portés. Quant à savoir où il en est, j'ai déjà inscrit sur la première page le nom du roi des fous passés et à venir.

— Et quel est cet illustre confrère que tu me donnes pour cousin et que tu choisis pour monarque ? demanda François Ier.

— Charles-Quint, sire, répondit Triboulet.

— Comment Charles-Quint ! s'écria le roi.

— Lui-même !

— Et pourquoi Charles-Quint ?

— Parce qu'il n'y a que Charles-Quint au monde qui, vous ayant tenu prisonnier à Madrid, comme il l'a fait, soit assez fou pour traverser le royaume de Votre Majesté.

— Mais s'il y passe sans accident cependant au milieu de mon royaume ? répliqua François Ier.

— Alors, répondit Triboulet, je lui promets d'effacer son nom pour mettre un autre nom à sa place.

— Et quel sera ce nom ? demanda le roi.

— Le vôtre, sire ; car en le laissant passer, vous aurez encore été plus fou que lui.

Le roi éclata de rire.

Les courtisans firent chorus.

La pauvre Éléonore seule pâlit.

— Eh bien ! dit François, mets donc mon nom à l'instant même à la place de celui de l'empereur, car j'ai donné ma parole de gentilhomme et je la tiendrai. Quant à la dédicace, je l'accepte, et voilà le prix du premier exemplaire qui paraîtra.

A ces mots, François Ier tira une bourse pleine de sa poche et la jeta à Triboulet, qui la reçut entre ses dents et s'éloigna à quatre pattes et en grommelant comme fait un chien qui emporte un os.

— Madame, dit à la reine le prévôt de Paris en s'avançant avec Colombe, Votre Majesté veut-elle

me permettre de profiter de ce moment de joie pour lui présenter sous d'heureux auspices ma fille Colombe, qu'elle a daigné agréer au nombre de ses dames d'honneur ?

La bonne reine adressa quelques mots de félicitations et d'encouragement à la pauvre Colombe confuse, que le roi, pendant ce temps, regardait avec admiration.

— Foi de gentilhomme ! messire le prévôt, dit François Ier en souriant, savez-vous que c'est un crime de haute trahison d'avoir aussi longtemps enfoui et tenu hors de nos regards une semblable perle, laquelle doit faire si bien dans la couronne de beautés qui entoure la majesté de notre reine. Si vous n'êtes pas puni de cette félonie, sire Robert, rendez-en grâce à la muette intercession de ces beaux yeux baissés.

Puis, le roi fit un salut gracieux à la charmante fille et passa suivi de toute la cour pour se rendre à la chapelle.

— Madame, dit le duc de Medina-Sidonia en offrant la main à la duchesse d'Étampes, nous laisserons s'il vous plaît passer la foule, et nous resterons un peu en arrière ; nous serions ici mieux que partout ailleurs pour deux mots importants que j'aurais à vous dire en secret.

— Je suis tout à vous, monsieur l'ambassadeur, répondit la duchesse. Ne vous éloignez pas, comte d'Orbec : vous pouvez tout dire, monsieur de Medina, devant ce vieil ami, qui est un second moi-même, et devant ce jeune homme, qui ne parle qu'italien.

— Leur discrétion doit vous importer autant qu'à moi, madame, et du moment où vous en êtes sûre... Mais nous voici seuls et je vais aller droit au but sans détour et sans réticences. Vous voyez que Sa Majesté Sacrée s'est décidée à traverser la France et qu'elle y a même probablement déjà mis le pied ; elle sait pourtant qu'elle y marchera entre deux haies d'ennemis ; mais elle compte sur la chevalerie du roi ; vous-même vous lui avez conseillé cette confiance, madame, et je conviendrai franchement avec vous que, plus puissante que tel ou tel ministre en titre, vous avez assez d'empire sur François Ier pour faire à votre gré votre avis bon ou mauvais, leurre ou garantie. Mais pourquoi vous tourneriez-vous contre nous ? ce n'est ni l'intérêt de l'État ni le vôtre.

— Achevez, monseigneur ; vous n'avez pas tout dit, je pense ?

— Non, madame. Charles-Quint est le digne successeur de Charlemagne, et ce qu'un allié déloyal pourrait exiger de lui comme rançon, il veut le donner comme présent, et ne laisser sans récompense ni l'hospitalité ni le conseil.

— A merveille ! et ce sera agir avec grandeur et prudence.

— Le roi François Ier a toujours ardemment désiré le duché de Milan, madame ; eh bien ! cette province, éternel sujet de guerre entre la France et l'Espagne, Charles-Quint consentira à la céder à son beau-frère moyennant une redevance annuelle.

— Je comprends, interrompit la duchesse : les finances de l'empereur sont assez bas, on le sait ;

d'autre part, le Milanais est ruiné par vingt guerres, et Sa Majesté Sacrée ne serait pas fâchée de transporter sa créance d'un débiteur pauvre à un débiteur opulent. Je refuse, monsieur de Medina, car vous comprenez vous-même qu'une pareille proposition n'est pas acceptable.

— Mais, madame, des ouvertures ont été déjà faites au roi au sujet de cette investiture, et Sa Majesté en a paru charmée.

— Je le sais ; mais, moi, je refuse. Si vous pouvez vous passer de moi, tant mieux pour vous.

— Madame, l'empereur tient singulièrement à vous savoir de son parti, et tout ce que vous pourriez souhaiter...

— Mon influence n'est pas marchandise qu'on vende et qu'on achète, monsieur l'ambassadeur.

— Oh ! madame, qui dit cela ?

— Écoutez, vous m'assurez que votre maître désire mon appui, et entre nous il a raison. Eh bien ! pour le lui assurer je lui demande moins qu'il n'offre : suivez-moi bien. Voilà ce qu'il devra faire. Il promettra à François Ier l'investiture du duché de Milan, puis une fois hors de France il se souviendra du traité de Madrid violé et oubliera sa promesse.

— Quoi ! madame, mais ce sera la guerre !

— Attendez donc, monsieur de Medina. Sa Majesté criera et menacera, en effet. Alors Charles consentira à ériger en état indépendant le Milanais, et le donnera, mais libre de redevances, à Charles d'Orléans, second fils du roi : de cette façon l'empereur n'agrandira pas un rival. Cela vaut bien quelques écus, et je pense que vous n'avez rien à dire contre,

monseigneur. Quant à ce que je puis souhaiter personnellement, comme vous disiez tout à l'heure, si Sa Majesté Sacrée entre dans mes desseins, elle laissera tomber devant moi, à notre première entrevue, un caillou plus ou moins brillant que je ramasserai, s'il en vaut la peine, et que je garderai en souvenir de la glorieuse alliance conclue entre le successeur des Césars, roi d'Espagne et des Indes, et moi.

La duchesse d'Étampes se pencha à l'oreille d'Ascanio, effrayé de ses sombres et mystérieux projets comme le duc de Medina en était inquiet, comme le comte d' rbec en paraissait charmé.

— Tout cela pour toi, Ascanio, dit-elle tous bas à l'apprenti. Pour gagner ton cœur, je perdrais la France. Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, reprit-elle à voix haute, quelle est votre réponse ?

— L'empereur seul peut prendre une décision sur un sujet de cette gravité, madame ; néanmoins, tout me porte à croire qu'il acceptera un arrangement qui m'effraie presque, tant il me semble avantageux pour nous.

— Si cela peut vous rassurer, je vous dirai qu'au fond il l'est aussi pour moi, et voilà pourquoi je m'engage à le faire accepter par le roi. Nous autres femmes, nous avons aussi notre politique, plus profonde parfois que la vôtre. Mais je puis vous jurer que mes projets ne sont en rien dangereux pour vous ; et réfléchissez, en quoi pourraient-ils l'être ? En attendant d'ailleurs la résolution de Charles-Quint, monsieur de Medina, vous pouvez être sûr que je ne laisserai pas échapper une occasion d'agir

contre lui, et que j'engagerai de toutes mes forces Sa Majesté à le retenir prisonnier.

— Eh quoi ! madame, est-ce là un commencement d'alliance ?

— Allons donc, monsieur l'ambassadeur. Comment ? un homme d'État tel que vous ne voit-il pas que l'essentiel est d'écarter de moi tout soupçon de séduction, et que prendre ouvertement votre cause se serait le moyen de la perdre ? D'ailleurs, je n'entends pas qu'on me puisse jamais trahir ou dénoncer. Laissez-moi être votre ennemie, monsieur le duc, laissez-moi parler contre vous. Que vous importe ? Ne savez-vous pas ce qu'on fait avec les mots, mon Dieu ! Si Charles-Quint refuse mon traité, je dirai au roi : « Sire, fiez-vous-en à mes instincts généreux de femme. Vous ne devez pas reculer devant de justes et nécessaires représailles. » Et si l'empereur accepte, je dirai : « Sire, croyez-en mon habileté féminine, c'est-à-dire féline ; il faut vous résigner à une infamie utile. »

— Ah ! madame, dit le duc de Medina en s'inclinant devant la duchesse, quel dommage que vous soyez une reine ! vous auriez fait un si parfait ambassadeur !

Sur quoi le duc prit congé de Mme d'Étampes et s'éloigna, ravi de la tournure inattendue qu'avaient prise les négociations.

— A mon tour de parler nettement et sans ambages, dit la duchesse au comte d'Orbec quand elle fut seule avec Ascanio et lui. Maintenant, comte, vous savez trois choses : la première, c'est qu'il est important pour mes amis et pour moi que mon

pouvoir soit en ce moment consolidé et à l'abri de toute atteinte ; la seconde, c'est qu'une fois cet événement traversé, nous n'aurons plus à redouter l'avenir, que Charles d'Orléans continuera François Ier, et que le duc de Milan, que j'aurai fait ce qu'il sera, me devra plus de reconnaissance que le roi de France, qui m'a faite ce que je suis ; la troisième, c'est que la beauté de votre Colombe a vivement frappé Sa Majesté. Eh bien ! comte, je m'adresse à l'homme supérieur que n'atteignent pas les préjugés vulgaires. Vous tenez en cet instant votre sort dans vos mains : voulez-vous que le trésorier d'Orbec succède au chancelier Poyet, ou, tenez, en termes plus positifs, voulez-vous que Colombe d'Orbec succède à Marie de Brissac ?

Ascanio fit un mouvement d'horreur que n'aperçut pas d'Orbec, qui échangeait un regard odieusement malicieux avec le regard profond de Mme d'Étampes.

— Je veux être chancelier, répondit-il simplement.

— Bon ! nous sommes donc sauvés ; mais le prévôt !

— Eh ! eh ! reprit le comte, vous lui trouverez bien quelque bel office ; qu'il soit seulement plutôt lucratif qu'honorifique, je vous prie ; je retrouverai le tout quand le vieux podagre s'en ira.

Ascanio ne put se contenir plus longtemps.

— Madame ! fit-il d'une voix éclatante en s'avançant.

Il n'eut pas le temps de continuer, le comte n'eut pas le temps de s'étonner, la porte s'ouvrit à deux battants : toute la cour rentrait.

Mme d'Étampes saisit violemment la main d'Ascanio, se rejeta brusquement en arrière avec lui, et, de sa voix contenue mais vibrante, lui dit à l'oreille :

— Eh bien ! jeune homme, vois-tu maintenant comment on devient la concubine d'un roi, et où parfois, malgré nous, la vie nous mène ?

Elle se tut. Au milieu de ces paroles graves, la bonne humeur et les saillies du roi et des courtisans firent pour ainsi dire irruption.

François Ier était radieux, Charles-Quint allait venir. Il y aurait des réceptions, des fêtes, des surprises, un beau rôle à jouer. Le monde entier aurait les yeux fixés sur Paris et son roi. Attentif au drame intéressant dont lui François Ier tiendrait tous les fils, il y pensait avec une joie d'enfant. C'était sa nature de prendre ainsi toutes choses par le côté brillant plutôt que par le côté sérieux, de viser avant tout à l'effet, et de voir dans les batailles des tournois, et dans la royauté un art. Splendide esprit aux idées aventureuses, étranges, poétiques, François Ier fit de son règne une représentation théâtrale et du monde une salle de spectacle.

Ce jour-là, à la veille d'éblouir un rival et l'Europe, il était d'une clémence et d'une aménité plus charmantes que jamais.

Aussi, comme rassuré par ce gracieux visage, Triboulet vint-il rouler à ses pieds au moment où il franchissait la porte.

— Oh ! sire, oh ! sire, s'écria lamentablement le bouffon, je viens vous faire mes adieux, il faut que Votre Majesté se résigne à me perdre ; aussi j'en

pleure plus pour elle que pour moi. Que va devenir Votre Majesté sans son pauvre Triboulet, qu'elle aime tant !

— Quoi ! vas-tu me quitter, fou, au moment où il n'y qu'un bouffon pour deux rois ?

— Oui, sire, au moment où il y aura deux rois pour un bouffon.

— Mais je n'entends pas cela, Triboulet. Tu resteras, je te l'ordonne.

— Hélas ! oui. Faites donc part du décret royal à M. de Vieilleville, à qui j'ai dit ce qu'on dit de sa femme, et qui pour une chose si simple a juré qu'il m'arracherait les oreilles d'abord et l'âme ensuite... si j'en ai une toutefois, a ajouté l'impie, à qui Votre Majesté devrait bien faire couper la langue pour un semblable blasphème.

— Va, va ! reprit le roi, sois tranquille, mon pauvre fou, celui qui t'ôterait la vie serait bien sûr d'être pendu un quart d'heure après.

— Oh ! sire, si cela vous était égal ?

— Eh bien ! quoi ?

— Faites-le pendre un quart d'heure avant. J'aime mieux cela.

Tous de rire, et le roi plus que tous. Puis, continuant de s'avancer, il trouva sur son passage Pierre Strozzi, le noble exilé.

— Seigneur Pierre Strozzi, lui dit-il, il y a bien longtemps, ce me semble, trop longtemps que vous nous avez demandé des lettres de naturalisation ; c'est une honte pour nous qu'après avoir si vaillamment combattu dans le Piémont pour les Français et en Français, vous n'apparteniez pas encore à no-

tre patrie par le courage, puisque votre patrie par la naissance vous renie. Ce soir, seigneur Pierre, messire Le Maçon, mon secrétaire, vous expédiera vos lettres de naturalisation. Ne me remerciez pas ; il faut que Charles-Quint vous trouve Français, pour mon honneur et pour le vôtre... — Ah ! c'est vous, Cellini, et vous ne venez jamais les mains vides : que portez-vous là sous le bras, mon ami ? Mais attendez un moment ; il ne sera pas dit, foi de gentilhomme ! que je ne vous aie jamais devancé en magnificence : Messire Antoine Le Maçon, vous joindrez aux lettres de naturalisation du grand Pierre Strozzi celles de mon ami Benvenuto, et vous les lui porterez sans frais chez lui : un orfèvre ne trouve pas cinq cents ducats aussi aisément qu'un Strozzi.

— Sire, dit Benvenuto, je rends grâce à Votre Majesté, mais qu'elle me pardonne mon ignorance qu'est-ce que ces lettres de naturalisation ?

— Quoi ! dit gravement Antoine Le Maçon, tandis que le roi riait comme un fou de la question, ne savez-vous pas, maître Benvenuto, que des lettres de naturalisation sont le plus grand honneur que Sa Majesté puisse accorder à un étranger ; que par là vous devenez Français ?

— Je commence à comprendre, sire, et je vous remercie, dit Cellini ; mais excusez-moi : j'étais déjà de cœur sujet de Votre Majesté, à quoi servent ces lettres ?

— A quoi ces lettres servent ? dit François Ier dont la joyeuse humeur continuait ; elles servent Benvenuto, à ce que maintenant que vous voici Français, je puis vous faire seigneur du Grand-Nesle,

ce qui ne m'était pas permis auparavant. Messire Le Maçon, vous joindrez la donation définitive du château aux lettres de naturalisation. Comprenez-vous maintenant, Benvenuto, à quoi servent les lettres de naturalisation ?

— Oui, sire, et merci, merci mille fois ! On dirait que nos deux cœurs s'entendent sans se parler, car cette grâce que vous me faites aujourd'hui est comme un acheminement à une immense faveur que j'oserai peut-être vous demander un jour et qui en fait pour ainsi dire partie.

— Tu sais ce que je t'ai promis, Benvenuto. Apporte-moi mon Jupiter et demande.

— Oui, Votre Majesté a bon souvenir, et j'espère qu'elle aura bonne parole. Oui, Votre Majesté peut exaucer un vœu qui tient en quelque sorte à ma vie, et déjà, par un royal et sublime instinct, vous venez de rendre l'accomplissement de ce vœu plus facile.

— Il sera fait, mon grand orfèvre, selon votre désir ; mais en attendant, vous allez nous faire voir d'abord ce que vous tenez là dans vos mains.

— Sire, c'est une salière d'argent pour accompagner le vase et le bassin.

— Montrez-moi vite cela, Benvenuto.

Le roi examina attentivement et silencieusement comme toujours le merveilleux ouvrage que lui présentait Cellini.

— Quelle bévue ! dit-il enfin, quel contresens !

— Quoi ! sire, s'écria Benvenuto au comble du désappointement, Votre Majesté serait si peu satisfaite.

— Eh ! sans doute, monsieur. Comment, vous me gâtez une si belle idée en argent : c'est en or qu'il fallait m'exécuter cela, Cellini, et j'en suis fâché pour vous, mais vous la recommencerez.

— Hélas ! sire, dit mélancoliquement Benvenuto, ne soyez pas si ambitieux pour mes pauvres ouvrages. C'est la richesse de la matière qui perdra, j'en ai bien peur, ces chers trésors de ma pensée. Mieux vaut pour une gloire durable travailler l'argile que l'or, sire, et nos noms ne vivent guère, à nous autres orfèvres. Sire, les nécessités sont parfois cruelles, les hommes toujours cupides et stupides ; et qui sait si telle coupe d'argent de moi dont Votre Majesté donnerait dix mille ducats, on ne la fondra pas pour dix écus ?

— Allons donc, croyez-vous que le roi de France aille jamais mettre en gage chez les Lombards les salières de sa table !

— Sire, l'empereur de Constantinople a bien mis en gage chez les Vénitiens la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

— Mais un roi de France la dégagea, monsieur !

— Oui, je le sais ; cependant songez aux dangers, aux révolutions, aux exils ! Je suis d'un pays où les Médicis ont été chassés et rappelés trois fois, et il n'y a que les rois qui, comme Votre Majesté, se font une gloire, à qui on ne puisse enlever leur bien.

— N'importe, Benvenuto, n'importe, je veux ma salière en or, et mon trésorier va vous compter aujourd'hui mille écus d'or de vieux poids pour cela. Vous entendez, comte d'Orbec, aujourd'hui même,

car je ne veux pas que Cellini perde une minute. Adieu, Benvenuto, continuez ; le roi pense au Jupiter ; adieu, messieurs, pensez à Charles-Quint.

Pendant que François Ier descendait l'escalier pour aller rejoindre la reine, qui était déjà en voiture et qu'il accompagnait à cheval, divers mouvements eurent lieu que nous ne devons pas omettre.

Benvenuto s'approcha d'abord du comte d'Orbec et lui dit :

— Veuillez tenir cet or à ma disposition, messire le trésorier. Je vais obéir aux ordres de Sa Majesté, aller chercher sur-le-champ un sac chez moi, et je serai chez vous dans une demi-heure.

Le comte s'inclina en signe d'acquiescement, et Cellini sortit seul, après avoir vainement cherché Ascanio des yeux.

Dans le même temps Marmagne parlait bas au prévôt, qui tenait toujours la main de Colombe.

— Voici une occasion magnifique, lui disait-il, et je cours prévenir mes hommes. Vous, dites à d'Orbec de retenir le plus longtemps possible le Benvenuto.

Là-dessus il disparut, et messire d'Estourville s'approcha du comte d'Orbec, auquel il parla à l'oreille, puis il ajouta tout haut :

— Pendant ce temps, moi, comte, je reconduirai Colombe à l'hôtel de Nesle.

— Bien fit d'Orbec, et venez m'annoncer le résultat ce soir.

Ils se séparèrent, et le prévôt reprit en effet lentement avec sa fille le chemin du Petit-Nesle, suivis à leur insu par Ascanio, qui ne les avait pas perdus

de vue une minute, et qui regardait de loin avec amour marcher sa Colombe.

Cependant le roi mettait le pied à l'étrier ; il montait un admirable alezan, son favori, un présent de Henri VIII.

— Nous allons, dit-il, faire une longue route ensemble aujourd'hui,

> Gentil, joli petit cheval,
> Bon à monter, doux à descendre...

— Ma foi ! voilà toujours les deux premiers d'un quatrain, ajouta François Ier ; trouvez-moi les autres, voyons, Marot, ou bien, vous, maître Melin de Saint-Gelais.

Marot se gratta la tête, mais Saint-Gelais le prévint et avec un bonheur et une promptitude inouis continua :

> Sans que tu sois un Bucéphal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre !

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et le roi, déjà à cheval, envoya de sa main un salut de remerciement tout gracieux au poète si bien et si vite inspiré.

Pour Marot, il rentra au logis de Navarre plus bourru que jamais.

— Je ne sais ce qu'ils avaient à la cour, grommelait-il mais ils étaient tous stupides aujourd'hui.

II

QUATRE VARIÉTÉS DE BRIGANDS

Benvenuto repassa la Seine en toute hâte, et prit chez lui non pas un sac, comme il avait dit au comte d'Orbec, mais un petit cabas que lui avait donné à Florence une de ses cousines qui était religieuse ; puis, comme il tenait à terminer cette affaire le jour même, et qu'il était déjà deux heures de l'après-midi, sans attendre Ascanio qu'il avait perdu de vue, ni ses ouvriers qui étaient allés dîner, il reprit le chemin de la rue Froid-Manteau, où demeurait le comte d'Orbec, et avec quelque attention qu'il regardât autour de lui, il ne vit rien en allant qui pût lui causer la moindre inquiétude.

Quand il arriva chez le comte d'Orbec, celui-ci lui dit qu'il ne pouvait toucher son or tout de suite, attendu qu'il y avait des formalités indispensables à remplir, un notaire à appeler, un contrat à rédiger ; le comte s'excusa d'ailleurs avec mille politesses, car il savait Cellini peu patient de sa nature, mais il enveloppa son refus de formes si prévenantes, qu'il n'y eut pas moyen de se fâcher, et que Benvenuto, qui croyait à la vérité de ces empêchements, se résigna à attendre.

Seulement Cellini voulut profiter de ce retard pour

faire venir quelques-uns de ses ouvriers qui l'accompagneraient au retour et l'aideraient à porter son or. D'Orbec s'empressa d'envoyer à l'hôtel de Nesle un de ses domestiques pour les prévenir ; puis il entama la conversation sur les travaux de Cellini, sur la faveur que le roi lui témoignait, sur toutes choses enfin capables de faire prendre patience à Benvenuto, d'autant moins soupçonneux qu'il n'avait aucune raison d'en vouloir au comte, ni qu'il ne supposait pas que le comte eût des motifs d'être son ennemi. Il y avait bien son désir de le supplanter près de Colombe, mais personne ne connaissait ce désir qu'Ascanio et lui. Il répondit donc assez gracieusement aux avances du trésorier.

Il fallut ensuite du temps pour choisir l'or au titre où le roi avait désiré qu'il fût donné. Le notaire fut très lent à venir. On ne dresse pas un contrat en une minute. Bref, lorsque, les dernières politesses échangées, Benvenuto se disposait à revenir à l'hôtel, la nuit commençait à tomber ; il s'informa du domestique qu'on avait envoyé pour chercher ses compagnons. Celui-ci répondit qu'ils n'avaient pu venir, mais qu'il porterait volontiers l'or du seigneur orfèvre. La défiance de Benvenuto se réveilla, et il refusa l'offre, si obligeante qu'elle fût.

Il mit l'or dans son petit cabas, puis il passa le bras dans les deux anses, et comme son bras n'y entrait qu'avec difficulté, l'or était bien enfermé, et il le portait beaucoup plus aisément que s'il eût été dans un sac. Il avait sous ses habits une bonne cotte de mailles à manches, une courte épée au côté, et un poignard dans sa ceinture ; il se mit donc en

route d'un pas pressé, mais ferme. Cependant, avant de partir, il avait cru s'apercevoir que plusieurs valets parlaient bas entre eux et sortaient précipitamment, mais ils avaient affecté de ne pas prendre le même chemin que lui.

Aujourd'hui que l'on va du Louvre à l'Institut par le pont des Arts, le chemin qu'avait à faire Benvenuto ne serait plus qu'une enjambée, mais à cette époque c'était un voyage. En effet, il lui fallait, en partant de la rue Froid-Manteau, remonter le quai jusqu'au Châtelet, prendre le pont aux Meuniers, traverser la Cité par la rue Saint-Barthélemy, aborder sur la rive gauche par le pont Saint-Michel, et de là redescendre par le quai désert jusqu'à l'hôtel du Grand-Nesle. Qu'on ne s'étonne pas qu à cette époque de larronneurs et de tire-laines, Benvenuto, malgré tout son courage, conçût quelques inquiétudes pour une somme aussi considérable que celle qu'il portait sous le bras. Au reste, si le lecteur veut précéder avec nous Benvenuto de quelques centaines de pas, il verra que ces inquiétudes n'étaient pas sans fondement.

Depuis une heure environ que l'ombre avait commencé à épaissir, quatre hommes d'assez mauvaise mine, enveloppés de grands manteaux, s'étaient postés sur le quai des Augustins à la hauteur de l'église. La grève était bordée seulement de murs à cet endroit, et absolument déserte en ce moment. Ces hommes, pendant leur station, ne virent passer que le prévôt, qui revenait de conduire Colombe au Petit-Nesle, et qu'ils saluèrent avec le respect qui est dû aux autorités.

Ils causaient à voix basse et le chapeau sur les yeux dans un renfoncement formé par l'église. Deux d'entre eux nous sont déjà connus : c'étaient les bravi employés par le vicomte de Marmagne dans l'expédition malheureuse contre le Grand-Nesle ; ils se nommaient Ferrante et Fracasso. Leurs deux compagnons, qui gagnaient leur vie au même honorable métier, s'appelaient Procope et Maledent. Afin que la postérité, comme elle fait depuis trois mille ans pour le vieil Homère, ne se dispute pas sur la patrie de ces quatre vaillants capitaines, nous ajouterons que Maledent était Picard, Procope Bohémien, et que Ferrante et Fracasso avaient vu le jour sous le beau ciel de l'Italie. Quant à leurs qualités distinctes en temps de paix, Procope était un juriste, Ferrante un pédant, Fracasso un rêveur, et Maledent un imbécile. On voit que notre qualité de Français ne nous aveugle pas sur le compte du seul de ces quatre industriels qui soit notre compatriote.

Au combat tous quatre était des démons.

Suivons maintenant la conversation édifiante et amicale qu'ils tenaient entre eux, écoutons-la. Nous pourrons y apprendre quels hommes ils étaient et quels dangers menaçaient au juste notre ami Benvenuto.

— Au moins, Fracasso, disait Ferrante, nous ne serons pas empêtrés aujourd'hui de ce grand rougeâtre de vicomte, et nos pauvres épées pourront sortir du fourreau sans qu'il nous crie : « En retraite ! » le lâche, et sans qu'il nous force à nous enfuir.

— Oui, mais, répondit Fracasso, puisqu'il nous laisse tout le péril du combat, ce dont je le remercie

il devrait nous laisser tout le profit. De quel droit ce diable roussi se réserve-t-il pour sa part cinq cents écus d'or ? Je sais bien que les cinq cents qui restent font une assez jolie prime. Cent vingt-cinq pour chacun de nous, c'est honorable, et dans les temps difficiles je me suis vu parfois dans la nécessité de tuer un homme pour deux écus.

— Pour deux écus ! Sainte-Vierge ! s'écria Maledent ; oh ! fi donc ! c'est gâter le métier. Ne dites pas de pareilles choses quand je suis avec vous, car quelqu'un qui nous entendrait pourrait nous confondre l'un avec l'autre, mon cher.

— Que veux-tu, Maledent ! dit Fracasso avec mélancolie, la vie a des passes fâcheuses, et il y a des heures où l'on tuerait un homme pour un morceau de pain. Mais revenons à notre objet. Il me semble, mes bons amis, que deux cent cinquante écus valent de moitié mieux que cent vingt-cinq. Si, après avoir tué notre homme, nous refusions de rendre nos comptes à ce grand voleur de Marmagne ?

— Mon frère, reprit gravement Procope, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité ; ce serait frustrer un client, et il faut de la loyauté en tout. Nous remettrons au vicomte les cinq cents écus d'or convenus, jusqu'au dernier, c'est mon avis. Mais, *distinguamus* : quand il les aura empochés et qu'il nous aura reconnus pour honnêtes gens, je ne vois pas qui peut nous empêcher de tomber sur lui et de les lui reprendre.

— Bien trouvé ! dit doctoralement Ferrante, Procope a toujours eu beaucoup de probité jointe à beaucoup d'imagination.

— Mon Dieu ! cela tient à ce que j'ai un peu étudié le droit, fit modestement Procope.

— Mais, continua Ferrante avec le ton pédant qui lui était habituel, ne nous embrouillons pas dans nos desseins. *Recte ad terminum eamus.* Que le vicomte dorme tranquille sur les deux oreilles ! il aura son tour ; il s'agit pour le moment de cet orfèvre florentin : on veut pour plus grande sécurité que nous soyons quatre à l'estafiler. A la rigueur un seul eût pu faire la besogne et empocher la somme, mais la capitalisation est une plaie sociale, et mieux vaut que le bénéfice soit partagé entre plusieurs amis. Seulement, dépêchons-le promptement et proprement, ce n'est pas un homme ordinaire, comme nous avons pu le voir, Fracasso et moi. Résignons-nous donc, pour plus de sûreté, à l'attaquer tous quatre à la fois, il ne peut maintenant tarder à venir. Attention ! du sang-froid, bon pied, bon œil, et prenez garde aux bottes à l'italienne qu'il ne manquera pas de vous pousser.

— On sait ce que c'est, Ferrante, dit Maledent d'un air dédaigneux, que de recevoir un coup d'épée, qu'il soit d'estoc ou de taille. Une fois j'avais pénétré de nuit, pour affaires personnelles, dans un château du Bourbonnais. Surpris par le matin avant de les avoir complètement terminées, je pris la résolution forcée de me cacher jusqu'à la nuit suivante ; rien ne me parut plus propre à cet effet que l'arsenal du château : il y avait là force panoplies et trophées, casques, cuirasses, brassards et cuissards, targes et écus. J'enlevai le pieu qui soutenait une de ces armures, je me glissai à sa place et je de-

meurai là debout, visière baissée, immobile sur mon piédestal.

— C'est fort intéressant, interrompit Ferrante ; continue. Maledent, à quoi peut-on mieux employer l'attente d'un exploit, qu'au récit de quelques autres faits de guerre ? Continue.

— Je ne savais pas, poursuivit Maledent, que cette maudite armure servait aux fils du château pour s'exercer à faire des armes. Mais bientôt deux grands gaillards de vingt ans entrèrent, détachèrent chacun une lance et une épée, et commencèrent à s'escrimer de tout leur cœur sur ma carapace. Eh bien ! mes amis, vous me croirez si vous voulez, sous tous leurs coups d'épée et de lance, je n'ai pas bougé, je suis resté droit et ferme comme si j'étais véritablement de bois et vissé à ma base. Par bonheur, les jeunes drôles n'étaient pas de première force. Le père survint, les exhortant bien à viser au défaut de ma cuirasse ; mais saint Maledent, mon patron, que j'invoquais tout bas, détournait les coups. Enfin, ce diable de père, pour montrer à ses petits comment on enlevait une visière, prit une lance, et du premier coup mit à découvert mon visage pâle et défait. Je me crus perdu.

— Pauvre ami ! dit mélancoliquement Fracasso, on le serait à moins.

— Bah ! figurez-vous que, comme je viens de vous le raconter, me voyant pâle et défait, ils eurent la bêtise de me prendre pour le fantôme de leur bisaïeul ; si bien que voilà le père et les fils qui s'enfuient à toutes jambes et comme si le diable les emportait. Ma foi ! que voulez-vous que je vous

dise ? je leur ai tourné le dos et j'en ai fait autant de mon côté ; mais c'est égal, vous voyez que pour ma part je suis solide.

— Oui, mais l'essentiel dans notre état, l'ami Maledent, dit Procope, ce n'est pas seulement de bien recevoir les coups, c'est de les bien donner. Le beau, c'est que la victime tombe sans même pousser un cri. Tiens, dans une de mes tournées en Flandre, j'avais à débarrasser une de mes pratiques de quatre de ses amis intimes qui voyageaient en compagnie. Il voulut d'abord m'adjoindre trois camarades ; mais je dis que je me chargerais de la chose tout seul ou que je ne m'en chargerais pas du tout. Il fut donc convenu que j'agirais comme je l'entendais, et que pourvu que je livrasse quatre cadavres, j'aurais quatre parts. Je savais la route qu'ils suivaient : je les attendis donc dans une hôtellerie où ils devaient nécessairement passer.

« L'hôtelier avait été de la partie autrefois : il l'avait quittée pour se faire aubergiste, ce qui était un moyen de continuer à détrousser les voyageurs sans rien craindre ; mais il avait encore quelques bons sentiments, de sorte que je n'eus pas grand'peine à le mettre dans mes intérêts moyennant un dixième de la prime. Ceci convenu, nous attendîmes nos quatre cavaliers, qui bientôt parurent au détour du chemin et mirent pied à terre devant l'auberge, s'apprêtant à y remplir leurs estomacs et à y panser leurs chevaux. L'hôtelier leur dit alors que son écurie était si petite qu'à moins d'y entrer l'un après l'autre ils ne pourraient s'y remuer et s'y gêneraient mutuellement. Le premier qui entra fut si lent à

sortir que le second, impatienté, alla voir un peu ce qu'il faisait. Celui-ci ne tarda pas moins lui-même à reparaître. Sur ce, le troisième, fatigué d'attendre, s'introduisit à son tour, et au bout de quelque temps, comme le quatrième s'étonnait de leur lenteur à tous :

« — Ah ! je vois ce que c'est, dit mon hôte, comme l'écurie est extrêmement petite, ils seront sortis par la porte de derrière.

« Ces mots encouragèrent mon dernier à rejoindre ses compagnons et moi, car vous devinez bien que j'étais dans l'écurie ; mais comme la chose ne pouvait plus avoir d'inconvénient, je laissai à celui-là la satisfaction de pousser un petit cri, pour dire adieu à ce monde. En droit romain, Ferrante, cela ne pourrait-il pas s'appeler *trucidatio per divisionem necis ?* Mais, ah çà ! ajouta Procope en s'interrompant, notre homme n'arrive toujours pas ! Pourvu qu'il ne lui soit rien advenu ! Il va faire nuit noire tout à l'heure.

— *Suadentque cadentia sidera somnos,* ajouta Fracasso. Et à ce propos, mes amis, prenez garde que dans l'obscurité ce Benvenuto ne s'avise d'un tour que j'ai une fois pratiqué moi-même : c'était dans mes promenades sur les bords du Rhin. J'ai toujours aimé les bords du Rhin, le paysage y est à la fois pittoresque et mélancolique. Le Rhin, c'est le fleuve des rêveurs. Je rêvais donc sur les bords du Rhin, et voici quel était le sujet de mes rêveries : Il s'agissait d'envoyer de vie à trépas un seigneur nommé Schreckenstein, si j'ai bonne mémoire. Or, la chose n'était pas aisée, car il ne sortait jamais

que bien accompagné. Voilà le plan auquel je m'arrêtai : Je m'habillai de la même façon que lui, et par une soirée sombre je l'attendis de pied ferme, lui et sa troupe. Quand je vis leur masse noire se détacher dans la nuit solitaire et obscure, *obscuri sub nocte,* je me jetai en désespéré sur Schreckenstein, qui marchait un peu en avant ; mais j'eus l'habileté d'abord d'enlever de sa tête son chapeau à plumes, et puis de changer de position avec lui et de me tourner du côté où il aurait dû se trouver lui-même. Là-dessus je l'étourdis d'un grand coup du pommeau de mon épée, et je me mis à crier au milieu du tumulte, du bruit des lames et des cris des autres : « A moi ! à moi ! Sus aux brigands ! » Si bien que les hommes de Schreckenstein tombèrent furieux sur leur maître et le laissèrent mort sur la place, tandis que je me glissais dans le taillis. L'honnête seigneur put se dire du moins qu'il avait été tué par des amis.

— Le coup était hardi, reprit Ferrante, mais si je jetais un regard en arrière sur ma jeunesse évanouie, je pourrais y trouver un exploit encore plus audacieux. J'avais affaire comme toi, Fracasso, à un chef de partisans toujours bien monté et escorté. C'était dans une forêt des Abruzzes : j'allai me poster sur le passage de l'individu, et grimpant sur un chêne énorme, je me couchai sur une grosse branche qui traversait le chemin, et j'attendis en rêvant. Le soleil se levait, et ses premiers rayons tombaient en longs filets de pâle lumière à travers les rameaux moussus ; 'air du matin circulait frais et vif et sillonné de chansons d'oiseaux ; tout à coup...

— Chut ! interrompit Procope, j'entends des pas : attention ! c'est notre homme.

— Bon ! murmura Maledent, en jetant autour de lui un regard furtif ; tout est désert et silencieux aux alentours ; la chance est pour nous.

Ils redevinrent immobiles et muets : on ne distinguait pas leurs brunes et terribles figures dans l'ombre crépusculaire, mais on voyait leurs yeux brillants, leurs mains frémissantes sur les rapières, leur pose d'attente effarée : ils formaient dans ces demi-ténèbres un groupe saisissant et fièrement campé, que le pinceau de Salvator Rosa seul pourrait reproduire heureusement.

C'était en effet Benvenuto qui s'avançait d'un pas rapide, Benvenuto, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait conçu quelque soupçon, et qui de son regard percant sondait prudemment l'obscurité devant lui. D'ailleurs, habitué à l'obscurité, il put voir à vingt pas les quatre bandits sortir de leur embuscade, et avant qu'ils fussent sur lui il eut le temps de couvrir son cabas de sa cape, et de mettre l'épée à la main. En outre, avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais, il prit le soin de s'adosser contre le mur de l'église, et vit ainsi de face tous ses assaillants.

Ils l'attaquèrent vivement ; pas moyen de s'enfuir, inutile de crier, le château était à plus de cinq cents pas ; mais Benvenuto n'en était pas à son apprentissage en fait d'armes ; il reçut les bandits avec vigueur.

Tout en estocadant, comme sa pensée restait parfaitement libre, une idée lui traversa l'esprit comme

un éclair : évidemment ce guet-apens n'était dirigé que contre lui, Benvenuto. S'il pouvait parvenir à donner le change à ses assassins, il était sauvé. Il se mit donc, sous le fer de leurs épées, à les railler de leur prétendue méprise :

— Ah ! que vous prend-il donc, mes braves? Êtes-vous fous ? que prétendez-vous gagner avec un pauvre militaire comme moi ? Est-ce à ma cape que vous en voulez ? Est-ce mon épée qui vous tente ? Attends, attends, toi ! gare à tes oreilles, sangdieu ! Si vous en voulez à ma brave lame, il faut la gagner ; mais, pour des voleurs qui n'en paraissent pas à leur coup d'essai, vous n'avez pas bon nez, mes enfants.

Et ce disant, il les pressait lui-même au lieu de reculer devant eux, mais ne quittant son mur que d'un ou deux pas pour revenir s'y adosser aussitôt, frappant continuellement d'estoc et de taille, et ayant soin de se découvrir plusieurs fois, afin que s'ils avaient été prévenus par les domestiques du comte d'Orbec, qu'il avait vu s'éloigner, et qui l'avaient vu compter l'or, ils s'imaginassent qu'il n'avait point cet or sur lui. En effet, l'assurance de ses paroles et son aisance à manier l'épée avec mille écus d'or sous le bras, jetèrent des doutes dans l'esprit des bravi.

— Ah çà ! est-ce que réellement nous nous tromperions, Ferrante ? dit Fracasso.

— J'en ai peur. L'homme me semblait moins grand, ou si c'est lui, il n'a pas l'or et ce damné vicomte nous a dupés.

— Moi, de l'or ? s'écriait Benvenuto, tout en s'es-

crimant de la meilleure grâce. Je n'ai d'or qu'une poignée en cuivre dédoré, mais si vous l'ambitionnez, mes enfants, vous la paierez plus cher que si elle était d'or et qu'elle appartînt à un autre, je vous en préviens.

— Au diable ! dit Procope, c'est véritablement un militaire. Est-ce qu'un orfèvre ferait des armes de cette force ? Essoufflez-vous si cela vous convient, vous autres ; moi je ne me bats pas pour la gloire.

Et Procope commença de se retirer en grondant, tandis que l'attaque des autres se ralentissait à la fois de leur doute et de son absence. Benvenuto, plus mollement harcelé, en profita pour se dégager et pour se diriger vers l'hôtel, en rompant devant ses ennemis, mais sans cesser de se battre et de leur tenir tête. Le rude sanglier traînait avec lui les chiens vers son bouge.

— Allons, allons, venez avec moi, mes braves, disait Benvenuto ; accompagnez-moi jusqu'à l'entrée du Pré-aux-Clercs, à la Maison-Rouge, chez mon infante qui m'attend ce soir, et dont le père vend du vin. La route n'est pas sûre, à ce que l'on dit, et je ne serai point fâché d'avoir une escorte.

Sur cette plaisanterie, Fracasso renonça aussi à la poursuite et alla rejoindre Procope.

— Nous sommes des fous, Ferrante ! dit Maledent ; ce n'est point là ton Benvenuto ! va !

— Si ! si ! au contraire, c'est lui-même, s'écria Ferrante, qui venait enfin d'apercevoir le cabas enflé d'argent sous le bras de Benvenuto, dont un mouvement trop brusque avait dérangé le manteau.

Mais il était trop tard. L'hôtel n'était plus qu'à une cinquantaine de pas, et Benvenuto, de sa voix puissante, s'était mis à crier dans le silence et dans la nuit :

— A moi, de l'hôtel de Nesle ! au secours ! à moi !

Fracasso eut à peine le temps de revenir sur ses pas, Procope d'accourir de loin, Ferrante de redoubler d'efforts avec Maledent ; les ouvriers qui attendaient leur maître étaient sur le qui-vive. La porte du château s'ouvrit donc au premier cri, et l'énorme Hermann, le petit Jehan, Simon-le-Gaucher et Jacques Aubry, s'élancèrent armés de piques.

A cette vue les bravi s'enfuirent.

— Attendez donc, mes chers petits ! criait Benvenuto aux fuyards ; ne voulez-vous donc pas m'escorter encore un peu ? Oh ! les maladroits ! qui n'ont pu prendre à un homme seul mille écus d'or qui lui fatiguaient le bras !

En effet, les brigands n'avaient réussi qu'à faire à leur ennemi une légère égratignure à la main, et ils se sauvaient tout penauds, tandis que de son côté Fracasso se sauvait hurlant. Le pauvre Fracasso, dans les derniers coups, avait eu l'œil droit emporté, accident dont il resta borgne le reste de ses jours, ce qui rembrunit encore la teinte de mélancolie qui formait le caractère saillant de sa physionomie pensive.

— Or çà, mes enfants, dit Benvenuto à ses compagnons, quand le bruit des pas des bravi se fut perdu dans le lointain, il s'agit d'aller souper après ce bel exploit. Venez tous boire à ma délivrance,

mes chers sauveurs ! Mais, vrai Dieu ! je ne vois pas Ascanio parmi vous. Où donc est Ascanio ?

En effet, on se rappelle qu'Ascanio avait quitté le maître en sortant du Louvre.

— Moi, je sais où il est, dit le petit Jehan.

— Et où est-il, mon enfant ? demanda Benvenuto.

— Au fond du jardin du Grand-Nesle, où il se promène depuis une demi-heure ; nous avons été, l'écolier et moi, pour causer avec lui, mais il nous a priés de le laisser seul.

— C'est étrange ! se dit Benvenuto. Comment n'a-t-il pas entendu mon cri ? Comment n'est-il pas accouru avec les autres ? Ne m'attendez pas et soupez sans moi, enfants, dit Benvenuto à ses compagnons. Ah ! te voilà, Scozzone.

— Oh ! mon Dieu ! que me dit-on ? que l'on a voulu vous assassiner, maître.

— Oui, oui, il y a eu quelque chose comme cela.

— Jésus ! s'écria Scozzone.

— Ce n'est rien, ma bonne fille, ce n'est rien, répéta Benvenuto pour rassurer la pauvre Catherine qui était devenue pâle comme la mort. Maintenant il s'agit de monter du vin et du meilleur pour ces braves garçons. Prends les clefs de la cave à dame Ruperte, Scozzone, et choisis-le de ta main.

— Mais vous n'allez pas sortir de nouveau ? dit Scozzone.

— Non, sois tranquille, je vais retrouver Ascanio qui est dans le jardin du Grand-Nesle ; j'ai à causer avec lui d'affaires graves.

Les compagnons de Scozzone rentrèrent dans l'a-

telier, et Benvenuto s'achemina vers la porte du jardin. La lune se levait en ce moment, et le maître vit bien distinctement Ascanio ; mais, au lieu de se promener, le jeune homme grimpait à une échelle adossée contre le mur du Petit-Nesle. Arrivé au faîte, il enjamba la muraille, tira l'échelle à lui, la fit passer de l'autre côté, et disparut.

Benvenuto passa la main devant ses yeux comme fait un homme qui ne peut croire à ce qu'il voit ; puis, prenant une résolution subite, il alla droit à sa fonderie, monta dans sa cellule, enjamba la croisée, et d'un saut calculé se trouva sur le mur du Petit-Nesle ; alors, s'aidant d'une vigne qui étendait là ses branches noueuses, il se laissa tomber sans bruit dans le jardin de Colombe ; il avait plu le matin, et l'humidité de la terre amortissait le bruit des pas de Benvenuto.

Il colla alors son oreille contre le sol et interrogea le silence sans résultat pendant plusieurs minutes. Enfin quelques chuchotements qu'il entendit dans le lointain le guidèrent ; il se releva aussitôt et se mit à s'avancer avec précaution en tâtonnant et en s'arrêtant à chaque pas. Bientôt le bruit des voix devint plus distinct. Benvenuto se dirigea du côté d'où venait le bruit ; enfin, arrivé à la seconde allée qui traversait le jardin, il reconnut ou plutôt devina dans les ténèbres Colombe vêtue d'une robe blanche et assise près d'Ascanio sur le banc que nous connaissons déjà. Les deux enfants parlaient d'une voix basse, mais animée et distincte.

Caché par un massif d'arbres, Benvenuto s'approcha d'eux et écouta.

III

LE SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

C'ÉTAIT par une belle soirée d'automne, calme et transparente. La lune avait chassé presque tous les nuages, et ceux qui restaient encore au ciel glissaient éloignés les uns des autres sur un fond bleu semé d'étoiles. Autour du groupe qui causait et écoutait dans le jardin du Petit-Nesle, tout était calme et silencieux, mais en eux tout était troublé et frémissant.

— Ma bien-aimée Colombe, disait Ascanio, tandis que Benvenuto, debout derrière lui, froid et pâle, ne croyait pas entendre ces paroles avec son oreille mais avec son cœur, ma fiancée chérie, que suis-je venu faire, hélas ! dans votre destinée ? Quand vous saurez tout ce que je vous apporte de malheur et d'épouvante, vous allez me maudire de m'être fait le messager de pareilles nouvelles.

— Vous vous trompez, mon ami, répondit Colombe, quoi que vous puissiez me dire, je vous bénirai, car je vous regarde comme venant de la part de Dieu. Je n'ai jamais entendu la voix de ma mère, mais je sens que je l'eusse écoutée comme je vous écoute. Parlez donc, Ascanio, et si vous avez des choses terribles à m'apprendre, eh bien ! votre voix me consolera déjà un peu de ce que vous me direz.

— Appelez donc à votre aide tout votre courage et toutes vos forces, dit Ascanio.

Et il lui raconta ce qui s'était passé, lui présent, entre Mme d'Étampes et le comte d'Orbec ; il exposa tout ce complot, mélange de trahison contre l'intérêt d'un royaume et de projets contre l'honneur d'un enfant ; il endura le supplice d'expliquer à cette âme ingénue et tout étonnée du mal le traité infâme du trésorier ; il dut faire comprendre à cette jeune fille, pure au point de ne pas même rougir à ses paroles, les cruels raffinements de haine et d'ignominie que l'amour blessé avait inspirés à la favorite. Tout ce que Colombe put nettement concevoir, c'est que son amant était pénétré de dégoût et de terreur, et, pauvre lierre qui n'avait d'autre appui que l'arbrisseau auquel elle s'était attachée, elle trembla et frissonna comme lui.

— Ami, lui dit-elle, il faut révéler à mon père tout cet affreux dessein contre mon honneur. Mon père ne se doute pas de notre amour, mon père vous doit la vie, mon père vous écoutera. Oh ! soyez tranquille, il arrachera ma destinée aux mains du comte d'Orbec.

— Hélas ! fit pour toute réponse Ascanio.

— Oh ! mon ami ! s'écria Colombe, qui comprit tout ce que contenait de doute l'exclamation de son amant ; oh ! soupçonneriez-vous mon père d'une si odieuse complicité ? Ce serait mal, Ascanio. Non, mon père ne sait rien, ne se doute de rien, j'en suis sûre, et bien qu'il ne m'ait jamais témoigné une grande tendresse, il ne voudrait pas me tremper de sa propre main dans la honte et dans le malheur.

— Pardon, Colombe, reprit Ascanio, mais c'est que votre père n'est point habitué à voir le malheur dans la fortune, c'est qu'un titre lui cacherait une honte, c'est que son orgueil de courtisan vous croirait plus heureuse maîtresse d'un roi que femme d'un artiste. Je ne dois rien vous cacher, Colombe : le comte d'Orbec disait à Mme la duchesse d'Étampes qu'il répondait de votre père.

— Est-il possible, Dieu juste ! s'écria la jeune fille. Est-ce que cela s'est jamais vu, Ascanio, des pères qui ont vendu leur enfant ?

— Cela s'est vu dans tous les pays et dans les temps, mon pauvre ange, et surtout dans ce temps et dans ce pays. Ne vous faites pas le monde à l'image de votre âme et la société à celle de votre vertu. Oui, oui, Colombe, les plus nobles noms de la France ont affermé sans pudeur au libertinage royal la jeunesse et la beauté de leurs femmes et de leurs filles ; c'est chose toute simple à la cour, et votre père, s'il veut se donner la peine de se justifier, ne manquera pas d'illustres exemples. Je te demande pardon, mon aimée, de froisser si brusquement ton âme chaste et sainte au contact de la hideuse réalité ; mais c'est nécessaire, enfin, et il faut bien te montrer l'abîme où l'on te pousse.

— Ascanio, Ascanio ! s'écria Colombe en cachant sa tête sur l'épaule du jeune homme, quoi, mon père se tourne aussi contre moi ! Oh ! rien que de le répéter j'ai honte ! Où donc me réfugier, alors ? Oh ! dans vos bras, Ascanio ! Oui, c'est à vous de me sauver ! Avez-vous parlé à votre maître, à ce Benvenuto si fort, si bon et si grand, à ce que vous

m'avez dit, et que j'aime parce que vous l'aimez ?

— Ne l'aime pas, ne l'aime pas, Colombe ! s'écria Ascanio.

— Et pourquoi cela ? murmura la jeune fille.

— Parce qu'il vous aime, vous, parce qu'au lieu d'un ami sur lequel nous avions cru pouvoir compter, c'est un ennemi que nous allons avoir à combattre ; un ennemi, entendez-vous, et le plus terrible de nos ennemis. Écoutez.

Alors Ascanio raconta à Colombe comment, au moment où il allait tout confier à Benvenuto, celui-ci lui avait révélé son amour idéal, et comment le ciseleur chéri de François Ier, grâce à cette foi de gentilhomme à laquelle le roi n'avait jamais manqué, pouvait obtenir tout ce qu'il demanderait après la fonte du Jupiter. Or, comme on le sait, ce que comptait demander Benvenuto Cellini, c'était la main de Colombe.

— Mon Dieu ! il ne nous reste donc plus que vous, dit Colombe en levant ses beaux yeux et ses blanches mains vers le ciel. Tout allié nous devient ennemi, tout port se change pour nous en écueil. Êtes-vous bien certain que nous soyons abandonnés à ce point ?

— Oh ! que trop certain, dit le jeune homme. Mon maître est aussi dangereux pour nous que votre père, Colombe. Oui, lui, lui, s'écria Ascanio en joignant les mains ; lui Benvenuto, mon ami, mon maître, mon protecteur, mon père, mon Dieu ! me voilà presque forcé de le haïr. Et cependant pourquoi lui en voudrais-je, je vous le demande, Co-

lombe ? Parce qu'il a subi l'ascendant auquel doit céder tout esprit élevé qui vous rencontrera ; parce qu'il vous aime comme je vous aime. Son crime est le mien, après tout. Seulement, vous, Colombe, vous m'aimez, et je suis absous. Que faire ? mon Dieu ! Ah ! depuis deux jours je m'interroge, et je ne sais si je commence à le détester ou si je le chéris toujours. Il vous aime, c'est vrai ; mais il m'a tant aimé, moi aussi ! ma pauvre âme vacille et tremble au milieu de ce trouble comme un roseau dans la tempête. Que fera-t-il, lui ? Oh ! je vais d'abord l'informer des desseins du comte d'Orbec, et j'espère qu'il nous en délivrera. Mais après cela, quand nous nous trouverons face à face en ennemis, quand je lui dirai que son élève est son rival, Colombe, sa volonté toute-puissante comme le destin est peut-être aveugle comme lui : il oubliera Ascanio pour ne plus penser qu'à Colombe, il détournera les yeux de l'homme qu'il aima pour ne plus voir que la femme qu'il aime, car je sens aussi qu'entre lui et vous, moi je n'hésiterais pas. Je sens que je sacrifierais sans remords le passé de mon cœur à son avenir, la terre au ciel ! Pourquoi agirait-il autrement ? il est homme, et sacrifier son amour serait un acte au-dessus de l'humanité. Nous lutterons donc l'un contre l'autre, mais comment lui résisterai-je, moi, faible et isolé que je suis ? Oh ! n'importe, Colombe, quand j'en arriverai un jour à haïr celui que j'ai tant et si longtemps aimé, non, je vous le dis, non, je ne voudrais pas pour tout au monde lui faire endurer le supplice dont il m'a torturé l'autre matin en me déclarant son amour pour vous.

Cependant Benvenuto, immobile comme une statue derrière l'arbre, sentait des gouttes de sueur glacée perler sur son front, et sa main se crisper convulsivement sur son cœur.

— Pauvre Ascanio ! cher ami ! reprit Colombe, vous avez beaucoup souffert déjà et beaucoup à souffrir encore. Pourtant, mon ami, attendons l'avenir avec calme. Ne nous exagérons pas nos douleurs, tout n'est pas désespéré. Pour résister au malheur, pour conjurer notre destinée, nous sommes trois, en comptant Dieu. Vous aimeriez mieux me voir à Benvenuto qu'à Orbec, n'est-ce pas ? Mais vous aimeriez encore mieux me voir au Seigneur qu'à Benvenuto ? Eh bien ! si je ne suis pas à vous, je ne serai qu'au Seigneur, dites-vous-le bien, Ascanio. Votre femme en ce monde ou votre fiancée pour l'autre. Voilà la promesse que je vous ai faite et que je tiendrai, Ascanio ; soyez tranquille.

— Merci, ange du ciel, merci ! dit Ascanio. Oublions donc ce vaste monde qui s'étend à l'entour de nous, et concentrons notre vie dans ce petit bosquet où nous sommes. Colombe, vous ne m'avez pas dit encore que vous m'aimez. Hélas ! il semblerait que vous êtes à moi parce que vous ne pouvez faire autrement.

— Tais-toi, Ascanio, tais-toi donc, dit Colombe, tu vois bien que je cherche à sanctifier mon bonheur en en faisant un devoir. Je t'aime, Ascanio, je t'aime !

Benvenuto n'eut plus la force de rester debout ; il tomba sur ses genoux, appuya sa tête contre l'arbre ; ses yeux hagards se fixaient vaguement dans

l'espace, tandis que l'oreille tournée vers les deux jeunes gens, il écoutait avec toute son âme.

— Ma Colombe, répétait Ascanio, je t'aime, et quelque chose me dit que nous serons heureux, et que le Seigneur n'abandonnera pas son plus bel ange. Oh ! mon Dieu, je ne me rappelle plus, au milieu de cette atmosphère de joie qui t'entoure, ce cercle de douleur où je vais rentrer en te quittant.

— Il faut cependant songer à demain, dit Colombe ; aidons-nous, Ascanio, aidons-nous pour que Dieu nous aide. Il ne serait pas loyal, je crois, de laisser ignorer à votre maître Benvenuto notre amour, il s'exposerait peut-être à de graves dangers en luttant contre Mme la duchesse d'Étampes et le comte d'Orbec. Cela ne serait pas juste ; il faut l'avertir de tout, Ascanio.

— Je vous obéirai, chère Colombe, car une parole de vous, vous le sentez bien, c'est un ordre. Puis, mon cœur aussi me dit que vous avez raison, raison toujours. Mais le coup que je lui porterai sera terrible. Hélas ! j'en juge d'après mon cœur. Il est possible que son amour pour moi se tourne en haine, il est possible qu'il me chasse. Comment résisterai-je alors, moi étranger, sans appui, sans asile, à d'aussi puissants ennemis que la duchesse d'Étampes et le trésorier du roi ? Qui m'aidera à déjouer les projets de ce couple terrible ? Qui voudra s'engager avec moi dans cette guerre inégale ? Qui me tendra la main ?

— Moi ! dit derrière les deux jeunes gens une voix profonde et grave.

— Benvenuto ! s'écria l'apprenti, sans même avoir besoin de se retourner.

Colombe jeta un cri et se leva précipitamment. Ascanio regardait le maître indécis entre sa colère et son amitié.

— Oui, c'est moi, moi, Benvenuto Cellini, reprit l'orfèvre ; moi que vous n'aimez point, mademoiselle, moi que tu n'aimes plus, Ascanio, et qui viens vous sauver pourtant tous deux.

— Que dites-vous là ? s'écria Ascanio.

— Je dis qu'il faut revenir vous asseoir auprès de moi, car il faut nous entendre. Vous n'avez à m'informer de rien. Je n'ai pas perdu un mot de votre conversation. Pardonnez-moi de l'avoir surprise par hasard, mais vous comprenez : mieux vaut que je sache tout. Vous avez dit des choses tristes et terribles pour moi, mais des choses bonnes aussi. Ascanio a eu quelquefois raison et quelquefois tort. Il est bien vrai, mademoiselle, que je vous aurais disputée à lui. Mais, puisque vous l'aimez, tout est dit, soyez heureux ; il vous a défendu de m'aimer, mais je vous y forcerai bien en vous donnant à lui.

— Cher maître ! s'écria Ascanio.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur, dit Colombe en joignant les mains.

— Oh ! merci ! dit Benvenuto, dont les yeux se mouillèrent et qui se contint cependant. Vous voyez cela, vous, que je souffre. Ce n'est pas lui qui s'en serait aperçu, l'ingrat ! Mais rien n'échappe aux femmes. Oui, je ne veux pas vous mentir, je souffre ! C'est tout simple, je vous perds ; mais en même temps je suis heureux de pouvoir vous servir : vous

me devrez tout ; cela me console un peu. Tu te trompais, Ascanio : ma Béatrix est jalouse et ne voulait pas de rivale ; c'est toi, Ascanio, qui achèveras la statue d'Hébé. Adieu mon plus beau rêve ! le dernier !

Benvenuto parlait ainsi avec effort, d'une voix brève et saccadée. Colombe se pencha vers lui avec grâce, et mettant sa main dans les siennes, lui dit doucement :

— Pleurez, mon ami, pleurez.

— Oui, vous avez raison, dit Cellini, éclatant en sanglots.

Il resta quelque temps ainsi, debout, pleurant sans rien dire, et tout secoué de tremblements intérieurs ; sa forte nature se soulageait par ses larmes longtemps comprimées. Ascanio et Colombe regardaient avec respect cette profonde douleur.

— Excepté le jour où je t'ai blessé, Ascanio, excepté le moment où j'ai vu couler ton sang, voilà vingt ans que je n'ai pleuré, dit-il en se remettant ; mais aussi le coup a été affreux ! Tenez, je souffrais tant tout à l'heure derrière ces arbres, que j'ai eu un moment la tentation de me poignarder tout de suite. Ce qui m'a retenu, c'est que vous aviez besoin de moi. Ainsi vous m'avez sauvé la vie. Tout est dans l'ordre, après tout. Ascanio a vingt ans de bonheur à vous donner plus que moi, Colombe. Et puis il est mon enfant ; vous seriez bien heureux ensemble, et cela me réjouira comme un père. Benvenuto saura triompher de Benvenuto comme de vos ennemis. C'est notre lot de souffrir, à nous autres créateurs, et de chacune de mes larmes éclora

peut-être quelque belle statue, comme de chacune des larmes de Dante a éclaté un sublime chant Vous le voyez, Colombe, j'en reviens déjà à mon ancien amour, ma sculpture chérie : elle ne m'abandonnera jamais, celle-là. Vous avez bien fait de me faire pleurer ; toute l'amertume de mon cœur s'en est allée avec mes larmes. Je reste triste, mais je suis redevenu bon, et je me distrairai de ma peine en vous sauvant.

Ascanio prit une main du maître et la serra dans les siennes. Colombe prit l'autre et la porta à ses lèvres. Benvenuto respira plus largement qu'il n'avait encore fait, et relevant et secouant la tête :

— Voyons, dit-il, en souriant, ne m'affaiblissez pas, ménagez-moi, mes enfants. Le mieux est de ne jamais reparler de tout ceci. Désormais, Colombe, je serai votre ami, rien de plus : je serai votre père. Le reste est un songe. Maintenant causons de ce que nous devons faire et des dangers qui vous menacent. Je vous entendais tout à l'heure faire vos projets et dresser vos plans. Vous êtes bien jeunes, mon Dieu ! et vous ne savez guère l'un et l'autre ce que c'est que la vie. Vous vous offrez candidement désarmés aux coups du sort, et vous espérez vaincre la méchanceté, la cupidité, toutes les passions hurlantes avec votre bonté et vos sourires ! chers fous ! allons, je serai fort, rusé, implacable à votre place. J'y suis habitué moi, mais vous, Dieu vous a créés pour le bonheur et le calme, mes beaux anges, je veillerai à ce que vous remplissiez votre destination. Ascanio, la colère ne ridera pas ton front blanc ; la douleur, Colombe, ne dérangera pas les lignes

pures de ton visage. Je vous prendrai dans mes bras, charmant couple aux doux yeux ; je vous ferai traverser ainsi toutes les fanges et toutes les misères de la vie, et je ne vous déposerai sains et saufs que dans la joie ; et puis je vous regarderai et je serai joyeux en vous. Seulement, il faut que vous ayez en moi une confiance aveugle ; j'ai mes façons d'agir, brusques, étranges, et qui vous effaroucheront peut-être, Colombe. Je me comporte un peu à la manière de l'artillerie, et vais droit au but sans me soucier de ce que je rencontre en chemin. Oui, je regarde plus à la pureté de mes intentions, je le sais, qu'à la moralité de mes moyens. Quand je veux modeler une belle nature, je ne m'inquiète guère si l'argile me salit les doigts. La statue achevée, je me lave les mains, voilà tout. Que votre âme délicate et timorée me laisse donc, mademoiselle, la responsabilité de mes actes devant Dieu ; nous nous comprenons, lui et moi. J'aurai affaire ici à forte partie. Le comte est ambitieux, le prévôt avare, la duchesse adroite. Ils sont tous trois tout-puissants. Vous êtes en leur pouvoir et sous leurs mains, et deux d'entre eux ont sur vous des droits ; il faudra peut-être employer l'astuce et la violence. Mais je ferai en sorte que vous restiez aussi bien qu'Ascanio en dehors d'une lutte indigne de vous. Voyons, Colombe, êtes-vous prête à fermer les yeux et à vous laisser mener ? Quand je vous dirai : « Faites cela », le ferez-vous ? « Restez là », y resterez-vous ? « Allez », irez-vous ?

— Que dit Ascanio ? demanda Colombe.

— Colombe, répondit l'apprenti, Benvenuto est

bon et grand ; il nous aime et nous pardonne le mal que nous lui avons fait. Obéissons-lui, je vous en conjure.

— Ordonnez, maître, dit Colombe, et je vous obéirai comme si vous étiez l'envoyé de Dieu.

— Bien, mon enfant. Je n'ai plus à vous demander qu'une chose qui vous coûtera peut-être, mais à laquelle il faut vous décider, après quoi votre rôle se bornera à attendre et à laisser faire les événements et moi. Et pour que vous ayez en moi encore plus de foi tous deux, pour que vous n'hésitiez pas à vous confier à un homme dont la vie peut-être fut souillée, mais dont le cœur est demeuré pur, je vais vous dire l'histoire de ma jeunesse. Hélas ! toutes les histoires se ressemblent, et au fond de chacune siège la douleur. Ascanio, je vais te dire comment ma Béatrix, l'ange dont je t'ai parlé, s'est mêlée à mon existence ; tu sauras qui elle fut, et tu t'étonneras moins sans doute de ma résignation à t'abandonner Colombe quand tu verras que par ce sacrifice je commence seulement à payer à l'enfant la dette de larmes contractée envers la mère. Ta mère ! une sainte du paradis, Ascanio ! Béatrix veut dire bienheureuse ; Stéphana veut dire couronnée.

— Vous m'avez toujours dit, maître, qu'un jour vous m'apprendriez toute cette histoire.

— Oui, reprit Cellini, et le moment est venu de vous la faire connaître. Cela vous donnera plus de confiance encore en moi, Colombe, quand vous saurez toutes les raisons que j'ai d'aimer notre Ascanio.

Alors Benvenuto prenant dans ses mains les mains de ses deux enfants, se mit à raconter ce qui suit de sa voix grave et harmonieuse, sous les étoiles qui scintillaient au ciel, et dans le calme et le silence de cette nuit embaumée.

IV

STÉPHANA

— IL Y A vingt ans, j'avais vingt ans comme toi, Ascanio, et je travaillais chez un orfèvre de Florence appelé Raphaël del Moro. C'était un bon ouvrier et qui ne manquait pas de goût, mais il aimait mieux le repos que l'ouvrage, se laissant entraîner aux parties de plaisir avec une facilité désespérante, et pour peu qu'il eût d'argent, débauchant lui-même ceux de l'atelier. Bien souvent je restais seul à la maison à terminer en chantant quelque travail commencé. Je chantais dans ce temps-là comme Scozzone. Tous les fainéants de la ville venaient naturellement demander chez maître Raphael de l'occupation ou plutôt des plaisirs, car il avait la réputation d'être trop faible pour jamais quereller. Avec ces façons d'agir on ne s'enrichit guère ; aussi était-il toujours à court, et devint-il bientôt l'orfèvre le plus discrédité de Florence.

« Je me trompe. Il avait un confrère encore moins achalandé que lui, et qui cependant était d'une noble maison d'artiste. Mais ce n'était pas pour l'inexactitude des paiements que Gismondo Gaddi était décrié, c'était pour son insigne inhabileté et surtout pour son avarice sordide. Comme tout ce

qu'on lui confiait sortait manqué ou gâté de ses mains, et que pas un chaland, à moins qu'il ne fût étranger, ne se hasardait dans sa boutique, ce Gismondo se mit pour vivre à faire l'usure et à prêter à des intérêts énormes aux fils de famille qui escomptaient leur avenir. Ce commerce-là réussit mieux que l'autre, vu que le Gaddi exigeait toujours de bons gages et ne s'engageait dans aucune affaire sans de sûres garanties. A cela près, il était, comme il le disait lui-même, très sage et très tolérant : il prêtait à tout le monde, aux compatriotes et aux étrangers, aux juifs et aux chrétiens. Il eût prêté à saint Pierre sur les clefs du Paradis ; il eût prêté à Satan sur ses propriétés en enfer.

« Ai-je besoin de dire qu'il prêtait à mon pauvre Raphael del Moro, qui mangeait chaque jour son lendemain, et dont l'intègre probité ne s'était jamais démentie. Les relations continuelles d'affaires, l'espèce d'interdiction dont on les frappait, leur voisinage enfin, rapprochèrent les deux orfèvres. Del Moro était pénétré de reconnaissance pour l'obligeance inépuisable de son compère à lui avancer de l'argent. Gaddi estimait profondément un débiteur honnête et commode. Ils étaient, en un mot, les meilleurs amis du monde, et Gismondo n'eût pas manqué pour un empire une des parties dont Raphaël Moro le régalait.

« Del Moro était veuf, mais il avait une fille de seize ans appelée Stéphana.

« Stéphana, à l'étudier en sculpteur, n'était pas belle, et cependant son premier aspect vous saisissait. Sous son front trop haut et trop peu uni pour

celui d'une femme, on voyait pour ainsi dire sourdre la pensée. Ses grands yeux humides et d'un noir velouté vous pénétraient de respect et d'attendrissement en se fixant sur vous. Une pâleur d'ambre voilait toute sa figure d'un nuage qu'éclairait, comme le faible rayon d'une matinée d'automne, un regard triste et charmant. J'oublie une couronne d'abondants cheveux noirs et des mains de reine.

« Stéphana se tenait d'ordinaire penchée comme un lis ployé par un vent d'orage. On eût dit d'une statue de la Mélancolie. Lorsqu'elle se relevait, lorsque ses beaux yeux s'animaient, que ses narines se dilataient, que son bras étendu donnait un ordre, on l'eût adorée comme l'archange Gabriel. Elle te ressemblait, Ascanio, mais tu as de moins qu'elle sa faiblesse et sa souffrance. Jamais l'âme immortelle ne s'est plus clairement révélée à mes yeux que dans ce corps frêle, élégant et souple. Del Moro, qui redoutait sa fille presque autant qu'il l'aimait, avait coutume de dire qu'il n'avait mis au tombeau que le corps de sa femme, et que Stéphana était l'esprit de la morte.

« J'étais dans ce temps-là un jeune homme aventureux, étourdi, ardent. J'aimais avant tout la liberté ; la sève débordait en moi, et je dépensais cette fougue en querelles folles et en folles amours. Je travaillais néanmoins comme je m'amusais, avec passion, et malgré mes boutades, j'étais encore le meilleur ouvrier de Raphaël et le seul qui gagnât quelque argent à la maison. Mais ce que je faisais de bien, je le faisais d'instinct et comme par hasard. J'avais assidûment étudié les antiques. Pendant des

jours entiers, j'étais resté penché sur les bas-reliefs et les statues d'Athènes et de Rome, les commentant avec le crayon et le ciseau, et la continuelle fréquentation de ces sublimes sculpteurs anciens m'avait donné la pureté et la sûreté de la forme ; mais j'imitais avec bonheur, je ne créais pas. Toutefois, je vous le répète, j'étais sans conteste et sans peine le plus habile et le plus laborieux parmi les compagnons de del Moro. Aussi le secret désir du cher maître était-il, je l'ai su depuis, de me faire épouser sa fille.

« Mais je me souciais bien du ménage, ma foi ! j'avais soif d'indépendance, d'oubli et de grand air ; je restais des jours entiers absent de la maison ; je rentrais écrasé de fatigue, et pourtant en quelques heures j'avais rattrapé et dépassé les autres ouvriers de Raphaël ; je me battais pour un mot, je m'amourachais pour un coup d'œil. Le beau mari que j'aurais fait !

« D'ailleurs, l'émotion que je ressentais auprès de Stéphana ne ressemblait en rien à celle que me faisaient éprouver les jolies femmes de Porta del Prato ou de Borgo Pinti. Elle m'intimidait presque ; on m'eût dit que je l'aimais autrement qu'une sœur aînée, j'aurais ri. Quand je revenais de quelqu'une de mes escapades, je n'osais pas lever les yeux sur Stéphana. Elle était plus que sévère, elle était triste. Lorsqu'au contraire la fatigue ou un beau mouvement de zèle m'avait retenu à la maison, je recherchais Stéphana, son doux regard et sa douce voix : l'affection que je lui portais avait quelque chose de sérieux et de sacré dont je ne me rendais pas bien

compte, mais qui me charmait. Bien souvent, au milieu de mes joies bruyantes, la pensée de Stéphana traversait mon esprit, et l'on me demandait pourquoi j'étais devenu soucieux ; parfois quand je tirais l'épée ou le poignard, je prononçais son nom comme celui de ma sainte, et je remarquais que chaque fois que cela m'était arrivé, je m'étais retiré du combat sans blessure. Mais ce doux sentiment pour cette chère enfant, belle, innocente et tendre, restait au fond de mon cœur comme en un sanctuaire.

« Quant à elle, il est certain que froide et digne avec mes paresseux compagnons, elle était pour moi pleine d'indulgence et de bonté. Elle venait parfois s'asseoir dans l'atelier, auprès de son père, et, courbé sur mon ouvrage, je sentais pourtant son regard arrêté sur moi. J'étais fier et heureux de cette préférence, même sans me l'expliquer. Si quelque ouvrier pour me flatter grossièrement me disait que la fille du maître était amoureuse de moi, je le recevais avec tant de colère et d'indignation qu'il n'y revenait plus.

« Un accident qui arriva à Stéphana me prouva jusqu'à quel point elle avait pris racine au plus profond de mon cœur.

« Un jour qu'elle se trouvait dans l'atelier, elle ne retira pas assez vite sa petite main blanche, et un maladroit ouvrier qui était ivre, je crois, lui entama avec un ciseau le petit doigt de la main droite et le doigt d'à côté. La pauvre enfant jeta un cri, et puis, comme fâchée d'avoir crié, pour nous rassurer, se mit à sourire, mais elle soulevait sa main toute san-

glante. Je crois que j'aurais tué l'ouvrier si je n'avais été tout entier à elle.

« Le Gismondo Gaddi, qui était présent, dit qu'il connaissait un chirurgien dans le voisinage et courut le chercher. Ce méchant médicastre pansa en effet Stéphana et vint tous les jours la voir ; mais il était si ignorant et si négligent que la gangrène se mit dans la plaie. Là-dessus cet âne déclara doctoralement que, malgré ses efforts, Stéphana, selon toutes les probabilités, resterait estropiée du bras droit.

« Raphael del Moro était déjà dans une trop grande misère pour pouvoir consulter un autre médecin ; mais, sur l'arrêt de l'imbécile docteur, je n'y tins pas : je grimpai à ma chambre, je vidai l'escarcelle qui contenait toutes mes épargnes, et je courus chez Giacomo Rastelli de Pérouse, le chirurgien du pape, et le plus habile praticien de toute l'Italie. Sur mes vives instances, et comme la somme que je lui offrais était fort honnête, il vint tout de suite, disant : « Oh ! les amoureux !... » Après avoir examiné la blessure, il assura qu'il en répondait, et qu'avant quinze jours Stéphana se servirait du bras droit comme de l'autre. J'avais envie de l'embrasser, le digne homme. Il se mit à panser ces pauvres doigts malades, et Stéphana fut aussitôt soulagée. Mais quelques jours après, il fallut enlever la carie des os.

« Elle me demanda d'assister à l'opération pour lui donner du courage, et j'en manquais moi-même, et je sentais mon cœur bien petit dans ma poitrine. Maître Giacomo se servait de gros instruments qui faisaient un mal affreux à Stéphana. Elle ne pouvait

retenir des gémissements qui retentissaient en moi. Une sueur froide inondait mes tempes.

« Enfin, le supplice fut au-dessus de mes forces : ces gros outils qui torturaient ces petits doigts délicats, me torturaient moi-même. Je me levai en suppliant maître Giacomo de suspendre l'opération et de m'attendre un demi-quart d'heure seulement.

« Je descendis à l'atelier, et là, comme inspiré par un bon génie, je fis un instrument d'acier menu et fin qui coupait comme un rasoir. Je retournai vers le chirurgien, qui commença à opérer si facilement que la chere malade n'éprouvait presque plus de douleur. En cinq minutes ce fut terminé, et quinze jours après elle me donnait à baiser cette main que je lui avais conservée, disait-elle.

« Mais il me serait impossible de peindre les poignantes émotions à travers lesquelles je passai en voyant souffrir ma pauvre Résignée, comme je l'appelais quelquefois.

« La résignation était en effet comme l'attitude naturelle de son âme. Stéphana n'était pas heureuse ; le désordre et l'imprévoyance de son père la navraient ; sa seule consolation était la religion : comme tous les malheureux, elle était pieuse. Bien souvent, quand j'entrais dans une église, car j'ai toujours aimé Dieu, je voyais dans un coin retiré Stéphana pleurant et priant.

Dans tous les embarras où l'incurie de maître del Moro la laissait trop fréquemment, elle avait quelquefois recours à moi avec une confiance et une grandeur qui me ravissaient. Elle me disait, la chère fille, avec la simplicité des nobles cœurs :

« — Benvenuto, je vous prie de passer la nuit au travail pour achever ce reliquaire ou cette aiguière, car nous n'avons plus du tout d'argent.

« Bientôt je pris l'habitude de lui soumettre chaque ouvrage que je terminais, et elle me redressait et me conseillait avec une supériorité singulière. La solitude et la douleur avait élevé et agrandi sa pensée plus qu'on ne saurait croire. Ses paroles, à la fois naïves et profondes, me firent deviner plus d'un secret de l'art, et ouvrirent souvent à mon esprit de nouvelles perspectives.

« Je me rappelle qu'un jour je lui montrai le modèle d'une médaille que j'avais à graver pour un cardinal, et qui représentait d'un côté la tête de ce cardinal, et de l'autre Jésus-Christ marchant sur la mer et tendant la main à saint Pierre, avec cette légende : *Quare dubitasti ?* Pourquoi as-tu douté ?

« Stéphana fut contente du portrait, qui était très ressemblant et fort bien venu. Puis elle contempla longtemps le sujet en silence.

« — La figure de Notre-Seigneur est parfaitement belle, dit-elle enfin, et si c'était aussi bien Apollon ou Jupiter, je n'y trouverais rien à redire. Mais Jésus est plus que beau. Jésus est divin : ce visage est d'une pureté de lignes superbes, mais où est l'âme ? J'admire l'homme, mais je cherche le Dieu. Songez, Benvenuto, que vous n'êtes pas seulement un artiste, que vous êtes un chrétien. Voyez-vous, mon cœur a souvent saigné, c'est-à-dire, hélas ! mon cœur a souvent douté ; et moi aussi. relevée de mon abattement, j'ai vu Jésus me tendre la main, je l'ai entendu me dire la sublime parole : « Pourquoi as-tu

douté ? » Ah ! Benvenuto, votre image est moins belle que lui. Dans sa céleste figure il y avait en même temps la tristesse du père qu'on afflige et la clémence du roi qui pardonne. Son front rayonnait, mais sa bouche souriait ; il était plus que grand, il était bon.

« — Attendez, Stéphana, lui dis-je.

« J'effaçai ce que j'avais fait, et en un quart d'heure, sous ses yeux, je recommençai la figure de Jésus-Christ.

« — Est-ce cela ? lui demandai-je en la lui présentant.

« — Oh ! oui, répondit-elle les larmes aux yeux, c'est bien ainsi que m'est apparu le doux Sauveur aux heures des larmes. Oui, je le reconnais maintenant à son air de miséricorde et de majesté. Eh bien ! je vous conseille de toujours faire ainsi, Benvenuto : avant de prendre la cire, ayez la pensée ; vous possédez l'instrument, conquérez l'expression : vous avez la matière, cherchez l'âme ; que vos doigts ne soient jamais que les serviteurs de votre esprit, entendez-vous.

« Voilà quels avis cette enfant de seize ans me donnait dans son bon sens sublime. Quand je restais seul, je méditais ce qu'elle m avait dit, et je trouvais qu'elle avait raison. Ainsi elle a réglé, éclairé mon instinct. Ayant la forme, je tâchai d'avoir l'idée, et de marier si bien idée et forme qu'elles sortissent unies et confondues de mes mains comme Minerve jaillit toute armée du cerveau de Jupiter.

« Mon Dieu ! que la jeunesse est donc charmante et que ses souvenirs sont puissants ! Colombe, Asca-

nio, cette belle soirée que nous passons ensemble me rappelle toutes celles que j'ai passées assis à côté de Stéphana sur le banc de la maison de son père ; elle regardait le ciel et moi je la regardais. Il y a vingt ans de cela, il me semble que c'est hier ; j'étends la main et je crois sentir sa main : c'est la vôtre, mes enfants. Ce que Dieu fait est bien fait.

« Oh ! c'est que rien qu'à la voir blanche dans sa robe blanche, je sentais le calme descendre dans mon âme. Souvent quand nous nous quittions nous n'avions pas prononcé une parole, et cependant je remportais de ce muet entretien toutes sortes de pensées belles et bonnes qui me faisaient meilleur et plus grand.

« Tout cela eut une fin comme tous les bonheurs de ce monde.

« Raphael del Moro n'avait plus guère de progrès à faire dans la misère. Il devait à son bon voisin Gismondo Gaddi 2,000 ducats qu'il ne savait comment lui payer. Cette idée mettait cet honnête homme au désespoir. Il voulut du moins sauver sa fille et confia son dessein de me la donner à un ouvrier de l'atelier, sans doute pour qu'il m'en parlât. Mais celui-ci était un de ces imbéciles que j'avais malmenés quand ils m'avaient brutalement jeté à la tête comme une calomnie l'affection fraternelle de Stéphana. Le butor ne laissa pas même achever Raphael.

« — Renoncez à ce projet-là, maître del Moro, lui dit-il ; la proposition n'aurait pas de succès, je vous en réponds.

« L'orfèvre était fier, il crut que je le méprisais à

cause de sa pauvreté et ne dit plus un mot sur ce sujet.

« A quelque temps de là, Gismondo Gaddi vint lui réclamer sa dette, et comme Raphaël demandait encore du temps :

« — Écoutez, dit Gismondo, accordez-moi la main de votre fille, qui est sage et économe, et je vous donnerai quittance de tout.

« Del Moro fut transporté de joie. Gaddi passait bien pour être un peu avare, un peu brusque et un peu jaloux, mais il était riche, et ce que les pauvres estiment et envient le plus, hélas ! c'est la richesse. Quand Raphaël parla de cette proposition inespérée à sa fille, elle ne lui répondit rien : seulement, le soir, quand nous quittâmes pour rentrer à la maison le banc où nous avions passé la soirée, elle me dit :

« — Benvenuto, Gismondo Gaddi m'a demandée en mariage, et mon père a donné son consentement.

« Sur ces simples mots, elle me laissa, et moi je me levai debout, comme poussé par un ressort. Puis, saisi de je ne sais quelle fureur, je sortis de Florence et me mis à errer à travers champs.

« Durant toute cette nuit, tantôt courant comme un insensé, tantôt couché sur l'herbe et pleurant, mille pensées folles, désespérées, furieuses, traversèrent mon esprit bouleversé.

« Elle, Stéphana, la femme de ce Gismondo ! me disais-je quand, revenant un peu à moi, je cherchais à rassembler mes esprits. Cette idée qui me fait frémir l'accable et l'épouvante aussi, et comme sans doute elle me préférerait, oui, c'est cela, elle fait un muet appel à mon amitié, à ma jalousie.

Oh ! certes, je suis jaloux et avec rage ; pourtant ai-je le droit de l'être ? Gaddi est sombre et violent, mais soyons juste envers nous-mêmes, quelle femme aussi serait heureuse avec moi ? Ne suis-je pas de même brutal, fantasque, inquiet, à tout moment engagé dans des disputes dangereuses et des amourettes impies ! Pourrai-je me dompter ? non, jamais : tant que le sang courra ainsi bouillant dans mes veines, j'aurai toujours la main sur mon poignard et le pied hors du logis.

« Pauvre Stéphana ! je la ferais pleurer et souffrir, je la verrais pâle et flétrie, je me prendrais en haine, je la prendrais en haine elle-même comme un reproche vivant. Elle en mourrait, et c'est moi qui l'aurais tuée. Non, je ne suis pas fait, je le sens, hélas ! pour les joies calmes et pures de la famille ; il me faut la liberté, l'espace, l'orage, tout plutôt que la paix et la monotonie du bonheur. Je briserais, mon Dieu ! dans mes mains maladroites cette fleur délicate et fragile. Je torturerais cette chère vie, cette âme adorable, par mes injures ; et ma propre existence, mon propre cœur, par des remords. Mais sera-t-elle plus heureuse avec ce Gismondo Gaddi ? Pourquoi l'épouse-t-elle, aussi ? Nous étions si bien ! Après tout, le sort et l'esprit d'un artiste, Stéphana ne l'ignore pas, ne s'accommodent guère de ces liens étroits et durs, de ces bourgeoises nécessités d'un ménage. Il faudrait dire adieu à tous mes rêves de gloire, abdiquer l'avenir de mon nom, renoncer à l'art qui vit de liberté et de puissance. Qu'est-ce qu'un créateur emprisonné au coin du foyer domestique ? Dites, ô Dante Alighieri ! Mi-

chel-Ange, mon maître ! comme vous ririez de voir votre élève bercer ses enfants ou demander pardon à sa femme ! Non, soyons courageux pour moi, généreux pour Stéphana : restons seul et triste dans mon rêve et dans ma destinée ! »

« Vous le voyez, mes enfants, je ne me fais pas meilleur que je ne l'étais. Il y avait un peu d'égoïsme dans ma détermination, mais il y avait aussi beaucoup de vive et sincère tendresse pour Stéphana, et mon délire semblait avoir raison.

Le lendemain, je rentrai assez calme à l'atelier. Stéphana aussi paraissait calme, seulement elle était plus pâle qu'à l'ordinaire. Un mois s'écoula ainsi. Un soir, Stéphana me dit en me quittant :

« — Dans huit jours, Benvenuto, je serai la femme de Gismondo Gaddi.

« Comme elle ne partit pas tout de suite, cette fois-là j'eus le temps de la regarder. Elle était debout, morne, la main sur le cœur et courbée sous la peine. Son beau sourire était triste à faire pleurer. Elle me contemplait avec douleur, mais sans expression de reproche. Mon ange, prêt à abandonner la terre, semblait me dire adieu. Elle resta ainsi muette et immobile une minute, et puis rentra dans la maison.

« Je ne devais plus la revoir en ce monde.

« Cette fois encore je sortis de la ville tête nue et en courant, mais je n'y revins pas le lendemain ni le surlendemain, je continuai de marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé à Rome.

« Je restai à Rome cinq ans, je commençai ma réputation, je gagnai l'amitié du pape, j'eus des duels, des amours, des succès d'art, mais je n'étais

pas content, quelque chose me manquait. Au milieu de toutes ces tempêtes, je ne passai pas un jour sans tourner mes yeux du côté de Florence. Je ne dormais pas une nuit sans revoir en rêve la pâle et triste Stéphana debout sur le seuil de la maison de son père et me regardant.

« Après cinq ans, je reçus de Florence une lettre cachetée de noir. Je l'ai lue et relue tant de fois que je la sais maintenant par cœur.

« La voici :

« Benvenuto, je vais mourir. Benvenuto, je vous aimais.

« Voici quels ont été mes rêves. Je vous connaissais aussi bien que vous-même : j'ai pressenti la puissance qui est en vous et qui vous fera grand un jour. Votre génie, que j'avais lu sur votre large front, dans vos regards ardents, dans vos gestes passionnés, imposait à celle qui portait votre nom de graves devoirs. Je les acceptais. Le bonheur avait pour moi la solennité d'une mission. Je n'aurais pas été votre femme, Benvenuto, j'aurais encore été votre amie, votre sœur, votre mère. Votre noble existence appartient à tous, je le savais, je n'en aurais pris que le droit de vous consoler dans votre ennui, de vous relever dans vos doutes. Vous eussiez été libre, ami, toujours et partout. Hélas ! je m'étais habituée dès longtemps à vos douloureuses absences, à toutes les exigences de votre fougue, à tous les caprices de votre âme amante des orages. Toute puissante nature a de puissants besoins. Plus l'aigle a plané longtemps, plus longtemps il est obligé de se reposer

sur la terre. Mais quand vous vous seriez arraché aux songes fiévreux du sommeil de votre génie, j'aurais retrouvé au réveil mon sublime Benvenuto, celui que j'aime, celui qui m'eût appartenu à moi seule ! Je n'aurais pas fait un reproche aux heures de l'oubli, car elles n'auraient rien eu d'injurieux pour moi. Quant à moi, vous sachant jaloux comme tout noble cœur, jaloux comme le dieu de l'Écriture, je serais restée, quand vous n'auriez pas été là, loin des regards, dans la solitude que j'aime, vous attendant et priant pour vous.

« Voilà quelle eût été ma vie.

« Quand j'ai vu que vous m'abandonniez, soumise à la volonté de Dieu et à la vôtre, j'ai fermé les yeux et remis ma destinée aux mains du devoir ; mon père m'ordonnait un mariage qui lui épargnait le déshonneur, j'ai obéi. Mon mari a été dur, sévère, impitoyable ; il ne s'est pas contenté de ma docilité, il exigeait un amour au-dessus de mes forces, et me punissait en brutalités de mes chagrins involontaires. Je me suis résignée. J'ai été, je l'espère, une épouse digne et pure, mais toujours bien triste, Benvenuto. Dieu, néanmoins, m'a récompensée, dès ce monde, en me donnant un fils. Les baisers de mon enfant m'ont pendant quatre ans empêchée de sentir les outrages, les coups et enfin la misère ! car pour trop vouloir gagner, mon mari fut ruiné, et il est mort le mois passé de cette ruine. Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même !

« Je vais mourir à mon tour, aujourd'hui, dans une heure, de mes souffrances accumulées, et je vous lègue mon fils, Benvenuto.

« Tout est pour le mieux, peut-être. Qui sait si ma faiblesse de femme aurait suffi au rôle que je m'étais imposé près de vous. Lui, mon Ascanio (il me ressemble), sera un compagnon plus fort et plus résigné de votre vie ; il vous aimera mieux, sinon plus. Je ne suis pas jalouse de lui.

« D'un autre côté, faites pour mon enfant ce que j'aurais fait pour vous.

« Adieu, mon ami, je vous aimais et je vous aime, je vous le répète sans honte et sans remords, aux portes même de l'éternité, car cet amour était saint. Adieu ! soyez grand, je vais être heureuse, et levez quelquefois les yeux au ciel pour que je vous voie.

« Votre STÉPHANA. »

« Maintenant, Colombe, Ascanio, aurez-vous confiance en moi, et êtes-vous prêts à faire ce que je vais vous conseiller ?

Les deux jeunes gens répondirent par un seul cri.

V

VISITES DOMICILIAIRES

Le lendemain du jour où, dans les jardins du Petit-Nesle, cette histoire fut racontée à la lueur des étoiles, l'atelier de Benvenuto avait dès le matin son aspect accoutumé ; le maître travaillait à la salière d'or dont il avait si vaillamment défendu la matière première contre les quatre bravi qui voulaient la lui prendre, et sa vie par-dessus. Ascanio ciselait le lis de Mme d'Étampes ; Jacques Aubry, mollement étendu sur une chaise, adressait mille questions à Cellini, qui ne lui répondait pas, et qui mettait l'écolier amateur dans la nécessité de se faire les réponses lui-même. Pagolo regardait en-dessous Catherine, qui travaillait à quelque ouvrage de femme. Hermann et les autres ouvriers limaient, frappaient, soudaient, ciselaient, et la chanson de Scozzone égayait ce calme de l'activité.

Le Petit-Nesle était loin d'être aussi tranquille. Colombe avait disparu.

Tout y était donc en rumeur ; on cherchait, on appelait ; dame Perrine jetait les hauts cris, et le prévôt, qu'on était allé querir à la hâte, tâchait de saisir au milieu des lamentations de la bonne dame

quelque indice qui pût le mettre sur les traces de l'absente, et probablement de la fugitive.

— Voyons, dame Perrine, vous dites donc que c'est hier au soir, quelques instants après mon départ, que vous l'avez vue pour la dernière fois, demandait le prévôt.

— Hélas ! oui, messire. Jésus Dieu ! quelle aventure ! la pauvre chère enfant paraissait un peu triste, elle est allée se débarrasser de tous ses beaux affiquets de cour ; elle a mis une simple robe blanche... saints du paradis, ayez pitié de nous ! et puis elle m'a dit : « Dame Perrine, la soirée est belle, je vais aller faire un tour dans mon allée. » Il pouvait être sept heures du soir. Madame que voici, dit Perrine en montrant Pulchérie, la suivante qu'on lui avait donnée pour aide ou plutôt pour supérieure ; madame que voici, selon son habitude, était déjà rentrée dans sa chambre, sans doute pour préparer ces belles toilettes qu'elle fait si bien, et moi je m'étais mise à coudre dans la salle en bas. Je ne sais combien de temps je restai là à travailler, il est possible qu'à la longue mes pauvres yeux fatigués se soient fermés malgré moi, et que j'aie un peu perdu connaissance.

— Selon votre habitude, interrompit aigrement Pulchérie.

— Toujours est-il, reprit dame Perrine sans daigner répondre à cette mesquine calomnie, que vers dix heures je quittai mon fauteuil, et j'allai voir au jardin si Colombe ne s'y était pas oubliée. J'appelai et ne trouvai personne ; je crus alors qu'elle était rentrée chez elle, et s'était couchée sans me déran-

ger, comme cela lui était arrivé mille fois, à la chère fille. Miséricorde du ciel ! qui aurait pensé... Ah ! messire le prévôt, je puis bien dire qu'elle n'a pas suivi un amant, mais un ravisseur. Je l'avais élevée dans des principes...

— Et ce matin, dit impatiemment le prévôt, ce matin !

— Ce matin, quand j'ai vu qu'elle ne descendait pas... Sainte-Vierge, secourez-nous !

— Ah ! au diable vos litanies ! s'écria messire d'Estourville. Racontez donc simplement et sans toutes ces jérémiades. Ce matin ?

— Ah ! monsieur le prévôt, vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer jusqu'à ce qu'on la retrouve. Ce matin, messire, inquiète de ne pas la voir (elle était si matinale !), je suis venue frapper à sa porte pour la réveiller, et comme elle ne répondait pas, j'ai ouvert. Personne. Le lit n'était même pas défait, messire. Alors j'ai crié, j'ai appelé, j'ai perdu la tête, et vous ne voulez pas que je pleure !

— Dame Perrine, dit sévèrement le prévôt, auriez-vous introduit ici quelqu'un pendant mon absence ?

— Ici quelqu'un, par exemple ! reprit avec toutes sortes de marques de stupéfaction la gouvernante, qui sentait sa conscience chatouilleuse à cet endroit. Est-ce que vous ne me l'aviez pas défendu, messire ? depuis quand me suis-je permis de jamais transgresser vos ordres ? Quelqu'un ici ? ah ! bien oui !

— Ce Benvenuto, par exemple, qui osait trouver ma fille si belle, n'a pas tenté de vous gagner ?

— Fi donc ! il eût tenté plutôt d'escalader la lune ; je l'aurais joliment reçu, je m'en vante !

— Ainsi vous n'avez jamais admis dans le Petit-Nesle un homme, un jeune homme ?

— Un jeune homme ! bonté du ciel, un jeune homme ! Pourquoi pas le diable ?

— Qu'est-ce donc alors, dit Pulchérie, que ce gentil garçon qui est venu frapper dix fois à la porte depuis que je suis ici, et à qui dix fois j'ai fermé la porte au nez ?

— Un gentil garçon ? vous avez la berlue, ma chère ; à moins que ce ne soit le comte d'Orbec. Ah ! bon Dieu ! j'y suis : c'est peut-être Ascanio que vous voulez dire. Ascanio, vous savez, messire ? cet enfant qui vous a sauvé la vie. Oui, en effet, je lui avais donné à raccommoder les boucles d'argent de mes souliers. Mais lui, un jeune homme, cet apprenti ! mettez des lunettes, ma mie. Au surplus, que ces murs et ces pavés disent s'ils l'ont jamais vu ici.

— Il suffit, interrompit sévèrement le prévôt. Si vous avez trompé ma confiance, dame Perrine, je jure que vous me le paierez ! Je vais aller chez ce Benvenuto ; Dieu sait comment ce manant va me recevoir ; mais il le faut.

Benvenuto, contre toute attente, accueillit le prévôt à merveille. En voyant son sang-froid, son aisance et sa bonne grâce, messire d'Estourville n'osa pas même parler de ses soupçons. Mais il dit que sa fille Colombe ayant été fort sottement effrayée la veille, dans sa terreur panique, elle s'était enfuie comme égarée ; que peut-être, sans que Benvenuto

le sût lui-même, elle avait cherché un refuge au Grand-Nesle, — ou bien encore qu'en le traversant pour aller ailleurs, elle avait pu s'y évanouir. Bref, il mentit le plus maladroitement du monde.

Mais Cellini accepta tous ses contes et tous ses prétextes avec politesse, enfin, il eut la complaisance d'avoir l'air de ne s'apercevoir de rien. Il y eut plus, il plaignit le prévôt de toute son âme, lui affirmant qu'il serait heureux de rendre sa fille à un père qui avait toujours entouré son enfant d'une tendresse et d'une affection si touchante et si digne. La fugitive, à l'entendre, avait donc eu le plus grand tort, et ne pouvait rentrer trop tôt sous une protection si rassurante et si douce. Au reste, comme preuve de la sincérité de l'intérêt qu'il portait à messire d'Estourville, il se mettait à sa disposition pour le seconder dans toutes les recherches, non seulement dans le Grand-Nesle, mais encore partout ailleurs.

Le prévôt, à demi convaincu, et d'autant plus touché de ces éloges qu'il sentait au fond du cœur qu'il les méritait moins, commença, suivi de Benvenuto Cellini, une investigation scrupuleuse dans son ancienne propriété du Grand-Nesle, dont il connaissait tous les coins et recoins. Aussi ne laissa-t-il pas une porte sans la pousser, une armoire sans l'entr'ouvrir, un bahut sans y jeter un coup d'œil comme par mégarde. Puis, l'hôtel visité dans tous les coins et recoins, il passa dans le jardin, parcourut l'arsenal, la fonderie, le cellier, l'écurie, examina tout rigoureusement. Pendant cette recherche, Benvenuto, fidèle à son obligeance première, l'aidait de

son mieux, lui offrant toutes les clefs au fur et à mesure, indiquant tel corridor ou tel cabinet que messire d'Estourville oubliait. Enfin il lui donna le conseil, de peur que la fugitive ne passât furtivement d'une salle dans une autre, de laisser un de ses gens en sentinelle dans chaque endroit qu'il quittait.

Après avoir fureté partout, au bout de deux heures de perquisitions inutiles, messire d'Estourville, certain de n'avoir rien omis, et confondu de l'obligeance de son hôte, quitta le Grand-Nesle en laissant à Benvenuto mille remerciements et mille excuses.

— Quand il vous plaira de revenir, dit l'orfèvre, et si vous avez besoin de recommencer ici vos recherches, ma maison vous est ouverte à toute heure comme, lorsqu'elle vous appartenait ; d'ailleurs, c'est votre droit, messire : n'avons-nous pas signé un traité par lequel nous nous engageons à vivre en bons voisins ?

Le prévôt remercia Benvenuto, et comme il ne savait de quelle façon lui rendre ses politesses, il loua fort, en sortant, cette gigantesque statue de Mars que l'artiste, comme nous l'avons dit, était en train d'exécuter. Benvenuto lui en fit faire le tour et lui en fit remarquer avec complaisance les étonnantes proportions ; en effet, elle avait plus de soixante pieds de haut, et à sa base près de vingt pas de circonférence.

Messire d'Estourville se retirait fort désolé : il était convaincu, dès lors qu'il n'avait point retrouvé sa fille au Grand-Nesle, qu'elle avait trouvé un asile

par la ville. Mais à cette époque, la ville était déjà assez grande pour embarrasser le chef même de la police. D'ailleurs, l'avait-on enlevée ou s'était-elle enfuie ? Était-elle victime d'une violence étrangère, ou avait-elle cédé à son propre mouvement ? C'était une incertitude sur laquelle aucune circonstance ne pouvait le fixer. Il espéra alors que dans le premier cas elle parviendrait à s'échapper, et que dans le second elle reviendrait d'elle-même. Il attendit donc avec assez de patience, interrogeant malgré cela vingt fois par jour dame Perrine, qui passait son temps à adjurer tous les saints du paradis, et qui continuait à jurer ses grands dieux qu'elle n'avait reçu personne, et de fait, non plus que messire d'Estourville, elle n'avait conçu aucun soupçon sur Ascanio.

Le jour et le lendemain s'écoulèrent sans nouvelles. Le prévôt mit alors tous ses agents en campagne, ce qu'il avait négligé de faire jusqu'alors, pour ne pas ébruiter cet événement, auquel sa réputation était si fort intéressée. Il est vrai qu'il ne leur donna que le signalement, sans leur donner le nom, et que leurs perquisitions furent faites sous un tout autre prétexte que celui qui les amenait véritablement ; mais quoiqu'il ne négligeât aucune source secrète d'informations, toutes ses recherches furent sans résultat.

Certes, il n'avait jamais été pour sa fille un père affectueux et tendre, mais s'il ne désespérait pas, il se dépitait, et son orgueil souffrait à défaut de son cœur ; il songeait avec indignation au beau parti que la petite sotte allait peut-être manquer, et avec

rage aux quolibets et aux sarcasmes avec lesquels la cour allait accueillir sa mésaventure.

Il fallut bien enfin s'ouvrir de ce malheur au fiancé de Colombe. Le comte d'Orbec en fut affligé à la manière d'un commerçant à qui l'on annonce que ses marchandises ont subi une avarie, mais pas autrement. Il était philosophe, le cher comte, et il promit à son digne ami que si la chose ne s'ébruitait pas trop, le mariage n'en tiendrait pas moins ; puis, comme c'était un homme qui savait saisir l'occasion, il profita de la circonstance pour glisser au prévôt quelques mots des projets de Mme d'Étampes sur Colombe.

Le prévôt fut ébloui de l'honneur auquel il aurait pu être appelé : son chagrin en redoubla, et il maudit l'ingrate qui se dérobait à une si noble et si belle destinée.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la conversation que cette confidence du comte d'Orbec amena entre les deux vieux courtisans : contentons-nous de dire que la douleur et l'espoir y prirent un caractère bizarrement touchant. Or, comme le malheur rapproche les hommes, le beau-père et le gendre se séparèrent plus unis que jamais, et sans pouvoir se décider encore à renoncer au brillant avenir qu'ils avaient entrevu.

On était convenu de se taire sur cet événement vis-à-vis de tout le monde ; mais la duchesse d'Étampes était une amie trop intime et une complice trop intéressée pour qu'on ne la mît pas dans le secret.

Ce fut bien vu, car elle prit la chose beaucoup

plus à cœur que le père et le mari ne l'avaient fait, et, comme on le sait, elle était plus à même que tout autre de renseigner le prévôt et de diriger ses perquisitions.

Elle savait en effet l'amour d'Ascanio pour Colombe, elle l'avait fait elle-même pour ainsi dire assister à toute sa conspiration ; le jeune homme voyant l'honneur de celle qu'il aimait menacé, s'était décidé peut-être à un acte de désespoir ; mais Ascanio le lui avait dit lui-même, Colombe ne l'aimait point, et ne l'aimant point, n'avait pas dû se prêter à de pareils projets. Or, la duchesse d'Étampes connaissait assez celui qu'elle avait soupçonné d'abord pour savoir qu'il n'aurait jamais la hardiesse de braver les mépris et la résistance de sa maîtresse ; et cependant, malgré tous ces raisonnements, quoiqu'à ses yeux toutes les probabilités fussent qu'Ascanio n'était pas coupable, son instinct de femme jalouse lui disait que c'était à l'hôtel de Nesle qu'il fallait chercher Colombe, et qu'on devait avant tout s'assurer d'Ascanio.

Mais Mme d'Étampes, de son côté, ne pouvait dire à ses amis d'où lui venait cette conviction, car il fallait alors qu'elle leur avouât qu'elle aimait Ascanio, et que, dans l'imprudence de sa passion, elle avait confié à ce jeune homme tous ses desseins sur Colombe. Elle leur assura seulement qu'elle serait bien trompée si Benvenuto n'était pas le coupable, Ascanio le complice, et le Grand-Nesle l'asile. Le prévôt eut beau se débattre, jurer qu'il avait tout vu, tout visité, tout parcouru, elle n'en démordit pas, elle avait pour cela ses raisons, et elle s'obstina

tellement dans son opinion, qu'elle finit par jeter des doutes dans l'esprit de messire d'Estourville, qui était cependant certain d'avoir bien cherché.

— D'ailleurs, ajouta la duchesse, j'appellerai moi-même Ascanio, je le verrai, je l'interrogerai, soyez tranquille.

— Oh ! madame, vous êtes trop bonne, dit le prévôt.

— Et vous trop niais, murmura la duchesse entre ses dents.

Elle les congédia.

Elle se mit alors à rêver aux moyens de faire venir le jeune homme, mais comme elle ne s'était encore arrêtée à aucun, on annonça Ascanio ; il allait donc au devant des désirs de Mme d'Étampes ; il était froid et calme.

Mme d'Étampes l'enveloppa d'un regard si perçant, qu'on eût dit qu'elle voulait lire jusqu'au fond de son cœur ; mais Ascanio ne parut pas même s'en apercevoir.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je viens vous montrer votre lis à peu près terminé ; il n'y manque plus guère que la goutte de rosée de deux cent mille écus que vous avez promis de me fournir.

— Eh bien ! et ta Colombe ? dit Mme d'Étampes pour toute réponse.

— Si c'est de Mlle d'Estourville que vous voulez parler, madame, reprit gravement Ascanio, je vous supplierai à deux genoux de ne plus prononcer son nom devant moi. Oui, madame, je vous en conjure humblement et instamment, que ce sujet ne revienne jamais entre nous, de grâce !

— Ah ! ah ! du dépit ! fit la duchesse, dont le regard profond n'avait pas un instant quitté Ascanio.

— Quel que soit le sentiment qui m'anime, et dussé-je encourir votre disgrâce, madame, j'oserai vous refuser dorénavant de continuer avec vous tout entretien sur ce sujet. Je me suis juré à moi-même que tout ce qui aurait trait à ce souvenir resterait maintenant mort et enseveli dans mon cœur.

— Me suis-je donc trompée ? pensa la duchesse, et Ascanio n'est-il pour rien dans l'événement ? Cette petite fille aurait-elle suivie de gré ou de force quelque autre ravisseur, et perdue pour les projets de mon ambition, servirait-elle par sa fuite les intérêts de mon amour ?

Puis, après ces réflexions faites à voix basse, elle reprit à voix haute :

— Ascanio, vous me priez de ne plus vous parler d'elle ; me laisserez-vous au moins vous parler de moi ? Vous voyez que sur votre prière je n'insiste pas, mais qui sait si ce second sujet de conversation ne vous sera pas plus désagréable encore que le premier ? Qui sait...

— Pardon si je vous interromps, madame, dit le jeune homme, mais la bonté avec laquelle vous voulez bien m'accorder cette grâce que je vous demande, m'enhardit à en implorer une autre. Quoique de famille noble, je ne suis qu'un pauvre enfant obscur, élevé dans l'ombre d'un atelier d'orfèvre, et de ce cloître artistique, je me suis vu tout à coup transporté dans une sphère brillante, mêlé au destin des empires, ayant, faible, de puissants seigneurs pour

ennemis, un roi pour rival ; et quel roi, madame ? François Ier, c'est-à-dire un des plus puissants princes de la chrétienté. Tout à coup, j'ai coudoyé les noms les plus éclatants et les plus illustres destinées ; j'ai aimé sans espoir et l'on m'a aimé sans retour ! et qui m'aimait, grand Dieu ! Vous, une des plus belles, une des plus nobles dames de la terre ! Tout cela a mis le trouble en moi et hors de moi ; tout cela m'a étourdi, écrasé, anéanti, madame ! Je suis effrayé comme un nain qui se réveillerait parmi des géants ; je n'ai plus une idée en place, plus un sentiment dont je me rende compte ; je me trouve comme perdu dans toutes ces haines terribles, dans tous ces amours implacables, dans toutes ces ambitions glorieuses. Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure ; permettez au naufragé de revenir à lui, au convalescent de reprendre ses forces ; le temps, je l'espère, remettra tout en ordre dans mon âme et dans ma vie. Du temps, madame, donnez-moi du temps, et par pitié ne voyez aujourd'hui en moi que l'artiste qui vient vous demander si son lis est de votre goût.

La duchesse fixa sur Ascanio un regard plein de doute et d'étonnement ; elle n'avait pas supposé que ce jeune homme, que cet enfant pût parler de ce ton à la fois poétique, grave et sévère ; aussi se sentit-elle moralement contrainte de lui obéir, et ne parlant plus que de son lis, donna-t-elle à Ascanio des éloges et des conseils, lui promettant qu'elle ferait tout son possible pour lui envoyer avant peu le gros diamant qui compléterait son œuvre. Ascanio la remercia, et prit congé d'elle avec toutes

sortes de témoignages de reconnaissance et de respect.

« Est-ce bien là Ascanio ? se dit Mme d'Étampes lorsqu'il fut parti : il me semble vieilli de dix ans. Qui lui donne cette gravité presque imposante ? Est-ce la souffrance ? est-ce le bonheur ? Est-il sincère, enfin, ou conseillé par ce damné Benvenuto ? Joue-t-il en artiste consommé un rôle supérieur, ou se laisse-t-il aller à sa propre nature ? »

Anne n'y tint pas. Le singulier vertige qui gagnait peu à peu ceux qui luttaient avec Benvenuto Cellini commençait à s'emparer d'elle, malgré la vigueur de son esprit. Elle aposta des gens qui épièrent Ascanio et qui le suivirent à chacune de ses rares sorties ; mais cela n'amena aucune découverte. Enfin Mme d'Étampes fit venir le prévôt et d'Orbec, et leur conseilla, comme un autre eût ordonné, de tenter à l'improviste une autre perquisition dans l'hôtel de Nesle.

Ils obéirent ; mais, quoique surpris au milieu de son travail, Benvenuto les reçut mieux encore cette fois tous deux que la première il n'avait reçu le prévôt seul. On eût dit, à le voir si libre et si poli, que leur présence n'avait absolument rien d'injurieux pour lui. Il raconta amicalement au comte d'Orbec le guet-apens qu'on lui avait dressé au moment où, quelques jours auparavant, il sortait de chez lui chargé d'or ; le jour même, fit-il observer, où Mlle d'Estourville avait disparu. Cette fois comme l'autre, il s'offrit pour accompagner les visiteurs dans son château, et pour aider le prévôt à rentrer dans ses droits de père, dont il comprenait si bien

les devoirs sacrés. Il était heureux de s'être encore trouvé chez lui pour faire honneur à ses hôtes, car le jour même, dans deux heures, il allait partir pour Romorantin, désigné par la bienveillance de François Ier pour faire partie des artistes qui devaient aller au-devant de l'empereur.

En effet, les événements politiques avaient marché aussi vite que ceux de notre humble histoire. Charles-Quint, encouragé par la promesse publique de son rival et par l'engagement secret de Mme d'Étampes, n'était plus qu'à quelques journées de Paris. Une députation avait été nommée pour aller le recevoir, et d'Orbec et le prévôt avaient effectivement trouvé Cellini en habits de voyage.

— S'il quitte Paris avec toute l'escorte, dit à voix basse d'Orbec au prévôt, ce n'est selon toute probabilité pas lui qui a enlevé Colombe, et nous n'avons plus rien à faire ici.

— Je vous l'avais dit avant d'y venir, répondit le prévôt.

Pourtant ils voulurent aller jusqu'au bout, et commencèrent leur enquête avec un soin minutieux. Benvenuto les suivit et les dirigea d'abord, mais comme il vit que leur visite domiciliaire devenait aussi par trop détaillée, il leur demanda la permission de les laisser continuer seuls et, devant partir dans une demi-heure, d'aller donner quelques ordres à ses ouvriers, attendu qu'il voulait à son retour trouver tous les préparatifs de la fonte de son Jupiter achevés.

Benvenuto revint effectivement à l'atelier, distribua l'ouvrage aux compagnons, les pria d'obéir à

Ascanio comme à lui-même, dit en italien quelques mots à voix basse à l'oreille de celui-ci, fit à tous ses adieux, et se disposa à quitter l'hôtel. Un cheval tout sellé que tenait le petit Jehan l'attendait dans la première cour.

En ce moment Scozzone vint à Benvenuto et le prit à part :

— Savez-vous, maître, lui dit-elle gravement, que votre départ me laisse dans une position bien difficile !

— Comment cela, mon enfant ?

— Pagolo m'aime de plus en plus.

— Ah ! vraiment ?

— Et il ne cesse de me parler de son amour.

— Et toi que réponds-tu !

— Dame ! selon vos ordres, maître, je lui réponds qu'il faudra voir, et que la chose peut s'arranger.

— Très bien !

— Comment, très bien ! Mais vous ne savez donc pas, Benvenuto, qu'il prend au sérieux tout ce que je lui dis, et que ce sont de véritables engagements que je contracte envers ce jeune homme ! Il y a quinze jours que vous m'avez prescrit la règle de conduite que j'avais à tenir, n'est-ce pas ?

— Oui, je crois ; je ne me rappelle plus bien.

— Mais moi, j'ai meilleure mémoire. Or, pendant les cinq premiers jours, je lui ai répondu par des représentations douces : il devait tâcher de se vaincre et de ne plus m'aimer. Les cinq jours suivants, je l'ai écouté en silence, et c'était une réponse bien compromettante que celle-là ; mais c'était votre ordre, et je l'ai suivi. Enfin les cinq derniers jours,

j'en ai été réduite à lui parler de mes devoirs envers vous, et hier, maître, j'en étais à le prier d'être généreux, et il en était, lui, à me demander un aveu.

— Alors, s'il en est ainsi, c'est différent, dit Benvenuto.

— Ah ! enfin ! dit Scozzone.

— Oui, maintenant écoute, chère petite. Pendant les trois premiers jours de mon absence, tu lui laisseras croire que tu l'aimes ; puis, pendant les trois jours qui suivront, tu lui feras l'aveu de cet amour.

— Quoi ! c'est bien vous qui me dites cela, Benvenuto ! s'écria Scozzone, toute blessée de la trop grande confiance que le maître montrait en elle.

— Sois donc tranquille. Qu'as-tu à te reprocher, puisque c'est moi qui t'y autorise ?

— Mon Dieu, dit Scozzone, rien, je le sais ; mais cependant toujours placée ainsi, entre votre indifférence à vous et son amour à lui, Dieu sait que je puis finir par l'aimer véritablement.

— Bah ! en six jours ! Tu ne te sens pas de force à rester indifférente six jours ?

— Si fait ! je vous les accorde ; mais n'allez pas en rester sept, au moins.

— N'aie pas peur, mon enfant, je reviendrai à temps. Adieu, Scozzone.

— Adieu, maître, fit Catherine, boudant, souriant et pleurant tout à la fois.

Pendant que Benvenuto Cellini adressait à Catherine ces dernières instructions, le prévôt et d'Orbec rentrèrent.

Restés seuls et libres de leurs mouvements, ils s'étaient livrés à leurs recherches avec une espèce

de frénésie ; ils avaient exploré les greniers, fouillé les caves, sondé tous les murs, remué tous les meubles ; ils avaient échelonné les domestiques sur leur passage, ardents comme des créanciers, patients comme des chasseurs : ils étaient revenus cent fois sur leurs pas, avaient examiné vingt fois la même chose avec une rage d'huissier qui a une prise de corps à exercer, et leur expédition achevée, ils rentraient rouges et animés sans avoir rien découvert.

— Eh bien ! messieurs, leur dit Benvenuto, qui montait à cheval, vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ? tant pis ! tant pis ! Je comprends combien la chose est douloureuse pour deux cœurs aussi sensibles que les vôtres, mais malgré tout l'intérêt que je prends à vos douleurs et tout le désir que j'aurais à vous aider dans vos recherches, il faut que je parte. Recevez donc mes adieux. Si vous avez besoin d'entrer au Grand-Nesle en mon absence, ne vous gênez pas, faites comme chez vous. J'ai donné des ordres pour que la maison soit la vôtre. La seule chose qui me console de vous laisser dans cette inquiétude, c'est que j'espère apprendre à mon retour que vous avez, vous, monsieur le prévôt, retrouvé votre chère enfant, et vous, monsieur d'Orbec, votre belle fiancée. Adieu, messieurs.

Puis, se retournant vers ses compagnons, qui étaient groupés sur le perron, moins Ascanio, qui sans doute ne se souciait pas de se trouver face à face avec son rival :

— Adieu, mes enfants, dit-il. Si, en mon absence, M. le prévôt a le désir de visiter une troisième fois

l'hôtel, n'oubliez pas de le recevoir comme l'ancien maître de céans.

Sur ces mots, le petit Jehan ouvrit la porte, et Benvenuto piquant des deux partit au galop.

— Vous voyez bien que nous sommes des niais, mon cher, dit le comte d'Orbec au prévôt : quand on a enlevé une fille, on ne part pas pour Romorantin avec toute la cour !

VI

CHARLES-QUINT A FONTAINEBLEAU

Ce n'était pas sans de graves hésitations et d'affreuses angoisses que Charles-Quint avait mis le pied sur cette terre de France où l'air et le sol lui étaient pour ainsi dire ennemis, dont il avait indignement maltraité le roi prisonnier, et dont il avait peut-être, on l'en accusait du moins, empoisonné le dauphin. L'Europe s'attendait de la part de François Ier a de terribles représailles, du moment où son rival venait de lui-même se mettre entre ses mains. Mais l'audace de Charles, ce grand ioueur d'empires, ne lui avait pas permis de reculer, et une fois son terrain habilement sondé et préparé, il avait bravement franchi les Pyrénées.

Il comptait, en effet, à la cour de France des amis dévoués et croyait pouvoir se fier à trois garanties, l'ambition de Mme d'Étampes, l'outrecuidance du connétable Anne de Montmorency et la chevalerie du roi.

Nous avons vu comment et par quel motif la duchesse voulait le servir. Quant au connétable, c'était autre chose. L'écueil des hommes d'État de tous les pays et de tous les temps, c'est la question des alliances. La politique, réduite sur ce point et

sur beaucoup d'autres, du reste, à n'être que conjecturale, comme la médecine, se trompe fort souvent, hélas ! en étudiant les symptômes des affinités entre les peuples, et en risquant des remèdes aux haines des nations. Or, pour le connétable, l'alliance espagnole était devenue une monomanie. Il s'était mis dans la tête que là était le salut de la France, et pourvu qu'il satisfît Charles-Quint, qui en vingt-cinq ans avait fait vingt ans la guerre à son maître, le connétable de Montmorency se souciait fort peu de mécontenter ses autres alliés, les Turcs et les protestants, et de manquer les plus magnifiques occasions, comme celle qui donnait la Flandre à François Ier.

Le roi avait dans Montmorency une confiance aveugle. Le connétable avait de fait, dans les dernières hostilités contre l'empereur, montré une résolution inouïe et arrêté l'ennemi ; il est vrai que c'était au prix de la ruine d'une province : il est vrai que c'était en lui opposant un désert ; il est vrai que c'était en dévastant un dixième de la France. Mais ce qui surtout imposait au roi, c'était l'orgueilleuse rudesse de son ministre et son inflexible obstination, qui pouvait paraître habile et intègre fermeté à un esprit superficiel. Il en résulte donc que François Ier écoutait le grand suborneur de personnes, comme l'appelle Brantôme, avec une déférence égale à la crainte qu'inspirait aux inférieurs le terrible diseur de patenôtres qui entremêlait ses oremus de pendaisons.

Charles-Quint pouvait donc en toute sûreté compter sur la systématique amitié du connétable.

Il faisait encore plus de fonds sur la générosité de son rival. François Ier, en effet, poussait la grandeur jusqu'à la duperie. « Mon royaume, avait-il dit, n'a pas de péage comme un pont, et je ne vends pas mon hospitalité. » Et l'astucieux Charles-Quint savait qu'il pouvait s'abandonner à la parole du roi-gentilhomme.

Néanmoins quand l'empereur fut entré sur le territoire français, il ne put se rendre maître de ses appréhensions et de ses doutes ; il trouva à la frontière les deux fils du roi, qui étaient venus à sa rencontre, et par tout son passage on l'accablait de prévenances et d'honneurs. Mais le cauteleux monarque frémissait en pensant que toutes ces belles apparences de cordialité cachaient peut-être un piège. « On dort mal décidément, disait-il, en pays étranger. » Il n'apportait aux fêtes qu'on lui donnait qu'un visage inquiet et préoccupé, et à mesure qu'il pénétrait au cœur du pays, il devenait plus triste et plus sombre.

Chaque fois qu'il faisait son entrée dans une ville il se demandait, au milieu des harangues et sous les arcs de triomphe, si c'était cette ville qui allait lui servir de prison ; puis il murmurait au fond de sa pensée : « Ce n'est ni celle-là ni une autre, c'est la France tout entière qui est mon cachot ; ce sont tous ces courtisans empressés qui sont mes geôliers. » Et d'heure en heure croissait l'anxiété farouche de ce tigre qui se croyait en cage et qui partout voyait des barreaux.

Un jour, dans une promenade à cheval, Charles d'Orléans, espiègle charmant qui se hâtait d'être

aimable et brave comme un fils de France, avant de mourir de la peste comme un manant, sauta lestement en croupe derrière l'empereur en le prenant à bras-le-corps :

— A ce coup, s'écria-t-il avec un joyeux enfantillage, vous êtes mon prisonnier.

Charles-Quint devint pâle comme la mort et faillit se trouver mal.

A Châtellerault, le pauvre captif imaginaire rencontra François Ier, qui lui fit un accueil fraternel, et qui le lendemain, à Romorantin, lui présenta toute sa cour, la valeureuse et galante noblesse, gloire du pays, les artistes et les lettrés, gloire du roi. Les fêtes et les surprises recommencèrent de plus belle. L'empereur faisait à tous bon visage, mais dans son cœur il tremblait et se reprochait toujours une imprudence. De temps en temps, comme pour faire l'essai de sa liberté, il sortait au point du jour du château où l'on avait couché, et il voyait avec plaisir qu'outre les honneurs qu'on lui rendait on ne gênait pas ses mouvements, mais savait-il s'il n'était pas surveillé de loin ? Parfois, comme par caprice, il dérangeait l'ordre établi pour sa route et changeait l'itinéraire prescrit, au grand désespoir de François Ier, dont ces boutades faisaient manquer les cérémonieux apprêts.

Quand il fut à deux journées de Paris, il se rappela avec terreur ce que Madrid avait été pour le roi de France. Pour un empereur, la capitale devait avoir paru la prison la plus honorable et en même temps la prison la plus sûre. Il s'arrêta donc et pria le roi de le conduire sur-le-champ à ce Fontaine-

bleau dont il avait tant entendu parler. Cela bouleversait tous les plans de François Ier, mais il était trop hospitalier pour laisser paraître son désappointement, et il se hâta de mander à Fontainebleau la reine et toutes les dames.

La présence de sa sœur Éléonore, et la confiance qu'elle avait dans la loyauté de son époux, calmèrent quelque peu les inquiétudes de l'empereur. Néanmoins Charles-Quint, tout rassuré qu'il était momentanément, ne devait jamais se trouver à l'aise chez François Ier : François Ier était le miroir du passé, Charles-Quint était le type de l'avenir. Le souverain des temps modernes ne comprenait pas assez le héros du moyen âge ; il était impossible que la sympathie s'établît entre le dernier des chevaliers et le premier des diplomates.

Il est vrai qu'à la rigueur, Louis XI pourrait revendiquer ce titre, mais, à notre avis, Louis XI fut moins le diplomate qui ruse, que l'avare qui amasse.

Le jour de l'arrivée de l'empereur, il y eut une chasse dans la forêt de Fontainebleau. La chasse était un des grands plaisirs de François Ier. Ce n'était guère qu'une fatigue pour Charles-Quint. Néanmoins, Charles-Quint saisit avec empressement cette nouvelle occasion de voir s'il n'était pas prisonnier : il laissa passer la chasse, se jeta de côté et alla jusqu'à s'égarer ; mais en se voyant seul au milieu de cette forêt, libre comme l'air qui passait dans les branches, libre comme les oiseaux qui passaient dans l'air, il se rassura presque entièrement, et commença de reprendre un peu de bonne humeur. Ce-

pendant, un reste d'inquiétude lui monta encore au visage lorsqu'en se retrouvant au rendez-vous il vit François Ier venir à lui, tout animé par l'ardeur de la chasse, et tenant encore à la main l'épieu sanglant. Le guerrier de Marignan et de Pavie perçait jusque dans les plaisirs du roi.

— Allons donc ! mon bon frère, de la gaieté ! dit François Ier à Charles-Quint en le prenant amicalement sous le bras, lorsque les deux souverains mirent également pied à terre à la porte du palais, et en l'entraînant dans la galerie de Diane, toute resplendissante des peintures du Rosso et du Primatice. Vrai Dieu ! vous êtes soucieux comme je l'étais à Madrid. Mais moi, convenez-en, mon cher frère, j'avais bien quelques raisons de l'être, car j'étais votre prisonnier, tandis que vous, vous êtes mon hôte, vous êtes libre, vous êtes à la veille d'un triomphe. Réjouissez-vous donc avec nous, si ce n'est de fêtes, trop futiles sans doute pour un grand politique comme vous, du moins en songeant que vous allez mater tous ces gros buveurs de bière flamands qui se mêlent de vouloir renouveler les communes... Ou plutôt, oubliez les rebelles et ne songez qu'à vous divertir avec des amis. — Est-ce que ma cour ne vous plaît pas ?

— Elle est admirable, mon frère, dit Charles-Quint, et je vous l'envie. Moi aussi j'ai une cour, vous l'avez vue, mais une cour grave et sévère, une morne assemblée d'hommes d'État et de généraux, comme Lannoy, Pescaire, Antonio de Leyra. Mais vous, vous avez, outre vos guerriers et vos négociateurs, outre vos Montmorency et vos Dubellay,

outre vos savants, outre Budée, Duchâtel, Lascaris, vous avez vos poètes et vos artistes : Marat, Jean Goujon, Primatice, Benvenuto, et surtout des femmes adorables : Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, et tant d'autres, et je commence vraiment à croire, mon cher frère, que je troquerais volontiers mes mines d'or pour vos champs de fleurs.

— Oh ! parmi toutes ces fleurs, vous n'avez pas encore vu la plus belle, dit naïvement François Ier au frère d'Éléonore.

— Non, et je meurs d'envie d'admirer cette merveille, dit l'empereur, qui, dans l'allusion du roi, avait reconnu Mme d'Étampes ; mais dès à présent je crois qu'on a bien raison de dire que le plus beau royaume du monde est à vous, mon frère.

— Mais à vous aussi la plus belle comté, la Flandre ; le plus beau duché, Milan.

— Vous avez refusé l'une le mois passé, dit l'empereur en souriant, et je vous en remercie ; mais vous convoitez l'autre, n'est-ce pas ? ajouta l'empereur en soupirant.

— Ah ! mon cousin, de grâce ! dit François Ier, ne parlons pas aujourd'hui de choses sérieuses : après les plaisirs de la guerre, il n'y a rien, je vous l'avoue, que j'aime moins à troubler que les plaisirs d'une fête.

— La vérité est, reprit Charles-Quint avec la grimace d'un avare qui comprend la nécessité où il est de payer une dette, la vérité est que le Milanais me tient au cœur, et que cela m'arrachera l'âme de vous le donner.

— Dites de me le rendre, mon frère, le mot sera plus juste et adoucira peut-être votre chagrin. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit à cette heure, mais de nous amuser ; nous parlerons du Milanais plus tard.

— Présent ou restitution, donné ou rendu, dit l'empereur, vous n'en aurez pas moins là une des plus belles seigneuries du monde, car vous l'aurez, mon frère, c'est chose décidée, et je tiendrai mes engagements envers vous avec la même fidélité que vous tenez les vôtres envers moi.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria François I[er] commençant à s'impatienter de cet éternel retour aux choses sérieuses, que regrettez-vous donc, mon frère ? N'êtes-vous pas roi des Espagnes, empereur d'Allemagne, comte de Flandre, et seigneur, par l'influence ou par l'épée, de toute l'Italie, depuis le pied des Alpes jusqu'à l'extrémité des Calabres ?

— Mais vous avez la France, dit Charles-Quint en soupirant.

— Vous avez les Indes et leurs trésors ; vous avez le Pérou et ses mines.

— Mais vous avez la France, vous !

— Vous avez un empire si vaste que le soleil ne s'y couche jamais.

— Mais vous avez la France !... Que dirait Votre Majesté si je guignais ce diamant des royaumes aussi amoureusement qu'elle convoite Milan, la perle des duchés ?

— Tenez, mon frère, dit gravement François I[er], j'ai plutôt sur ces questions capitales des instincts que des idées ; mais de même qu'on dit dans votre

pays : « Ne touchez pas à la reine », je vous dis, moi : « Ne touchez pas à la France. »

— Eh ! mon Dieu ! dit Charles-Quint, ne sommes-nous pas cousins et alliés ?

— Sans doute, répondit François Ier, et j'espère que rien ne troublera désormais cette parenté et cette alliance.

— Je l'espère aussi, dit l'empereur. Mais, continua-t-il avec son sourire ambitieux et son regard hypocrite, puis-je répondre de l'avenir et empêcher, par exemple, mon fils Philippe de se brouiller avec votre fils Henri ?

— La querelle ne sera pas dangereuse pour nous, reprit François Ier, si c'est Tibère qui succède à Auguste.

— Qu'importe le maître ! dit Charles-Quint s'échauffant. L'Empire sera toujours l'empire, et la Rome des Césars était toujours Rome, même quand les Césars n'étaient plus Césars que de nom.

— Oui, mais l'empire de Charles-Quint n'est pas l'empire d'Octave, mon frère, dit François Ier commençant à se piquer. Pavie est une belle bataille, mais ce n'est pas une Actium ; puis Octave était riche, et, malgré vos trésors de l'Inde et vos mines du Pérou, vous êtes fort épuisé de finances, on le sait. On ne veut plus vous prêter dans aucune banque, ni à treize ni à quatorze ; vos troupes sans solde ont été obligées de piller Rome pour vivre, et maintenant que Rome est pillée, elles se révoltent.

— Et vous donc, mon frère, dit Charles-Quint, vous avez aliéné les domaines royaux, que je crois,

et vous êtes forcé de ménager Luther pour que les princes d'Allemagne vous prêtent de l'argent.

— Sans compter, reprit François Ier, que vos cortès sont loin d'être aussi commodes que le sénat, tandis que moi je puis me vanter d'avoir mis pour toujours les rois hors de page.

— Prenez garde que vos parlements ne vous renvoient quelque beau jour en tutelle.

La discussion s'animait, les deux souverains s'échauffaient de plus en plus, la vieille haine qui les avait si longtemps séparés commençait à s'aigrir de nouveau. François Ier allait oublier l'hospitalité et Charles-Quint la prudence, lorsque le roi de France se souvint le premier qu'il était chez lui.

— Ah çà ! foi de gentilhomme ! mon bon frère ! reprit-il tout à coup en riant, je crois, ventre-Mahom ! que nous allons nous fâcher. Je vous disais bien qu'il ne fallait pas parler entre nous de choses sérieuses, et qu'il fallait laisser la discussion à nos ministres et ne garder pour nous que la bonne amitié. Allons, allons, convenons une fois pour toutes que vous aurez le monde, moins la France, et ne revenons point là-dessus.

— Et moins le Milanais, mon frère, reprit Charles en s'apercevant de l'imprudence qu'il avait commise, et en se remettant aussitôt, car le Milanais est à vous. Je vous l'ai promis, et je vous renouvelle ma promesse.

Sur ces assurances réciproques d'amitié, la porte de la galerie s'ouvrit et Mme d'Étampes parut. Le roi alla au-devant d'elle, et la ramenant par la main en face de l'empereur, qui, la voyant pour la pre-

mière fois et sachant ce qui s'était passé entre elle et M. de Medina, la regardait venir à lui de son regard le plus perçant.

— Mon frère, dit-il en souriant, voyez-vous cette belle dame ?

— Non seulement je la vois, dit Charles-Quint, mais encore je l'admire !

— Eh bien ! vous ne savez pas ce qu'elle veut ?

— Est-ce une de mes Espagnes ? je la lui donnerai.

— Non, non, mon frère, ce n'est point cela.

— Qu'est-ce donc ?

— Elle veut que je vous retienne à Paris, jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid et ratifié par des faits la parole que vous venez de me donner.

— Si l'avis est bon, il faut le suivre, répondit l'empereur tout en s'inclinant devant la duchesse, autant pour cacher la pâleur soudaine que ces paroles avaient fait naître sur son visage que pour accomplir un acte de courtoisie.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, et François Ier ne put voir l'effet produit par les paroles qu'il avait laissé tomber en riant, et que Charles-Quint était toujours prêt à prendre au sérieux, car la porte s'ouvrit de nouveau et toute la cour se répandit dans la galerie.

Pendant la demi-heure qui précéda le dîner, et pendant laquelle tout ce monde élégant, spirituel et corrompu se mêla, la scène que nous avons déjà rapportée à propos de la réception du Louvre, se répéta à peu de chose près. C'étaient les mêmes

hommes et les mêmes femmes, les mêmes courtisans et les mêmes valets. Les regards d'amour et les coups d'œil de haine s'échangèrent donc comme d'habitude, et les sarcasmes et les galanteries allèrent leur train selon la coutume.

Charles-Quint, en voyant entrer Anne de Montmorency, qu'il regardait à juste titre comme son allié le plus sûr, était allé à sa rencontre et s'entretenait dans un coin avec lui et le duc de Medina, son ambassadeur.

— Je signerai tout ce que vous voudrez, connétable, disait l'empereur, qui connaissait la loyauté du vieux soldat : préparez-moi un acte de cession du duché de Milan, et de par saint Jacques ! quoique ce soit un des plus beaux fleurons de ma couronne, je vous en signerai l'abandon plein et entier.

— Un écrit ! s'écriait le connétable en repoussant chaleureusement une précaution qui sentait la défiance ; un écrit, sire ! que dit donc là Votre Majesté ? Pas d'écrit, sire, pas d'écrit : votre parole, voilà tout. Votre Majesté est-elle donc venue en France sur un écrit, et croit-elle que nous aurons moins de confiance en elle qu'elle n'en a eu en nous ?

— Et vous aurez raison, monsieur de Montmorency, répondit l'empereur en lui tendant la main, et vous aurez raison.

Le connétable s'éloigna.

— Pauvre dupe ! reprit l'empereur ; il fait de la politique, Medina, comme les taupes font des trous, en aveugle.

— Mais le roi, sire ? demanda Medina.

— Le roi est trop fier de sa grandeur pour n'être pas sûr de la nôtre. Il nous laissera follement partir, Medina, et nous le ferons prudemment attendre. Faire attendre, monsieur, continua Charles-Quint, ce n'est pas manquer à sa promesse, c'est l'ajourner, voilà tout.

— Mais Mme d'Étampes ? reprit Medina.

— Pour celle-là nous verrons, dit l'empereur en poussant et en repoussant une bague magnifique qu'il portait au pouce de la main gauche, et qui était ornée d'un superbe diamant. Ah ! il me faudrait une bonne entrevue avec elle.

Pendant ces rapides paroles échangées à voix basse entre l'empereur et son ministre, la duchesse raillait impitoyablement le grand Marmagne, en présence de messire d'Estourville, et cela à propos de ses exploits nocturnes.

— Serait-ce donc de vos gens, monsieur de Marmagne, disait-elle, que le Benvenuto rapporte à tout venant cette prodigieuse histoire : attaqué par quatre bandits et n'ayant qu'un bras pour se défendre, il s'est fait tout simplement escorter jusque chez lui par ces messieurs. Étiez-vous de ces braves si polis, vicomte ?

— Madame, répondit le pauvre Marmagne tout confus, cela ne s'est pas précisément passé ainsi, et le Benvenuto raconte la chose trop à son avantage.

— Oui, oui, je ne doute pas qu'il ne brode et qu'il n'ornemente quelque peu dans les détails, mais le fond est vrai, vicomte, le fond est vrai ; et en pareille matière, le fond est tout.

— Madame, répondit Marmagne, je promets que

je prendrai ma revanche, et que cette fois je serai plus heureux.

— Pardon, vicomte, pardon, ce n'est pas une revanche à prendre, c'est une autre partie à recommencer. Cellini, ce me semble, a gagné les deux premières manches.

— Oui, grâce à mon absence, murmura Marmagne de plus en plus embarrassé ; parce que mes hommes ont profité, pour fuir, de ce que je n'étais pas là, les misérables !

— Oh ! dit le prévôt, je vous conseille, Marmagne, de vous tenir pour battu sur ce point-là : vous n'avez pas de bonheur avec Cellini.

— Il me semble, en ce cas, que nous pouvons nous consoler ensemble, mon cher prévôt, lui répondit Marmagne ; car si l'on ajoute les faits avérés aux bruits mystérieux qui courent, la prise du Grand-Nesle à la disparition d'une de ses habitantes, le Cellini, messire d'Estourville, ne vous aurait pas non plus porté bonheur. Il est vrai qu'à défaut du vôtre, mon cher prévôt, il s'occupe activement, dit-on, de celui de votre famille.

— Monsieur de Marmagne ! s'écria avec violence le prévôt, furieux de voir que sa mésaventure paternelle commençait à s'ébruiter ; monsieur de Marmagne, vous m'expliquerez plus tard ce que vous entendez par ces paroles.

— Ah ! messieurs, messieurs, s'écria la duchesse, n'oubliez point, je vous prie, que je suis là. Vous avez tort tous deux. Monsieur le prévôt, ce n'est pas à ceux qui savent chercher si mal à faire des reproches à ceux qui savent si mal trouver. Mon-

sieur de Marmagne, il faut dans les défaites se réunir contre l'ennemi commun, et non lui donner la joie de voir encore les vaincus s'entr'égorger entre eux. On passe dans la salle à manger ; votre main, monsieur de Marmagne. Eh bien ! puisque les hommes et leur force échouent devant Cellini, nous verrons si les ruses d'une femme le trouveront aussi invincible. J'ai toujours pensé que les alliés n'étaient qu'un embarras, et j'ai toujours aimé à faire la guerre seule. Les périls sont plus grands, je le sais, mais du moins on ne partage les honneurs de la victoire avec personne.

— L'impertinent ! dit Marmagne, voyez avec quelle familiarité il parle à notre grand roi ! Ne dirait-on pas un homme de noblesse, tandis que ce n'est qu'un misérable ciseleur !

— Que dites-vous là, vicomte ! mais c'est un gentilhomme, tout ce qu'il y a de plus gentilhomme ! dit la duchesse en riant. En connaissez-vous beaucoup parmi nos plus vieilles familles qui descendent d'un lieutenant de Jules-César, et qui aient les trois fleurs de lis et le lambel de la maison d'Anjou dans leurs armes ? Ce n'est pas le roi qui grandit le ciseleur en lui parlant, messieurs, vous le voyez bien : c'est le ciseleur au contraire qui fait honneur au roi en lui adressant la parole.

En effet, François Ier et Cellini causaient en ce moment avec cette familiarité à laquelle les grands de la terre avaient habitué l'artiste élu du ciel.

— Eh bien ! Benvenuto, disait le roi, où en sommes-nous de notre Jupiter ?

— Je prépare sa fonte, sire, répondit Benvenuto.

— Et quand cette grande œuvre s'exécutera-t-elle ?

— Aussitôt mon retour à Paris, sire.

— Prenez nos meilleurs fondeurs, Cellini, ne négligez rien pour que l'opération réussisse. Si vous avez besoin d'argent, vous savez que je suis là.

— Je sais que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus généreux roi de la terre, répondit Benvenuto ; mais grâce aux appointements que me fait payer Votre Majesté, je suis riche. Quant à l'opération dont vous voulez bien vous inquiéter, sire, si vous voulez me le permettre, je ne m'en rapporterai qu'à moi de la préparer et de l'exécuter. Je me défie de tous vos fondeurs de France, non pas que ce ne soient d'habiles gens, mais j'aurais peur que, par esprit national, ils ne voulussent pas mettre cette habileté au service d'un artiste ultramontain. Et je vous l'avoue, sire, j'attache une trop grande importance à la réussite de mon Jupiter, pour permettre qu'un autre que moi y mette la main.

— Bravo ! Cellini, bravo ! dit le roi, voilà qui est parler en véritable artiste.

— Puis, ajouta Benvenuto, je veux avoir le droit de réclamer la promesse que Sa Majesté m'a faite.

— C'est juste, mon féal. Si nous sommes content, nous devons vous octroyer un don. Nous ne l'avons pas oublié. D'ailleurs, si nous l'oublions, nous nous sommes engagés en présence de témoins. N'est-ce pas, Montmorency ? N'est-ce pas, Poyet ? Et notre connétable et notre chancelier nous rappelleraient notre parole.

— Oh ! c'est que Votre Majesté ne peut deviner

de quel prix cette parole est devenue pour moi depuis le jour où elle m'a été donnée par elle.

— Eh bien ! elle sera tenue, monsieur, elle sera tenue. Mais la salle s'ouvre. A table, messieurs, à table !

Et François Ier, se rapprochant de Charles-Quint, prit avec l'empereur la tête du cortège que formaient les illustres convives. Les deux battants de la porte étant ouverts, les deux souverains entrèrent en même temps, et se placèrent l'un en face de l'autre, Charles-Quint entre Éléonore et Mme d'Étampes, François Ier entre Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre.

Le repas fut gai et la chère exquise. François Ier, dans sa sphère de plaisirs, de fêtes et de représentation, s'amusait comme un roi, et riait comme un vilain de tous les contes que lui faisait Marguerite de Navarre ; Charles-Quint de son côté accablait Mme d'Étampes de compliments et de prévenances ; tous les autres parlaient arts, politique ; le repas s'écoula ainsi.

Au dessert, comme d'habitude, les pages apportèrent à laver ; alors Mme d'Étampes prit l'aiguière et le bassin d'or destinés à Charles-Quint des mains du serviteur qui l'apportait, comme fit Marguerite de Navarre pour François Ier, versa l'eau que contenait l'aiguière dans le bassin, et mettant un genou en terre, selon l'étiquette espagnole, présenta le bassin à l'empereur. Celui-ci y trempa le bout des doigts, et tout en regardant sa belle et noble servante, il laissa, en souriant, tomber au fond du vase la bague précieuse dont nous avons déjà parlé.

— Votre Majesté perd sa bague, dit Anne, plongeant à son tour ses jolis doigts dans l'eau, et prenant délicatement le bijou, qu'elle présenta à Charles-Quint.

— Gardez cette bague, madame, répondit à voix basse l'empereur : elle est en de trop belles et trop nobles mains pour que je la reprenne.

Puis il ajouta plus bas encore :

— C'est un à-compte sur le duché de Milan.

La duchesse sourit et se tut. Le caillou était tombé à ses pieds, seulement le caillou valait un million.

Au moment où l'on passait de la salle à manger au salon, et du salon à la salle de bal, Mme d'Étampes arrêta Benvenuto Cellini que la foule avait amené près d'elle.

— Messire Cellini, dit la duchesse en lui remettant la bague gage d'alliance entre elle et l'empereur, voici un diamant que vous ferez, s'il vous plaît, tenir à votre élève Ascanio, pour qu'il en couronne mon lis : c'est la goutte de rosée que je lui ai promise.

— Et elle est tombée véritablement des doigts de l'Aurore, madame, répondit l'artiste avec un sourire railleur et une galanterie affectée.

Puis regardant la bague, il tressaillit d'aise, car il reconnut le diamant qu'il avait monté autrefois pour le pape Clément VII, et qu'il avait porté lui-même de la part du souverain pontife au sublime empereur.

Pour que Charles-Quint se défît d'un pareil bijou, et surtout en faveur d'une femme, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque connivence occulte,

quelque traité secret, quelque alliance obscure entre Mme d'Étampes et l'empereur.

Tandis que Charles-Quint continue de passer à Fontainebleau ses jours et surtout ses nuits dans les alternatives d'angoisses et de confiance que nous avons essayé de décrire, tandis qu'il ruse, intrigue, creuse, mine, promet, se dédit, promet encore, jetons un coup d'œil sur le Grand-Nesle et voyons s'il ne se passe rien de nouveau parmi ceux de ses habitants qui y sont restés.

VII

LE MOINE BOURRU

TOUTE la colonie était en révolution : le moine bourru, ce vieil hôte fantastique du couvent sur les ruines duquel s'était élevé le palais d'Amaury, revenait depuis trois ou quatre jours. Dame Perrine l'avait vu se promenant la nuit dans les jardins du Grand-Nesle, vêtu de sa longue robe blanche et marchant d'un pas qui ne laissait aucune trace sur le sol et n'éveillait aucun bruit dans l'air.

Comment dame Perrine, qui habitait le Petit-Nesle, avait-elle vu le moine bourru se promener à trois heures du matin dans les jardins du Grand-Nesle ? C'est ce que nous ne pouvons dire qu'en commettant une affreuse indiscrétion, mais nous sommes historiens avant tout, et nos lecteurs ont le droit de connaître les détails les plus secrets de la vie des personnages que nous avons mis en scène, surtout quand ces détails doivent jeter un jour si lumineux sur la suite de notre histoire.

Dame Perrine, par la disparition de Colombe, par la retraite de Pulchérie devenue désormais inutile, et par le départ du prévôt, était restée maîtresse absolue du Petit-Nesle ; car, ainsi que nous l'avons

dit, le jardinier Raimbault, par mesure d'économie n'avait été, ainsi que ses aides, engagé au service de messire d'Estourville qu'à la journée seulement. Dame Perrine se trouvait donc reine absolue du Petit-Nesle, mais en même temps reine solitaire, de sorte qu'elle s'ennuyait toute la journée et mourait de peur toute la nuit.

Or elle avisa qu'il y avait pour la journée du moins remède à ce malheur : ses relations amicales avec dame Ruperte lui ouvraient les portes du Grand-Nesle. Elle demanda la permission de fréquenter ses voisines, et la permission lui fut accordée avec empressement.

Mais en fréquentant les voisines, dame Perrine se trouvait naturellement en contact avec les voisins. Dame Perrine était une grosse mère de trente-six ans qui s'en donnait vingt-neuf. Grosse, grasse, dodue, fraîche encore, avenante toujours, son entrée devait faire événement dans l'atelier, où forgeaient, taillaient, limaient, martelaient, ciselaient dix ou douze compagnons, bons vivants, aimant le jeu le dimanche, le vin les dimanches et les fêtes, et le beau sexe toujours. Aussi trois de nos vieilles connaissances, au bout de trois ou quatre jours, étaient-elles atteintes du même trait.

C'étaient le petit Jehan,

Simon-le-Gaucher,

L'Allemand Hermann.

Quant à Ascanio, à Jacques Aubry et à Pagolo, ils avaient échappé au charme, engagés qu'ils étaient ailleurs.

Le reste des compagnons pouvaient bien avoir

ressenti quelques étincelles de ce feu grégeois, mais sans doute ils se rendirent compte à eux-mêmes de leur position inférieure, et versèrent, avant qu'elles ne devinssent un incendie, l'eau de leur humilité sur ces premières étincelles.

Le petit Jehan aimait à la manière de Chérubin, c'est-à-dire qu'il était avant tout amoureux de l'amour. Dame Perrine, comme on le comprend bien, était une femme d'un trop grand sens pour répondre à un pareil feu follet.

Simon-le-Gaucher offrait un avenir plus certain et promettait une flamme plus durable, mais dame Perrine était une personne fort superstitieuse.

Dame Perrine avait vu faire à Simon le signe de la croix de la main gauche ; elle songeait qu'il serait forcé de signer à son contrat de mariage de la main gauche. Et dame Perrine était convaincue qu'un signe de la croix éxécuté de la main gauche était plutôt fait pour perdre que pour sauver une âme, de même qu'on ne lui eût pas persuadé qu'un contrat de mariage signé de la main gauche pouvait faire autre chose que deux malheureux. Dame Perrine, sans rien dire des causes de sa répugnance, avait donc reçu les premières ouvertures de Simon-le-Gaucher de manière à lui ôter toute espérance pour l'avenir.

Restait Hermann. Oh ! Hermann, c'était autre chose.

Hermann n'était point un muguet comme le petit Jehan, ni un disgracié de la nature comme Simon-le-Gaucher ; Hermann avait dans toute sa personne quelque chose d'honnête, de candide, qui plaisait

au cœur de dame Perrine. De plus, Hermann, au lieu d'avoir la main gauche à droite et la main droite à gauche, se servait si énergiquement de l'une et de l'autre, qu'il semblait avoir deux mains droites. C'était de plus un homme magnifique, selon toutes les idées vulgaires. Dame Perrine avait donc fixé son choix sur Hermann.

Mais, comme on le sait, Hermann était d'une naïveté céladonique. Il en résulta que les premières batteries de dame Perrine, c'est-à-dire les minauderies, les froncements de bouche, les tournements de regard échouèrent complètement contre la timidité native de l'honnête Allemand. Il se contentait de regarder dame Perrine de ses gros yeux ; mais comme les aveugles de l'Évangile, *oculos habebat et non videbat*, ou s'il voyait, c'était tout l'ensemble de la digne gouvernante, sans remarquer en rien les détails. Dame Perrine proposa alors des promenades, soit sur le quai des Augustins, soit dans les jardins du Grand et du Petit-Nesle, et dans chaque promenade elle choisit Hermann pour son cavalier. Cela rendait Hermann fort heureux intérieurement. Son gros cœur tudesque battait cinq ou six pulsations de plus à la minute quand dame Perrine s'appuyait sur son bras ; mais soit qu'il éprouvât quelque difficulté à prononcer la langue française, soit qu'il eût un plus grand plaisir à entendre parler l'objet de ses secrètes pensées, dame Perrine en tirait rarement autre chose que ces deux phrases sacramentelles : « Ponchour, matemoizelle », et : « Atieu, matemoizelle », qu'Hermann prononçait généralement à deux heures de distance l'une de l'autre ;

la première en prenant le bras de dame Perrine, la seconde en le quittant. Or, quoique ce titre de mademoiselle fût une immense flatterie pour dame Perrine, et quoiqu'il y eût quelque chose de bien agréable à parler deux heures entières sans crainte d'être interrompue, dame Perrine eût désiré que son monologue fût au moins interrompu par quelques interjections qui pussent lui donner une idée statistique des progrès qu'elle faisait dans le cœur de son muet promeneur.

Mais ces progrès, pour ne pas s'exprimer par la parole ou pour ne pas se traduire par la physionomie, n'en étaient pas moins réels ; le foyer brûlait au cœur de l'honnête Allemand, et attisé tous les jours par la présence de dame Perrine, devenait un véritable volcan. Hermann commençait à s'apercevoir enfin de la préférence que lui accordait dame Perrine, et il n'attendait qu'un peu plus de certitude pour se déclarer. Dame Perrine comprit cette hésitation. Un soir, en le quittant, à la porte du Petit-Nesle, elle le vit si agité, qu'elle crut véritablement faire une bonne œuvre en lui serrant la main. Hermann, transporté de joie, répondit à la démonstration par une démonstration pareille ; mais, à son grand étonnement, dame Perrine jeta un cri formidable. Hermann, dans son délire, n'avait pas mesuré sa pression. Il avait cru que plus il serrerait fort, plus il donnerait une idée exacte de la violence de son amour, et il avait failli écraser la main de la pauvre gouvernante.

Au cri qu'elle poussa, Hermann demeura stupéfait ; mais dame Perrine, craignant de le décourager

au moment où il venait de risquer sa première tentative, prit sur elle de sourire, et décollant ses doigts, momentanément palmés :

— Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est rien, mon cher monsieur Hermann ; ce n'est rien, absolument rien.

— Mille bartons, matemoizelle Berrine, dit l'Allemand, mais c'être que ch'aime vous peaucoup fort, et che fous ai serrée comme che fous aime ! Mille bartons !

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Hermann, il n'y a pas de quoi. Votre amour, je l'espère, est un amour honnête et dont une femme n'a point à rougir.

— O Tieu ! ô Tieu ! dit Hermann, che crois pien, matemoizelle Berrine, qu'il est honnête, mon amour ; seulement, che n'ai bas encore osé fous en barler : mais buisque le mot est lâché, che fous aime, che fous aime, che fous aime peaucoup fort, matemoizelle Berrine.

— Et moi, monsieur Hermann, dit dame Perrine en minaudant, je crois pouvoir vous dire, car je vous crois un brave jeune homme, incapable de compromettre une pauvre femme, que... Mon Dieu ! comment dirai-je cela ?

— Oh ! tites ! tites ! s'écria Hermann.

— Eh bien ! que... Oh ! j'ai tort de vous l'avouer.

— *Nein ! nein !* vous bas avre dort ! Tites ! tites !

— Eh bien ! je vous avoue que je ne suis pas restée indifférente à votre passion.

— Sacrement ! s'écria l'Allemand au comble de la joie.

Or, un soir qu'à la suite d'une promenade la Ju-

liette du Petit-Nesle avait reconduit son Roméo jusqu'au perron du Grand, elle aperçut, en revenant seule, et en passant devant la porte du jardin, la blanche apparition que nous avons racontée, et qui, selon l'avis de la digne gouvernante, ne pouvait être autre que celle du moine bourru. Il est inutile de dire que dame Perrine était rentrée mourante de peur, et s'était barricadée dans sa chambre.

Le lendemain, dès le matin, tout l'atelier fut instruit de la vision nocturne. Seulement dame Perrine raconta le fait simple, jugeant inutile de s'appesantir sur les détails.

Le moine bourru lui était apparu. Voilà tout. On eut beau la questionner, on n'en put pas tirer autre chose.

Toute la journée il ne fut question au Grand-Nesle que du moine bourru. Les uns croyaient à l'apparition du fantôme, les autres s'en moquaient. On remarqua qu'Ascanio avait pris parti contre la vision et s'était fait chef des incrédules.

Le parti des incrédules se composait du petit Jehan, de Simon-le-Gaucher, de Jacques Aubry et d'Ascanio.

Le parti des croyants se composait de dame Ruperte, de Scozzone, de Pagolo et d'Hermann.

Le soir on se réunit dans la seconde cour du Petit-Nesle. Dame Perrine, interrogée le matin sur l'origine du moine bourru, avait demandé toute la journée pour rassembler ses souvenirs, et, la nuit venue, elle avait déclaré qu'elle était prête à raconter cette terrible légende. Dame Perrine connaissait sa mise en scène comme un dramaturge moderne, et elle

savait qu'une histoire de revenant perd tout son effet racontée à la lumière du soleil, tandis qu'au contraire l'effet de la narration se double dans l'obscurité.

Son auditoire se composait d'Hermann, qui était assis à sa droite, de dame Ruperte, qui était assise à sa gauche, de Pagolo et de Scozzone, qui étaient assis à côté l'un de l'autre, et de Jacques Aubry, qui était couché sur l'herbe entre ses deux amis, le petit Jehan et Simon-le-Gaucher. Quant à Ascanio, il avait déclaré qu'il méprisait tellement tous ces sots contes de bonne femme qu'il ne voulait pas même les entendre.

— Ainzi, dit Hermann après un moment de silence pendant lequel chacun prenait ses petits arrangements pour écouter plus à l'aise ; ainzi, matemoizelle Berrine, fous allez nous ragonder l'histoire du moine pourru ?

— Oui, dit dame Perrine, oui ; mais je dois vous prévenir que c'est une terrible histoire qu'il ne fait pas bon peut-être de raconter à cette heure ; mais comme nous sommes toutes des personnes pieuses, quoiqu'il y ait parmi nous des incrédules, et que d'ailleurs M. Hermann est de force à mettre en fuite Satan lui-même si Satan se présentait, je vais vous raconter cette histoire.

— Barton, barton, matemoizelle Berrine, mais si Satan fient, che tois fous tire qu'il ne faut bas gombter sur moi : che me pattrai avec tes hommes tant que fous voutrez, mais bas avec le tiable.

— Eh bien ! c'est moi qui me battrai avec lui s'il vient, dame Perrine, dit Jacques Aubry. Allez toujours, et n'ayez pas peur.

— Y a-t-il un jarponnier dans votre histoire, matemoizelle Berrine, dit Hermann.

— Un charbonnier ? demanda la gouvernante. Non, monsieur Hermann.

— Oh pien ! c'est égal.

— Pourquoi un charbonnier, dites ?

— C'est que tans les histoires t'Allemagne il y avre touchours un jarponnier. Mais n'imborde, ça doit être une belle histoire doutte même. Allez, matemoizelle Berrine, allez.

— Sachez donc, dit dame Perrine, qu'il y avait autrefois sur l'emplacement même où nous sommes, et avant que l'hôtel de Nesle ne fût bâti, une communauté de moines composée des plus beaux hommes que l'on pût voir et dont le plus petit était de la taille de M. Hermann.

— Peste ! quelle communauté, s'écria Jacques Aubry.

— Taisez-vous donc, bavard ! dit Scozzone.

— Oui, daisez-vous donc, pafard, répéta Hermann.

— Je me tais, je me tais, dit l'écolier ; allez, dame Perrine.

— Le prieur, nommé Enguerrand, continua la narratrice, était surtout un homme magnifique. Ils avaient tous des barbes noires et luisantes, avec des yeux noirs et étincelants ; mais le prieur avait encore la barbe plus noire et les yeux plus éclatants que les autres ; avec cela, les dignes frères étaient d'une piété et d'une austérité sans pareille, et possédaient une voix si harmonieuse et si douce que l'on venait de plusieurs lieues à la ronde rien que

pour les entendre chanter vêpres. C'est du moins comme cela qu'on me l'a conté.

— Ces pauvres moines ! dit Ruperte.

— C'est très intéressant, dit Jacques Aubry.

— C'est miraculeux, dit Hermann.

— Un jour, reprit dame Perrine flattée des témoignages d'approbation que soulevait son récit, on amena au prieur un beau jeune homme qui demandait à entrer comme novice dans le couvent ; il n'avait pas de barbe encore, mais il avait de grands yeux noirs comme l'ébène, et de longs cheveux sombres et brillants comme du jais, de sorte qu'on l'admit sans difficulté. Le beau jeune homme dit se nommer Antonio, et demanda au prieur à être attaché à son service, ce à quoi don Enguerrand consentit sans difficulté. Je vous parlais de voix, c'est Antonio qui avait une voix fraîche et mélodieuse ! Quand on l'entendit chanter le dimanche suivant, tous les assistants furent ravis, et cependant cette voix avait quelque chose qui vous troublait tout en vous charmant, un timbre qui éveillait dans le cœur des idées plus mondaines que célestes : mais tous les moines étaient si purs que ce furent les seuls étrangers qui éprouvèrent cette singulière émotion, et don Enguerrand, qui n'avait rien éprouvé de pareil à ce que nous avons dit, fut tellement enchanté de la voix d'Antonio qu'il le chargea de chanter seul dorénavant les répons des antiennes, alternativement avec l'orgue.

« La conduite du jeune novice était d'ailleurs exemplaire, et il servait le prieur avec un zèle et une ardeur incroyables. Tout ce qu'on pouvait lui

reprocher, c'étaient ses éternelles distractions; partout et toujours, il suivait le prieur de ses yeux ardents. Don Enguerrand lui disait :

« — Que regardez-vous là, Antonio ?

« — Je vous regarde, mon père, répondait le jeune homme.

« — Regardez votre livre d'oraisons, Antonio. Que regardez-vous encore là ?

« — Vous, mon père.

« — Antonio, regardez l'image de la Vierge. Que regardez-vous encore là ?

« — Vous, mon père.

« — Regardez, Antonio, le crucifix que nous adorons.

« En outre, don Enguerrand commençait à remarquer en faisant son examen de conscience, que depuis la réception d'Antonio dans la communauté, il était plus troublé qu'auparavant par les mauvaises pensées. Jamais auparavant il ne péchait plus de sept fois par jour, ce qui est, comme on sait, le compte des saints, parfois même il avait beau éplucher sa conduite de la journée, il n'y pouvait trouver, chose inouïe, que cinq ou six péchés ; mais maintenant le total de ses fautes quotidiennes montait à dix, à douze, voire même quelquefois à quinze. Il essayait de se rattraper le lendemain ; il priait, il jeûnait, il s'abîmait, le digne homme. Ah bien oui ! peine perdue ! plus il allait, plus l'addition devenait grosse. Il en était arrivé à la vingtaine. Le pauvre don Enguerrand ne savait plus où donner de la tête ; il sentait qu'il se damnait malgré lui, et remarquait (remarque qui en eût consolé un autre,

mais qui l'épouvantait davantage) que ses plus vertueux moines étaient soumis à la même influence, influence étrange, inouïe, incompréhensible, inconnue ; si bien que leur confession, qui tenait autrefois vingt minutes, une demi-heure, une heure tout au plus, prenait maintenant des heures entières. On fut obligé de retarder l'heure du souper.

« Sur ces entrefaites, un grand bruit qui se faisait depuis un mois dans le pays arriva enfin jusqu'au couvent : le seigneur d'un château voisin avait perdu sa fille Antonia : Antonia était disparue un beau soir absolument comme a disparu ma pauvre Colombe ; seulement, je suis sûre que ma Colombe est un ange, tandis qu'il paraît que cette Antonia était possédée du démon. Le pauvre seigneur avait cherché par monts et par vaux la fugitive, tout comme M. le prévôt a cherché Colombe. Il ne restait plus que le couvent à visiter, et sachant que le méchant esprit, pour mieux se dérober aux recherches, a parfois la malice de se cacher dans les monastères, il fit demander par son aumônier à don Enguerrand la permission de visiter le sien. Le prieur s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Peut-être allait-il, grâce à cette visite, découvrir lui-même quelque chose de ce pouvoir magique qui pesait depuis un mois sur lui et sur ses compagnons. Bah ! toutes les recherches furent inutiles, et le châtelain allait se retirer, plus désespéré que jamais, quand tous les moines, se rendant à la chapelle pour y dire l'office du soir, vinrent à passer devant lui et don Enguerrand. Il les regardait machinalement, lorsqu'au dernier qui passa, il jeta un grand cri en disant :

« — Dieu du ciel ! c'est Antonia ! C'est ma fille !

« Antonia, car c'était elle effectivement, devint pâle comme un lis.

« — Que fais-tu ici sous ces habits sacrés ? continua le châtelain.

« — Ce que j'y fais, mon père ? dit Antonia, j'aime d'amour don Enguerrand.

« — Sors de ce couvent à l'instant même, malheureuse ! s'écria le seigneur.

« — Je n'en sortirai que morte, mon père, répondit Antonia.

« Et là-dessus, malgré les cris du châtelain, elle s'élança dans la chapelle à la suite des moines, et prit place à sa stalle accoutumée. Le prieur était resté debout comme pétrifié. Le châtelain furieux voulait poursuivre sa fille, mais don Enguerrand le supplia de ne pas souiller le lieu saint d'un tel scandale et d'attendre la fin de l'office.

« Le père y consentit et suivit don Enguerrand dans la chapelle.

« On en était aux antiennes, et, semblable à la voix de Dieu, l'orgue préludait majestueusement. Un chant admirable, mais ironique, mais amer, mais terrible, répondit aux sons du sublime instrument : c'était le chant d'Antonia et tous les cœurs frissonnèrent. L'orgue reprit, calme, grave, imposant, et sembla vouloir écraser par sa magnificence céleste l'aigre clameur qui l'insultait d'en bas. Aussi, comme acceptant le défi, les accents d'Antonia s'élevèrent-ils à leur tour plus furieux, plus désolés, plus impies que jamais. Tous les esprits attendaient éperdus ce qui allait résulter de ce formidable dialogue, de cet

échange de blasphèmes et de prières, de cette lutte étrange entre Dieu et Satan, et ce fut au milieu d'un silence plein de frémissement que la musique céleste éclata comme un tonnerre, cette fois, à la fin du verset blasphémateur, et versa sur toutes les têtes inclinées, hormis une seule, les torrents de son courroux. Ce fut quelque chose de pareil à la voix foudroyante qu'entendront les coupables au jour du jugement dernier. Antonia n'en essaya pas moins de lutter encore, mais son chant ne fut cette fois qu'un cri aigu, affreux, déchirant, semblable à un rire de damné, et elle tomba pâle et raide sur le pavé de la chapelle. Quand on la releva, elle était morte.

— Jésus Maria ! s'écria dame Ruperte.

— Pauvre Andonia ! dit naïvement Hermann.

— Farceuse ! murmura Jacques Aubry.

Quant aux autres, ils gardèrent le silence, tant même sur les incrédules avait eu de puissance le terrible récit de dame Perrine, seulement Scozzone essuya une larme, et Pagolo fit le signe de la croix.

— Quand le prieur, reprit dame Perrine, vit l'envoyé du diable ainsi pulvérisé par la colère de Dieu, il se crut, le pauvre cher homme, délivré à jamais des pièges du tentateur ; mais il comptait sans son hôte, comme c'est plus que jamais le cas de le dire, puisqu'il avait eu l'imprudence de donner l'hospitalité à une possédée du démon. Aussi la nuit suivante, comme il venait à peine de s'endormir, il fut réveillé par un bruit de chaînes : il ouvrit les yeux, les tourna instinctivement vers la porte, vit la porte tourner

toute seule sur ses gonds, et en même temps un fantôme, vêtu de la robe blanche des novices, s'approcha de son lit, le prit par le bras et lui cria :

« — Je suis Antonia ! Antonia qui t'aime ! et Dieu m'a donné tout pouvoir sur toi, parce que tu as péché, sinon par action, du moins par pensée.

« Et chaque nuit, à minuit, comme de raison, la terrible apparition revint implacable et fidèle, tant qu'à la fin don Enguerrand prit le parti de faire un pèlerinage en Terre sainte et mourut par grâce spéciale de Dieu au moment où il venait de s'agenouiller devant le Saint-Sépulcre.

« Mais Antonia n'était point satisfaite. Elle se rejeta alors sur tous les moines en général, et comme il y en avait bien peu qui n'eussent point péché comme le pauvre prieur, elle vint à leur tour les visiter pendant la nuit, les réveillant brutalement et leur criant d'une voix formidable :

« — Je suis Antonia ! je suis Antonia qui t'aime !

« De là le nom du moine bourru.

« Quand vous marcherez le soir dans la rue et qu'un capuchon gris ou blanc s'attachera à vos pas, hâtez-vous de rentrer chez vous : c'est le moine bourru qui cherche une proie.

« Le couvent détruit pour faire place au château, on crut être débarrassé du moine bourru, mais il paraît qu'il affectionne la place. A différentes époques il a reparu. Et voilà, que le Seigneur nous pardonne ! que le malheureux damné reparaît encore.

— Que Dieu nous préserve de sa méchanceté !

— Amen ! dit dame Ruperte en se signant.

— Amen ! dit Hermann en frissonnant.

— Amen ! dit Jacques Aubry en riant.

Et chacun des assistants répéta : « Amen ! » sur un ton correspondant à l'impression qu'il avait éprouvée.

VIII

CE QUE L'ON VOIT LA NUIT DE LA CIME D'UN PEUPLIER

Le lendemain, qui était le jour même où toute la cour devait revenir de Fontainebleau, ce fut dame Ruperte qui déclara au même auditoire qu'elle avait une grande révélation à faire à son tour.

Aussi, comme on s'en doute bien, d'après un avis si intéressant, tout le monde fut réuni à la même heure et au même endroit.

On était d'autant plus libre que Benvenuto avait écrit à Ascanio qu'il restait deux ou trois jours de plus pour faire préparer la salle où il comptait exposer son Jupiter, lequel Jupiter il devait fondre aussitôt son retour.

De son côté, le prévôt n'avait fait que paraître au Grand-Nesle pour demander si l'on n'avait pas appris quelque nouvelle de Colombe. Mais dame Perrine lui ayant répondu que tout était toujours dans le même état, il était retourné aussitôt au Châtelet.

Les habitants du Petit et du Grand-Nesle jouissaient donc d'une entière liberté, puisque les deux maîtres étaient absents.

Quant à Jacques Aubry, quoiqu'il dût avoir ce soir-là une entrevue avec Gervaise, la curiosité l'avait emporté sur l'amour, ou plutôt il avait espéré que le récit de Ruperte, moins long que celui de dame Perrine, finirait à temps pour qu'il pût à la fois entendre la narration et arriver à l'heure dite à son rendez-vous.

Or, voici ce que Ruperte avait à raconter.

Le récit de dame Perrine lui avait trotté toute la nuit dans la tête, et une fois rentrée dans sa chambre, elle trembla de tout son corps que, malgré les saints reliquaires dont le chevet de son lit était garni, le fantôme d'Antonia ne vînt la visiter.

Ruperte barricada sa porte, mais c'était une médiocre précaution : la vieille gouvernante était trop au courant des habitudes des fantômes, pour ignorer que les esprits ne connaissent pas de portes fermées. Elle aurait néanmoins voulu barricader aussi la fenêtre qui donnait sur le jardin du Grand-Nesle, mais le propriétaire primitif avait oublié d'y faire mettre des contrevents, et le propriétaire actuel avait jugé inutile de se grever de cette dépense.

Il y avait bien ordinairement les rideaux ; mais cette fois, par chance contraire, les rideaux étaient au blanchissage.

La fenêtre n'était donc défendue que par une simple vitre transparente comme l'air qu'elle empêchait d'entrer.

Ruperte, en rentrant dans sa chambre, regarda sous son lit, fouilla dans toutes ses armoires, et ne laissa pas le moindre petit coin sans le visiter. Elle savait que le diable ne tient pas grande place quand

il veut rentrer sa queue, ses griffes et ses cornes, et qu'Asmodée resta je ne sais combien d'années recroquevillé dans une bouteille.

La chambre était parfaitement solitaire, et il n'y avait pas la moindre trace du moine bourru.

Ruperte se coucha donc un peu plus tranquille, mais elle laissa néanmoins brûler sa lampe. A peine au lit, elle jeta les yeux sur la fenêtre, et devant la fenêtre, elle vit une ombre gigantesque qui se dessinait dans la nuit et qui lui interceptait la lumière des étoiles ; quant à la lune, il n'en était pas question : elle entrait dans son dernier quartier.

La bonne Ruperte tressaillit de crainte, et elle était sur le point de crier ou de frapper, lorsqu'elle se souvint de la statue colossale de Mars qui s'élevait juste devant sa fenêtre. Elle reporta aussitôt les yeux, qu'elle avait détournés déjà, du côté de la fausse apparition, et elle reconnut parfaitement tous les contours du dieu de la guerre. Cela rassura momentanément Ruperte, qui prit la résolution positive de s'endormir.

Mais le sommeil, ce trésor du pauvre que si souvent le riche lui envie, n'est aux ordres de personne. Dieu le soir lui ouvre les portes du ciel, et capricieux qu'il est, il visite qui bon lui semble, dédaignant qui l'appelle, et frappant aux portes de ceux qui ne l'attendent pas. Ruperte l'invoqua longtemps sans qu'il l'entendît.

Enfin, vers minuit, la fatigue l'emporta. Peu à peu les sens de la bonne gouvernante s'engourdirent, ses pensées, en général assez mal enchaînées les unes aux autres, rompirent le fil imperceptible

qui les retenait et s'éparpillèrent comme les grains d'un rosaire. Son cœur seul, agité par la crainte, continua de veiller, puis il s'endormit à son tour, et tout fut dit : la lampe veilla seule.

Mais comme toute chose humaine, la lampe eut sa fin deux heures après que Ruperte eut clos ses yeux du sommeil du juste. La lampe, sous prétexte qu'elle n'avait plus d'huile, commença de faiblir, puis elle pétilla, puis elle jeta une grande lueur, puis enfin elle mourut.

Juste en ce moment Ruperte faisait un rêve terrible : elle rêvait qu'en revenant le soir de chez dame Perrine elle avait été poursuivie par le moine bourru ; mais heureusement Ruperte avait retrouvé, contre l'habitude des gens qui rêvent, ses jambes de quinze ans, et elle s'était enfuie si vite, que le moine bourru, quoiqu'il parût glisser et non marcher sur la terre, n'était arrivé derrière elle que pour se voir fermer au nez la porte du perron. Ruperte l'avait alors, toujours dans son rêve, entendu se plaindre et frapper à la porte. Mais, comme on le pense bien, elle ne s'était pas pressée d'aller lui ouvrir ; elle avait allumé sa lampe, elle avait monté les escaliers quatre à quatre, elle était entrée dans sa chambre, elle s'était mise au lit, et avait éteint sa lampe.

Mais au moment même où elle éteignait sa lampe, elle avait aperçu la tête du moine bourru derrière ses vitres ; il était monté comme un lézard le long du mur, et il essayait d'entrer par la fenêtre. — Ruperte entendait dans son rêve les ongles du fantôme qui grinçaient contre les carreaux.

On comprend qu'il n'y a pas de sommeil qui tienne contre un pareil rêve. Ruperte s'était donc réveillée, les cheveux hérissés et tout humides d'une sueur glacée. — Ses yeux s'étaient ouverts, hagards et effarés, et s'étaient portés malgré elle sur la fenêtre. — Alors elle avait poussé un cri terrible, car voici ce qu'elle avait vu.

Elle avait vu la tête du Mars colossal jetant du feu par les yeux, par le nez, par la bouche et par les oreilles.

Elle avait cru d'abord qu'elle était encore endormie et que c'était son rêve qui se continuait ; mais elle s'était pincée au sang pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, elle avait fait le signe de la croix, elle avait dit mentalement trois *Pater* et deux *Ave*, et la monstrueuse apparition n'avait point disparu.

Ruperte trouva la force d'étendre le bras, de prendre le manche de son balai et de frapper de toute sa force au plafond. Hermann couchait au-dessus d'elle, et elle espérait que le vigoureux Allemand, réveillé par cet appel, accourrait à son secours.

Mais Ruperte eut beau frapper, Hermann ne donna aucun signe d'existence.

Alors elle changea de direction, et au lieu de frapper au plafond pour réveiller Hermann, elle frappa au plancher pour réveiller Pagolo.

Pagolo couchait au-dessous de Ruperte, comme Hermann couchait au-dessus ; mais Pagolo fut aussi sourd qu'Hermann, et dame Ruperte eut beau frapper, rien ne bougea.

Ruperte abandonna alors la ligne verticale pour la ligne horizontale ; Ascanio était son voisin, et

elle frappa du manche de son balai contre le mur de séparation.

Mais tout resta muet chez Ascanio comme tout était resté muet chez Pagolo et chez Hermann. Il était évident qu'aucun des trois compagnons n'était chez lui. Un instant Ruperte eut l'idée que le moine bourru les avait emportés tous trois.

Or, comme cette idée n'avait rien de rassurant, Ruperte, de plus en plus épouvantée, et certaine que personne ne pouvait venir à son secours, prit le parti de cacher sa tête sous ses draps et d'attendre.

Elle attendit une heure, une heure et demie, deux heures peut-être, mais comme elle n'entendait aucun bruit, elle reprit quelque peu de hardiesse, écarta doucement son drap, hasarda un œil, puis les deux. La vision avait disparu. La tête du Mars s'était éteinte, tout était rentré dans les ténèbres.

Quelque rassurants que fussent ce silence et cette obscurité, on comprend que Ruperte était brouillée avec le sommeil pour tout le reste de la nuit. La pauvre bonne femme était donc restée l'oreille au guet et les yeux tout grands ouverts jusqu'au moment où les premiers rayons du jour, glissant à travers les vitres, lui annoncèrent que l'heure des fantômes était passée.

Or, voilà ce que raconta Ruperte, et il faut le dire à l'honneur de la narratrice, son récit fit plus d'effet encore peut-être que n'en avait fait celui de la veille ; l'impression fut profonde, surtout sur Hermann et dame Perrine, sur Pagolo et Scozzone. Les deux hommes s'excusèrent de n'avoir pas entendu

Ruperte, mais d'une voix si tremblante et d'une façon si embarrassée que Jacques Aubry en éclata de rire. Quant à dame Perrine et à Scozzone, elles ne soufflèrent pas même le mot. Seulement elles devinrent tour à tour si rouges et si blêmes que s'il avait fait jour et qu'on eût pu suivre sur leur visage le reflet de ce qui se passait dans leur âme, on eût pu croire en moins de dix secondes qu'elles allaient mourir d'un coup de sang, puis presque aussitôt trépasser d'inanition.

— Ainsi, dame Perrine, dit Scozzone, qui se remit la première, vous prétendez avoir vu le moine bourru se promener dans le jardin du Grand-Nesle ?

— Comme je vous vois, ma chère enfant, répondit dame Perrine.

— Et vous, Ruperte, vous avez vu flamboyer la tête du Mars ?

— Je la vois encore.

— Voilà, dit dame Perrine : le maudit revenant aura choisi la tête de la statue pour son domicile, puis comme il faut qu'après tout un fantôme se promène comme une personne naturelle, à certaines heures il descend, va, vient, puis quand il est fatigué, il remonte dans sa tête. Les idoles et les esprits, voyez-vous, cela s'entend comme larrons en foire : ce sont tous des habitants de l'enfer ensemble, et cet horrible faux dieu Mars donne tout bonnement l'hospitalité à cet effroyable moine bourru.

— Fous groyez, tame Berrine ? demanda le naïf Allemand.

— J'en suis sûre, monsieur Hermann, j'en suis sûre.

— Ça fait fenir la chair de boule, ma parole t'honheur ! murmura Hermann en frissonnant.

— Ainsi vous croyez aux revenants, Hermann ? dit Aubry.

— Foui, j'y grois.

Jacques Aubry haussa les épaules, mais tout en haussant les épaules, il résolut d'approfondir le mystère. Or, c'était la chose du monde la plus facile pour lui qui entrait et qui sortait aussi familièrement que s'il eût été de la maison. Il arrêta donc dans son esprit qu'il irait voir Gervaise le lendemain, mais que ce soir il resterait au Grand-Nesle jusqu'à dix heures ; à dix heures il prendrait congé de tout le monde, ferait semblant de sortir, resterait en dedans, monterait sur un peuplier, et de là, caché dans les branches, ferait connaissance avec le fantôme.

Tout se passa comme l'écolier l'avait projeté. Il quitta l'atelier sans être accompagné, comme c'était l'habitude, tira la porte du quai à grand bruit pour faire croire qu'il était sorti, puis gagnant rapidement le pied du peuplier, se cramponna à la première branche, se hissa jusqu'à elle à la force des poignets, et en un instant fut à la cime de l'arbre. Arrivé là, il se trouvait juste en face de la tête de la statue et dominait à la fois le Grand et le Petit-Nesle, dans les jardins ni dans les cours desquels rien ne pouvait se passer sans qu'il le vît.

Pendant le temps que Jacques Aubry s'établissait sur son perchoir, il y avait grande soirée au Louvre, dont toutes les fenêtres flamboyaient. Charles-Quint s'était enfin décidé à quitter Fontaine-

bleau et à se risquer dans la capitale, et, comme nous l'avons dit, les deux souverains étaient rentrés le soir même à Paris.

Là une fête splendide attendait encore l'empereur. Il y avait souper, jeu et bal. Des gondoles, éclairées avec des lanternes de couleur, glissaient sur la Seine, chargées d'instruments, et s'arrêtaient harmonieusement en face de ce fameux balcon d'où, trente ans plus tard, Charles IX devait tirer sur son peuple, tandis que des bateaux, tout pavoisés de fleurs, passaient d'un côté à l'autre de la rivière les convives qui venaient du faubourg Saint-Germain au Louvre, ou qui retournaient au faubourg Saint-Germain.

Au nombre de ces conviés avait été tout naturellement le vicomte de Marmagne.

Comme nous l'avons dit, le vicomte de Marmagne, grand bellâtre, blond fade et rose, avait la prétention d'être un homme à bonnes fortunes ; or, il avait cru remarquer qu'une jolie petite comtesse, dont le mari était justement à cette heure à l'armée de Savoie, l'avait regardé d'une certaine façon ; il avait alors dansé avec elle, et il avait cru s'apercevoir que la main de la danseuse n'était point insensible à la pression de la sienne. Bref, en voyant sortir la dame de ses pensées, il s'imagina, au coup d'œil qu'elle lui jeta en le quittant, que, comme Galathée, si elle fuyait vers les saules, c'était avec l'espérance d'y être poursuivie. Marmagne s'était donc mis tout bonnement à la poursuite de la dame, et comme elle demeurait vers le haut de la rue Hautefeuille, il s'était fait passer du Louvre à la tour de Nesle,

et suivait le quai pour gagner la rue Saint-André par la rue des Grands-Augustins, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il était près d'une heure du matin. La lune, nous l'avons dit, entrait dans son dernier quartier, de sorte que la nuit était assez sombre. Or, au nombre des rares qualités morales dont la nature avait doué Marmagne, le courage, comme on sait, ne jouait pas le principal rôle. Il commença donc à s'inquiéter de ce bruit de pas qui semblait être l'écho des siens, et tout en s'enveloppant plus hermétiquement de son manteau, et en portant instinctivement la main à la garde de son épée, il pressa sa marche.

Mais ce redoublement de célérité ne lui servit de rien ; les pas qui suivaient les siens se remirent à l'unisson de ses pas, et parurent gagner sur lui, de sorte qu'au moment où il tournait le porche des Augustins, il sentit qu'il allait évidemment être rejoint par son compagnon de route si, après être passé du pas simple au pas accéléré, il ne passait point du pas accéléré au pas gymnastique. Il allait se décider à ce parti extrême, lorsqu'au bruit des pas se mêla le bruit d'une voix.

— Pardieu ! mon gentilhomme, disait cette voix, vous faites bien de hâter la marche, la place n'est pas bonne, surtout à cette heure, car c'est ici, vous le savez sans doute, qu'a été attaqué mon digne ami Benvenuto, le sublime artiste, qui est à cette heure à Fontainebleau et qui ne se doute guère de ce qui se passe chez lui ; mais comme nous faisons la même route, à ce qu'il paraît, nous pouvons marcher du même pas, et si nous rencontrons quelques

tire-laines, ils y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à nous. Je vous offre donc la sécurité de ma compagnie si vous voulez bien m'accorder l'honneur de la vôtre.

Aux premiers mots qu'avait prononcés notre écolier, Marmagne avait reconnu une voix amie, puis au nom de Benvenuto Cellini, il s'était souvenu du bavard basochien qui déjà une première fois lui avait donné de si utiles renseignements sur l'intérieur du Grand-Nesle. Il s'arrêta donc, car la société de maître Jacques Aubry lui offrait un double avantage. L'écolier lui servait d'escorte d'abord, puis, tout en l'escortant, pouvait lui donner sur son ennemi quelque renseignement nouveau, que sa haine mettrait à profit. Il accueillit donc cette fois le basochien d'un air aussi agréable que possible.

— Bonsoir, mon jeune ami, dit Marmagne en réponse aux paroles de bonne camaraderie que Jacques Aubry venait de lui adresser dans l'obscurité. Que disiez-vous donc de ce cher Benvenuto, que j'espérais rencontrer au Louvre, et qui est resté comme un sournois à Fontainebleau ?

— Ah ! pardieu ! voilà une chance ! s'écria Jacques Aubry. Comment, c'est vous, mon cher vicomte... de... Vous avez oublié de me dire votre nom, ou j'ai oublié de m'en souvenir. Vous venez du Louvre ? Était-ce bien beau, bien animé, bien galant, bien amoureux ? Nous allons en bonne fortune, n'est-ce pas, mon gentilhomme ? Ah ! croque-cœur que vous êtes !

— Ma foi, dit Marmagne d'un air fat, vous êtes sorcier, mon cher : oui, je viens du Louvre, où le roi

m'a dit des choses fort gracieuses, et où je serais encore si une charmante petite comtesse ne m'avait fait signe qu'elle préférait la solitude à toute cette grande cohue. Et vous, d'où revenez-vous ? voyons.

— Moi, d'où je reviens ? reprit Aubry en éclatant de rire. Ma foi ! vous m'y faites songer ! Mon cher, je viens de voir de drôles de choses ! Pauvre Benvenuto ! Oh ! parole d'honneur ! il ne méritait pas cela !

— Que lui est-il donc arrivé, à ce cher ami ?

— D'abord, si vous venez du Louvre, il faut que vous sachiez, vous, que je viens du Grand-Nesle, où j'ai passé deux heures, perché sur une branche, ni plus ni moins qu'un perroquet.

— Diable ! la position n'était pas commode !

— N'importe, n'importe ! je ne regrette pas la crampe que j'y ai prise, car j'ai vu des choses, mon cher, j'ai vu des choses, tenez, rien que d'y penser, j'en suffoque de rire.

Et Jacques Aubry se mit en effet à éclater d'un rire si jovial et si franc, que, quoique Marmagne ne sût pas encore de quoi il était question, il ne put s'empêcher de faire chorus. Mais comme il ignorait la cause de la gaieté du basochien, le vicomte cessa naturellement de rire le premier.

— Maintenant, mon jeune ami, maintenant qu'entraîné par votre hilarité j'ai ri de confiance, dit Marmagne, ne puis-je apprendre de vous quelles choses si mirobolantes vous tiennent en joie ? Vous savez que je suis des fidèles de Benvenuto, quoique je ne vous aie jamais rencontré chez lui, attendu que mes occupations me laissent bien peu de temps

à donner au monde, et que ce peu de temps, je dois l'avouer, j'aime mieux l'accorder à mes maîtresses qu'à mes amis. Mais il n'en est pas moins vrai que tout ce qui le touche me touche. Ce cher Benvenuto ! Dites-moi donc ce qui se passe au Grand-Nesle en son absence. Cela m'intéresse, je vous jure, plus que je ne puis vous l'exprimer.

— Ce qui se passe ? dit Aubry. Mais non, c'est un secret.

— Un secret pour moi ! dit Marmagne. Un secret pour moi qui aime Benvenuto de si grand cœur, et qui encore ce soir renchérissais sur les éloges que lui donnait le roi François Ier. Ah ! c'est mal, dit Marmagne d'un air piqué.

— Si j'étais sûr que vous n'en parliez à personne, mon cher ; — comment diable vous appelez-vous donc, mon cher ami ? — je vous conterais cela, car je vous avoue que je suis aussi pressé de dire mon histoire que l'étaient les roseaux du roi Midas de conter la leur.

— Dites donc alors, dites donc, répéta Marmagne.

— Vous n'en parlerez à personne ?

— A personne, je vous le jure !

— Parole d'honneur ?

— Foi de gentilhomme !

— Imaginez-vous donc... Mais d'abord, mon cher... mon cher ami, vous connaissez l'histoire du moine bourru, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai entendu parler de cela. Un fantôme qui revient dans le Grand-Nesle, à ce qu'on assure.

— Justement. Ah bien ! si vous savez cela, je

puis vous dire le reste. Imaginez-vous que dame Perrine...

— La gouvernante de Colombe ?

— Justement. Allons, allons, on voit bien que vous êtes des amis de la maison. Imaginez donc que dame Perrine, dans une promenade nocturne qu'elle faisait pour sa santé, a cru voir se promener aussi le moine bourru dans les jardins du Grand-Nesle, tandis qu'en même temps dame Ruperte... Vous connaissez dame Ruperte ?

— N'est-ce pas la vieille servante de Cellini ?

— Justement. Tandis que dame Ruperte, dans une de ses insomnies, avait vu flamboyer les yeux, le nez et la bouche, de la grande statue du dieu Mars que vous avez vue dans le jardin du Grand-Nesle.

— Oui, un véritable chef-d'œuvre ! dit Marmagne.

— Chef-d'œuvre, c'est le mot. Cellini n'en fait pas d'autre. Or, il avait été arrêté entre ces deux respectables personnes (c'est de dame Perrine et de dame Ruperte que je parle) que ces deux apparitions avaient une même cause, et que le démon qui se promenait la nuit sous le costume du moine bourru dans le jardin, remontait au chant du coq dans la tête du dieu Mars, digne asile d'un damné comme lui, et là était brûlé de si terribles flammes, que le feu en sortait par les yeux, par le nez et par les oreilles de la statue.

— Quel diable de conte me faites-vous là, mon cher ami ! dit Marmagne, ne sachant pas si l'écolier raillait ou parlait sérieusement.

— Un conte de revenant, mon cher, pas autre chose.

— Est-ce qu'un garçon d'esprit comme vous, dit Marmagne, peut croire à de pareilles niaiseries ?

— Mais non, je n'y crois pas dit Jacques Aubry. Aussi, voilà pourquoi j'ai voulu passer la nuit sur un peuplier pour tirer la chose au clair, et voir quel était le véritable démon qui mettait tout l'hôtel en révolution. J'ai donc fait semblant de sortir, mais au lieu de refermer la porte du Grand-Nesle derrière moi, je l'ai refermée devant, je me suis glissé dans l'obscurité sans être vu de personne, j'ai gagné le peuplier sur lequel j'avais jeté mon dévolu, et cinq minutes après j'étais juché au milieu de ses branches, juste à la hauteur de la tête du dieu Mars. Or, devinez ce que j'ai vu.

— Comment voulez-vous que je devine ? dit Marmagne.

— C'est juste, il faudrait être sorcier pour deviner de pareilles choses. J'ai vu d'abord la grande porte s'ouvrir, la porte du perron, vous savez ?

— Oui, oui, je la connais, dit Marmagne.

— Je vis la porte s'ouvrir et un homme mettre le nez dehors pour voir s'il n'y avait personne dans la cour. Cet homme, c'était Hermann, le gros Allemand.

— Oui, Hermann, le gros Allemand, répéta Marmagne.

— Lorsqu'il se fut bien assuré que la cour était solitaire, et qu'il eut regardé de tous les côtés, excepté sur l'arbre, où, comme vous le pensez bien, il était loin de me soupçonner, il sortit tout à fait,

referma la porte derrière lui, descendit les cinq ou six marches du perron, et s'en alla droit à la cour du Petit-Nesle, où il frappa trois coups. A ce signal, une femme sortit du Petit-Nesle et vint ouvrir la porte. Cette femme, c'était dame Perrine, notre amie, laquelle, à ce qu'il paraît, aime à se promener à la belle étoile, en compagnie de notre Goliath.

— Bah ! vraiment ? Ah ! ce pauvre prévôt !

— Attendez donc, attendez donc, ce n'est pas tout ! Je les suivais des yeux comme ils entraient au Petit-Nesle, lorsque tout à coup j'entendis à ma gauche crier le châssis d'une fenêtre. Je me retournai, la fenêtre s'ouvrit, et je vis Pagolo — ce brigand de Pagolo ! qui est-ce qui aurait cru cela de sa part, avec ses protestations, ses *Pater* et ses *Ave ?* — et je vis Pagolo qui, après avoir regardé avec les mêmes précautions qu'Hermann, enjambait la balustrade, se laissait glisser le long de la gouttière et, de balcon en balcon, gagnait le bas de la fenêtre... devinez de quelle chambre, vicomte ?

— Que sais-je, moi ! la fenêtre de la chambre de dame Ruperte.

— Ah ! bien oui ! de Scozzone, rien que cela ! de Scozzone, le modèle bien-aimé de Benvenuto ; une charmante brune, ma foi ! Comprenez-vous ce coquin-là, vicomte !

— En effet, c'est fort drôle, dit Marmagne. Et voilà tout ce que vous avez vu ?

— Attendez donc, attendez donc, mon cher ! je vous garde le meilleur pour le dernier, le bon plat pour la bonne bouche ; attendez donc, nous n'y sommes pas, mais nous allons y être, soyez tranquille.

— J'écoute, dit Marmagne. D'honneur, mon cher ami, c'est on ne peut plus amusant !

— Attendez encore, attendez ! Je regardais donc mon Pagolo qui courait de balcon en balcon, au risque de se casser le cou, lorsque j'entendis un autre bruit qui venait presque du pied de l'arbre sur lequel j'étais monté. Je ramenai les yeux de haut en bas, et j'aperçus Ascanio qui sortait à pas de loup de la fonderie.

— Ascanio, l'élève chéri de Benvenuto ?

— Lui-même, mon cher, lui-même. Une espèce d'enfant de chœur à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. Ah bien oui ! fiez-vous donc aux apparences !

— Et dans quel but sortait Ascanio ?

— Ah ! voilà ! dans quel but ! voilà ce que je me demandais d'abord ; mais bientôt je n'eus plus rien à demander, car Ascanio, après s'être assuré, comme Hermann et comme Pagolo, que personne ne pouvait le voir, tira de la fonderie une longue échelle qu'il alla appuyer contre les deux épaules du dieu Mars, et sur laquelle il monta. Comme l'échelle était juste du côté opposé à celui où j'étais, je le perdis de vue au milieu de son ascension, lorsqu'au moment même où je cherchais ce qu'il pouvait être devenu, je vis tout à coup s'enflammer les yeux de la statue.

— Que dites-vous donc là ! s'écria Marmagne.

— La vérité pure, mon cher, et j'avoue que si cela s'était fait sans que je connusse les antécédents que je viens de raconter, je ne me serais peut-être pas trouvé tout à fait à mon aise. Mais j'avais vu dis-

paraître Ascanio, et je me doutai que c'était lui qui causait cette lumière.

— Mais qu'allait faire Ascanio à cette heure dans la tête du dieu Mars ?

— Ah ! voilà justement ce que je me demandais, et comme personne ne pouvait me répondre, je résolus de découvrir la chose par moi-même. Je m'écarquillai les yeux de toutes mes forces, et je parvins à découvrir à travers ceux de la statue un esprit, ma foi ! tout vêtu de blanc, un fantôme de femme, aux pieds duquel Ascanio s'agenouilla respectueusement comme devant une madone. Malheureusement, la madone me tournait le dos, et je ne pus voir son visage, mais je vis son col. Oh ! le joli col qu'ont les fantômes, mon cher vicomte ! un col de cygne, figurez-vous, blanc comme la neige. Aussi Ascanio le regardait-il avec une adoration, l'impie ! avec une adoration qui me convainquit que le fantôme était tout bonnement une femme. Qu'en dites-vous, mon cher ? Hein ! le tour est bon ! cacher sa maîtresse dans la tête d'une statue !

— Oui, oui, c'est original, dit Marmagne, riant et réfléchissant à la fois ; très original, en effet. Et vous ne vous doutez pas quelle peut être cette femme ?

— Sur l'honneur ! je n'en ai aucune idée ; et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez vu tout cela ?

— Moi ? Je me suis mis à rire de telle façon que l'équilibre m'a manqué, et que si je me m'étais pas

retenu à une branche, je me rompais le col. Or, comme je n'avais plus rien à voir, et que par ma chute je me trouvais descendu à moitié, je descendis tout à fait, je gagnai la porte sans bruit, et je m'en revenais chez moi, riant encore tout seul, quand je vous ai rencontré, et quand vous m'avez forcé de vous raconter la chose. Maintenant, donnez-moi un avis. Voyons, vous qui êtes des amis de Benvenuto, que faut-il que je fasse vis-à-vis de lui ? Quant à dame Perrine, cela ne le regarde pas : la chère dame est majeure, et par conséquent maîtresse de ses volontés ; mais quant à Scozzone, mais quant à la Vénus qui loge dans la tête de Mars, c'est autre chose.

— Et vous voudriez que je vous donnasse mon avis sur ce qui vous reste à faire ?

— Oui, d'honneur ! je suis fort embarrassé, mon cher... mon cher... J'oublie toujours votre nom.

— Mon avis est qu'il faut garder le silence. Tant pis pour les gens qui sont assez niais pour se laisser tromper. Maintenant, mon cher Jacques Aubry, je vous remercie de votre bonne société et de votre aimable conversation, mais me voilà arrivé rue Hautefeuille, et confidence pour confidence, c'est là que demeure mon objet.

— Adieu, mon tendre, mon cher, mon excellent ami, dit Jacques Aubry serrant la main du vicomte. Votre avis est sage, et je le suivrai. Maintenant bonne chance, et que Cupidon veille sur vous !

Les deux compagnons se séparèrent alors, Marmagne remontant la rue Hautefeuille, et Jacques Aubry prenant la rue Poupée, pour regagner la rue

de la Harpe, à l'extrémité de laquelle il avait fixé son domicile.

Le vicomte avait menti au malencontreux basochien en affirmant qu'il n'avait aucun soupçon sur ce que pouvait être le démon femelle qu'adorait à genoux Ascanio. Sa première idée avait été que l'habitante du Mars n'était autre que Colombe, et plus il avait réfléchi à cette idée, plus il s'était affermi dans sa croyance. Maintenant, comme nous l'avons dit, Marmagne en voulait également au prévôt, à d'Orbec et à Benvenuto Cellini, et il se trouvait placé dans une fâcheuse position pour sa haine, car il ne pouvait faire de la peine aux uns sans faire de plaisir aux autres. En effet, s'il gardait le silence, d'Orbec et le prévôt restaient dans l'embarras ; mais aussi Benvenuto restait dans la joie. Si, au contraire, il dénonçait l'enlèvement, Benvenuto était au désespoir, mais le prévôt et d'Orbec retrouvaient, l'un sa fille, l'autre sa fiancée. Il résolut donc de retourner la chose dans sa tête jusqu'au moment où il verrait jaillir de ses réflexions le parti le plus avantageux pour lui.

L'indécision de Marmagne ne fut pas longue ; il savait, sans en connaître le véritable motif, l'intérêt que Mme d'Étampes prenait au mariage du comte d'Orbec avec Colombe. Il pensa que la révélation lui ferait, du côté de la perspicacité, regagner dans l'esprit de la duchesse ce qu'il avait perdu du côté du courage : il résolut donc, le lendemain à son lever, de se présenter chez elle et de tout lui dire, et, cette résolution prise, il l'exécuta ponctuellement.

Par un de ces hasards heureux qui servent quel-

quefois si bien les mauvaises actions, tous les courtisans étaient au Louvre, où ils faisaient leur cour à François Ier et à l'empereur, et Mme d'Étampes n'avait près d'elle, à son lever, que ses deux fidèles, c'est-à-dire le prévôt et le comte d'Orbec, lorsqu'on annonça le vicomte de Marmagne.

Le vicomte salua respectueusement la duchesse, laquelle ne répondit à ce salut que par un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, et dans lesquels elle savait confondre à la fois l'orgueil, la protection et le dédain. Mais Marmagne ne s'inquiéta point de ce sourire, qu'il connaissait au reste pour l'avoir vu passer sur les lèvres de la duchesse, non seulement pour son compte à lui, mais encore pour le compte de bien d'autres. Il savait au reste le moyen de transformer par une seule parole ce sourire de mépris en un sourire plein de grâce.

— Eh bien ! messire d'Estourville, dit-il en se retournant vers le prévôt, l'enfant prodigue est-il revenu à la maison ?

— Encore cette plaisanterie, vicomte ! s'écria messire d'Estourville avec un geste menaçant et en rougissant de colère.

— Oh ! ne vous fâchez pas, mon digne ami, ne vous fâchez pas, répondit Marmagne ; je vous dis cela parce que si vous n'avez pas retrouvé encore la Colombe envolée, je sais, moi, où elle a fait son nid.

— Vous ? s'écria la duchesse, avec l'expression de la plus charmante amitié. Et où cela ? vite, vite ! je vous en prie, dites, mon cher Marmagne.

— Dans la tête de la statue de Mars, que Benvenuto a modelée dans le jardin du Grand-Nesle.

IX

MARS ET VÉNUS

Le lecteur, comme Marmagne, a sans doute deviné la vérité, si étrange qu'elle paraisse au premier abord. C'était la tête du colosse qui servait d'asile à Colombe. Mars logeait Vénus, ainsi que l'avait dit Jacques Aubry. Pour la seconde fois, Benvenuto faisait intervenir son œuvre dans sa vie, appelait l'artiste au secours de l'homme, et outre sa pensée et son génie, mettait son sort dans ses statues. Il y avait autrefois, comme on l'a vu, enfoui déjà les projets d'évasion ; il y cachait maintenant la liberté de Colombe et le bonheur d'Ascanio.

Mais, arrivés au point où nous en sommes, il est nécessaire que pour plus de clarté nous revenions un peu sur nos pas.

Quand Cellini eut achevé l'histoire de Stéphana, un moment de silence succéda à son récit. Benvenuto, dans ses souvenirs terribles parfois, bruyants toujours, parmi les ombres éclatantes ou farouches qui avaient traversé son existence, regardait passer au fond la mélancolique et sereine figure de Stéphana, morte à vingt ans. Ascanio, la tête penchée, tâchait de se rappeler les traits pâlis de la femme

qui, courbée sur son berceau, l'avait souvent réveillé enfant, en laissant tomber ses larmes sur son visage rose. Pour Colombe, elle regardait avec attendrissement ce Benvenuto qu'une autre femme, jeune et pure comme elle, avait tant aimé ; elle trouvait à cette heure sa voix presque aussi douce que celle d'Ascanio, et entre ces deux hommes, qui tous deux l'aimaient d'amour, elle se sentait instinctivement aussi en sûreté qu'un enfant pourrait l'être sur les genoux de sa mère.

— Eh bien ! demanda Benvenuto après une pause de quelques secondes, Colombe se confiera-t-elle à l'homme à qui Stéphana a confié Ascanio ?

— Vous, mon père ; lui, mon frère, répondit Colombe avec une grâce modeste et digne en leur tendant les deux mains, et je m'abandonne aveuglément à vous deux pour que vous me gardiez à mon époux.

— Merci, dit Ascanio, merci, ma bien-aimée, de ce que vous croyez en lui.

— Vous promettez donc de m'obéir en tout, Colombe ? reprit Benvenuto.

— En tout, dit Colombe.

— Eh bien ! écoutez, mes enfants. J'ai toujours été convaincu que l'homme pouvait ce qu'il voulait, mais à la condition d'avoir pour aide Dieu là-haut, et le temps ici-bas. Pour vous sauver du comte d'Orbec et de l'infamie, et pour vous donner à mon Ascanio, j'ai besoin de temps, Colombe, et dans quelques jours vous allez être la femme du comte. L'important est donc d'abord et avant tout de retarder cette union impie, n'est-ce pas, Colombe,

ma sœur, mon enfant, ma fille ! Il est des heures dans cette triste vie où une faute est nécessaire pour prévenir un crime. Serez-vous vaillante et ferme ? Votre amour, qui a tant de pureté et de dévouement, aura-t-il un peu de courage ? répondez.

— C'est Ascanio qui répondra pour moi, dit Colombe en souriant et en se tournant vers le jeune homme. C'est à lui de disposer de moi.

— Soyez tranquille, maître ; Colombe sera courageuse, répondit Ascanio.

— Alors, voulez-vous, Colombe, sûre de notre loyauté et de votre innocence, quitter hardiment cette maison et nous suivre ?

Ascanio fit un mouvement de surprise. Colombe se tut une minute en regardant Cellini et Ascanio, puis elle se leva et dit simplement :

— Où faut-il aller ?

— Colombe ! Colombe ! s'écria Benvenuto, touché de tant de confiance, vous êtes une noble et sainte créature, et pourtant Stéphana m'avait rendu difficile en grandeur. Tout dépendait de votre réponse. Nous sommes sauvés maintenant, mais il n'y a pas un moment à perdre. Cette heure est suprême, Dieu nous l'accorde, profitons-en ; donnez-moi la main, Colombe, et venez.

La jeune fille baissa son voile comme pour dérober sa propre rougeur à elle-même, puis elle suivit le maître et Ascanio. La porte de communication entre le Petit-Nesle et le Grand-Nesle était fermée, mais on avait la clef en dedans. Benvenuto l'ouvrit sans bruit.

Arrivée à cette porte, Colombe s'arrêta.

— Attendez un peu, dit-elle d'une voix émue.

Et sur le seuil de cette maison qu'elle quittait parce que cette maison ne lui offrait plus un asile assez saint, l'enfant s'agenouilla et pria. Sa prière est restée entre elle et le Seigneur ; mais sans doute elle demanda à Dieu pardon pour son père de ce qu'elle allait faire. Puis, elle se releva calme et forte, et se remit à marcher conduite par Cellini. Ascanio, le cœur troublé, les suivait en silence, contemplant avec amour sa robe blanche qui fuyait dans l'ombre. Ils traversèrent ainsi le jardin du Grand-Nesle : les chants et les rires des ouvriers qui soupaient, car, on se le rappelle, c'était fête au château, arrivaient insouciants et joyeux jusqu'à nos amis, inquiets et frissonnants comme on l'est d'ordinaire aux instants suprêmes de la vie.

Arrivé au pied de la statue, Benvenuto quitta Colombe un moment, alla jusqu'à la fonderie, et reparut chargé d'une longue échelle qu'il dressa contre le colosse. La lune, céleste veilleuse, éclairait toute cette scène de sa pâle lueur ; le maître, après avoir assuré l'échelle, mit un genou en terre devant Colombe. Le plus touchant respect adoucissait son puissant regard.

— Mon enfant, dit-il à la jeune fille, entoure-moi de tes bras et tiens-toi bien.

Colombe obéit sans mot dire, et Benvenuto souleva la jeune fille comme il eût fait d'une plume.

— Que le frère, dit-il à Ascanio qui s'approchait, laisse le père porter là-haut sa fille bien-aimée.

Et le vigoureux orfèvre, chargé de son précieux fardeau, se mit à gravir l'échelle aussi aisément que

s'il n'eût porté qu'un oiseau. A travers son voile, Colombe, sa tête charmante abandonnée sur l'épaule du maître, regardait la mâle et bienveillante figure de son sauveur, et se sentait pénétrée pour lui d'une confiance toute filiale que la pauvre enfant, hélas ! n'avait pas éprouvée encore. Quant à Cellini, telle était la puissante volonté de cet homme de fer qu'il tenait dans ses bras celle pour qui, deux heures auparavant, il eût exposé sa vie, sans que sa main tremblât, sans que son cœur battît plus vite, sans qu'aucun de ses muscles d'acier fléchît. Il avait commandé à son cœur d'être calme, et son cœur avait obéi.

Quand il fut arrivé au col de la statue, il ouvrit une petite porte, entra dans la tête de Mars, et y déposa Colombe.

L'intérieur de cette tête colossale d'une statue qui avait près de soixante pieds de haut formait une petite chambre ronde qui pouvait avoir huit pieds de diamètre et dix pieds de hauteur ; l'air et le jour y pénétraient par les ouvertures des yeux, du nez, de la bouche et des oreilles. Cette chambrette avait été pratiquée par Cellini, lorsqu'il travaillait à la tête ; il y enfermait les instruments dont il se servait journellement afin de n'avoir pas la peine de les monter et de les descendre cinq ou six fois par jour ; souvent aussi il emportait son déjeuner avec lui, le dressait sur une table qui tenait le milieu de cette singulière salle à manger, de sorte qu'il ne quittait pas même son échafaudage pour son repas du matin. Cette innovation qui lui était si commode l'avait mis en goût : après la table, il y

avait transporté une espèce de petit lit, et dans les derniers temps, non seulement il déjeunait dans la tête de son Mars, mais encore il y faisait sa sieste. Il était donc tout simple que l'idée lui fût venue de transporter Colombe dans la cachette la plus sûre évidemment de toutes celles qu'il pouvait lui offrir.

— C'est ici qu'il faudra rester, Colombe, dit Benvenuto, et vous devez, ma chère enfant, vous résigner à ne descendre que la nuit. Attendez dans cet asile, sous le regard de Dieu et sous la garde de notre amitié, le résultat de mes efforts. Jupiter, ajouta-t-il en souriant et en faisant allusion à la promesse du roi, achèvera, je l'espère, ce que Mars aura commencé. Vous ne me comprenez pas, mais je sais ce que je veux dire. Nous avons pour nous l'Olympe, et vous avez, vous, le Paradis. Le moyen que nous ne réussissions pas ! Voyons, souriez donc un peu, Colombe, sinon au présent, du moins à l'avenir. Je vous dis sérieusement qu'il faut espérer. Espérez donc avec confiance, sinon en moi, du moins en Dieu. — J'ai été dans une prison plus dure que la vôtre, croyez-moi, et mon espérance m'étourdissait sur ma captivité. — D'ici au jour du succès, Colombe, vous ne me reverrez plus. Votre frère Ascanio, moins soupçonné et moins surveillé que moi, viendra vous voir et veillera sur vous ; c'est lui que je charge de transformer cette chambre d'ouvrier en cellule de religieuse. Au moment donc où je vous quitte, retenez bien mes paroles : vous avez fait, confiante et courageuse enfant, tout ce que vous aviez à faire ; le reste maintenant me regarde. Nous n'avons plus qu'à laisser agir la Providence, Co-

lombe. Or, écoutez-moi. Quoi qu'il arrive, songez-y : dans quelque situation désespérée que vous paraissiez être ou que vous soyez réellement, lors même qu'aux pieds des autels vous n'auriez plus qu'à dire le terrible « Oui » qui vous unirait à jamais au comte d'Orbec, ne doutez pas de votre ami, Colombe ; ne doutez pas de votre père, mon enfant ; comptez sur Dieu et sur nous ; j'arriverai à temps, j'en réponds. Aurez-vous cette foi et cette fermeté ? dites, l'aurez-vous ?

— Oui, dit la jeune fille d'une voix assurée.

— C'est bien, reprit Cellini, adieu ; maintenant je vous laisse dans votre petite solitude ; quand tout le monde sera endormi, Ascanio viendra vous apporter tout ce qu'il vous faut. Adieu, Colombe.

Il tendit la main à Colombe, mais la jeune fille lui présenta son front comme elle avait l'habitude de faire à son père. Benvenuto tressaillit, mais passant la main devant ses yeux et maîtrisant à la fois les pensées qui se pressaient dans son esprit et les passions qui bouillonnaient dans son cœur, il déposa sur ce front pur le plus paternel des baisers, murmurant à demi-voix :

— Adieu, chère fille de Stéphana.

Et il redescendit promptement vers Ascanio, qui l'attendait, et tous deux allèrent rejoindre paisiblement les ouvriers, qui ne mangeaient plus, mais qui buvaient encore.

Une nouvelle vie, étrange, inouie, commença alors pour Colombe, et elle s'en arrangea comme d'une existence de reine.

Voici comment fut meublée la chambre aérienne.

Elle avait déjà, comme on le sait, un lit et une table ; Ascanio y ajouta une chaise basse en velours, une glace de Venise, une bibliothèque composée de livres de piété que désigna elle-même Colombe, un crucifix, merveille de ciselure, enfin un flacon d'argent, aussi du maître, et dont chaque nuit on renouvelait les fleurs.

C'était tout ce que pouvait contenir la coque blanche qui recélait tant d'innocence et de grâce.

Colombe dormait ordinairement le jour : Ascanio le lui avait conseillé, de peur qu'un mouvement involontaire ne la trahît ; elle s'éveillait avec la lueur des étoiles et le chant des rossignols, s'agenouillait sur son lit, devant son crucifix, et restait longtemps absorbée dans une fervente prière ; puis elle faisait sa toilette, peignait ses beaux et longs cheveux, et rêvait. Alors une échelle se posait contre la statue, et Ascanio venait frapper à la petite porte. Si la toilette de Colombe était achevée, elle ouvrait à son ami, qui restait auprès d'elle jusqu'à minuit. A minuit, si le temps était beau, Colombe descendait : Ascanio rentrait au Grand-Nesle et dormait quelques heures tandis que Colombe faisait sa promenade nocturne, en recommençant les songes de son allée, plus voisins désormais de la réalité. Au bout de deux heures, la blanche apparition rentrait dans son coquet refuge, où elle attendait le jour en respirant les fleurs qu'elle venait de cueillir pour parfumer son doux nid, et en écoutant chanter les rossignols du Petit-Nesle et les coqs du Pré-aux-Clercs.

Un peu avant l'aube, Ascanio revenait voir sa

fiancée et lui apportait ses provisions du jour, adroitement dérobées à dame Ruperte, grâce à la complicité de Cellini. Alors commençaient de bonnes et ravissantes causeries, souvenirs d'amants, projets d'époux. Quelquefois aussi Ascanio restait silencieusement en contemplation devant son idole, et Colombe se laissait regarder en lui souriant. Souvent, quand ils se quittaient, ils n'avaient pas prononcé une seule parole ; mais c'était alors même qu'ils s'étaient plus parlé. Chacun d'eux n'avait-il pas dans le cœur tout ce que l'autre eût pu lui dire, plus ce que le cœur ne dit pas et que Dieu lit !

La douleur et la solitude dans le jeune âge ont cela de bon, qu'en faisant l'âme meilleure et plus grande, elles la conservent aussi fraîche. Colombe, la vierge fière et digne, était en même temps une jeune fille gaie et folle ; il y avait donc, outre les jours où on rêvait, les jours où l'on riait, les jours où l'on jouait comme des enfants, et chose étonnante ! ce n'étaient pas ces jours ou plutôt ces nuits, — car, comme on le sait, les jeunes gens avaient interverti l'ordre de la nature, — ce n'étaient pas ces jours qui passaient le plus vite. L'amour, comme toute chose rayonnante, a besoin d'ombre pour mieux briller.

Jamais un mot d'Ascanio n'effraya la timide et pure enfant qui l'appelait son frère. Ils étaient seuls, ils s'aimaient ; mais justement parce qu'ils étaient seuls, ils sentaient mieux la présence de Dieu, dont ils voyaient de plus près le ciel, et justement parce qu'ils s'aimaient, ils respectaient leur amour comme une divinité.

Dès que l'aurore commençait à dorer faiblement les toits des maisons, Colombe, à grand regret, renvoyait son ami, mais comme Juliette renvoyait Roméo, en le rappelant dix fois. L'un ou l'autre avait toujours oublié quelque chose de bien important ; cependant il fallait partir à la fin, et Colombe, jusqu'au moment où, vers midi, elle remettait son cœur à Dieu et s'endormait du sommeil des anges, restait seule à rêver, écoutait à la fois les pensées qui murmuraient dans son cœur et les petits oiseaux qui s'éveillaient en chantant sous les tilleuls de son ancien jardin. Il va sans dire qu'en se retirant Ascanio emportait l'échelle.

Pour ces petits oiseaux, elle émiettait chaque matin du pain à l'entrée de la bouche de la statue ; les hardis pillards venaient chercher ce pain, et vite ils s'envolaient d'abord ; mais ils s'apprivoisèrent peu à peu. Les oiseaux comprennent les âmes des jeunes filles, ailées comme eux. Ils restaient donc longtemps et payaient en chansons le repas que leur donnait Colombe. Il y eut même un chardonneret audacieux qui se hasarda dans l'intérieur de la chambre et qui s'habitua à venir manger dans la main de la jeune fille, le matin et le soir. Puis, comme les nuits commençaient à devenir fraîches, une nuit il se laissa prendre par la jeune prisonnière, qui le mit dans son sein, où il dormit jusqu'au jour malgré la visite d'Ascanio, malgré la promenade de Colombe. Le captif volontaire ne manqua pas de revenir le lendemain et tous les autres soirs. A l'aube il se mettait à chanter. Colombe alors le prenait, le donnait à baiser à Ascanio, et lui rendait la liberté.

Ainsi se passait l'existence de Colombe dans la tête de la statue.

Deux événements en troublèrent seuls le cours paisible ; ces deux événements furent les deux visites domiciliaires du prévôt. Une fois Colombe se réveilla en sursaut en entendant la voix de son père ; ce n'était pas un rêve : il était là dans le jardin au-dessous d'elle, et Benvenuto lui disait :

— Vous demandez ce que c'est que ce colosse, monsieur d'Estourville ? C'est la statue de Mars que Sa Majesté le roi François Ier a eu la bonté de me commander pour Fontainebleau. Un petit bijou de soixante pieds, comme vous voyez, rien que cela !

— C'est fort grandiose et fort beau, répondit messire d'Estourville ; mais passons, ce n'est pas cela que je viens chercher.

— Ce serait trop facile à trouver.

Et ils passèrent.

Colombe, à genoux, les bras étendus, avait envie de crier à son père : « Mon père, mon père, je suis ici ! » Le vieillard cherchait sa fille, il la pleurait peut-être ; mais la pensée du comte d'Orbec, mais les projets odieux de Mme d'Étampes, mais le souvenir de la conversation qu'avait entendue Ascanio paralysèrent son élan. Aussi cette sensation ne lui vint-elle même point à la seconde visite, quand la voix du hideux comte se mêla à celle du prévôt.

— Voilà une étrange statue, et faite comme une maison ! disait d'Orbec arrêté aux pieds du colosse. Si elle résiste à l'hiver, les hirondelles pourront y bâtir leur nid au printemps.

Le matin même de ce jour où la seule voix de son

fiancé causa une si grande terreur à Colombe, Ascanio lui avait apporté une lettre de Cellini.

« Mon enfant, disait Benvenuto, je suis obligé de partir, mais soyez tranquille, je laisse tout préparé pour votre délivrance et votre bonheur. Une parole du roi me garantit le succès, et, vous le savez, le roi n'a jamais manqué à sa parole. Dès aujourd'hui, votre père va s'absenter aussi. Ne désespérez pas. J'ai eu maintenant tout le temps qu'il me fallait. Je vous le dis donc encore, chère fille, fussiez-vous sur le seuil de l'église, fussiez-vous agenouillée devant l'autel et prête à prononcer les paroles qui lient à jamais, laissez faire la fatalité ; la Providence, je vous le jure, interviendra à temps.

« Adieu.

« Votre père,

« BENVENUTO CELLINI. »

Cette lettre, qui remplit de joie Colombe en ravivant ses espérances, eut le malheureux effet d'inspirer aux pauvres enfants une sécurité dangereuse. La jeunesse ne connaît pas les sentiments modérés ; elle saute du désespoir à l'extrême confiance ; pour elle le ciel est toujours ou gros de tempêtes ou resplendissant d'azur. Rassurés doublement et par l'absence du prévôt et par la lettre de Cellini, ils négligèrent dès lors les précautions, donnèrent plus à l'amour et moins à la prudence. Colombe ne veillait plus avec autant de soin sur ses mouvements et fut aperçue de Perrine, qui ne vit, par bonheur, en elle que le moine bourru. Ascanio alluma la lampe sans

tirer les rideaux, et la lumière fut aperçue par dame Ruperte. Le double récit des deux commères éveilla la curiosité de Jacques Aubry, et l'indiscret écolier, pareil à l'Horace de l'*École des Femmes*, alla tout révéler, juste à celui à qui il eût fallu tout taire. On connaît le résultat de cette confidence.

Revenons donc à l'hôtel d'Étampes.

Quand on demanda à Marmagne comment il était arrivé à cette précieuse découverte, il ne voulut rien dire et fit le mystérieux. La vérité était trop simple et laissait trop peu d'honneur à sa pénétration : il aima mieux donner à entendre que c'était à force de ruses et de luttes qu'il en était arrivé aux magnifiques résultats dont on s'étonnait. La duchesse, comme nous l'avons dit, était radieuse ; elle allait, venait, interrogeait le vicomte ; on la tenait donc enfin, la petite rebelle, qui avait causé tant d'alarmes ! Mme d'Étampes voulait aller elle-même à l'hôtel de Nesle, s'assurer du bonheur de ses amis. D'ailleurs, après ce qui était arrivé, après la fuite ou plutôt l'enlèvement de Colombe, on ne pouvait plus laisser la jeune fille au Petit-Nesle. La duchesse s'en chargerait ; elle l'amènerait à l'hôtel d'Étampes ; elle saurait bien l'y garder, elle, mieux que n'avaient fait duègne et fiancé ; elle l'y garderait comme une rivale, et Colombe, comme on le voit, serait bien gardée.

La duchesse fit approcher sa litière.

— La chose est restée à peu près secrète, dit Mme d'Étampes au prévôt. Vous, d'Orbec, vous n'êtes pas homme, n'est-ce pas, à vous préoccuper d'une escapade d'enfant ? Ainsi, je ne vois pas ce

qui empêcherait le mariage d'avoir lieu et nos projets de tenir.

— Oh ! madame, fit en s'inclinant messire d'Estourville enchanté.

— Aux mêmes conditions, n'est-ce pas, duchesse ? dit d'Orbec.

— Sans doute, aux mêmes conditions, mon cher comte. Quant au Benvenuto, continua la duchesse, coupable ou complice d'un rapt infâme, soyez tranquille, cher vicomte, nous vous en vengerons en nous en vengeant.

— Mais on me disait, madame, reprit Marmagne, que le roi, dans son enthousiasme artistique, avait pris avec lui, dans le cas où la fonte de son Jupiter réussirait, de tels engagements qu'il n'aurait plus qu'à souhaiter pour voir ses souhaits accomplis.

— Soyez tranquille, c'est là où je le guette, répondit la duchesse ; je lui ménage pour ce jour-là une surprise à laquelle il ne s'attend pas. Ainsi reposez-vous sur moi et laissez-moi tout mener.

C'est ce qu'il y avait de mieux à faire ; il y avait longtemps que la duchesse ne s'était montrée aussi empressée, aussi active, aussi charmante. Sa joie éclatait malgré elle. Elle envoya en hâte le prévôt chercher ses hoquetons, et bientôt le prévôt, d'Orbec et Marmagne, précédés de sergents d'armes, arrivèrent à la porte de l'hôtel de Nesle, suivis à distance par Mme d'Étampes, qui, toute frémissante d'impatience et la tête sans cesse hors de sa litière, attendit sur le quai.

C'était l'heure du dîner des ouvriers, et Ascanio, Pagolo, le petit Jehan et les femmes, se trouvaient

seuls pour le moment au Grand-Nesle. On n'attendait Benvenuto que le lendemain soir ou le surlendemain au matin. Ascanio, qui reçut les visiteurs, crut à une troisième visite domiciliaire, et, comme il avait reçu à ce sujet des ordres très positifs du maître, il n'opposa aucune résistance et les reçut au contraire avec la plus grande politesse.

Le prévôt, ses amis et ses gens, allèrent droit à la fonderie.

— Ouvrez-nous cette porte, dit d'Estourville à Ascanio.

Le cœur du jeune homme se serra de je ne sais quel terrible pressentiment. Cependant il pouvait se tromper, et comme la moindre hésitation était faite pour donner des soupçons, il remit sans sourciller la clef au prévôt.

— Prenez cette grande échelle, dit le prévôt à ses hoquetons.

Les hoquetons obéirent, et guidés par messire d'Estourville, marchèrent droit à la statue. Arrivé là, le prévôt dressa lui-même l'échelle et s'apprêta à monter ; mais Ascanio, pâle de courroux et de terreur, posa le pied sur le premier échelon.

— Que prétendez-vous, messieurs ? s'écria-t-il ; cette statue est le chef-d'œuvre du maître ; la garde de cette statue m'est confiée, et le premier qui portera la main sur elle, pour quelque chose que ce soit, celui-là, je vous en préviens, est un homme mort !

Et il tira de sa ceinture un poignard mince et affilé, mais si parfaitement trempé que la lame, d'un seul coup, perçait un écu d'or.

Le prévôt fit un signe et ses hoquetons s'avancèrent contre Ascanio, la pique haute. Ascanio fit une résistance désespérée et blessa deux hommes ; mais il ne pouvait rien, seul contre huit, sans compter le prévôt, Marmagne et d'Orbec. Il lui fallut céder au nombre ; il fut terrassé, garrotté, bâillonné, et le prévôt se mit à gravir l'échelle, suivi, de peur de surprise, par deux de ses sergents.

Colombe avait tout vu et tout entendu ; son père la trouva évanouie : en voyant tomber Ascanio, elle l'avait cru mort.

Saisi à cette vue de colère, plutôt encore que d'inquiétude, le prévôt chargea brusquement Colombe sur sa robuste épaule et redescendit ; puis tous retournèrent au quai, les sergents d'armes entraînant Ascanio, que d'Orbec regardait avec attention. Pagolo vit passer son camarade et ne bougea point. Le petit Jehan était disparu. Scozzone seule, ne comprenant rien à ce qui se passait, essaya de barrer la porte en criant :

— Qu'est-ce que cette violence, messieurs ? Pourquoi entraîner Ascanio ? Quelle est cette femme ?

Mais en ce moment le voile qui couvrait le visage de Colombe se dérangea, et Scozzone reconnut le modèle de la statue d'Hébé.

Elle se rangea alors pâle de jalousie et laissa passer, sans plus dire une seule parole, le prévôt, ses amis, ses gens et ceux qu'ils emmenaient.

— Qu'est-ce que cela signifie, et pourquoi avez-vous maltraité ce jeune homme ? dit Mme d'Étampes en voyant Ascanio garrotté, pâle et tout sanglant ; déliez-le ! déliez-le !

— Madame, dit le prévôt, ce jeune homme nous a opposé une résistance désespérée : il a blessé deux de mes hommes ; il est complice de son maître, sans doute, et il me paraît urgent de le conduire en lieu sûr.

— Puis, dit d'Orbec à demi-voix à la duchesse, il ressemble si fort au page italien que j'ai vu chez vous et qui a assisté à toute notre conversation, que s'il n'avait un autre costume et s'il ne parlait la langue que vous m'aviez assuré qu'il n'entendait pas, sur l'honneur ! madame la duchesse, je jurerais que c'est lui.

— Vous avez raison, monsieur le prévôt, dit vivement la duchesse d'Étampes, revenant sur l'ordre qu'elle avait donné de rendre la liberté à Ascanio ; vous avez raison, ce jeune homme peut être dangereux. Assurez-vous donc de lui.

— Au Châtelet, le prisonnier, dit le prévôt.

— Et nous, dit la duchesse, aux côtés de laquelle on avait placé Colombe toujours évanouie ; nous, messieurs, à l'hôtel d'Étampes !

Un instant après, le galop d'un cheval retentit sur le quai.

C'était le petit Jehan qui courait à toute bride annoncer à Cellini ce qui venait de se passer à l'hôtel de Nesle.

Quant à Ascanio, il entra au Châtelet sans avoir vu la duchesse et sans savoir la part qu'elle venait de prendre à l'événement qui ruinait toutes ses espérances.

X

DEUX RIVALES

Mme D'ÉTAMPES, qui depuis qu'elle avait entendu parler de Colombe désirait tant la voir, était enfin servie à souhait : la pauvre enfant était là devant elle évanouie.

Aussi, pendant toute la route, la jalouse duchesse ne cessa-t-elle de la regarder. Ses yeux, ardents de colère en la voyant si belle, détaillaient chacune de ses beautés, analysaient chacun de ses traits, comptaient une à une toutes les perfections de la pâle jeune fille maintenant en son pouvoir et sous sa main. Elles étaient donc en présence, ces deux femmes qui aspiraient à un même amour et qui se disputaient un même cœur. L'une haineuse et toute-puissante, l'autre faible mais aimée ; l'une avec son éclat, l'autre avec sa jeunesse ; l'une avec sa passion, l'autre avec son innocence. Toutes deux séparées par tant d'obstacles se rencontraient et se heurtaient à la fin, et la robe de velours de la duchesse pesait, en la froissant, sur la simple robe blanche de Colombe.

Tout évanouie qu'était Colombe, Anne n'était pas la moins pâle des deux. Sans doute cette muette

contemplation désespérait son orgueil et détruisait ses espérances ; car tandis que, comme malgré elle, elle murmurait : « On ne m'avait pas trompée ; elle est belle, très belle ! » sa main qui tenait la main de Colombe la serra si convulsivement que la jeune fille, tirée de son évanouissement par la douleur, revint à elle, et ouvrit ses grands yeux en disant :

— Ah ! madame, vous me faites mal.

Aussitôt que Mme d'Étampes vit se rouvrir les yeux de Colombe, elle lâcha sa main.

Mais la perception de la douleur avait en quelque sorte précédé chez la jeune fille le retour de ses facultés intellectuelles. Après avoir poussé ce cri plutôt que prononcé ces paroles, elle resta donc quelques secondes encore regardant la duchesse avec étonnement, et ne pouvant parvenir à rassembler ses idées. Enfin après un instant d'examen :

— Qui êtes-vous donc, madame, dit-elle, et où m'emmenez-vous ainsi ?

Puis, tout à coup, se reculant :

— Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes la duchesse d'Étampes ! je me souviens, je me souviens !

— Taisez-vous, reprit Anne impérieusement. Taisez-vous ; tout à l'heure nous serons seules, et vous pourrez vous étonner et vous écrier tout à votre aise.

Ces paroles furent accompagnées d'un regard dur et hautain ; mais ce fut le sentiment de sa propre dignité et non ce regard qui imposa silence à Colombe. Elle se renferma donc jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'hôtel d'Étampes dans un silence absolu, et arrivée là, sur un signe de la duchesse, elle la suivit dans son oratoire.

Quand les deux rivales se trouvèrent seules ainsi et face à face, elles se toisèrent mutuellement sans rien se dire pendant une ou deux minutes, mais avec deux expressions de visage bien différentes : Colombe était calme, car son espoir dans la Providence et sa confiance en Benvenuto la soutenaient ; Anne était furieuse de cette tranquillité, mais cette fureur, quoique exprimée par le bouleversement de ses traits, n'éclatait point encore, car elle comptait sur sa toute-puissante volonté et sur son pouvoir pour briser cette faible créature.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Eh bien ! ma jeune amie, lui dit-elle d'un ton qui, malgré la douceur des paroles, ne laissait pas de doute sur l'amertume de la pensée, vous voilà donc rendue enfin à l'autorité paternelle ! C'est bien, mais laissez-moi vous faire avant tout mes compliments sur votre bravoure : vous êtes... hardie pour votre âge, mon enfant.

— C'est que j'ai Dieu pour moi, madame, répondit Colombe avec simplicité.

— De quel dieu parlez-vous, mademoiselle ? Ah ! du dieu Mars, sans doute, répondit la duchesse d'Étampes avec un de ces clignements d'yeux impertinents dont elle avait si souvent occasion de faire usage à la cour.

— Je ne connais qu'un seul Dieu, madame ; le Dieu bon, protecteur, éternel, le Dieu qui recommande la charité dans la fortune et l'humilité dans la grandeur. Malheur à ceux qui ne reconnaissent pas le Dieu dont je parle, car un jour lui à son tour ne les reconnaîtra pas.

— Bien, mademoiselle, bien ! dit la duchesse. — La situation est heureuse pour faire de la morale, et je vous féliciterais de l'à-propos si je n'aimais mieux croire que vous voulez faire excuser votre impudeur par votre impudence.

— En vérité, madame, répondit Colombe sans aucune aigreur, mais en haussant imperceptiblement les épaules, je ne cherche point à m'excuser devant vous, ignorant encore en vertu de quel droit vous m'accuseriez. Quand mon père m'interrogera, je lui répondrai avec respect et douleur. S'il me fait des reproches, je tâcherai de me justifier ; mais jusque-là, madame la duchesse, souffrez que je me taise.

— Je comprends, ma voix vous importune, et vous préféreriez, n'est-ce pas, rester seule avec votre pensée pour songer à l'aise à celui que vous aimez ?

— Aucun bruit, si importun qu'il soit, ne peut m'empêcher de songer à lui, madame, surtout lorsqu'il est malheureux.

— Vous osez donc avouer que vous l'aimez ?

— C'est la différence qu'il y a entre nous, madame : vous l'aimez, vous, sans oser l'avouer.

— L'imprudente, s'écria la duchesse d'Étampes, je crois qu'elle me brave !

— Hélas ! non, répondit avec douceur Colombe, je ne vous brave pas, je vous réponds seulement parce que vous me forcez de vous répondre. Laissez-moi seule avec ma pensée, et je vous laisserai seule avec vos projets.

— Eh bien ! puisque tu m'y contrains, enfant,

puisque tu te crois assez forte pour lutter avec moi, puisque tu avoues ton amour, j'avouerai le mien ; mais en même temps que mon amour j'avouerai ma haine. Oui, j'aime Ascanio, et je te hais ! Après tout, pourquoi feindre avec toi, la seule avec qui je puisse tout dire, car tu es la seule, quelque chose que tu dises, que l'on ne croira pas : oui, j'aime Ascanio.

— Alors je vous plains, madame, répondit doucement Colombe, car Ascanio m'aime.

— Oui, c'est vrai, Ascanio t'aime ; mais par la séduction si je puis, par un mensonge s'il le faut, par un crime s'il est nécessaire, je te déroberai cet amour, entends-tu. Je suis Anne d'Heilly, duchesse d'Étampes.

— Ascanio aimera, madame, celle qui l'aimera le mieux.

— Oh ! mais écoutez-la donc ! s'écria la duchesse, exaspérée de tant de confiance. Ne croirait-on pas que son amour est unique au monde, et que nul autre ne peut lui être comparé !

— Je ne dis pas cela, madame. Puisque j'aime ainsi, un autre cœur peut aimer de même ; seulement, je doute que ce cœur soit le vôtre.

— Et que feras-tu donc bien pour lui, voyons, toi qui te vantes de cet amour auquel le mien ne saurait atteindre ? Que lui as-tu sacrifié jusqu'à présent ? l'obscurité de ta vie, l'ennui de la solitude ?

— Non, madame, mais ma tranquillité.

— A quoi l'as-tu préféré ? au ridicule amour du comte d'Orbec ?

— Non, madame, mais à mon obéissance filiale.

— Qu'as-tu à lui donner, toi ? Peux-tu le faire riche, puissant, redouté ?

— Non, madame, mais j'espère le rendre heureux.

— Oh ! moi, dit la duchesse d'Étampes, moi, c'est bien autre chose, et je fais bien davantage ; moi, c'est la tendresse d'un roi que je lui immole ; ce sont des richesses, des titres, des honneurs, que je mets à ses pieds ; c'est un royaume à gouverner que je lui apporte.

— Oui, c'est vrai, dit Colombe en souriant, votre amour lui donne tout ce qui n'est pas l'amour.

— Assez, assez de cette injurieuse comparaison ! s'écria avec violence la duchesse, qui se sentait perdre pas à pas le terrain.

Alors il se fit un instant de silence que Colombe parut soutenir sans embarras, tandis que Mme d'Étampes ne dissimulait le sien qu'à l'aide d'une colère visible. Cependant ses traits se détendirent peu à peu, une expression plus douce s'épanouit sur son visage, qu'un rayon de bienveillance vraie ou factice commença d'éclairer doucement et par degrés. Enfin elle revint la première à ce combat que son orgueil ne voulait clore à toute force que par un triomphe.

— Voyons, Colombe, dit-elle d'un ton presque affectueux, si l'on te disait : « Sacrifie ta vie pour lui », que ferais-tu ?

— Oh ! je la donnerais avec ivresse !

— Moi de même ! s'écria la duchesse avec un accent qui prouvait, sinon la sincérité du sacrifice, au moins la violence de l'amour. Mais votre honneur, continua-t-elle, le sacrifieriez-vous comme votre vie ?

— Si par mon honneur vous entendez ma réputation, oui ; si par mon honneur vous entendez ma vertu, non.

— Comment ! n'êtes-vous donc pas à lui ? n'est-il donc pas votre amant ?

— Il est mon fiancé, madame, voilà tout.

— Oh ! elle ne l'aime pas, reprit la duchesse, elle ne l'aime pas ! elle lui préfère l'honneur, un mot.

— Et si l'on vous disait, madame, reprit Colombe, irritée en dépit de sa douceur, si l'on vous disait à vous : « Renonce pour lui à tes titres, à ta grandeur ; immole-lui le roi, non pas en secret, la chose serait trop facile, mais publiquement » ; si l'on vous disait : « Anne d'Heilly, duchesse d'Étampes, quitte pour son obscur atelier de ciseleur ton palais, tes richesses, tes courtisans » ?

— Je refuserais dans son intérêt même, reprit la duchesse, comme s'il lui était impossible de mentir sous le regard pénétrant et profond dont la couvrait sa rivale.

— Vous refuseriez ?

— Oui.

— Ah ! elle ne l'aime pas ! s'écria Colombe : elle lui préfère les honneurs, des chimères !

— Mais quand je vous dis que c'est pour lui que je veux garder mon rang ! reprit la duchesse, exaspérée du nouveau triomphe de sa rivale ; quand je vous dis que c'est pour le lui faire partager que je veux conserver mes honneurs ! Tous les hommes aiment cela tôt ou tard.

— Oui, répondit Colombe en souriant ; mais Ascanio n'est pas un de tous ces hommes.

— Taisez-vous ! s'écria pour la seconde fois Anne furieuse et frappant du pied.

Ainsi la rusée et puissante duchesse n'avait pu prendre le dessus sur cette fille qu'elle croyait terrifier rien qu'en élevant la voix. A ses interrogatoires courroucés ou ironiques, Colombe avait toujours répondu avec un calme et une modestie qui déconcertaient Mme d'Étampes. La duchesse sentit bien que l'aveugle impulsion de sa haine lui avait fait faire fausse route. Elle changea donc de tactique : elle n'avait compté à vrai dire ni sur tant de beauté ni sur tant d'esprit, et ne pouvant faire plier sa rivale, elle résolut de la surprendre.

De son côté, Colombe, comme on l'a vu, n'avait point été autrement effrayée par la double explosion de colère échappée à Mme d'Étampes ; seulement, elle s'était renfermée dans un silence froid et digne. Mais la duchesse, en vertu du nouveau plan qu'elle venait d'adopter, se rapprocha avec un sourire tout charmant, et lui prit affectueusement la main.

— Pardonnez-moi, mon enfant, lui dit-elle, mais je crois que je me suis emportée : il ne faut pas m'en vouloir ; vous avez tant d'avantages sur moi qu'il est bien naturel que j'en sois jalouse. Hélas ! vous me trouvez sans doute comme toutes les autres, une méchante femme ! Mais, en vérité, c'est ma destinée qui est méchante et non pas moi. Pardonnez-moi donc ; ce n'est pas une raison, parce que nous nous sommes rencontrées toutes deux à aimer Ascanio, pour nous haïr l'une l'autre. Vous, d'ailleurs, qu'il aime uniquement, c'est votre devoir d'être indulgente. Soyons sœurs, voulez-vous ? causons ensem-

ble à cœur ouvert, et je vais prendre à tâche d'effacer de votre esprit l'impression fâcheuse que ma colère insensée y a laissée peut-être.

— Madame ! fit Colombe avec réserve et en retirant sa main par un mouvement de répulsion instinctive.

Puis elle ajouta :

— Parlez, je vous écoute.

— Oh ! répondit Mme d'Étampes d'un air enjoué et comme si elle comprenait parfaitement cette réserve de la jeune fille, soyez tranquille, petite sauvage, je ne vous demande pas votre amitié sans vous offrir une garantie. Tenez, pour que vous sachiez bien qui je suis, pour que vous me connaissiez comme je me connais moi-même, je vais vous dire en deux mots ma vie. Mon cœur ne ressemble guère à mon histoire, allez ! et l'on nous calomnie souvent, nous autres pauvres femmes qu'on appelle de grandes dames. Ah ! l'envie a bien tort de médire de nous quand ce serait à la pitié de nous plaindre. Ainsi, vous, par exemple, mon enfant, comment me jugez-vous ? — soyez franche. — Comme une femme perdue, n'est-ce pas ?

Colombe fit un mouvement qui indiquait l'embarras qu'elle éprouvait à répondre à une pareille question.

— Mais si l'on m'a perdue, continua Mme d'Étampes, est-ce de ma faute, enfin ? Vous qui avez eu du bonheur, Colombe, ne méprisez pas trop celles qui ont souffert ; vous qui avez jusqu'ici vécu dans une chaste solitude, ne sachez jamais ce que c'est que d'être élevée pour l'ambition ; car à celles qu'on

destine à cette torture, comme aux victimes qu'on parait de fleurs, on ne montre de la vie que le côté brillant. Il ne s'agit pas d'aimer, il s'agit de plaire. C'est ainsi, dès ma jeunesse, que mes pensées ne devaient tendre qu'à séduire le roi ; cette beauté que Dieu donne à la femme pour qu'elle l'échange contre un amour vrai, ils m'ont forcée de l'échanger contre un titre : d'un charme ils ont fait un piège. — Eh bien ! dites-moi, Colombe, que voulez-vous que devienne une pauvre enfant, prise à l'âge où elle ignore encore ce que c'est que le bien et le mal, et à qui l'on dit : « Le bien, c'est le mal ; le mal, c'est le bien » ? Aussi, voyez-vous, quand les autres désespèrent de moi, moi je ne désespère pas. Dieu me pardonnera peut-être, car personne n'était à mes côtés pour m'avertir de lui. Que vouliez-vous que je fisse ainsi isolée, faible, sans appui ? La ruse et la tromperie ont été dès lors toute mon existence. Cependant je n'étais pas faite pour ce rôle affreux, et la preuve, voyez-vous, c'est que j'ai aimé Ascanio ; et la preuve, c'est qu'en sentant que je l'aimais, je me suis trouvée heureuse et honteuse à la fois. Maintenant, dites-moi, chère et pure enfant, me comprenez-vous ?

— Oui, répondit naivement Colombe, trompée par cette fausse bonne foi qui mentait avec l'apparence de la vérité.

— Alors vous aurez donc pitié de moi, s'écria la duchesse. Vous me laisserez aimer Ascanio de loin, toute seule, sans espoir ; et ainsi je ne serai pas votre rivale, puisqu'il ne m'aimera pas lui ; et alors en revanche, moi qui connais ce monde, ses ruses,

ses pièges, ses tromperies, moi je remplacerai la mère que vous avez perdue, moi je vous guiderai, moi je vous sauverai. Maintenant, vous voyez bien que vous pouvez vous fier à moi, car maintenant vous savez ma vie. Une enfant au cœur de laquelle on fait germer des passions de femme, c'est là tout mon passé. Mon présent, vous le voyez : c'est la honte d'être publiquement la maîtresse d'un roi. Mon avenir, c'est mon amour pour Ascanio, non pas le sien, car vous l'avez dit vous-même, et je me l'étais déjà dit bien souvent, Ascanio ne m'aimera jamais ; mais justement parce que cet amour restera pur, il m'épurera. A présent c'est à votre tour de parler, d'être franche, de tout me dire. Racontez-moi votre histoire, chère enfant.

— Mon histoire, madame, est bien courte, et surtout bien simple, répondit Colombe ; elle se résume dans trois amours. J'ai aimé, j'aime et j'aimerai : Dieu, mon père, Ascanio. Seulement, dans le passé, mon amour pour Ascanio que je n'avais pas encore rencontré, c'était un rêve ; dans le présent, c'est une souffrance ; dans l'avenir, c'est un espoir.

— Fort bien, dit la duchesse, comprimant la jalousie dans son cœur et les larmes dans ses yeux ; mais ne soyez pas confiante à demi, Colombe. Qu'allez-vous faire maintenant ? Comment lutter, vous, pauvre enfant, contre deux volontés aussi puissantes que celles de votre père et du comte d'Orbec ? Sans compter que le roi vous a vue et vous aime.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Colombe.

— Mais comme cette passion était l'ouvrage de la duchesse d'Étampes, votre rivale, Anne d'Heilly,

votre amie, vous en délivrera ; ne nous occupons donc pas du roi ; mais reste votre père, reste le comte. Leur ambition n'est pas aussi facile à dérouter que la tendresse banale de François Ier.

— Oh ! ne soyez pas bonne à demi, s'écria Colombe ; sauvez-moi des autres comme vous me sauvez du roi.

— Je ne sais qu'un moyen, dit la duchesse d'Étampes, paraissant réfléchir.

— Lequel ? demanda Colombe.

— Mais vous vous effraierez, vous ne voudrez pas le suivre.

— Oh ! s'il ne faut que du courage, parlez.

— Venez là et écoutez-moi, dit la duchesse en attirant affectueusement Colombe sur un pliant près de son fauteuil, et en lui passant la main autour de la taille. Surtout, ne vous effrayez pas aux premiers mots que je vais vous dire.

— C'est donc bien effrayant ? demanda Colombe.

— Vous êtes d'une vertu rigide et sans tache, chère petite, mais nous vivons, hélas ! dans un temps et dans un monde où cette innocence charmante n'est qu'un danger de plus, car elle vous livre sans défense à vos ennemis, que vous ne pouvez combattre avec les armes dont ils se servent pour vous attaquer. Eh bien ! faites un effort sur vous-même, descendez des hauteurs de votre rêve, et abaissez-vous au niveau de la réalité. Vous disiez tout à l'heure que vous sacrifieriez à Ascanio votre réputation. Je ne vous en demande pas tant, immolez-lui seulement l'apparence de la fidélité à son amour. Essayer de lutter seule et faible contre votre destin ;

rêver, vous, fille de gentilhomme, un mariage avec un apprenti orfèvre, c'est folie ! Tenez, croyez-en les conseils d'une amie sincère : ne leur résistez pas, laissez-vous conduire, restez dans votre cœur la fiancée pure, la femme d'Ascanio, et donnez votre main au comte d'Orbec. Que vous portiez son nom, c'est là ce qu'exigent ses projets ambitieux ; mais une fois la comtesse d'Orbec, vous déjouerez facilement ses projets infâmes, car vous n'aurez qu'à élever la voix et à vous plaindre. Tandis que maintenant, qui vous donnera raison dans votre lutte ? Personne ; moi-même je ne puis vous aider contre l'autorité légitime d'un père, tandis que s'il ne fallait que déjouer les calculs de votre mari, vous me verriez à l'œuvre. Réfléchissez à cela. Pour rester votre maîtresse, obéissez ; pour devenir indépendante, faites semblant d'abandonner votre liberté. Alors, forte de cette pensée qu'Ascanio est votre époux légitime, et qu'une union avec tout autre n'est qu'un sacrilège, vous ferez ce que vous dictera votre cœur, et votre conscience se taira, et le monde, aux yeux duquel les apparences seront sauvées, vous donnera raison.

— Madame ! madame ! murmura Colombe en se levant et en se raidissant contre le bras de la duchesse, qui essayait de la retenir ; je ne sais pas si je vous comprends bien, mais il me semble que vous me conseillez une infamie !

— Vous dites ? s'écria la duchesse.

— Je dis que la vertu n'est pas si subtile, madame ; je dis que vos sophismes me font honte pour vous ; je dis que sous l'apparente amitié dont votre

haine se couvre, je vois le piège que vous me tendez. Vous voulez me déshonorer aux yeux d'Ascanio, n'est-ce pas ? parce que vous savez qu'Ascanio n'aimera jamais ou cessera d'aimer la femme qu'il méprise ?

— Eh bien ! oui ! dit la duchesse en éclatant ; car je suis lasse à la fin de porter le masque ! Ah ! tu ne veux pas tomber dans le piège que je te tends, dis-tu ! eh bien ! tu tomberas dans l'abîme où je te pousse ! Écoute donc ceci : que ta volonté y soit ou non, tu épouseras d'Orbec !

— En ce cas, la violence dont je serai victime m'excusera, et tout en cédant, si pourtant je cède, je n'aurai pas profané la religion de mon cœur.

— Ainsi, tu essaieras de lutter ?

— Par tous les moyens qui sont en la puissance d'une pauvre fille. Je vous en avertis, je dirai « Non » jusqu'au bout. Vous mettrez ma main dans la main de cet homme, je dirai « Non ! » Vous me traînerez devant l'autel, je dirai « Non ! » Vous me forcerez de m'agenouiller en face du prêtre, et en face du prêtre je dirai « Non ! »

— Qu'importe ! Ascanio croira que tu as accepté le mariage que tu auras subi.

— Aussi j'espère bien ne pas le subir, madame.

— Sur qui comptes-tu donc pour te secourir ?

— Sur Dieu là-haut, et sur un homme en ce monde.

— Mais puisque cet homme est prisonnier !

— Cet homme est libre, madame.

— Quel est donc cet homme alors ?

— Benvenuto Cellini.

La duchesse grinça des dents en entendant prononcer le nom de celui qu'elle tenait pour son plus mortel ennemi. Mais au moment où elle allait répéter ce nom en l'accompagnant de quelque imprécation terrible, un page souleva la portière et annonça le roi.

La duchesse d'Étampes s'élança hors de l'appartement, et, le sourire sur les lèvres, elle alla au-devant de François Ier, qu'elle entraîna dans sa chambre en faisant signe à ses valets de veiller sur Colombe.

XI

BENVENUTO AUX ABOIS

Une heure après l'emprisonnement d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe, Benvenuto Cellini cheminait au pas de son cheval le long du quai des Augustins : il quittait le roi et sa cour, qu'il avait fort amusés pendant tout le chemin par mille contes comme il savait les faire, entremêlés du récit de ses propres aventures ; mais une fois rendu à la solitude, il était retombé dans sa pensée : le causeur frivole avait fait place au songeur profond. Tandis que sa main laissait flotter la bride, son front penché méditait ; il rêvait à la fonte de Jupiter, d'où dépendait maintenant avec sa gloire d'artiste le bonheur de son cher Ascanio ; le bronze fermentait dans son cerveau avant de bouillir dans la fournaise. Au dehors pourtant il était calme.

Quand il arriva devant la porte de l'hôtel, il s'arrêta une minute, étonné de ne pas entendre le bruit des marteaux : le noir château était muet et morne, comme si nulle âme ne l'habitait ; puis le maître frappa deux fois sans qu'on répondît ; enfin au troisième coup Scozzone vint ouvrir.

— Ah ! vous voilà, maître ! s'écria-t-elle en aper-

cevant Benvenuto Cellini. Hélas ! que n'êtes-vous revenu deux heures plus tôt !

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Cellini.

— Le prévôt, le comte d'Orbec et la duchesse d'Étampes sont venus.

— Après ?

— Ils ont fait une perquisition.

— Eh bien ?

— Ils ont trouvé Colombe dans la tête du dieu Mars.

— Impossible !

— La duchesse d'Étampes à emmené Colombe chez elle, et le prévôt a fait conduire Ascanio au Châtelet.

— Ah ! nous avons été trahis ! s'écria Benvenuto en frappant son front de la main et la terre de son pied.

Puis, comme en toute chose le premier mouvement de cet homme était la vengeance, il laissa son cheval regagner seul l'écurie, et s'élançant dans l'atelier :

— Tous ici ! cria-t-il ; tous !

Un instant après, tous les ouvriers étaient réunis.

Alors chacun eut à subir un interrogatoire en règle, mais chacun ignorait complètement non seulement le lieu de la retraite de Colombe, mais encore le moyen par lequel les ennemis de la jeune fille avaient pu le découvrir : il n'y eut pas jusqu'à Pagolo, sur lequel les soupçons de Benvenuto avaient porté tout d'abord, qui ne se disculpât de façon à ne laisser aucun doute au maître. Il va sans dire que ces soupçons ne s'étaient pas un instant fixés sur

l'honnête Hermann et n'avaient qu'effleuré Simon-le-Gaucher.

Voyant que de ce côté il n'avait rien à venger ni à apprendre, Benvenuto prit aussitôt son parti avec la rapidité de résolution qui lui était habituelle, et après s'être assuré que son épée tenait bien à son côté et que son poignard glissait facilement dans le fourreau, il ordonna à tout le monde de se tenir à son poste, afin qu'il pût retrouver chacun en cas de besoin. Il sortit de l'atelier, descendit rapidement le perron et s'élança dans la rue.

Cette fois son visage, sa marche et tous ses mouvements portaient l'empreinte de la plus vive agitation. En effet, mille pensées, mille projets, mille douleurs se heurtaient et se mêlaient dans sa tête. Ascanio lui manquait au moment où il lui était le plus nécessaire, car pour la fonte de son Jupiter ce n'était pas trop que tous ses apprentis, et à leur tête le plus intelligent de tous. Colombe était enlevée ; et au milieu de tous ses ennemis, Colombe pouvait perdre courage. Cette sereine et sublime confiance, qui faisait à la pauvre enfant comme un rempart contre les mauvaises pensées et les desseins pervers, allait peut-être s'altérer et l'abandonner parmi tant d'embûches et de menaces.

Puis, au milieu de tout cela, un souvenir bouillait au fond de sa pensée. Il se souvenait qu'un jour il avait fait entrevoir à Ascanio la possibilité de quelque cruelle vengeance de la part de la duchesse d'Étampes, Ascanio avait répondu en souriant : « Elle n'osera me perdre, car d'un mot je la perdrais. » Benvenuto alors avait voulu connaître ce secret ;

mais le jeune homme avait répondu : « Aujourd'hui, maître, ce serait une trahison. Attendez le jour où ce ne sera qu'une défense. »

Benvenuto avait compris cette délicatesse et avait attendu. Maintenant il fallait qu'il revît Ascanio. C'était donc vers ce résultat qu'il devait tendre d'abord.

Chez Benvenuto la résolution suivit immédiatement le désir. Il s'était à peine dit qu'il lui fallait voir Ascanio, qu'il frappait à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit, et l'un des sergents du prévôt demanda à Cellini qui il était. Un autre homme se tenait derrière lui dans l'ombre.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini, répondit l'orfèvre.

— Que désirez-vous ? reprit le sergent.

— Je désire voir un prisonnier enfermé dans cette prison.

— Comment se nomme-t-il ?

— Ascanio.

— Ascanio est au secret et ne peut voir personne.

— Et pourquoi Ascanio est-il au secret ?

— Parce qu'il est accusé d'un crime qui entraîne peine de mort.

— Alors, raison de plus pour que je le voie, s'écria Benvenuto.

— Vous avez une singulière logique, seigneur Cellini, dit d'un ton goguenard la voix de l'homme caché dans l'ombre, et qui n'est pas de mise au Châtelet.

— Qui rit quand je demande ? qui raille quand je prie ? s'écria Benvenuto.

— Moi, dit la voix ; moi, Robert d'Estourville, prévôt de Paris. Chacun son tour, seigneur Cellini. Toute lutte se compose de partie et revanche. Vous avez gagné la première manche, à moi la seconde. Vous m'avez pris illégalement mon hôtel, je vous ai pris légalement votre apprenti. Vous n'avez pas voulu me rendre l'un, soyez tranquille, je ne vous rendrai pas l'autre. Maintenant, vous êtes brave et entreprenant, vous avez une armée de compagnons dévoués ; allons, mon preneur de citadelles ! allons, mon escaladeur de murailles ! allons, mon enfonceur de portes ! venez prendre le Châtelet ! je vous attends !

A ces mots le guichet se referma.

Benvenuto poussa un rugissement et s'élança vers la porte massive, mais malgré l'effort réuni de ses pieds et de ses mains, la porte ne remua pas même sous ses efforts.

— Allez, mon ami, allez, frappez, frappez, cria le prévôt de l'autre côté de la porte, vous n'arriverez qu'à faire du bruit, et si vous en faites trop, gare le guet ! gare les archers ! Ah ! c'est que le Châtelet n'est pas comme l'hôtel de Nesle, voyez-vous ; c'est à notre sire le roi qu'il appartient, et nous verrons si vous serez en France plus maître que le roi.

Benvenuto chercha des yeux autour de lui, et vit sur le quai une borne déracinée que deux hommes de force ordinaire auraient pu soulever à peine. Il alla droit à cette borne, et la chargea sur son épaule avec la même facilité qu'un enfant eût fait d'un pavé ordinaire.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il réfléchit que, la porte enfoncée, il trouverait la garde intérieure, et que cette voie de fait pourrait à son tour le conduire en prison lui-même ; en prison, au moment où la liberté d'Ascanio dépendait de la sienne. Il laissa donc retomber la borne, qui, par l'effet de son propre poids, entra de quelques pouces en terre.

Sans doute le prévôt le regardait par quelque judas invisible, car il entendit un second éclat de rire.

Benvenuto s'éloigna à toutes jambes pour ne pas céder à l'envie d'aller se briser la tête contre cette porte maudite.

Il alla droit à l'hôtel d'Étampes.

Tout n'était pas perdu encore si, ne pouvant voir Ascanio, il voyait du moins Colombe. Peut-être Ascanio, dans un épanchement d'amour, avait-il confié à sa fiancée le secret qu'il avait refusé d'apprendre à son maître.

Tout alla bien d'abord ; la porte de l'hôtel était ouverte, il franchit la cour et entra dans l'antichambre, où se tenait un grand laquais galonné sur toutes les coutures, espèce de colosse de quatre pieds de large et de six pieds de haut.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'orfèvre en le toisant des pieds à la tête.

En toute autre circonstance, Benvenuto eût répondu à ce regard insolent par quelqu'une des violences qui lui étaient habituelles, mais il s'agissait de voir Colombe, il s'agissait de sauver Ascanio ; il se contint.

— Je suis Benvenuto Cellini, l'orfèvre florentin, répondit-il.

— Que désirez-vous ?

— Voir Mlle Colombe.

— Mlle Colombe n'est pas visible.

— Et pourquoi n'est-elle pas visible ?

— Parce que son père, messire d'Estourville, prévôt de Paris, l'a remise en garde à Mme la duchesse d'Étampes en lui recommandant de veiller sur elle.

— Mais, moi, je suis un ami.

— Raison de plus pour que vous soyez suspect.

— Je vous dis qu'il faut pourtant que je la voie, dit Benvenuto, qui commençait à s'échauffer.

— Et moi, je vous dis que vous ne la verrez pas, répondit le laquais.

— Et la duchesse d'Étampes, au moins, est-elle visible ?

— Pas plus que Mlle Colombe.

— Pas même pour moi, qui suis son orfèvre ?

— Pour vous moins encore que pour tout autre.

— Alors, je suis consigné ! s'écria Benvenuto.

— Justement, répondit le valet, et vous avez mis le doigt dessus.

— Sais-tu que je suis un singulier homme, l'ami, dit à son tour Benvenuto Cellini avec ce rire terrible qui précédait ordinairement ses explosions de colère, et que c'est où l'on ne veut pas me laisser entrer que j'entre !

— Et comment faites-vous, dites-moi cela, hein ? vous me ferez plaisir.

— Quand il y a une porte et un drôle comme toi devant, par exemple...

— Eh bien ? dit le laquais.

— Eh bien ! dit Benvenuto en joignant l'effet à la parole, je culbute le drôle et j'enfonce la porte.

En même temps, d'un coup de poing, Benvenuto envoyait le laquais rouler à quatre pas de là, et d'un coup de pied il enfonçait la porte.

— A l'aide ! cria le laquais, à l'aide !

Mais ce cri de détresse du pauvre diable était inutile ; en passant du vestibule dans l'antichambre, Benvenuto s'était trouvé en face de six valets qui semblaient placés là pour l'attendre.

Il devina que la duchesse d'Étampes avait appris son retour, et que toutes ses précautions avaient été prises en conséquence.

Dans toute autre circonstance, et armé comme il l'était de son poignard et de son épée, Benvenuto serait tombé sur toute cette valetaille, et en eût eu probablement bon marché, mais cet acte de violence dans l'hôtel de la maîtresse du roi pouvait avoir des suites terribles. Pour la seconde fois, contre son habitude, la raison prit donc le dessus sur la colère, et sûr au moins de pouvoir parvenir jusqu'au roi, près duquel, comme on le sait, il avait ses entrées à toute heure, il remit au fourreau son épée déjà à moitié tirée, revint sur ses pas, et en s'arrêtant à chaque mouvement, comme un lion qui bat en retraite, traversa lentement le vestibule, puis après le vestibule la cour, et s'achemina vers le Louvre.

Cette fois, Benvenuto avait repris son air tranquille et sa marche mesurée, mais ce calme n'était qu'apparent : de grosses gouttes de sueur perlaient

sur son front, et une sombre colère s'amassait en lui, qui le faisait d'autant plus souffrir qu'il essayait plus énergiquement de la maîtriser. Rien n'était, en effet, plus antipathique à cette violente nature que le délai inerte, que l'obstacle misérable d'une porte fermée, que le refus grossier d'un laquais insolent. Ces hommes forts auxquels la pensée obéit n'ont pas de plus grands désespoirs que lorsqu'ils se heurtent inutilement à une résistance matérielle. Benvenuto eût donné dix ans de sa vie pour qu'un homme le coudoyât, et tout en marchant il levait de temps en temps la tête, et fixant son regard terrible sur ceux qui passaient près de lui, il semblait leur dire : « Voyons, y a-t-il parmi vous un malheureux qui soit las de vivre ? En ce cas, qu'il s'adresse à moi, je suis son homme ! »

Un quart d'heure après, Benvenuto entrait au Louvre et s'arrêtait dans la salle des pages, demandant à parler à Sa Majesté sur l'heure. Il voulait tout raconter à François Ier, faire un appel à sa loyauté, et s'il n'obtenait point la permission de délivrer Ascanio, solliciter au moins celle de le voir ; il avait tout le long du chemin songé à ce qu'il devait dire au roi, et comme Benvenuto ne manquait pas de prétentions à l'éloquence, il était d'avance fort content du petit discours qu'il avait préparé. En effet, tout ce mouvement, ces terribles nouvelles subitement apprises, ces outrages essuyés, ces obstacles qu'il n'avait pu vaincre, tout cela avait allumé le sang dans les veines de l'irascible artiste : ses tempes bourdonnaient, son cœur battait avec force, ses mains tremblaient. Il ne savait lui-même quelle ex-

citation ardente doublait l'énergie de son corps et de son âme ; une journée de vie se concentre parfois en une minute.

Ce fut dans ces dispositions que Benvenuto, s'adressant à un page, demanda la faveur d'entrer chez le roi.

— Le roi n'est pas visible, répondit le jeune homme.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? répondit Benvenuto étonné.

— Si fait, parfaitement, au contraire.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini, et Sa Majesté est toujours visible pour moi.

— C'est justement parce que vous vous appelez Benvenuto Cellini, répondit le page, que vous ne pouvez entrer.

Benvenuto demeura stupéfait.

— Ah ! c'est vous, continua le jeune homme en s'adressant à un courtisan qui était arrivé en même temps que l'orfèvre, c'est vous, monsieur de Termes ? Entrez, entrez, comte de la Faye ; entrez, marquis des Prés.

— Et moi ? et moi donc ? s'écria Benvenuto pâlissant de colère.

— Vous ? le roi en rentrant, il y a dix minutes, a dit « : Si cet insolent Florentin se présente, qu'il sache que je ne veux pas le voir, et qu'on lui conseille d'être docile, s'il ne veut pas avoir à faire la comparaison entre le Châtelet et le fort Saint-Ange. »

— A mon aide, ô patience ! à mon aide ! murmura Benvenuto Cellini d'une voix sourde ; car, vrai Dieu !

je ne suis pas habitué à ce que les rois me fassent attendre ! Le Vatican valait bien le Louvre, et Léon X François Ier, et cependant je n'attendais pas à la porte du Vatican, je n'attendais pas à la porte de Léon X ; mais je comprends : c'est cela ; oui, le roi était chez Mme d'Étampes, le roi sort de chez sa maîtresse, il est prévenu par elle contre moi. Oui, c'est cela ; patience pour Ascanio ! patience pour Colombe !

Mais, malgré cette belle résolution d'être patient, Benvenuto fut obligé de s'appuyer contre une colonne : son cœur se gonflait, ses jambes se dérobaient sous lui. Ce dernier affront ne le froissait pas seulement dans son orgueil, il le blessait dans son amitié. Son âme était toute pleine d'amertume et de désespoir, et ses lèvres serrées, son regard morne, ses mains crispées, témoignaient de la violence de sa douleur.

Cependant, au bout d'une minute, il revint à lui, chassa par un mouvement de tête ses cheveux, qui retombaient sur son front, et sortit d'un pas ferme et décidé. Tous ceux qui étaient là le regardaient s'éloigner avec une sorte de respect.

Si Benvenuto paraissait calme, c'était grâce à la puissance inouïe qu'il possédait sur lui-même, car en réalité il était plus égaré et plus troublé qu'un cerf aux abois. Il alla quelque temps dans la rue sans savoir où il allait, sans voir autre chose qu'un nuage, sans rien entendre que le bourdonnement de son sang dans ses oreilles, se demandant vaguement à lui-même, comme on le fait dans l'ivresse, s'il dormait ou s'il veillait. C'était la troisième fois

qu'on le chassait depuis une heure. A lui, Benvenuto, ce favori des princes, des papes et des rois, c'était la troisième fois qu'on lui jetait la porte au visage, à lui, Benvenuto, devant lequel les portes s'ouvraient à deux battants quand on entendait venir le bruit de ses pas. Et cependant, malgré ce triple affront, il n'avait pas le droit de laisser faire sa colère : il fallait qu'il cachât sa rougeur et qu'il dissimulât sa honte jusqu'à ce qu'il eût sauvé Colombe et Ascanio. La foule qui passait près de lui, insouciante, paisible ou affairée, lui paraissait lire sur son front la triple injure qu'il venait de supporter. Ce fut peut-être le seul moment de sa vie où cette grande âme humiliée douta d'elle-même. Cependant, au bout d'un quart d'heure à peu près de cette fuite aveugle, errante, désordonnée, il descendit en lui-même et releva la tête : son abattement le quitta et sa fièvre le reprit.

— Allons, s'écria-t-il tout haut, tant il était dominé par sa pensée, tant l'âme dévorait le corps, allons, ils ont beau fouler l'homme, ils ne terrasseront pas l'artiste. Allons, sculpteur, qu'ils se repentent de leur action en admirant ton œuvre ; allons, Jupiter, prouve que tu es encore, non seulement le roi des dieux, mais le maître des hommes.

Et en achevant ces paroles, Benvenuto, entraîné pour ainsi dire par une impulsion plus forte que lui, prit sa course vers les Tournelles, cette ancienne résidence royale qu'habitait encore le vieux connétable Anne de Montmorency.

Il fallut que le bouillant Benvenuto attendît son tour pendant une heure avant de pénétrer jusqu'au

ministre-soldat de François Ier, qu'assiégeait une foule de courtisans et de solliciteurs ; enfin on l'introduisit près du connétable.

Anne de Montmorency était un homme de haute taille, à peine courbé par l'âge, froid, raide et sec, au regard vif, à la parole brève ; il grondait éternellement, et jamais on ne l'avait vu de bonne humeur. Il eût regardé comme une humiliation d'être surpris riant. Comment ce vieillard morose avait-il plu à l'aimable et gracieux prince qui gouvernait alors la France ? c'est ce que l'on ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes : François Ier avait le secret de renvoyer contents ceux qu'il refusait ; le connétable, au contraire, s'arrangeait de façon à renvoyer furieux ceux qu'il contentait. D'un génie assez médiocre d'ailleurs, il inspirait de la confiance au roi par son inflexibilité militaire et sa gravité dictatoriale.

Quand Benvenuto entra, il se promenait, selon sa coutume, de long en large dans la chambre. Il répondit par un signe de tête au salut de Cellini ; puis s'arrêtant tout à coup et fixant sur lui son regard perçant :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Benvenuto Cellini.

— Votre profession ?

— Orfèvre du roi, repondit l'artiste, étonné que sa première réponse ne lui eût pas épargné la seconde question.

— Ah ! oui, c'est vrai, grommela le connétable. Je vous reconnais ; eh bien ! que voulez-vous, que demandez-vous, mon cher ? Que je vous fasse une

commande ? Si vous avez compté là-dessus, vous avez perdu votre temps, je vous en préviens. Ma parole d'honneur ! je ne comprends rien à cette manie des arts qui se répand partout aujourd'hui. On dirait d'une épidémie dont chacun serait atteint, moi excepté. Non, la sculpture n'est pas mon fait le moins du monde, maître orfèvre, entendez-vous cela ? Ainsi donc adressez-vous à d'autres, et bonsoir.

Benvenuto fit un mouvement.

— Eh ! mon Dieu ! continua le connétable, que cela ne vous désespère pas ; vous ne manquerez pas de courtisans qui viendront singer le roi, et d'ignorants qui se poseront en connaisseurs. Quant à moi, écoutez bien ceci : je m'en tiens à mon métier, qui est de mener la guerre, et j'aime cent fois mieux, je vous le dis, une bonne paysanne qui me fait tous les dix mois un enfant, c'est-à-dire un soldat, qu'un méchant statuaire qui perd son temps à me composer un tas de bonshommes de bronze qui ne sont bons qu'à faire renchérir les canons.

— Monseigneur, dit Benvenuto, qui avait écouté toute cette longue hérésie avec une patience qui l'étonnait lui-même ; monseigneur, je ne viens pas vous parler de choses d'art, mais de choses d'honneur.

— Ah ! dans ce cas, c'est autre chose. Que désirez-vous de moi ? dites vite.

— Vous souvenez-vous, monseigneur, qu'une fois Sa Majesté m'a dit devant vous que le jour où je lui apporterais la statue de Jupiter fondue en bronze, elle m'accorderait la grâce que je lui demanderais,

et qu'elle vous chargerait, monseigneur, vous et le chancelier Poyet, de lui rappeler cette royale promesse, dans le cas où elle l'aurait oubliée ?

— Je m'en souviens. Après ?

— Eh bien ! monseigneur, le moment approche où je vous adjurerai d'avoir de la mémoire pour le roi. En aurez-vous ?

— C'est cela que vous venez me demander, monsieur ! s'écria le connétable ; c'est pour me prier de faire ce que je dois que vous me dérangez !

— Monseigneur !

— Vous êtes un impertinent, monsieur l'orfèvre. Apprenez que le connétable Anne de Montmorency n'a pas besoin qu'on l'avertisse d'être honnête homme. Le roi m'a dit d'avoir de la mémoire pour lui, et c'est une précaution qu'il devrait prendre plus souvent, soit dit sans lui faire tort ; eh bien ! j'en aurai, dût cette mémoire lui être importune. Adieu, maître Cellini, et passons à d'autres.

Sur ce, le connétable tourna le dos à Benvenuto, et fit signe qu'on pouvait faire entrer un autre solliciteur.

De son côté, Benvenuto salua le connétable, dont la brusque franchise ne lui déplaisait pas, et toujours animé par la même fièvre, toujours poussé par la même pensée ardente, il se présenta chez le chancelier Poyet, qui demeurait non loin de là, à la porte Saint-Antoine.

Le chancelier Poyet formait avec Anne de Montmorency, toujours maussade, toujours cuirassé des pieds à la tête, l'opposition morale et physique la plus complète. Il était poli, fin, cauteleux, enfoncé

dans des fourrures, perdu en quelque sorte dans l'hermine ; on ne voyait de lui qu'un crâne chauve et grisonnant, des yeux spirituels et inquiets, des lèvres minces et une main blanche. Il avait autant d'honnêteté peut-être que le connétable, mais moins de droiture.

Là encore il attendit une demi-heure. Mais Benvenuto n'était plus reconnaissable : il s'habituait à attendre.

— Monseigneur, dit-il quand enfin on l'introduisit, je viens vous rappeler une parole que le roi m'a donnée en votre présence, et dont il vous a fait non seulement le témoin mais encore le garant.

— Je sais ce que vous voulez dire, messire Benvenuto, interrompit Poyet, et je suis prêt, si vous le désirez, à remettre à Sa Majesté sa promesse devant les yeux ; mais je dois vous prévenir que, judiciairement parlant, vous n'avez aucun droit, attendu qu'un engagement pris en l'air et laissé à votre discrétion n'est nullement valable devant les tribunaux et n'équivaudra jamais à un titre ; il en résulte que si le roi satisfait à votre demande, ce sera par pure bonne grâce et par loyauté de gentilhomme.

— C'est ainsi que je l'entends, monseigneur, dit Benvenuto, et je vous prie seulement de remplir en temps et lieu la commission dont le roi vous a chargé, laissant le reste à la bienveillance de Sa Majesté.

— A la bonne heure, dit Poyet, et dans ces limites, mon cher monsieur, croyez bien que je suis tout à vous.

Benvenuto quitta donc le chancelier l'esprit plus tranquille, mais le sang toujours allumé, les mains toujours fiévreuses. Sa pensée, exaltée par tant d'impatiences, d'injures et de colères, obligée de se contenir si longtemps, débordait enfin en liberté ; l'espace et le temps n'existaient plus pour l'esprit qu'elle inondait, et tandis que Benvenuto revenait chez lui à grands pas, il revoyait dans une sorte de délire lumineux Stéphana, la maison de del Moro, le château Saint-Ange, et le jardin de Colombe. Il sentait en même temps en lui des forces plus qu'humaines, il lui semblait qu'il vivait en dehors de ce monde.

Ce fut en proie à cette exaltation étrange qu'il rentra à l'hôtel de Nesle.

Tous les apprentis l'attendaient comme il l'avait ordonné.

— A la fonte du Jupiter, mes enfants ! à la fonte ! cria-t-il du seuil de la porte.

Et il s'élança vers l'atelier.

— Bonjour, maître, dit Jacques Aubry, qui était entré en chantant joyeusement derrière Benvenuto Cellini. Vous ne m'aviez donc ni vu ni entendu ? Il y a cinq minutes que je vous poursuis sur le quai en vous appelant ; vous marchiez si vite que j'en suis tout essoufflé. Mais qu'avez-vous donc tous ici, vous êtes tristes comme des juges.

— A la fonte ! continua Benvenuto sans répondre à Jacques Aubry, qu'il avait cependant vu du coin de l'œil et entendu d'une oreille. A la fonte ; tout est là ! Réussirons-nous, Dieu clément ? Ah ! mon ami, continua-t-il en phrases saccadées, s'adressant tantôt à Aubry, tantôt à ses compagnons ; ah ! mon

cher Jacques, quelle triste nouvelle m'attendait au retour et comme ils ont profité de mon absence !

— Qu'avez-vous donc, maître ? s'écria Aubry véritablement inquiet de l'agitation de Cellini et de la profonde tristesse des apprentis.

— Surtout, enfants, apportez du bois de sapin bien sec. — Vous savez que depuis six mois j'en fais provision. — Ce que j'ai, mon brave Jacques, j'ai que mon Ascanio est en prison au Châtelet ; j'ai que Colombe, la fille du prévôt, qu'il aimait, vous savez bien, cette charmante jeune fille, est aux mains de la duchesse d'Étampes, son ennemie ; ils l'ont trouvée dans la statue de Mars, où je l'avais cachée. Mais nous les sauverons. — Eh bien ! eh bien ! où vas-tu, Hermann ? Ce n'est pas à la cave qu'est le bois, c'est dans le chantier.

— Ascanio arrêté ! s'écria Aubry, Colombe enlevée !

— Oui, oui, quelque infâme espion les aura guettés, les pauvres enfants, et il aura livré un secret que je vous ai caché à vous-même, mon cher Jacques. Mais si je le découvre, celui-là !... — A la fonte, mes enfants ! à la fonte ! Ce n'est pas le tout. Le roi ne veut plus me voir, moi qu'il appelait son ami. — Croyez donc à l'amitié des hommes ! il est vrai que les rois ne sont pas des hommes : ce sont des rois. De sorte que je me suis inutilement présenté au Louvre, je n'ai pu parvenir jusqu'à lui, je n'ai pu lui dire un mot. Ah ! ma statue lui parlera pour moi. Disposez le moule, mes amis, et ne perdons pas une minute. Cette femme qui insulte la pauvre Colombe ! cet infâme prévôt qui me raille

ce geôlier qui torture Ascanio ! Oh ! les terribles visions que j'ai eues aujourd'hui, mon cher Jacques. Voyez-vous, dix années de ma vie, je les donnerais à celui qui pourrait pénétrer jusqu'au prisonnier, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je dompterai cette superbe duchesse ; car Ascanio sait un secret qui a cette puissance, entendez-vous, Jacques, et il a refusé de me le confier, le noble cœur ! Mais, va, c'est égal, ne crains rien, Stéphana, ne crains rien pour ton enfant, je le défendrai jusqu'au dernier souffle de ma vie, et je le sauverai ! Oui, je le sauverai ! Ah ! le traître qui nous a vendus, où est-il, que je l'étouffe de mes propres mains ! Que je vive seulement trois jours encore, Stéphana, car il me semble que le feu qui me brûle va dévorer ma vie. Oh ! si j'allais mourir sans pouvoir achever mon Jupiter ! A la fonte, enfants ! à la fonte !

Aux premiers mots de Benvenuto Cellini, Jacques Aubry était devenu affreusement pâle, car il soupçonnait qu'il était la cause de tout cela. Puis, à mesure que Benvenuto parlait, ce soupçon s'était changé en certitude. Alors sans doute quelque projet, de son côté, lui vint à l'esprit, car il disparut en silence tandis que Cellini tout en fièvre courait à la fonderie, suivi de ses ouvriers, en criant comme un insensé :

— A la fonte, mes enfants ! à la fonte !

XII

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SE FAIRE METTRE EN PRISON

Le pauvre Jacques Aubry était sorti désespéré du Grand-Nesle : il n'y avait point à en douter, c'était lui qui, involontairement, avait trahi le secret d'Ascanio. Mais quel était celui qui l'avait trahi lui-même ? Ce n'était certes pas ce brave seigneur dont il ignorait le nom ; un gentilhomme, fi donc ! Il fallait que ce fût ce drôle d'Henriet, à moins cependant que ce ne fût Robin, ou bien Charlot, ou bien Guillaume. A vrai dire, le pauvre Aubry se perdait dans ses conjectures ; le fait est qu'il avait confié l'événement à une douzaine d'amis intimes parmi lesquels il n'était pas facile de retrouver le coupable ; mais n'importe ! le premier, le véritable, le seul traître, c'était lui, Jacques ; l'espion infâme qu'accusait Benvenuto, c'était lui. Au lieu d'enfermer sous triple clef dans son cœur le secret surpris à un ami, il avait été le semer en vingt endroits, il avait par sa langue maudite causé la perte d'Ascanio d'un frère. Jacques s'arrachait les cheveux, Jacques se donnait des coups de poing, Jacques

s'accablait des injures les plus odieuses et ne trouvait pas d'invectives assez révoltantes pour qualifier comme elle le méritait son odieuse conduite.

Ses remords devinrent si poignants et le jetèrent dans une exaspération telle que, pour la première fois de sa vie peut-être, Jacques Aubry se mit à réfléchir. Après tout, quand son crâne serait chauve, sa poitrine violette et sa conscience en pièces, ce n'était pas là ce qui délivrerait Ascanio : à tout prix il fallait réparer le mal au lieu de perdre le temps à se désespérer.

L'honnête Jacques avait retenu ces paroles de Benvenuto : « Je donnerais dix ans de ma vie à qui pourrait pénétrer jusqu'à Ascanio, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je ferais plier cette altière duchesse. » Et comme nous l'avons dit, il s'était, contre son habitude, mis à réfléchir. Le résultat de ses réflexions fut qu'il fallait pénétrer dans le Châtelet. Une fois là, il finirait bien par arriver jusqu'à Ascanio.

Mais c'était inutilement que Benvenuto avait tenté d'y entrer comme visiteur ; et certes, Jacques Aubry n'eut pas même l'orgueilleuse idée de tenter une chose dans laquelle le maître avait échoué. Mais, s'il était impossible d'y pénétrer comme visiteur, il devait être on ne peut plus facile, du moins le basochien le croyait, d'y entrer comme prisonnier : il y entrerait donc à ce titre ; puis, lorsqu'il aurait vu Ascanio, lorsque Ascanio lui aurait tout confié, lorsqu'il n'aurait plus rien à faire au Châtelet, il en sortirait et s'en irait à Benvenuto Cellini, riche du secret sauveur, non pour réclamer les dix ans de

sa vie qu'il avait offerts, mais pour lui confesser son crime et lui demander son pardon.

Enchanté de la richesse de son imagination et orgueilleux de l'étendue de son dévouement, il s'achemina vers le Châtelet.

— Voyons, ruminait Jacques Aubry tout en marchant d'un pas délibéré vers la prison objet de tous ses désirs ; voyons, pour ne point faire de nouvelles sottises, tâchons de nous mettre au courant de la situation, ce qui ne me paraît pas facile, attendu que toute cette histoire me paraît aussi embrouillée que le fil de Gervaise quand elle me le donne à tenir et que je veux l'embrasser. Voyons, remémorons-nous toutes choses. Ascanio aimait Colombe, la fille du prévôt, bien. Comme le prévôt voulait la marier au comte d'Orbec, Ascanio l'a enlevée, fort bien ; puis, une fois enlevée, ne sachant que faire de la gentille enfant, il l'a cachée dans la tête du dieu Mars, *optime*. La cachette était, ma foi ! merveilleuse, et il ne fallait rien moins qu'un animal... enfin passons : je me retrouverai après. Alors il paraîtrait que sur mes indices le prévôt a remis la main sur sa fille et fait emprisonner Ascanio. Double brute que je suis ! Oui, mais c'est là que l'écheveau s'embrouille. Que vient faire la duchesse d'Étampes dans tout cela ? Elle déteste Colombe, que tout le monde aime. Pourquoi ? Ah ! j'y suis. Certaines railleries des compagnons, l'embarras d'Ascanio quand on lui parlait de la duchesse... Mme d'Étampes en tient pour Ascanio, et tout naturellement abomine sa rivale. Jacques, mon ami, tu es un grand misérable, mais tu es un gaillard bien intelligent. Ah ! oui ; mais main-

tenant comment Ascanio a-t-il entre les mains de quoi perdre la duchesse ? Comment le roi va-t-il et vient-il dans toute cette bagarre avec une nommée Stéphana ? Comment Benvenuto invoque-t-il à tout moment Jupiter, ce qui est une invocation un peu païenne pour un catholique ? Au diable ! si j'y vois goutte. Mais il n'est pas absolument besoin que je comprenne. C'est dans le cachot d'Ascanio qu'est la lumière : l'essentiel est donc de me faire jeter dans ce cachot. Je combinerai le reste ensuite.

Ce disant, Jacques Aubry, arrivé au terme de son chemin, frappait un coup véhément à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit, et une voix rude lui demanda ce qu'il voulait ; c'était celle du geôlier.

— Je veux un cachot dans votre prison, répondit Aubry d'une voix sombre.

— Un cachot ! fit le geôlier étonné.

— Oui, un cachot, le plus noir et le plus profond ; ce sera encore mieux que je ne le mérite.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis un grand criminel.

— Et quel crime avez-vous commis ?

— Ah ! au fait, quel crime ai-je commis ? se demanda Jacques, qui n'avait pas pensé à se préparer un crime convenable.

Puis comme, malgré les compliments qu'il s'était adressés un instant auparavant, la rapidité de l'imagination n'était pas son côté brillant :

— Quel crime ? répéta-t-il.

— Oui, quel crime ? reprit le geôlier.

— Devinez, dit Jacques.

Puis il ajouta à part lui :

— Ce gaillard-là doit mieux se connaître en crimes que moi, il va me faire une liste et je choisirai.

— Avez-vous assassiné ? demanda le geôlier.

— Ah çà ! dites donc, s'écria l'écolier, dont la conscience se révoltait à l'idée de passer pour un meurtrier, pour qui me prenez-vous, l'ami ?

— Avez-vous volé ? continua le geôlier.

— Volé ? ah ! par exemple.

— Mais qu'avez-vous donc fait alors ? s'écria le geôlier impatienté. Ce n'est pas le tout de se donner comme criminel, il faut encore dire quel crime on a commis.

— Mais quand je vous dis que je suis un scélérat, que je suis un misérable, quand je vous dis que j'ai mérité la roue, que j'ai mérité le gibet !

— Le crime ? le crime ? demanda impassiblement le geôlier.

— Le crime ? Eh bien ! j'ai trahi l'amitié.

— Ce n'est pas un crime cela, dit le geôlier. Bonsoir.

Et il referma la porte.

— Ce n'est pas un crime, cela ? ce n'est pas un crime ? Eh ! qu'est-ce donc ?

Et Jacques Aubry empoigna le marteau à pleines mains et se remit à frapper de plus belle.

— Mais qu'y a-t-il donc encore ? interrompit dans l'intérieur du Châtelet la voix d'un tiers qui survint.

— C'est un fou qui veut entrer au Châtelet, dit le guichetier.

— Alors, si c'est un fou, sa place n'est point au Châtelet, mais à l'hôpital.

— A l'hôpital ! s'écria Jacques Aubry en s'en-

fuyant à toutes jambes ; à l'hôpital ! peste ! ce n'est point là mon affaire. C'est au Châtelet que je veux entrer, et non à l'hôpital ! d'ailleurs, ce sont les mendiants et les gueux qu'on met à l'hôpital, et non pas les gens qui, comme moi, ont trente sous parisis dans leur poche. A l'hôpital ! mais a-t-on vu ce misérable guichetier qui prétend que trahir son ami n'est pas un crime ! Ainsi, pour avoir l'honneur d'être admis en prison, il faut avoir ou assassiné ou volé. Mais j'y pense... pourquoi n'aurais-je pas séduit quelque jeune fille ? Ce n'est pas déshonorant. Oui, mais quelle jeune fille ? Gervaise ?...

Et malgré sa préoccupation, l'écolier se mit à rire aux éclats.

— Eh bien ! après tout, dit-il, cela n'est pas, mais cela aurait pu être. Allons ! allons ! voilà mon crime tout trouvé : j'ai séduit Gervaise.

Et Jacques Aubry prit sa course vers la maison de la jeune ouvrière, monta tout courant les soixante marches qui conduisaient à son logement, et sauta de plain bond au milieu de la chambre, où dans son négligé coquet la charmante grisette, un fer à la main, repassait ses guimpes.

— Ah ! fit Gervaise en poussant un joli petit cri. Ah ! monsieur, que vous m'avez fait peur !

— Gervaise, ma chère Gervaise, s'écria Jacques Aubry en s'avançant vers sa maîtresse les bras ouverts ; il faut me sauver la vie, mon enfant.

— Un instant, un instant, dit Gervaise en se servant de son fer comme d'un bouclier ; que voulez-vous, monsieur le coureur ? il y a trois jours qu'on ne vous a vu.

— J'ai tort, Gervaise, je suis un malheureux. Mais la preuve que je t'aime, c'est que, dans ma détresse, c'est vers toi que j'accours. Je te le répète, Gervaise, il faut me sauver la vie.

— Oui, je comprends, vous vous serez grisé dans quelque cabaret où vous aurez eu dispute. On vous poursuit, on veut vous mettre en prison, et vous venez prier la pauvre Gervaise de vous donner l'hospitalité. Allez en prison, monsieur, allez en prison, et laissez-moi tranquille.

— Et voilà justement tout ce que je demande, ma petite Gervaise, c'est d'aller en prison, mais ces misérables-là refusent de m'y mettre.

— Oh ! mon Dieu ! Jacques, dit la jeune fille avec un mouvement plein de tendre compassion, es-tu fou ?

— Voilà : ils disent que je suis fou, et ils veulent m'envoyer à l'hôpital, tandis que c'est au Châtelet que je veux aller, moi !

— Tu veux aller au Châtelet ? Et pourquoi faire, Aubry ? C'est une affreuse prison que le Châtelet. On dit qu'une fois qu'on y est entré, on ne sait plus quand on en sort.

— Il faut pourtant que j'y entre ; il le faut pourtant ! s'écria l'écolier. Il n'y a que ce moyen de le sauver.

— De sauver qui ?

— De sauver Ascanio.

— Qui, Ascanio ? Ce beau jeune homme, l'élève de votre ami Benvenuto ?

— Lui-même, Gervaise. Il est au Châtelet, et au Châtelet par ma faute.

— Grand Dieu !

— De sorte que, dit Jacques, il faut que je le rejoigne, il faut que je le sauve.

— Et pourquoi est-il au Châtelet ?

— Parce qu'il aimait la fille du prévôt et qu'il l'a séduite.

— Pauvre jeune homme ! Comment, on met en prison pour cela ?

— Oui, Gervaise. Maintenant tu comprends : il la tenait cachée ; moi je découvre la cachette, et comme un niais, comme un misérable, comme un infâme, je raconte la chose à tout le monde.

— Excepté à moi ! s'écria Gervaise. Je vous reconnais bien là !

— Je ne te l'ai pas racontée, Gervaise ?

— Vous ne m'en avez pas dit un mot. C'est pour les autres que vous êtes bavard ; mais pas pour moi. Quand vous venez ici, c'est pour m'embrasser, pour boire ou pour dormir ; jamais pour causer. Apprenez, monsieur, qu'une femme aime à causer.

— Eh bien ! que faisons-nous donc dans ce moment-ci, ma petite Gervaise ? dit Jacques ; nous causons, ce me semble.

— Oui, parce que vous avez besoin de moi.

— Il est vrai que tu pourrais me rendre un grand service.

— Et lequel ?

— Tu pourrais dire que je t'ai séduite.

— Mais sans doute, mauvais sujet, vous m'avez séduite.

— Moi ! s'écria Jacques Aubry étonné. Moi, Gervaise, je t'ai séduite ?

— Hélas ! oui, c'est le mot ; séduite, monsieur, indignement séduite par vos belles paroles, par vos fausses promesses.

— Par mes belles paroles, par mes fausses promesses ?

— Oui. Ne me disiez-vous pas que j'étais la plus jolie fille du quartier Saint-Germain-des-Prés ?

— Cela, je te le dis encore.

— Ne disiez-vous pas que si je ne vous aimais pas, vous alliez mourir d'amour ?

— Tu crois que je disais cela ? C'est drôle, je ne m'en souviens pas.

— Tandis que si au contraire je vous aimais, vous m'épouseriez ?

— Gervaise, je n'ai pas dit cela. Jamais !

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Jamais, jamais, jamais, Gervaise. Mon père m'a fait faire un serment comme Amilcar à Annibal.

— Lequel ?

— Il m'a fait jurer de mourir garçon, comme lui.

— Oh ! s'écria Gervaise en appelant, avec cette merveilleuse facilité que les femmes ont à pleurer, les larmes au secours de ses paroles ; ah ! voilà comme ils sont tous ; les promesses ne leur coûtent rien, et puis quand la pauvre fille est séduite, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont promis. Aussi, je le jure à mon tour, ce sera la dernière fois que je m'y laisserai prendre.

— Et tu feras bien, Gervaise, dit l'écolier.

— Lorsqu'on pense, s'écria la grisette, qu'il y a des lois pour les larronneurs, les coupeurs de bour-

ses et les tire-laines, et qu'il n'y en a pas contre les mauvais sujets qui perdent les pauvres filles.

— Il y en a, Gervaise, dit Jacques Aubry.

— Il y en a ? reprit Gervaise.

— Sans doute, puisque tu vois qu'on a envoyé ce pauvre Ascanio au Châtelet pour avoir séduit Colombe.

— Et l'on a bien fait, répondit Gervaise, à qui la perte de son honneur ne s'était jamais présentée d'une façon aussi sensible que depuis qu'elle était aussi bien convaincue que Jacques Aubry était décidé à ne pas lui rendre son nom en compensation. Oui, l'on a bien fait, et je voudrais que vous fussiez avec lui au Châtelet.

— Eh ! mon Dieu ! c'est tout ce que je demande aussi, s'écria l'écolier, et comme je te l'ai dit, ma petite Gervaise, je compte sur toi pour cela.

— Vous comptez sur moi ?

— Oui.

— Riez, ingrat.

— Je ne ris pas, Gervaise. — Je dis que si tu avais le courage...

— Quel courage ?

— De m'accuser devant le juge.

— De quoi ?

— De t'avoir séduite ; mais tu n'oseras jamais.

— Comment, je n'oserai pas, s'écria Gervaise outrée, je n'oserai pas dire la vérité !

— Songe donc qu'il faut faire serment, Gervaise.

— Je le ferai.

— Tu feras serment que je t'ai séduite, moi ?

— Oui, oui, cent fois oui !

— Alors tout va bien, dit l'écolier joyeux. Moi, écoute donc, j'avais peur ; un serment est une chose grave.

— Oui, serment à l'instant même, et je vous enverrai au Châtelet, monsieur.

— Bon !

— Et vous retrouverez là votre Ascanio.

— A merveille !

— Et vous aurez tout le temps de faire pénitence ensemble.

— C'est tout ce que je demande.

— Où est le lieutenant-criminel ?

— Au Palais de Justice.

— J'y cours.

— Courons-y ensemble, Gervaise.

— Oui, ensemble ; de cette façon, la punition ne se fera pas attendre.

— Prends mon bras, Gervaise, dit l'écolier.

— Venez, monsieur, dit la grisette.

Et tous deux s'acheminèrent vers le Palais de Justice du même pas qu'ils avaient l'habitude de s'en aller, le dimanche, au Pré-aux-Clercs ou à la butte Montmartre.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient vers le temple de Thémis, comme Jacques Aubry appelait poétiquement le monument en question, la marche de Gervaise se ralentissait sensiblement ; arrivée au bas de l'escalier, elle eut quelque peine à en franchir les marches ; enfin, à la porte du lieutenant-criminel, les jambes lui manquèrent tout à fait, et l'écolier la sentit peser de tout son poids à son bras.

— Eh bien ! Gervaise, lui dit-il, est-ce que le courage te manque ?

— Non, dit Gervaise ; mais c'est que c'est bien intimidant un lieutenant-criminel.

— C'est un homme comme un autre, pardieu !

— Oui, mais il faudra lui raconter des choses...

— Eh bien ! tu les raconteras.

— Mais il faudra jurer.

— Tu jureras.

— Jacques, demanda Gervaise, es-tu bien sûr de m'avoir séduite ?

— Pardieu ! si j'en suis sûr, dit Jacques ; d'ailleurs ne me le répétais-tu pas tout à l'heure toi-même ?

— Oui, c'est vrai ; mais c'est singulier, il me semble que je ne vois plus les choses tout à fait de la même façon ici que je les voyais tout à l'heure.

— Allons, dit Jacques, voilà que tu faiblis ; je le savais bien.

— Jacques, mon ami, s'écria Gervaise, ramène-moi à la maison.

— Gervaise, Gervaise, dit l'écolier, ce n'était pas cela que tu m'avais promis.

— Jacques, je ne te ferai plus de reproches, je ne te parlerai plus de rien. Je t'ai aimé parce que tu me plaisais, voilà tout.

— Allons, dit l'écolier, voilà ce que je craignais ; mais il est trop tard.

— Comment, trop tard ?

— Tu es venue ici pour m'accuser, tu m'accuseras.

— Jamais, Jacques, jamais ; tu ne m'as pas séduite, Jacques ; c'est moi qui ai été coquette.

— Allons, bien ! s'écria l'écolier.

— D'ailleurs, ajouta Gervaise en baissant les yeux, on n'est séduite qu'une fois.

— Comment, qu'une fois ?

— Oui, la première fois qu'on aime.

— Eh bien ! toi qui m'avais fait croire que tu n'avais jamais aimé !

— Jacques, ramène-moi à la maison.

— Oh ! çà, non ! dit Jacques exaspéré et du refus de Gervaise et du motif sur lequel elle l'appuyait ; non ! non ! non !

Et il frappa à la porte du juge.

— Que fais-tu ? s'écria Gervaise.

— Tu le vois bien : je frappe.

— Entrez ! cria une voix nasillarde.

— Je ne veux pas entrer, dit Gervaise, faisant tous ses efforts pour dégager son bras de celui de l'écolier. Je n'entrerai pas.

— Entrez, répéta une seconde fois la même voix, mais avec un accent plus prononcé.

— Jacques, je crie, j'appelle, dit Gervaise.

— Mais entrez donc ! dit une troisième fois la voix plus rapprochée.

Et en même temps la porte s'ouvrit.

— Eh bien ! que voulez-vous ? dit un grand homme maigre vêtu de noir dont la seule vue fit trembler Gervaise de la tête aux pieds.

— C'est, dit Jacques Aubry, c'est mademoiselle qui vient porter plainte contre un mauvais sujet qui l'a séduite.

Et il poussa Gervaise dans la chambre noire, sale, hideuse, qui servait de vestibule au cabinet du lieu-

tenant-criminel. En même temps, comme par un ressort, la porte se referma.

Gervaise jeta un faible cri, moitié d'effroi, moitié de surprise, et alla s'asseoir ou plutôt alla tomber sur un escabeau adossé à la muraille.

Quant à Jacques Aubry, de peur que la jeune fille ne le rappelât ou ne courût après lui, il s'enfuit par des corridors connus des écoliers, des basochiens et des plaideurs seulement, jusque dans la cour de la Sainte-Chapelle, puis de là il gagna plus tranquillement le pont Saint-Michel, par lequel il fallait absolument que Gervaise repassât.

Une demi-heure après il la vit reparaître.

— Eh bien ! lui dit-il en courant au-devant d'elle, comment cela s'est-il passé ?

— Hélas ! dit Gervaise, vous m'avez fait faire un bien gros mensonge ; mais j'espère que Dieu me le pardonnera en faveur de l'intention.

— Je le prends sur moi, dit Aubry. — Voyons, comment cela s'est-il passé ?

— Est-ce que j'en sais quelque chose, dit Gervaise ; j'étais si honteuse qu'à peine si je me rappelle ce dont il a été question. Tout ce que je sais, c'est que M. le lieutenant-criminel m'a interrogée, et qu'à ses questions j'ai répondu tantôt oui, tantôt non ; seulement je ne suis pas bien sûre d'avoir répondu comme il faut.

— La malheureuse ! s'écria Jacques Aubry, vous verrez qu'elle se sera accusée de m'avoir séduit.

— Oh non ! dit Gervaise, je ne crois point que cela ait été jusque-là.

— Et ont-ils mon adresse, au moins, pour qu'ils puissent m'assigner ? demanda l'écolier.

— Oui, murmura Gervaise, je la leur ai donnée.

— Allons, c'est bien, dit Aubry, et maintenant espérons que Dieu fera le reste.

Et après avoir reconduit chez elle et consolé de son mieux Gervaise de la fausse déposition qu'elle avait été obligée de faire, Jacques Aubry se retira chez lui plein de foi dans la Providence.

En effet, soit que la Providence s'en fût mêlée, soit que le hasard eût tout fait, Jacques Aubry trouva le lendemain matin une assignation qui le citait à comparoir le jour même devant le lieutenant-criminel.

Cette assignation comblait les plus chers désirs de Jacques Aubry, et cependant, tant la justice est chose respectable, il sentit, en lisant cette assignation, un frisson courir dans ses veines. Mais, hâtons-nous de le dire, la certitude de revoir Ascanio, le désir de sauver l'ami qu'il avait perdu, chassèrent bien vite loin de notre écolier ce petit mouvement de faiblesse.

La citation portait l'heure de midi, il n'était que neuf heures du matin ; il courut chez Gervaise, qu'il trouva non moins agitée que la veille.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! dit Jacques Aubry triomphant et en montrant le papier couvert d'hiéroglyphes qu'il tenait à la main, voilà.

— Pour quelle heure ?

— Pour midi. C'est tout ce que j'en ai pu lire.

— Alors vous ne savez pas de quoi vous êtes accusé ?

— Mais de t'avoir séduite, ma petite Gervaise, je présume.

— Vous n'oublierez pas que c'est vous qui l'avez exigé ?

— Comment donc, je suis prêt à te signer d'avance que tu t'y refusais complètement.

— Alors, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir obéi ?

— Au contraire, je t'en serai on ne peut plu- reconnaissant.

— Quelque chose qu'il arrive ?

— Quelque chose qu'il arrive.

— D'ailleurs, si j'ai dit tout cela, c'est que j'y étais forcée.

— Sans doute.

— Et si dans mon trouble j'avais dit autre chose que ce que je voulais dire, vous me pardonnerez ?

— Non seulement je te pardonnerais, ma chère, ma divine Gervaise, mais je te le pardonne d'avance.

— Ah ! dit Gervaise en soupirant ; ah ! mauvais sujet, c'est avec ces paroles-là que vous m'avez perdue !

On voit bien que décidément Gervaise avait été séduite.

Ce ne fut qu'à midi moins un quart que Jacques Aubry se souvint qu'il était assigné pour midi. Il prit congé de Gervaise, et comme la distance était longue, il s'en alla tout courant. Midi sonnait comme il frappait à la porte du lieutenant-criminel.

— Entrez ! cria la même voix nasillarde.

Cette invitation n'eut pas besoin d'être répétée, et Jacques Aubry, le sourire sur les lèvres, le nez au vent et le bonnet sur l'oreille, entra chez le grand homme noir.

— Comment vous nommez-vous ? demanda celui-ci.

— Jacques Aubry, répondit l'écolier.

— Qu'êtes-vous ?

— Basochien.

— Que faites-vous ?

— Je séduis les jeunes filles.

— Ah ! c'est contre vous qu'une plainte a été portée hier par... par...

— Par Gervaise-Perrette Popinot.

— C'est bien, asseyez-vous là, et attendez votre tour.

Jacques s'assit, comme l'homme noir lui disait de le faire, et attendit.

Cinq ou six personnes, de visage, d'âge et de sexe différents, attendaient comme lui, et comme elles étaient arrivées avant lui, elles passèrent naturellement avant lui. Seulement les unes sortaient seules, et c'étaient sans doute celles contre lesquelles il ne s'était pas trouvé de charges suffisantes, tandis que les autres sortaient accompagnées, ou d'un exempt ou de deux gardes de la prévôté. Jacques Aubry ambitionnait fort la fortune de celles-là, car on les conduisait au Châtelet, où il avait lui si grand désir d'entrer.

Enfin on appela Jacques Aubry, écolier.

Jacques Aubry se leva aussitôt et s'élança dans le cabinet du lieutenant-criminel d'un air aussi

joyeux que s'il se fût agi pour lui de la partie de plaisir la plus agréable.

Il y avait deux hommes dans le cabinet du lieutenant-criminel : l'un plus grand, plus noir, plus sec et plus maigre encore que celui de l'antichambre, ce que Jacques Aubry eût, cinq minutes avant, regardé comme impossible : c'était le greffier ; l'autre, gros, gras, petit, rond, à l'œil joyeux, à la bouche souriante, à la physionomie joviale : c'était le lieutenant-criminel.

Le sourire d'Aubry et le sien se croisèrent, et l'écolier fut tout prêt à donner une poignée de main au juge, tant il se sentait de sympathie pour cet honorable magistrat.

— Hé, hé, hé !... fit le lieutenant-criminel en regardant le basochien.

— Ma foi ! oui, messire, répondit l'écolier.

— Vous m'avez en effet l'air d'un gaillard, reprit le magistrat ; voyons, monsieur le drôle, prenez une chaise et asseyez-vous.

Jacques Aubry prit une chaise, s'assit, croisa une jambe sur l'autre, et se dandina joyeusement.

— Ah ! fit le lieutenant-criminel en se frottant les mains. Voyons, monsieur le greffier, voyons la déposition de la plaignante.

Le greffier se leva, et, grâce à sa longue taille, il atteignit en décrivant une demi-courbe l'autre côté de la table, où, parmi une masse d'écritures, il prit le dossier relatif à Jacques Aubry.

— Voilà, dit le greffier.

— Voyons, qui est-ce qui se plaint ? demanda le lieutenant-criminel.

— Gervaise-Perrette Popinot, dit le greffier.

— C'est cela, fit l'écolier en hochant la tête de haut en bas, c'est cela même.

— Mineure, dit le greffier, âgée de dix-neuf ans.

— Oh ! oh ! mineure ! s'exclama Aubry.

— Ainsi qu'il appert de sa déclaration.

— Pauvre Gervaise ! murmura Aubry ; elle avait bien raison de dire qu'elle était si fort troublée qu'elle ne savait ce qu'elle répondait ; elle m'a avoué à moi vingt-deux ans. Enfin, va pour dix-neuf ans.

— Ainsi, dit le lieutenant-criminel, ainsi, mon gaillard, vous êtes accusé d'avoir séduit une fille mineure. Hé, hé, hé !

— Hé, hé, hé ! fit Aubry partageant l'hilarité du juge.

— Avec circonstances aggravantes, continua le greffier, jetant son timbre glapissant au milieu des deux voix enjouées du magistrat et de l'écolier.

— Avec circonstances aggravantes, répéta le juge.

— Diable ! fit Jacques Aubry, je serais bien aise de connaître les circonstances aggravantes.

— Comme la plaignante restait insensible depuis six mois à toutes les prières, à toutes les séductions de l'accusé...

— Depuis six mois ? reprit Jacques, pardon, monsieur le greffier, je crois qu'il y a erreur.

— Depuis six mois, monsieur, c'est écrit ! reprit l'homme noir, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Allons ! va pour six mois, répondit Jacques Aubry ; mais en vérité Gervaise avait bien raison de dire...

— Ledit Jacques Aubry, exaspéré par son indifférence, la menaça...

— Oh ! oh ! s'exclama Jacques.

— Oh ! oh ! reprit le juge.

— Mais, continua le greffier, ladite Gervaise-Perrette Popinot fit si bonne et si courageuse contenance que l'audacieux demanda pardon en faveur de son repentir.

— Ah ! ah ! murmura Aubry.

— Ah ! ah ! fit le lieutenant-criminel.

— Pauvre Gervaise ! continua l'écolier, se parlant à lui-même et haussant les épaules ; où donc avait-elle la tête ?

— Mais, reprit le greffier, ce repentir n'était que simulé ; malheureusement la plaignante, dans son innocence et dans sa candeur, se laissa prendre à ce repentir, et un soir qu'elle avait eu l'imprudence d'accepter une collation que lui avait offerte l'accusé, ledit Jacques Aubry mêla dans son eau...

— Dans son eau ? interrompit l'écolier.

— La plaignante a déclaré ne jamais boire de vin, continua le greffier. Ledit Jacques Aubry mêla dans son eau une boisson enivrante.

— Dites donc ! monsieur le greffier, s'écria le basochien, que diable lisez-vous donc là ?

— La déposition de la plaignante.

— Impossible ! reprit Jacques.

— C'est écrit ? demanda le lieutenant-criminel.

— C'est écrit, reprit le greffier.

— Continuez.

— Au fait, dit à part lui Jacques Aubry, plus je serai coupable, plus je serai sûr d'aller rejoindre

Ascanio au Châtelet. Va pour l'enivrement. Continuez, monsieur le greffier.

— Vous avouez donc ? demanda le juge.

— J'avoue, dit l'écolier.

— Ah ! pendard ! fit le lieutenant-criminel en éclatant de rire et en se frottant les mains.

— De sorte, continua le greffier, que la pauvre Gervaise n'ayant plus sa raison, finit par avouer à son séducteur qu'elle l'aimait.

— Ah ! fit Jacques.

— Heureux coquin ! murmura le lieutenant-criminel, dont les petits yeux étincelaient.

— Mais ! s'écria Jacques Aubry ; mais, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela !

— Vous niez ?

— Parfaitement.

— Écrivez, dit le lieutenant-criminel, que l'accusé affirme n'être coupable d'aucun des griefs qui lui sont imputés.

— Un instant ! un instant ! s'écria l'écolier, qui songeait en lui-même que s'il niait sa culpabilité on ne l'enverrait pas en prison.

— Alors, vous ne niez pas complètement ? reprit le juge.

— J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai, non pas dans la forme, mais dans le fond.

— Oh ! puisque vous avez avoué le breuvage enivrant, dit le juge, vous pouvez bien avouer les suites.

— Au fait, reprit Jacques, puisque j'ai avoué le breuvage enivrant, j'avoue, monsieur le greffier, j'avoue... Mais en vérité, continua-t-il tout bas, Gervaise avait bien raison de dire...

— Mais ce n'est pas tout..., interrompit le greffier.

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Le crime dont l'accusé s'était rendu coupable à l'égard de la fille Gervaise eut des suites terribles. La malheureuse Gervaise s'aperçut qu'elle était mère.

— Ah ! pour cette fois, s'écria Jacques, c'est trop fort !

— Vous niez la paternité ? demanda le juge.

— Non seulement je nie la paternité, mais je nie la grossesse.

— Écrivez, dit le juge, que l'accusé, niant non seulement la paternité mais encore la grossesse, il sera fait une enquête sur ce point.

— Un instant, un instant, s'écria Aubry, comprenant que si Gervaise était convaincue de mensonge sur un seul point tout l'échafaudage s'écroulait ; un instant, Gervaise a-t-elle bien dit ce que monsieur le greffier vient de nous lire.

— Elle l'a dit mot à mot, répondit le greffier.

— Alors si elle l'a dit, continua Aubry, si elle l'a dit... eh bien !...

— Eh bien ? demanda le lieutenant-criminel.

— Eh bien ! cela doit être.

— Écrivez que l'accusé se reconnaît coupable sur tous les chefs d'accusation.

Le greffier écrivit.

— Pardieu ! se dit en lui-même l'écolier, si Ascanio mérite huit jours de Châtelet pour avoir purement et simplement fait la cour à Colombe, moi qui ai trompé Gervaise, moi qui l'ai enivrée, moi qui l'ai séduite, je puis compter sur trois mois d'in-

carcération au moins. Mais, ma foi ! je voulais être sûr de mon fait. Au reste, j'en ferai compliment à Gervaise. Peste ! elle ne s'est pas abîmée, et Jeanne d'Arc était bien peu de chose auprès d'elle.

— Ainsi, interrompit le juge, vous avouez tous les crimes dont vous êtes accusé ?

— Je les avoue, messire, répondit Jacques sans hésiter, je les avoue ; ceux-là et d'autres encore si vous voulez. Je suis un grand coupable, monsieur le lieutenant-criminel, ne me ménagez donc point.

— Impudent coquin ! murmura le juge du ton dont un oncle de comédie parle à son neveu ; impudent coquin, va !

Alors il abaissa sa grosse tête ronde, bouffie et vermeille, sur sa poitrine, et se mit à réfléchir profondément ; puis après quelques minutes de méditation :

— Attendu, dit-il en relevant la tête et en levant l'index de la main droite, attendu, écrivez, monsieur le greffier, attendu que le nommé Jacques Aubry, écolier-clerc de la basoche, a déclaré avoir séduit la fille Gervaise-Perrette Popinot par de belles promesses et par de faux semblants d'amour, condamnons ledit Jacques Aubry à vingt sous parisis d'amende, à prendre soin de l'enfant, si c'est un enfant mâle, et aux dépens.

— Et la prison ? s'écria Aubry.

— Comment, la prison ? demanda le juge.

— Sans doute, la prison. Est-ce que vous ne me condamnez pas à la prison, par hasard ?

— Non.

— Vous n'allez pas me faire conduire au Châtelet comme Ascanio ?

— Qu'est-ce que c'est qu'Ascanio ?

— Ascanio est un élève de maître Benvenuto Cellini.

— Qu'a-t-il fait cet élève ?

— Il a séduit une jeune fille.

— Quelle jeune fille ?

— Mlle Colombe d'Estourville, fille du prévôt de Paris.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je dis que c'est une injustice, puisque nous avons commis tous les deux le même crime, de faire une différence dans le châtiment. Comment ! vous l'envoyez en prison, lui, et moi, vous me condamnez à vingt sous parisis d'amende ! Mais il n'y a donc plus de justice dans ce monde ?

— Au contraire, répondit le juge, c'est parce qu'il y a une justice, et une justice bien entendue, que cela a été décidé ainsi.

— Comment ?

— Sans doute ; il y a honneur et honneur, mon jeune drôle ; l'honneur d'une demoiselle noble est estimé à la prison ; l'honneur d'une grisette vaut vingt sous parisis. Si vous vouliez aller au Châtelet, il fallait vous adresser à une duchesse, et alors cela allait tout seul.

— Mais c'est affreux ! immoral ! abominable ! s'écria l'écolier.

— Mon cher ami, dit le juge, payez votre amende, et allez-vous-en.

— Je ne paierai pas mon amende et je ne veux pas m'en aller.

— Alors, je vais appeler deux hoquetons et vous

faire conduire en prison jusqu'à ce que vous ayez payé.

— C'est ce que je demande.

Le juge appela deux gardes.

— Conduisez ce drôle-là aux Grands-Carmes.

— Aux Grands-Carmes ! s'écria Jacques, et pourquoi pas au Châtelet ?

— Parce que le Châtelet n'est pas prison pour dettes, entendez-vous, mon ami ; parce que le Châtelet est forteresse royale, et qu'il faut avoir commis quelque bon gros crime pour y entrer. Au Châtelet ! Ah ! bien oui, mon petit monsieur ; on vous en donnera du Châtelet, attendez !

— Un instant, un instant, dit Jacques Aubry, un instant.

— Quoi ?

— Du moment où ce n'est pas au Châtelet que vous me conduisez, je paie.

— Alors, si vous payez, il n'y a rien à dire. Allez, messieurs les gardes, allez, le jeune homme paye.

Les deux hoquetons sortirent, et Jacques Aubry tira de son escarcelle vingt sous parisis, qu'il aligna sur le bureau du juge.

— Voyez si le compte y est, dit le lieutenant-criminel.

Le greffier se leva alors et, pour accomplir l'ordre donné, se cambra en demi-courbe, embrassant dans le cercle que décrivait son corps, qui semblait posséder le privilège de s'allonger indéfiniment, sa table et les papiers qui étaient dessus ; ainsi posé, les pieds à terre, les deux mains sur le bureau du juge, il avait l'air d'un sombre arc-en-ciel.

— Le compte y est, dit-il.

— Alors retirez-vous, mon jeune drôle, dit le lieutenant-criminel, et faites place à d'autres ; la justice ne peut pas ne s'occuper que de vous : allez.

Jacques Aubry vit bien qu'il n'y avait rien à faire, et se retira désespéré.

XIII

OÙ JACQUES AUBRY S'ÉLÈVE A DES PROPORTIONS ÉPIQUES

« Ah ! par exemple, se disait l'écolier en sortant du Palais de Justice et en suivant machinalement le pont aux Moulins, qui conduisait presque en face du Châtelet ; ah ! par exemple, je suis curieux de savoir ce que dira Gervaise quand elle saura que son honneur a été estimé vingt sous parisis ! Elle dira que j'ai été indiscret, que j'ai fait des révélations, et elle m'arrachera les yeux. Mais qu'est-ce que je vois donc là ? »

Ce que voyait l'écolier, c'était un page de ce seigneur si aimable auquel il avait pris l'habitude de confier ses secrets et qu'il regardait comme son plus tendre ami. L'enfant était adossé au parapet de la rivière et s'amusait à jongler avec des cailloux.

— Ah ! pardieu ! fit l'écolier, voilà qui tombe à merveille. Mon ami, dont je ne sais pas le nom et qui me paraît on ne peut mieux en cour, aura peut-être bien l'influence de me faire mettre en prison, lui ; c'est la Providence qui m'envoie son page pour me dire où je puis le trouver, attendu que je ne sais ni son nom ni son adresse.

Et pour profiter de ce qu'il regardait comme une gracieuseté de la Providence à son égard, Jacques Aubry s'avança vers le jeune page, qui, le reconnaissant à son tour, laissa successivement retomber ses trois cailloux dans la même main, en croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche, et attendit l'écolier avec cet air narquois qui est le caractère particulier de la corporation dont il avait l'honneur de faire partie.

— Bonjour, monsieur le page, s'écria Aubry du plus loin qu'il crut que le jeune homme pouvait l'entendre.

— Bonjour, seigneur écolier, répondit l'enfant ; que faites-vous dans le quartier ?

— Ma foi ! s'il faut vous le dire, je cherchais une chose que je crois avoir trouvée, puisque vous voilà ; je cherchais l'adresse de mon excellent ami, le comte... le baron... le vicomte... l'adresse de votre maître.

— Désirez-vous donc le voir ? demanda le page.

— A l'instant même, si c'est possible.

— Alors vous allez être servi à souhait, car il est entré chez le prévôt.

— Au Châtelet ?

— Oui, et il va en sortir.

— Il est bien heureux d'entrer au Châtelet comme il veut ; mais il est donc lié avec messire Robert d'Estourville, mon ami le vicomte... le comte... le baron...

— Le vicomte...

— Mon ami le vicomte... de... dites-moi donc, continua Aubry, désirant profiter de la circonstance

pour connaître enfin le nom de son ami ; le vicomte de...

— Le vicomte de Mar...

— Ah ! s'écria l'écolier en voyant celui qu'il attendait paraître à la porte et sans laisser achever le page. Ah ! cher vicomte, vous voilà donc. C'est vous, je vous cherche, je vous attends.

— Bonjour, dit Marmagne, évidemment contrarié de la rencontre. Bonjour, mon cher. Je voudrais causer avec vous ; mais, malheureusement, je suis pressé. Ainsi donc, adieu.

— Un instant, un instant, s'écria Jacques Aubry en se cramponnant au bras de son compagnon ; un instant, vous ne vous en irez pas comme cela, diable ! D'abord, j'ai un immense service à vous demander.

— Vous ?

— Oui, moi ; et la loi du ciel, vous le savez, est qu'entre amis il faut s'aider.

— Entre amis ?

— Sans doute ; n'êtes-vous pas mon ami ? car qu'est-ce qui constitue l'amitié ? la confiance ; or, je suis plein de confiance en vous : je vous raconte toutes mes affaires et même celles des autres.

— Avez-vous jamais eu à vous en repentir ?

— Jamais, vis-à-vis de vous du moins ; mais il n'en est pas ainsi vis-à-vis de tout le monde. Il y a dans Paris un homme que je cherche et qu'avec l'aide de Dieu je rencontrerai un jour.

— Mon cher, interrompit Marmagne, qui se douta bien quel homme cherchait Aubry, je vous ai dit que j'étais fort pressé.

— Mais attendez donc, puisque je vous dis que vous pouvez me rendre un service...

— Alors, parlez vite.

— Vous êtes bien en cour, n'est-ce pas ?

— Mais, mes amis le disent.

— Vous avez quelque crédit, alors ?

— Mes ennemis pourraient s'en apercevoir.

— Eh bien ! mon cher comte, mon cher baron... mon cher...

— Vicomte.

— Faites-moi entrer au Châtelet.

— En quelle qualité ?

— En qualité de prisonnier, tout simplement.

— En qualité de prisonnier ? Singulière ambition, ma foi !

— Que voulez-vous, c'est la mienne.

— Et dans quel but voulez-vous entrer au Châtelet ? demanda Marmagne, qui se doutait que ce désir de l'écolier cachait quelque nouveau secret dont il pourrait tirer parti.

— A un autre que vous je ne le dirais pas, mon bon ami, répondit Jacques, car j'ai appris à mes dépens, ou plutôt à ceux du pauvre Ascanio, qu'il faut savoir se taire. Mais à vous, c'est autre chose. Vous savez bien que je n'ai point de secret pour vous.

— En ce cas, dites vite.

— Me ferez-vous mettre au Châtelet si je vous le dis ?

— A l'instant même.

— Eh bien ! mon ami, imaginez-vous donc que j'ai eu l'imprudence de confier à d'autres qu'à vous

que j'avais vu une charmante jeune fille dans la tête du dieu Mars.

— Après ?

— Les fronts éventés ! les cerveaux à l'envers ! n'ont-ils pas répandu cette histoire, tant et si bien qu'elle est arrivée aux oreilles du prévôt ; or, comme le prévôt avait depuis quelques jours perdu sa fille, il s'est douté que c'était elle qui avait choisi cette retraite. Il a prévenu le d'Orbec et la duchesse d'Étampes ; on est venu faire une visite domiciliaire à l'hôtel de Nesle, tandis que Benvenuto Cellini était à Fontainebleau. On a enlevé Colombe et l'on a mis Ascanio en prison.

— Bah ?

— C'est comme je vous le dis, mon cher. Et qui a conduit tout cela ? un certain vicomte de Marmagne.

— Mais, interrompit le vicomte, qui voyait avec inquiétude son nom revenir sans cesse sur les lèvres de l'écolier, mais vous ne me dites pas quel besoin vous avez d'entrer au Châtelet, vous.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non.

— Ils ont arrêté Ascanio.

— Oui.

— Ils l'ont conduit au Châtelet.

— Bien.

— Mais ce qu'ils ne savent pas, ce que personne ne sait, excepté la duchesse d'Étampes, Benvenuto et moi, c'est qu'Ascanio possède certaine lettre, certain secret qui peut perdre la duchesse. Or, comprenez-vous maintenant ?

— Oui, je commence. Mais aidez-moi, mon cher ami.

— Comprenez-vous, vicomte, continua Aubry, s'aristocratisant de plus en plus ; je veux entrer au Châtelet, pénétrer jusqu'à Ascanio, prendre sa lettre ou recevoir son secret, sortir de prison, aller trouver Benvenuto et combiner avec lui quelque moyen de faire triompher la vertu de Colombe et l'amour d'Ascanio, à la grande confusion des Marmagne, des d'Orbec, du prévôt, de la duchesse d'Étampes, et de toute la clique.

— C'est très ingénieux, dit Marmagne. Merci de votre confiance, mon cher écolier. Vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Vous me promettez donc votre protection ?

— Pourquoi faire ?

— Mais pour me faire entrer au Châtelet, comme je vous l'ai demandé.

— Comptez dessus.

— Tout de suite ?

— Attendez-moi là.

— Où je suis ?

— A la même place.

— Et vous allez ?

— Chercher l'ordre de vous arrêter.

— Ah ! mon ami, mon cher baron, mon cher comte. Mais dites-moi donc, il faudrait me donner votre nom et votre adresse dans le cas où j'aurais besoin de vous.

— Inutile, je reviens.

— Oui, revenez vite ; et si sur votre route vous rencontrez ce maudit Marmagne, dites-lui...

— Quoi ? demanda le vicomte.

— Dites-lui que j'ai fait un serment.

— Lequel ?

— C'est qu'il ne mourrait que de ma main.

— Adieu, s'écria le vicomte ; adieu, attendez-moi là.

— Au revoir, dit Aubry, je vous attends. Ah ! vous êtes un ami véritable, vous, un homme à qui l'on peut se fier, et je voudrais bien savoir...

— Adieu, seigneur écolier, dit le page, qui s'était tenu à l'écart pendant cette conversation, et qui se remettait en route pour suivre son maître.

— Adieu, gentil page, dit Aubry ; mais avant que vous me quittiez, un service !

— Lequel !

— Quel est ce noble seigneur à qui vous avez l'honneur d'appartenir ?

— Celui avec qui vous venez de causer pendant un quart d'heure ?

— Oui.

— Et que vous appelez votre ami ?

— Oui.

— Vous ne savez pas comment il s'appelle ?

— Non.

— Mais c'est...

— Un seigneur très connu, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Influent ?

— Après le roi et la duchesse d'Étampes, c'est lui qui fait tout.

— Ah !... et vous dites qu'il s'appelle ?...

— Il s'appelle le vicomte... mais le voilà qui se retourne et qui m'appelle. Pardon...

— Le vicomte de...

— Le vicomte de Marmagne.

— Marmagne ! s'écria Aubry, le vicomte de Marmagne ! Ce jeune seigneur est le vicomte de Marmagne !

— Lui-même.

— Marmagne ! l'ami du prévôt, de d'Orbec, de Mme d'Étampes ?

— En personne.

— Et l'ennemi de Benvenuto Cellini ?

— Justement.

— Ah ! s'écria Aubry, voyant comme à la lueur d'un éclair dans tout le passé. Ah ! je comprends maintenant. Ah ! Marmagne, Marmagne !

Alors, comme l'écolier était sans armes, par un mouvement rapide comme la pensée, il saisit la courte épée du petit page par la poignée, la tira du fourreau et s'élança à la poursuite de Marmagne en criant :

— Arrête !

Au premier cri, Marmagne, inquiet, s'était retourné, et voyant Aubry courir après lui l'épée à la main, s'était douté qu'il était enfin découvert. Il n'y avait que deux moyens, ou fuir ou l'attendre. Or, Marmagne n'était pas tout à fait assez brave pour attendre, mais n'était pas non plus tout à fait assez lâche pour fuir. Il choisit donc un moyen intermédiaire et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte, espérant refermer la porte ; mais malheureusement pour lui elle était retenue au mur

par une chaîne qu'il ne put détacher, de sorte qu'Aubry, qui le suivait à quelque distance, arriva dans la cour avant qu'il eût eu le temps de gagner l'escalier.

— Ah ! Marmagne ! vicomte damné ! espion maudit ! larronneur de secrets ! ah ! c'est toi ! Enfin, je te connais, je te tiens ! En garde, misérable ! en garde !

— Monsieur, répondit Marmagne, essayant de le prendre sur un ton de grand seigneur, comptez-vous que le vicomte de Marmagne fera l'honneur à l'écolier Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui ?

— Si le vicomte de Marmagne ne fait pas l'honneur à Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui, l'écolier Jacques Aubry aura l'honneur de passer son épée au travers du corps du vicomte de Marmagne.

Et pour ne laisser aucun doute à celui auquel il adressait cette menace, Jacques Aubry mit la pointe de son épée sur la poitrine du vicomte, et à travers son pourpoint lui en fit sentir légèrement le fer.

— A l'assassin ! cria Marmagne. A l'aide ! au secours !

— Oh ! crie tant que tu voudras, répondit Jacques ; tu auras cessé de crier avant qu'on arrive. Ce que tu as de mieux à faire, vicomte, c'est donc de te défendre. Ainsi, crois-moi, en garde ! vicomte, en garde !

— Eh bien, puisque tu le veux, s'écria le vicomte, attends un peu, et tu vas voir !

Marmagne, comme on a pu s'en apercevoir, n'était pas naturellement brave : mais, ainsi que tous

les seigneurs de ce temps chevaleresque, il avait reçu une éducation militaire. Il y a plus, il passait même pour avoir une certaine force en escrime. Il est vrai qu'on disait que cette réputation avait plutôt pour résultat d'épargner à Marmagne les mauvaises affaires qu'il pouvait se faire que de mener à bien celles qu'il s'était faites. Il n'en est pas moins vrai que se voyant vigoureusement pressé par Jacques, il tira l'épée, et se trouva aussitôt en garde dans toutes les règles de l'art.

Mais si Marmagne était d'une habileté reconnue parmi les seigneurs de la cour, Jacques Aubry était d'une adresse incontestée parmi les écoliers de l'université et les clercs de la basoche. Il en résulta donc que, du premier coup, les deux adversaires virent qu'ils avaient affaire à forte partie ; seulement un grand avantage demeurait à Marmagne. Comme Aubry avait pris l'épée du page, cette épée était de six pouces plus courte que celle du vicomte : ce n'était pas un grand inconvénient pour la défense, mais c'était une grave infériorité pour l'attaque.

En effet, déjà plus grand de six pouces que l'écolier, armé d'une épée d'un demi pied plus longue que la sienne, Marmagne n'avait qu'à lui présenter la pointe du fer au visage pour le tenir constamment à distance, tandis que, de son côté, Jacques Aubry avait beau attaquer, faire des feintes et se fendre, Marmagne, sans avoir même besoin de faire un pas de retraite, en ramenant simplement sa jambe droite près de sa jambe gauche, se trouvait hors de portée. Il en résultait que deux ou trois fois déjà, malgré la vivacité de la parade, la longue épée du vicomte

avait effleuré la poitrine de l'écolier, tandis que celui-ci, même en se fendant à fond, n'avait percé que l'air.

Aubry comprit qu'il était perdu s'il continuait à jouer ce jeu, et pour ôter à son adversaire toute idée du plan qu'il venait d'adopter, il continua de l'attaquer et de parer par les parades et les feintes ordinaires, gagnant insensiblement du terrain pouce à pouce ; puis, quand il se crut assez près, il se découvrit comme par maladresse. Marmagne voyant un jour se fendit ; Aubry, prévenu, revint à une parade de prime, puis profitant de ce que l'épée de son adversaire se trouvait soulevée à deux pouces au-dessus de sa tête, il se glissa sous le fer en bondissant et en se fendant tout à la fois, et cela si habilement et si vigoureusement que la petite épée du page disparut jusqu'à la garde dans la poitrine du vicomte.

Marmagne jeta un de ces cris aigus qui annoncent la gravité d'une blessure ; puis, baissant la main, il pâlit, laissa échapper son épée, et tomba à la renverse.

Juste à ce moment, une patrouille du guet, attirée par les cris de Marmagne, par les signes du page et par la vue du rassemblement qui se formait devant la porte, accourut, et comme Aubry tenait encore à la main son épée toute sanglante, elle l'arrêta.

Aubry voulut d'abord faire quelque résistance ; mais, comme le chef de la patrouille cria tout haut : « Désarmez-moi ce drôle-là, et conduisez-le au Châtelet », il remit son épée, et suivit les gardes vers la prison tant ambitionnée par lui, admirant les dé-

crets de la Providence, qui lui accordait à la fois les deux choses qu'il désirait le plus : se venger de Marmagne et se rapprocher d'Ascanio.

Cette fois on ne fit aucune difficulté de le recevoir dans la forteresse royale ; seulement, comme il paraît qu'elle était pour le moment surchargée de locataires, il y eut une longue discussion entre le guichetier et l'inspecteur de la prison pour savoir où l'on caserait le nouveau venu : enfin ces deux honorables personnes parurent tomber d'accord sur ce point, en vertu de quoi le guichetier fit signe à Jacques Aubry de le suivre, lui fit descendre trente-deux marches, ouvrit une porte, le poussa dans un cachot très noir, et referma la porte derrière lui.

XIV

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SORTIR DE PRISON

L'ÉCOLIER demeura un instant tout étourdi de son passage rapide de la lumière à l'obscurité ; où était-il ? il n'en savait rien ; se trouvait-il près ou loin d'Ascanio ? il l'ignorait. Dans le corridor qu'il venait de suivre, il avait seulement, outre la porte qui s'était ouverte pour lui, remarqué deux autres portes ; mais son premier but était atteint, il se trouvait sous le même toit que son ami.

Cependant, comme il ne pouvait demeurer éternellement à la même place, et qu'à l'autre bout du cachot, c'est-à-dire à quinze pas à peu près devant lui, il apercevait une légère lueur filtrant à travers un soupirail, il allongea la jambe avec précaution, dans l'intention instinctive de gagner l'endroit éclairé ; mais au second pas qu'il fit, le plancher sembla manquer tout à coup sous ses pieds ; il descendit rapidement trois ou quatre marches, et sans doute cédant à l'impulsion donnée, il allait se briser la tête contre le mur, lorsque ses pieds s'embarrassèrent dans un obstacle qui le fit trébucher à l'ins-

tant même. Il en résulta que Jacques Aubry en fut quitte pour quelques contusions.

L'obstacle qui avait sans le vouloir rendu le service à l'écolier, poussa un profond gémissement.

— Pardon, dit Jacques en se relevant et en ôtant poliment son bonnet. Pardon, car il paraît que j'ai marché sur quelqu'un ou sur quelque chose, inconvenance que je ne me serais jamais permise si j'y avais vu clair.

— Vous avez marché, dit une voix, sur ce qui fut soixante ans un homme, et sur ce qui pour l'éternité va devenir un cadavre.

— Alors, dit Jacques, mon regret n'en est que plus grand de vous avoir dérangé au moment où vous vous occupez sans doute, comme doit le faire tout bon chrétien, de régler vos comptes avec Dieu.

— Mes comptes sont en règle, seigneur écolier ; j'ai péché comme un homme, mais j'ai souffert comme un martyr, et j'espère que Dieu, en pesant mes fautes et mes douleurs, trouvera que la somme des douleurs l'emporte sur celle des fautes.

— Ainsi soit-il, dit Aubry, et c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Mais si cela ne vous fatigue pas trop pour le moment, mon cher compagnon, je dis mon cher, parce que je présume que vous ne me gardez aucun ressentiment du petit accident auquel je dois d'avoir fait depuis peu votre connaissance ; si cela ne vous fatigue pas trop, dis-je, apprenez-moi par quelles révélations vous avez pu savoir que j'étais écolier.

— Parce que je l'ai vu à votre costume, et surtout à l'encrier que vous portez pendu à votre cein-

ture, à l'endroit où un gentilhomme porte son poignard.

— Parce que vous l'avez vu à mon costume, à l'encrier ? Ah çà ! mon cher compagnon, vous m'avez, si je ne me trompe, dit que vous étiez en train de trépasser ?

— J'espère être arrivé enfin au terme de mes maux ; oui, j'espère m'endormir aujourd'hui sur la terre, pour me réveiller demain dans le ciel.

— Je ne m'y oppose aucunement, répondit Jacques ; seulement, je vous ferai remarquer que la situation dans laquelle vous vous trouvez à cette heure n'est pas de celles où l'on s'amuse à plaisanter.

— Et qui vous dit que je plaisante ? murmura le moribond en poussant un profond soupir.

— Comment ! vous me dites que vous m'avez reconnu à mon costume, à l'encrier que je porte à ma ceinture, et j'ai beau regarder, moi, je ne vois pas mes deux mains.

— C'est possible, répondit le prisonnier, mais quand vous serez resté quinze ans comme moi dans un cachot, vos yeux y verront dans les ténèbres, aussi bien qu'ils voyaient autrefois en plein jour.

— Que le diable me les arrache plutôt que de faire un pareil apprentissage ! s'écria l'écolier ; quinze ans, vous êtes resté quinze ans en prison ?

— Quinze ou seize ans, peut-être plus, peut-être moins ; j'ai cessé depuis longtemps de compter les jours et de mesurer le temps.

— Mais vous avez donc commis quelque crime abominable, s'écria l'écolier, pour avoir été si impitoyablement puni ?

— Je suis innocent, répondit le prisonnier.

— Innocent ! s'écria Jacques épouvanté ; ah çà ! dites donc, mon cher compagnon, je vous ai déjà fait observer que ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Et je vous ai répondu que je ne plaisantais pas.

— Mais c'est encore moins celui de mentir, attendu que la plaisanterie est un simple jeu de l'esprit qui n'offense ni le ciel ni la terre, tandis que le mensonge est un péché mortel qui compromet l'âme.

— Je n'ai jamais menti.

— Vous êtes innocent, et vous êtes resté quinze ans en prison ?

— Quinze ans plus ou moins, je vous l'ai dit.

— Ah çà ! s'écria Jacques, et moi qui suis innocent aussi !

— Que Dieu vous protège alors, répondit le moribond !

— Comment, que Dieu me protège ?

— Oui, car le coupable peut avoir l'espérance qu'on lui pardonnera ; l'innocent, jamais !

— C'est plein de profondeur, mon ami, ce que vous dites là ; mais savez-vous que ce n'est pas rassurant du tout !

— Je dis la vérité.

— Mais enfin, reprit Jacques ; enfin, voyons, vous avez bien quelque peccadille à vous reprocher ; de vous à moi, allons, contez-moi cela.

Et Jacques, qui, effectivement commençait à distinguer les objets dans les ténèbres, prit un esca-

beau, alla le porter près du lit du mourant, et, choisissant un endroit où la muraille faisait angle, il y plaça son siège, s'assit et s'établit dans cette espèce de fauteuil improvisé le plus comfortablement qu'il put.

— Ah ! ah ! vous gardez le silence, mon cher ami, vous n'avez pas confiance en moi. Eh bien ! je comprends cela ; quinze ans de cachot ont dû vous rendre défiant. Eh bien ! je me nomme Jacques Aubry, j'ai vingt-deux ans, je suis écolier, vous l'avez vu, — à ce que vous dites, du moins ; j'avais quelques motifs qui ne regardent que moi de me faire mettre au Châtelet ; j'y suis depuis dix minutes ; j'ai eu l'honneur d'y faire votre connaissance ; voilà ma vie tout entière ; et maintenant, vous me connaissez comme je me connais ; parlez à votre tour, mon cher compagnon, je vous écoute.

— Et moi, dit le prisonnier, je suis Étienne Raymond.

— Étienne Raymond, murmura l'écolier, je ne connais pas cela.

— D'abord, dit celui qui venait de se faire connaître, vous étiez un enfant lorsqu'il a plu à Dieu de me faire disparaître de la surface de la terre ; ensuite j'y tenais peu de place et j'y faisais peu de bruit, de sorte que personne ne s'est aperçu de mon absence.

— Mais enfin, que faisiez-vous ? qu'étiez-vous ?

— J'étais l'homme de confiance du connétable de Bourbon.

— Oh ! oh ! et vous avez trahi l'État comme lui ; alors, je ne m'étonne plus.

— Non ; j'ai refusé de trahir mon maître, voilà tout.

— Voyons un peu : comment cela s'est-il passé ?

— J'étais à Paris à l'hôtel du connétable, tandis que celui-ci habitait son château de Bourbon-l'Archambault. Un jour, m'arrive le capitaine de ses gardes qui m'apporte une lettre de monseigneur. Cette lettre m'ordonnait de remettre au messager, à l'instant même, un petit paquet cacheté que je trouverais dans la chambre à coucher du duc, au chevet de son lit, au fond d'une petite armoire. Je conduisis le capitaine dans la chambre, je m'avançai vers le chevet, j'ouvris l armoire, le paquet était à la place indiquée, je le remis au messager, qui partit à l'instant même. Une heure après, des soldats conduits par un officier, vinrent du Louvre, m'ordonnèrent à leur tour de leur ouvrir la chambre à coucher du duc, et de les conduire à une armoire qui devait se trouver au chevet du lit. J'obéis, ils ouvrirent l'armoire, mais ils cherchèrent inutilement : ce qu'ils cherchaient, c'était le paquet que venait d'emporter le messager du duc.

— Diable ! diable ! murmura Aubry, qui commençait à entrer vivement dans la situation de son compagnon d'infortune.

— L'officier me fit des menaces terribles auxquelles je ne répondis rien, sinon que j'ignorais quelle chose il venait demander ; car si j'eusse dit que je venais de remettre le paquet au messager du duc, on eût pu courir après lui et le rattraper.

— Peste ! interrompit Aubry, c'était adroit, et vous agissiez comme un bon et loyal serviteur.

— Alors l'officier me consigna aux deux gardes, et, accompagné des deux autres, retourna au Louvre. Au bout d'une demi-heure, il revint avec l'ordre de me conduire au château de Pierre-en-Scise, à Lyon ; on me mit les fers aux pieds, on me lia les mains, on me jeta dans une voiture, on plaça un soldat à ma droite et un soldat à ma gauche. Cinq jours après, j'étais enfermé dans une prison qui, je dois le dire, était loin d'être aussi sombre et aussi rigoureuse que celle-ci ; mais qu'importe, murmura le moribond, une prison est toujours une prison, et j'ai fini par m'habituer à celle-ci comme aux autres.

— Hum ! fit Jacques Aubry, cela prouve que vous êtes philosophe.

— Trois jours et trois nuits s'écoulèrent, continua Étienne Raymond ; enfin, pendant la quatrième nuit, je fus réveillé par un léger bruit ; je rouvris les yeux ; ma porte tournait sur ses gonds ; une femme voilée entra, accompagnée du guichetier ; le guichetier posa une lampe sur la table, et, sur un signe de ma visiteuse nocturne, sortit humblement ; alors elle s'approcha de mon lit, leva son voile : je poussai un cri.

— Hein ? qui était-ce donc ? demanda Aubry en se rapprochant vivement du narrateur.

— C'était Louise de Savoie elle-même, c'était la duchesse d'Angoulême en personne ; c'était la régente de France, la mère du roi.

— Ah ! ah ! fit Aubry, et que venait-elle chercher chez un pauvre diable comme vous ?

— Elle venait chercher ce paquet cacheté que j'avais remis au messager du duc, et qui renfermait les

lettres d'amour qu'imprudente princesse elle avait écrites à celui qu'elle persécutait maintenant.

— Tiens, tiens, tiens ! murmura Jacques Aubry entre ses dents, voilà une histoire qui ressemble diablement à celle de la duchesse d'Étampes et d'Ascanio.

— Hélas ! toutes les histoires des princesses folles et amoureuses se ressemblent, répondit le prisonnier, qui paraissait avoir l'oreille aussi fine qu'il avait les yeux perçants ; seulement, malheur aux petits qui s'y trouvent mêlés.

— Un instant ! un instant ! prophète de malheur, s'écria Aubry, que diable dites-vous donc là ? Eh ! moi aussi je me trouve mêlé dans une histoire de princesse folle et amoureuse.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, dites adieu au jour, dites adieu à la lumière, dites adieu à la vie.

— Allez-vous-en au diable avec vos prédictions de l'autre monde ! Est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela ? Ce n'est pas moi qu'on aime, c'est Ascanio.

— Était-ce moi qu'on aimait ? reprit le prisonnier ; était-ce moi, dont jusque-là on avait ignoré l'existence ? Non, c'est moi qui me trouvais placé entre un amour stérile et une vengeance féconde, c'est moi qui fus écrasé au choc de tous deux.

— Ventre-Mahom ! s'écria Aubry, vous n'êtes pas réjouissant, mon brave homme. Mais revenons à la princesse, car justement, parce que votre histoire me fait trembler moi-même, elle m'intéresse infiniment.

— C'étaient donc ces lettres qu'elle voulait comme

je vous l'ai dit. En échange de ces lettres, elle me promettait des faveurs, des dignités, des titres ; pour ravoir ces lettres, elle eût extorqué de nouveau 400,000 écus à un autre Semblançay, cet autre dût-il payer sa complaisance de l'échafaud.

« Je lui répondis que je n'avais pas ces lettres, que je ne les connaissais pas, que je ne savais pas ce qu'elle voulait dire.

« Alors aux offres succédèrent les menaces ; mais je ne pouvais pas être plus intimidé que séduit, car j'avais dit la vérité. Ces lettres, je les avais remises au messager de mon noble maître.

« Elle sortit furieuse, puis je fus un an sans entendre parler de rien.

« Au bout d'un an, elle revint, et la même scène se renouvela.

« Ce fut moi à mon tour qui la priai, qui la suppliai de me laisser sortir. Je l'adjurai au nom de ma femme, au nom de mes enfants ; tout fut inutile : je devais livrer les lettres ou mourir en prison.

« Un jour, je trouvai une lime dans mon pain.

« Mon noble maître s'était souvenu de moi ; sans doute, tout absent, tout exilé, tout fugitif qu'il était, il ne pouvait me délivrer ni par la prière, ni par la force.

« Il envoya en France un de ses domestiques, qui obtint du geôlier qu'il me remettrait cette lime en disant de quelle part elle me venait.

« Je limai un des barreaux de ma fenêtre. Je me fis une corde avec mes draps ; je descendis, mais, arrivé à l'extrémité, je cherchai vainement la terre au bout de mes pieds ; je me laissai tomber en in-

voquant le nom de Dieu, et je me cassai la jambe en tombant ; une ronde de nuit me trouva évanoui.

« On me transporta alors au château de Chalon-sur-Saône. J'y restai deux ans à peu près ; puis, au bout de deux ans, ma persécutrice reparut dans ma prison. C'étaient ces lettres, toujours ces lettres qui la ramenaient. Cette fois, elle était en compagnie du tortureur ; elle me fit donner la question ; ce fut une cruauté inutile, elle n'obtint rien, elle ne pouvait rien obtenir. Je ne savais rien, sinon que j'avais remis ces lettres au messager du duc.

« Un jour, au fond de la cruche qui contenait mon eau, je trouvai un sac plein d'or : c'était toujours mon noble maître qui se souvenait de son pauvre serviteur.

« Je corrompis un guichetier, ou plutôt le misérable fis semblant de se laisser corrompre ; à minuit, il vint m'ouvrir la porte de ma prison. Je sortis. Je le suivis à travers les corridors ; déjà je sentais l'air des vivants ; déjà je me croyais libre ; des soldats se jetèrent sur nous et nous garrottèrent tous deux. Mon guide avait fait semblant de se laisser toucher par mes prières, afin de s'approprier l'or qu'il avait vu dans mes mains ; puis, il m'avait trahi pour gagner la récompense promise aux dénonciateurs.

« On me transporta au Châtelet dans ce cachot.

« Ici, pour la dernière fois, Louise de Savoie m'apparut : elle était suivie du bourreau.

« La vue de la mort ne put pas faire davantage que n'avaient fait les promesses, les menaces, la torture. On me lia les mains ; une corde fut passée à un anneau, et cette corde à mon cou. Je fis tou-

jours la même réponse, en ajoutant que mon ennemie comblait tous mes désirs en m'accordant la mort, désespéré que j'étais de cette vie de captivité.

« Sans doute ce fut ce sentiment qui l'arrêta. Elle sortit, le bourreau sortit derrière elle.

« Depuis ce temps je ne les revis plus. Qu'est devenu mon noble duc ? qu'est devenue la cruelle duchesse ? Je l'ignore, car depuis ce temps, et il y a peut-être quinze ans de cela, je n'ai point échangé une seule parole avec un seul être vivant.

— Ils sont morts tous deux, répondit Aubry.

— Morts tous deux ! mon noble duc est mort ! mais il serait jeune encore, il n'aurait que cinquante-deux ans. Comment est-il mort ?

— Il a été tué au siège de Rome, et probablement...

Jacques Aubry allait ajouter : « par un de mes amis » ; mais il se retint, pensant que cette circonstance pourrait bien mettre du froid entre lui et le vieillard. Jacques Aubry, comme on le sait, devenait prudent.

— Probablement ?... reprit le prisonnier.

— Par un orfèvre nommé Benvenuto Cellini.

— Il y a vingt ans, j'eusse maudit le meurtrier : aujourd'hui je dis du fond de mon cœur . « Que le meurtrier soit béni ! » Et lui ont-ils donné une sépulture digne de lui, à mon noble duc ?

— Je le crois bien : ils lui ont élevé un tombeau dans la cathédrale de Gaëte, lequel tombeau porte une épitaphe dans laquelle il est dit qu'à l'endroit de celui qui y dort, Alexandre-le-Grand n'était qu'un drôle et César qu'un polisson.

— Et l'autre ?

— Qui, l'autre ?

— Elle, ma persécutrice ?

— Morte aussi ; morte il y a neuf ans.

— C'est cela. Une nuit, dans ma prison, j'ai vu une ombre agenouillée et priant. Je me suis écrié, l'ombre a disparu. C'était elle qui venait me demander pardon.

— Ainsi, vous croyez qu'à l'instant de la mort, elle aura pardonné ?

— Je l'espère pour le salut de son âme.

— Mais alors on aurait dû vous mettre en liberté ?

— Elle l'aura recommandé peut-être ; mais je suis si peu de chose, qu'au milieu de cette grande catastrophe on m'aura oublié.

— Ainsi, vous, au moment de mourir, vous lui pardonnerez à votre tour ?

— Soulevez-moi, jeune homme, que je prie pour tous deux.

Et le moribond, soulevé par Jacques Aubry, confondit dans la même prière son protecteur et sa persécutrice, celui qui s'était souvenu dans son affection, celle qui ne l'avait jamais oublié dans sa haine : le connétable et la régente.

Le prisonnier avait raison. Les yeux de Jacques Aubry commençaient à s'habituer aux ténèbres : ils distinguaient dans l'obscurité la figure du mourant. C'était un beau vieillard maigri par la souffrance, à la barbe blanche, au front chauve : une de ces têtes comme en a rêvé le Dominiquin en exécutant sa *Confession de saint Jérôme*.

Quand il eut prié, il poussa un soupir et retomba : il était évanoui.

Jacques Aubry le crut mort. Cependant il courut à la cruche, prit de l'eau dans le creux de sa main, et la lui secoua sur le visage. Le mourant revint à lui.

— Tu as bien fait de me secourir, jeune homme, dit le vieillard, et voilà ta récompense.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Aubry.

— Un poignard, répondit le mourant.

— Un poignard ! et comment cette arme se trouve-t-elle entre vos mains ?

— Attends :

« Un jour, le guichetier en m'apportant mon pain et mon eau posa sa lanterne sur l'escabeau, qui par hasard se trouvait près du mur. Dans ce mur était une pierre saillante, et sur cette pierre quelques lettres gravées avec un couteau. Je n'eus pas le temps de les lire.

« Mais je grattai la terre avec mes mains, je la délayai de manière à en faire une espèce de pâtée, et je pris l'empreinte de ces lettres ; je lus : *Ultor.*

« Que voulait dire ce mot *vengeur ?* Je revins à la pierre. J'essayai de l'ébranler. Elle remuait comme une dent dans son alvéole. A force de patience, en répétant vingt fois les mêmes efforts, je parvins à l'arracher du mur. Je plongeai aussitôt la main dans l'excavation qu'elle avait laissée, et je trouvai ce poignard.

« Alors le désir de la liberté presque perdu me revint, je résolus avec ce poignard de me creuser un passage dans quelque cachot voisin, et là, avec l'aide

de celui qui l'habiterait, de combiner un plan d'évasion. D'ailleurs, rien de tout cela ne réussît-il, creuser la terre, fouiller la muraille, c'était une occupation ; et quand vous aurez été comme moi vingt ans dans un cachot, jeune homme, vous verrez quel terrible ennemi c'est que le temps.

Aubry frissonna des pieds à la tête.

— Et avez-vous mis votre projet à exécution ? demanda-t-il.

— Oui, et avec plus de facilité que je ne l'aurais pensé. Depuis douze ou quinze ans peut-être que je suis ici, on ne suppose plus sans doute que je puisse m'évader ; puis peut-être ne sait-on plus même qui je suis. On me garde comme on garde cette chaîne qui pend à cet anneau. Le connétable et la régente sont morts ; eux seuls se souvenaient de moi ; qui saurait maintenant, ici même, quel nom je prononce en prononçant le nom d'Étienne Raymond ? Personne.

Aubry sentit la sueur lui couler sur le front en songeant à l'oubli dans lequel était tombée cette existence perdue.

— Eh bien ? demanda-t-il ; eh bien ?

— Eh bien ! dit le vieillard, depuis plus d'un an je creuse le sol et je suis parvenu à pratiquer au-dessous de la muraille un trou par lequel un homme peut passer.

— Mais qu'avez-vous fait de la terre que vous tirez de ce trou ?

— Je l'ai semée comme du sable dans mon cachot, et je l'ai confondue avec le sol à force de marcher dessus.

— Et ce trou où est-il ?

— Sous mon lit. Depuis quinze ans personne n'a jamais eu l'idée de le changer de place. Le geôlier ne descend dans mon cachot qu'une fois par jour. Le geôlier parti, les portes refermées, le bruit des pas éteints, je tirais mon lit et je me remettais à l'œuvre ; puis, lorsque l'heure de la visite arrivait, je remettais le lit à sa place et je me couchais dessus.

Avant-hier, je me suis couché dessus pour ne plus me relever : j'étais au bout de mes forces ; aujourd'hui je suis au bout de ma vie. Sois le bienvenu, jeune homme, tu m'aideras à mourir, et moi, en échange, je te ferai mon héritier.

— Votre héritier ! dit Aubry étonné.

— Sans doute. Je te laisserai ce poignard. Tu souris. Quel héritage plus précieux peut te laisser un prisonnier ? Ce poignard, c'est la liberté peut-être.

— Vous avez raison, dit Aubry, et je vous remercie. Mais le trou que vous avez creusé, où donne-t-il ?

— Je n'étais pas encore arrivé de l'autre côté, cependant j'en étais bien proche. Hier, j'ai entendu dans le cachot à côté un bruit de voix.

— Diable ! fit Aubry, et vous croyez...

— Je crois qu'avec quelques heures de travail vous aurez achevé mon œuvre.

— Merci, dit Aubry, merci.

— Maintenant, un prêtre. Je voudrais bien un prêtre, dit le moribond.

— Attendez, mon père, dit Aubry, attendez ; il

est impossible qu'ils refusent une pareille demande à un mourant.

Il courut à la porte sans trébucher cette fois, car ses yeux s'habituaient à l'obscurité, et frappa des pieds et des mains.

Un guichetier descendit.

— Qu'avez-vous à faire un pareil vacarme, demanda-t-il, et que voulez-vous ?

— Le vieillard qui est avec moi se meurt, dit Aubry, et demande un prêtre : le lui refuserez-vous ?

— Hum !... murmura le guichetier. Je ne sais pas ce que ces gaillards-là ont tous à demander des prêtres. C'est bien, on va lui en envoyer un.

Effectivement, dix minutes après, le prêtre parut portant le saint viatique, précédé de deux sacristains dont l'un portait la croix et l'autre la sonnette.

Ce fut un spectacle solennel que la confession de ce martyr, qui n'avait à révéler que les crimes des autres, et qui, au lieu de demander pardon pour lui, priait pour ses ennemis.

Si peu impressionnable que fût Jacques Aubry, il se laissa lui-même tomber sur les deux genoux, et se souvint de ses prières d'enfant, qu'il croyait avoir oubliées.

Lorsque le prisonnier eut fini sa confession, ce fut le prêtre qui s'inclina devant lui et qui lui demanda sa bénédiction.

Le vieillard sourit radieux comme un élu sourit, étendit une main au-dessus de la tête du prêtre, étendit l'autre vers Aubry, poussa un profond soupir, et se renversa en arrière.

Ce soupir était le dernier.

Le prêtre sortit comme il était venu, accompagné des deux enfants de chœur, et le cachot un instant éclairé par la lueur tremblante des cierges, retomba dans son obscurité.

Jacques Aubry alors se retrouva seul avec le mort.

C'était une assez triste compagnie, surtout par les réflexions qu'elle faisait naître. Cet homme qui était couché là était entré innocent en prison, il y était resté vingt ans, et il n'en sortait que parce que la mort, ce grand libérateur, était venu le chercher.

Aussi le joyeux écolier ne se reconnaissait plus : pour la première fois il se trouvait en face d'une suprême et sombre pensée, pour la première fois il sondait du regard les brûlantes vicissitudes de la vie et les calmes profondeurs de la mort.

Puis au fond de son cœur une idée égoïste commençait à s'éveiller : il songeait à lui-même, innocent comme cet homme, mais comme cet homme entraîné dans l'engrenage de ces passions royales qui brisent, qui dévorent, qui anéantissent une existence. Ascanio et lui pouvaient disparaître à leur tour comme avait disparu Étienne Raymond ; qui songerait à eux ?

Gervaise peut-être.

Benvenuto Cellini certainement.

Mais la première ne pouvait rien que pleurer ; quand au second, en demandant à grands cris cette lettre que possédait Ascanio, il avouait lui-même son impuissance.

Et pour unique chance de salut, pour seule es-

pérance, il lui restait l'héritage de ce trépassé, un vieux poignard qui déjà avait trompé l'attente de ses deux premiers maîtres.

Jacques Aubry avait caché le poignard dans sa poitrine, il porta convulsivement la main sur sa poignée pour s'assurer qu'il y était encore.

En ce moment la porte se rouvrit, on venait enlever le cadavre.

— Quand m'apporterez-vous à dîner ? demanda Jacques Aubry, j'ai faim.

— Dans deux heures, répondit le guichetier.

Et l'écolier se trouva seul dans son cachot

XV

UN HONNÊTE LARCIN

AUBRY passa ces deux heures assis sur son escabeau sans bouger de sa place, tant sa pensée active tenait son corps en repos.

A l'heure dite, le guichetier descendit, renouvela l'eau, changea le pain ; c'était ce que, dans la langue du Châtelet, on appelait un dîner.

L'écolier se rappelait ce que lui avait dit le mourant, c'est-à-dire que la porte de la prison ne s'ouvrait que toutes les vingt-quatre heures ; cependant il demeura encore longtemps assis à la même place et sans faire un seul mouvement, craignant que l'événement de la journée ne changeât quelque chose aux habitudes de la prison.

Bientôt il vit, grâce à son soupirail, que la nuit commençait à venir. C'était une journée bien remplie que celle qui venait de s'écouler. Le matin, l'interrogatoire du juge ; à midi, le duel avec Marmagne ; à une heure, la prison ; à trois heures, la mort du prisonnier, et maintenant ses premières tentatives de délivrance.

Un homme ne compte pas beaucoup de journées pareilles dans sa vie.

Jacques Aubry se leva lentement, alla à la porte pour écouter si personne ne venait ; puis, pour qu'on ne vît pas sur son pourpoint la trace de la terre et de la muraille, il se dévêtit de cette partie de son costume, tira le lit et trouva l'ouverture dont lui avait parlé son compagnon.

Il se glissa comme un serpent dans cette étroite galerie, qui pouvait avoir huit pieds de profondeur, et qui, après avoir plongé sous le mur, remontait de l'autre côté.

Au premier coup de poignard que donna Aubry, il sentit effectivement au son que rendait le sol, qu'il allait bientôt arriver à son but, qui était de s'ouvrir une issue dans un lieu quelconque. Où cette issue donnerait-elle? il eût fallu être sorcier pour le dire.

Il n'en continua pas moins activement son travail, en faisant le moins de bruit possible. De temps en temps seulement il sortait de son trou comme fait un mineur, pour semer par la chambre la terre, qui eût fini par encombrer sa galerie : puis il se glissait de nouveau dans son passage et se remettait à la besogne.

Pendant qu'Aubry travaillait, Ascanio songeait tristement à Colombe.

Lui aussi avait, comme nous l'avons dit, été conduit au Châtelet ; lui aussi, comme Aubry, avait été jeté dans un cachot. Cependant, soit hasard, soit recommandation de la duchesse, ce cachot était un peu moins nu, et par conséquent un peu plus habitable que celui de l'écolier.

Mais qu'importait à Ascanio un peu plus ou un peu moins de bien-être. Son cachot était toujours

un cachot : sa captivité une séparation. Colombe lui manquait, c'est-à-dire plus que le jour, plus que la liberté, plus que la vie. Colombe avec lui dans le cachot, et le cachot devenait un lieu de délices, un palais d'enchantement.

C'est que les derniers temps de sa vie avaient été si doux au pauvre enfant ! Le jour songeant à sa maîtresse, la nuit demeurant près d'elle, il n'avait jamais pensé que ce bonheur pût cesser. Aussi, parfois, au milieu de sa félicité, la main de fer du doute lui avait serré le cœur. Il avait, comme un homme qu'un danger menace, mais qui ne sait pas quand ce danger fondra sur lui, il avait promptement écarté toutes les inquiétudes de l'avenir pour épuiser tous les délices du présent.

Et maintenant il était dans un cachot, seul, loin de Colombe, peut-être enfermée elle-même comme lui, peut-être prisonnière dans quelque couvent dont elle ne pourrait sortir qu'en passant dans la chapelle où l'attendrait le mari qu'on voulait la forcer d'accepter.

Deux passions terribles veillaient à la porte de la prison des deux enfants : l'amour de Mme d'Étampes au seuil de celle d'Ascanio, l'ambition du comte d'Orbec au seuil de celle de Colombe.

Aussi, une fois seul dans son cachot, Ascanio se trouva-t-il bien triste et bien abattu : c'était une de ces natures tendres qui ont besoin de s'appuyer sur une organisation robuste ; c'était une de ces fleurs frêles et gracieuses qui se courbent au moindre orage et qui ne se relèvent qu'aux rayons vivifiants du soleil.

Jeté dans une prison, le premier soin de Benvenuto eût été d'explorer les portes, de sonder les murs, de faire résonner le sol pour s'assurer si les uns ou les autres n'offraient pas à sa vive et belliqueuse intelligence quelque moyen de salut. Ascanio s'assit sur son lit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et murmura le nom de Colombe. Qu'on pût s'évader par un moyen quelconque d'un cachot fermé par trois grilles de fer, et entouré par des murs de six pieds d'épaisseur, l'idée ne lui en vint même pas.

Ce cachot, comme nous l'avons dit, était au reste un peu moins nu et un peu plus habitable que celui de Jacques ; il y avait un lit, une table, deux chaises et une vieille natte ; en outre, sur une avance en pierre pratiquée sans doute à cet effet, brûlait une lampe. C'était sans doute le cachot des privilégiés.

Il y avait aussi une grande amélioration dans le système alimentaire ; au lieu du pain et de l'eau qu'on apportait une fois par jour à notre écolier, Ascanio jouissait de deux repas, avantage qui était compensé par le désagrément de voir deux fois son geôlier : ces repas même, il faut le dire en l'honneur de la philanthropique administration du Châtelet, n'étaient pas tout à fait exécrables.

Ascanio s'occupa peu de ce détail ; c'était une de ces organisations délicates, féminines, qui semblent vivre de parfums et de rosée. Toujours plongé dans ses réflexions, il mangea un peu de pain, but quelques gouttes de vin, et continua de penser à Colombe et à Benvenuto Cellini ; à Colombe comme

à celle en qui il mettait tout son amour, à Cellini comme à celui en qui il mettait toute son espérance.

En effet, jusqu'à ce moment, Ascanio ne s'était occupé d'aucun des soins ni des détails de l'existence ; Benvenuto vivait pour deux ; lui, Ascanio, se contentait de respirer, de rêver quelque bel ouvrage d'art, et d'aimer Colombe. Il était comme le fruit qui pousse sur un arbre vigoureux et qui reçoit de cet arbre toute sa sève.

Et maintenant encore, toute anxieuse qu'était sa situation, si, au moment où on l'avait arrêté, si, au moment où on l'avait conduit au Châtelet il avait pu voir Benvenuto Cellini, et si Benvenuto Cellini eût pu lui dire en lui serrant la main : « Sois tranquille, Ascanio, je veille sur toi et sur Colombe », sa confiance dans le maître était si grande que, soutenu par cette seule promesse, il eût attendu sans inquiétude le moment où sa prison s'ouvrirait, sûr que cette prison devait s'ouvrir, malgré les portes et les grilles qui s'étaient brusquement refermées sur lui.

Mais il n'avait pas vu Benvenuto, mais Benvenuto ignorait que son élève chéri, que le fils de sa Stéphana, fût prisonnier ; il fallait un jour pour aller le prévenir à Fontainebleau, en supposant que quelqu'un eût l'idée de le faire ; un autre jour pour revenir à Paris, et en deux jours les ennemis des deux amants pouvaient prendre bien de l'avance sur leur défenseur.

Aussi Ascanio passa-t-il tout le reste de la journée et la nuit qui suivit son arrestation sans dormir, tantôt se promenant, tantôt s'asseyant, tantôt se

jetant sur son lit auquel, par une attention particulière qui prouvait à quel point le prisonnier était recommandé, on avait mis des draps blancs. Pendant toute cette journée, pendant toute cette nuit, et pendant toute la matinée du lendemain, rien ne lui arriva de nouveau, si ce n'est la visite régulière du guichetier qui lui apportait ses repas.

Vers les deux heures de l'après-midi, autant du moins que le prisonnier put en juger par le calcul qu'il fit du temps, il lui sembla entendre parler près de lui : c'était un murmure sourd, indistinct, dans lequel il était impossible de rien distinguer, mais causé évidemment par des paroles humaines. Ascanio écouta, se dirigea du côté vers lequel le bruit se faisait entendre : c'était à l'un des angles de son cachot. Il appliqua silencieusement son oreille à la muraille et au sol : c'était de dessous la terre que le bruit semblait venir.

Ascanio avait des voisins qui n'étaient évidemment séparés de lui que par un mur étroit ou par un mince plancher.

Au bout de deux heures à peu près cette rumeur cessa et tout rentra dans le silence.

Puis vers la nuit le bruit recommença, mais cette fois il avait changé de nature. Ce n'était plus celui que font deux personnes en parlant, mais le retentissement de coups sourds et pressés comme ceux que frappe un tailleur de pierre. Ce bruit venait au reste du même endroit, ne s'interrompait pas une seconde, et allait toujours se rapprochant.

Si préoccupé que fût Ascanio de ses propres idées, ce bruit ne lui en parut pas moins mériter quelque

attention, aussi demeura-t-il les yeux fixés vers l'endroit d'où ce bruit venait. On devait être au moins au milieu de la nuit, mais malgré son insomnie de la veille, Ascanio ne songea pas même à dormir.

Le bruit continuait ; comme ce n'était pas l'heure d'un travail ordinaire, il était évident que c'était celui de quelque prisonnier qui travaillait à son évasion. Ascanio sourit tristement à cette idée qu'arrivé jusqu'à lui, le malheureux qui, un instant peut-être, se serait cru en liberté, n'aurait fait que changer de prison.

Enfin le bruit se rapprocha tellement qu'Ascanio courut à sa lampe, la prit, et revint avec elle vers l'endroit où il se faisait entendre ; presque au même instant, le sol se souleva dans l'angle le plus éloigné du cachot, et la boursoufflure, en se fendant, donna passage à une tête humaine.

Ascanio jeta un cri d'étonnement, puis de joie, auquel répondit un autre cri non moins accentué. Cette tête, c'était celle de Jacques Aubry.

Un instant après, grâce à l'aide qu'Ascanio donna à celui qui venait lui rendre visite d'une façon si étrange et si inopinée, les deux amis étaient dans les bras l'un de l'autre.

On devine que les premières questions et les premières réponses furent quelque peu incohérentes ; mais enfin, à force d'échanger des mots sans suite, ils parvinrent à mettre un peu d'ordre dans leur esprit et à jeter un peu de clarté sur les événements. Ascanio, d'ailleurs, n'avait presque rien à dire, tandis qu'au contraire il avait tout à apprendre.

Alors Aubry lui raconta tout : comment lui Aubry était revenu à l'hôtel de Nesle en même temps que Benvenuto, comment ils avaient appris presque ensemble la nouvelle de l'arrestation d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe ; comment Benvenuto avait couru à son atelier comme un fou, criant : « A la fonte ! à la fonte ! » et lui Aubry au Châtelet. Alors ils s'étaient séparés, et l'écolier ne savait plus rien de ce qui s'était passé depuis ce moment à l'hôtel de Nesle.

Mais à l'Iliade commune succéda l'Odyssée particulière. Aubry raconta à Ascanio son désappointement en voyant qu'on ne voulait pas le mettre en prison ; sa visite chez Gervaise, la dénonciation de celle-ci au lieutenant-criminel, son interrogatoire terrible, qui n'avait eu d'autre résultat que cette amende de vingt sous parisis, amende si humiliante pour l'honneur de Gervaise ; enfin sa rencontre avec Marmagne, au moment où il commençait à désespérer de se faire mettre en prison ; puis, à partir de là, tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où, ne sachant pas dans quel cachot il allait entrer, il avait, en fendant avec sa tête la croûte de terre qui lui restait à percer, aperçu à la lueur de sa lampe son ami Ascanio.

Sur quoi les deux amis se jetèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent de rechef.

— Et maintenant, dit Jacques Aubry, écoute-moi, Ascanio, il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais, dit Ascanio, avant toute chose, parle-moi de Colombe. Où est Colombe ?

— Colombe ? je n'en sais rien ; chez Mme d'Étampes, je crois.

— Chez Mme d'Étampes ! s'écria Ascanio, chez sa rivale !

— Alors, c'est donc vrai ce qu'on disait de l'amour de la duchesse pour toi ?

Ascanio rougit et balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Oh ! il ne faut pas rougir pour cela, s'écria Aubry. Peste ! une duchesse ! et une duchesse qui est la maîtresse du roi ! Ce n'est pas à moi qu'une pareille bonne fortune arriverait. Mais voyons, revenons à notre affaire.

— Oui, dit Ascanio, revenons à Colombe.

— Bah ! il s'agit bien de Colombe. Il s'agit d'une lettre.

— Quelle lettre ?

— D'une lettre que la duchesse d'Étampes t'a écrite.

— Et qui t'a dit que je possédais une lettre de la duchesse d'Étampes ?

— Benvenuto Cellini.

— Pourquoi t'a-t-il dit cela ?

— Parce que cette lettre il la lui faut, parce que cette lettre lui est nécessaire, parce que je me suis engagé à la lui rapporter, parce que tout ce que j'ai fait enfin c'était pour avoir cette lettre.

— Mais que veut faire de cette lettre Benvenuto ? demanda Ascanio.

— Ah ! ma foi ! je n'en sais rien, et cela ne me regarde pas. Il m'a dit : « Il me faut cette lettre. » Je lui ai dit : « C'est bon, je l'aurai. » Je me suis fait met-

tre en prison pour l'avoir ; me voilà, donne-la-moi, et je me charge de la faire passer à Benvenuto ! Eh bien ! qu'as-tu donc ?

Cette question était motivée par le rembrunissement de la figure d'Ascanio.

— J'ai, mon pauvre Aubry, dit-il, que tu as perdu ta peine.

— Comment cela ? s'écria Jacques Aubry. Cette lettre, n'aurais-tu plus cette lettre ?

— Elle est là ! dit Ascanio en mettant la main sur la poche de son pourpoint.

— Ah ! à la bonne heure. Alors donne-la-moi que je la porte à Benvenuto.

— Cette lettre ne me quittera point, Jacques.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ignore ce qu'en veut faire Benvenuto.

— Il veut s'en servir pour te sauver.

— Et pour perdre la duchesse d'Étampes, peut-être. Aubry, je ne perdrai pas une femme.

— Mais cette femme veut te perdre, toi. Cette femme te déteste ; non, je me trompe, cette femme t'adore.

— Et tu veux qu'en échange de ce sentiment...

— Mais c'est exactement comme si elle te haïssait, puisque toi tu ne l'aimes pas ; d'ailleurs, c'est elle qui a tout fait.

— Comment, qui a tout fait ?

— Oui, c'est elle qui t'a fait arrêter, c'est elle qui a enlevé Colombe.

— Qui te l'a dit ?

— Personne ; mais qui veux-tu que cela soit ?

— Mais le prévôt, mais le comte d'Orbec, mais Marmagne, à qui tu avoues que tu as tout dit.

— Ascanio ! Ascanio ! s'écria Jacques désespéré, tu te perds !

— J'aime mieux me perdre que de commettre une lâche action, Aubry.

— Mais ce n'est pas une lâche action, puisque c'est Benvenuto qui se charge de l'accomplir.

— Écoute, Aubry, dit Ascanio, et ne me garde pas rancune de ce que je vais te dire. Si c'était Benvenuto qui fût là à ta place, si c'était lui qui me dît : « C'est Mme d'Étampes, ton ennemie, qui t'a fait arrêter, qui a enlevé Colombe, qui la tient en son pouvoir, qui veut forcer sa volonté ; je ne puis sauver Colombe qu'à l'aide de cette lettre » ; je lui ferais jurer qu'il ne la montrerait pas au roi, et je la lui donnerais. Mais Benvenuto n'est point ici, je n'ai aucune certitude que la persécution me vienne de la duchesse. Cette lettre serait mal placée entre tes mains, Aubry ; pardonne-moi, mais tu avoues toi-même que tu es un franc écervelé.

— Je te jure, Ascanio, que la journée que je viens de passer m'a vieilli de dix années.

— Cette lettre, tu peux la perdre ou en faire, dans un but excellent, je le sais, un usage inconsidéré ; Aubry, cette lettre restera où elle est.

— Mais mon ami, s'écria Jacques Aubry, songe bien, et Benvenuto l'a dit, que cette lettre seule peut te sauver.

— Benvenuto me sauvera sans cela, Aubry ; Benvenuto a la parole du roi qu'il lui accordera une grâce le jour où son Jupiter sera fondu. Eh bien,

quand tu as cru que Benvenuto devenait fou parce qu'il criait : « A la fonte ! à la fonte ! », Benvenuto commençait à me sauver.

— Mais si la fonte allait manquer, dit Aubry.

— Il n'y a pas de danger, reprit Ascanio en souriant.

— Mais cela arrive aux plus habiles fondeurs de France, à ce qu'on assure.

— Les plus habiles fondeurs de France ne sont que des écoliers auprès de Benvenuto.

— Mais combien de temps peut durer cette fonte ?

— Trois jours.

— Et pour mettre la statue sous les yeux du roi, combien de temps faut-il ?

— Trois autres jours encore.

— Six ou sept en tout, à ce que je vois. Et si d'ici à six ou sept jours Mme d'Étampes force Colombe à épouser d'Orbec ?

— Mme d'Étampes n'a aucun droit sur Colombe. Colombe résistera.

— Oui, mais le prévôt a des droits sur Colombe comme sa fille, le roi François Ier a des droits sur Colombe comme sa sujette ; si le prévôt ordonne, si le roi ordonne.

Ascanio pâlit affreusement.

— Si lorsque Benvenuto demandera ta liberté, Colombe est déjà la femme d'un autre, dis, que feras-tu de la liberté ?

Ascanio passa une main sur son front pour essuyer la sueur qu'y faisaient poindre les paroles de l'écolier, tandis que son autre main cherchait dans sa poche la lettre libératrice ; mais au moment où Au-

bry croyait qu'il allait céder, il secoua la tête, comme pour en chasser toute irrésolution.

— Non ! dit-il, non ! A Benvenuto seul. Parlons d'autre chose.

Et il prononça ces paroles d'un ton qui indiquait qu'il était, pour le moment du moins, parfaitement inutile d'insister.

— Alors, dit Aubry, paraissant prendre intérieurement une résolution importante ; alors, mon ami, si c'est pour parler d'autre chose, nous en parlerons aussi bien demain matin, ou demain dans la journée, attendu que j'ai bien peur que nous ne soyons ici pour quelque temps. Quant à moi, je t'avoue que comme je suis assez fatigué de mes tribulations de la journée et de mon travail de la nuit, je ne serais point fâché de me reposer un peu. Ainsi donc, reste ici, je retourne chez moi. Quand tu auras envie de me revoir, tu m'appelleras. En attendant, mets cette natte sur le trou que j'ai fait, afin qu'on ne coupe pas nos communications. Bonne nuit ! et comme la nuit porte conseil, j'espère que je te trouverai plus raisonnable demain matin.

Et à ces mots, sans rien vouloir écouter des observations d'Ascanio qui essayait de le retenir, Jacques Aubry rentra la tête la première dans son couloir et regagna en rampant son cachot. Quant à Ascanio, en exécution du conseil que lui avait donné son ami, à peine les jambes de l'écolier eurent-elles disparu à leur tour qu'il traîna la natte dans l'angle de sa prison. La voie de communication qui venait de s'établir entre les deux cachots disparut donc entièrement.

Puis il jeta son pourpoint sur une des deux chaises qui, avec la table et la lampe, composaient son ameublement, s'étendit sur son lit, et, tout bourrelé d'inquiétude qu'il était, s'endormit bientôt, la fatigue du corps l'emportant sur les tourments de l'esprit.

Quant à Aubry, au lieu de suivre l'exemple d'Ascanio, quoiqu'il eût au moins autant besoin que lui de sommeil, il se contenta de s'asseoir sur son escabeau et se mit à réfléchir profondément, ce qui, comme le sait le lecteur, était si parfaitement contre ses habitudes, qu'il était évident qu'il méditait quelque grand coup.

L'immobilité de l'écolier dura un quart d'heure à peu près, après quoi il se leva lentement, et du pas d'un homme dont toutes les irrésolutions sont fixées, il s'avança vers son trou, où il se glissa de nouveau, mais avec tant de précaution et en observant un si profond silence cette fois, qu'au moment où, arrivé de l'autre côté, il souleva la natte avec sa tête, il s'aperçut avec joie que l'opération qu'il venait d'accomplir n'avait pas réveillé son ami.

C'était tout ce que demandait l'écolier ; aussi avec des précautions plus grandes encore que celles qu'il avait prises jusque-là, il sortit lentement de sa galerie souterraine, s'approcha en retenant son souffle de la chaise où était déposé le pourpoint d'Ascanio, et, l'œil fixé sur le dormeur, l'oreille tendue à tout bruit, prit dans la poche la précieuse lettre tant ambitionnée par Cellini, et mit dans l'enveloppe un simple billet de Gervaise qu'il plia exactement de

la même façon que l'était la lettre de la duchesse, pensant, tant qu'Ascanio ne l'ouvrirait pas, lui faire croire que c'était toujours la missive de la belle Anne d'Heilly qui était restée en sa possession.

Puis, avec le même silence, il regagna la natte, la souleva, se glissa de nouveau dans le trou, et disparut comme les fantômes qui s'abîment dans les trappes de l'Opéra.

Il était temps, car à peine rentré dans son cachot, il entendit la porte de celui d'Ascanio roulant sur ses gonds, et la voix de son ami qui criait avec l'accent d'un homme qui s'éveille en sursaut :

— Qui va là ?

— Moi, répondit une voix douce, ne craignez rien, c'est une amie.

Ascanio, à moitié vêtu, comme nous l'avons dit, se souleva à l'accent de cette voix qu'il croyait reconnaître, et à la lueur de sa lampe il vit une femme voilée. Cette femme s'approcha lentement de lui et leva son voile. Il ne s'était pas trompé, cette femme, c'était Mme d'Étampes.

XVI

OÙ IL EST PROUVÉ QUE LA LETTRE D'UNE GRISETTE, QUAND ON LA BRÛLE, FAIT AUTANT DE FLAMME ET DE CENDRE QUE LA LETTRE D'UNE DUCHESSE.

Il y avait sur le visage mobile de la belle Anne d'Heilly un mélange de compassion et de tristesse auquel Ascanio se laissa prendre et qui le confirma, avant même que la duchesse eût ouvert la bouche, dans l'idée qu'elle était entièrement innocente de la catastrophe dont lui et Colombe venaient d'être victimes.

— Vous ici, Ascanio ! dit-elle d'une voix mélodieuse ; vous à qui je voulais donner des palais et que je retrouve dans une prison !

— Ah ! madame, s'écria le jeune homme, il est donc vrai que vous êtes étrangère à la persécution qui nous atteint ?

— M'avez-vous soupçonnée un instant, Ascanio ? dit la duchesse ; alors vous avez raison de me haïr, et je n'ai, moi, qu'à me plaindre en silence d'être si mal connue de celui que je connais si bien.

— Non, madame, non, dit Ascanio ; on m'a dit que c'était vous qui aviez tout conduit, mais je n'ai pas voulu le croire.

— Bien ! Ascanio, vous ne m'aimez pas, je le sais, mais au moins chez vous la haine n'est point de l'injustice. Vous aviez raison, Ascanio ; non seulement je n'ai rien conduit, mais encore j'ignorais tout. C'est le prévôt, M. d'Estourville, qui, ayant tout appris, je ne sais comment, est venu tout dire au roi, et qui a obtenu de lui l'ordre de vous arrêter et de reprendre Colombe.

— Et Colombe est chez son père ? demanda vivement Ascanio.

— Non, dit la duchesse, Colombe est chez moi.

— Chez vous, madame ! s'écria le jeune homme. Pourquoi chez vous ?

— Elle est bien belle, Ascanio, murmura la duchesse, et je comprends que vous la préfériez à toutes les femmes du monde, la plus aimante de ces femmes vous offrît-elle le plus riche des duchés.

— J'aime Colombe, madame, dit Ascanio, et vous savez qu'on préfère l'amour, ce bien du ciel, à tous les biens de la terre.

— Oui, Ascanio, oui, vous l'aimez par-dessus toute chose. Un instant j'ai espéré que votre passion pour elle n'était qu'un amour ordinaire. Je me suis trompée. Oui, je le vois bien maintenant, ajouta-t-elle avec un soupir, vous séparer plus longtemps l'un de l'autre serait s'opposer aux volontés de Dieu.

— Ah ! madame, s'écria Ascanio en joignant les mains, Dieu vous a donné le pouvoir de nous réunir. Soyez grande et généreuse jusqu'au bout, madame, et faites le bonheur de deux enfants qui vous aimeront et qui vous béniront toute leur vie.

— Eh bien ! oui, dit la duchesse, je suis vaincue,

Ascanio ; oui, je suis prête à vous protéger, à vous défendre ; mais, hélas ! peut-être, à cette heure, est-il trop tard !

— Trop tard ! que voulez-vous dire ? s'écria Ascanio.

— Peut-être, à cette heure, Ascanio, peut-être suis-je perdue moi-même.

— Perdue ! et pourquoi cela, madame ?

— Pour vous avoir aimé.

— Pour m'avoir aimé ! Vous, perdue à cause de moi ?

— Oui, imprudente que je suis, oui, perdue à cause de vous ; perdue pour vous avoir écrit.

— Comment cela ? je ne vous comprends pas, madame.

— Vous ne comprenez pas que le prévôt, muni de l'ordre du roi, a ordonné une perquisition générale à l'hôtel de Nesle ? Vous ne comprenez pas que cette perquisition, dans laquelle on recherche toutes les preuves de votre amour avec Colombe, s'exercera principalement dans votre chambre ?

— Eh bien ? demanda Ascanio impatient.

— Eh bien ! continua la duchesse, si dans votre chambre on retrouve cette lettre que dans un moment de délire je vous ai écrite, si cette lettre est reconnue pour être de moi, si cette lettre est mise sous les yeux du roi, que je trompais déjà et que bientôt je voulais trahir pour vous, ne comprenez-vous pas que mon pouvoir tombe à l'instant même ? Ne comprenez-vous pas que je ne puis plus rien pour vous ni pour Colombe ? Ne comprenez-vous pas enfin que je suis perdue ?

— Oh ! s'écria Ascanio, tranquillisez-vous, madame, il n'y a pas de danger ; cette lettre est ici, elle est là, elle ne m'a point quitté.

La duchesse respira, et sa figure passa de l'expression de l'anxiété à celle de la joie.

— Elle ne vous a pas quitté, Ascanio ! s'écria-t-elle à son tour ; elle ne vous a pas quitté ! Et à quel sentiment, dites, dois-je que cette heureuse lettre ne vous ait pas quitté ?

— A la prudence, madame, murmura Ascanio.

— A la prudence ! Je me trompais donc encore, mon Dieu ! mon Dieu ! Je devrais cependant être bien certaine, bien convaincue. A la prudence ! Eh bien ! alors, ajouta-t-elle en ayant l'air de faire un effort sur elle-même, puisque je n'ai à vous remercier que de votre prudence, Ascanio, croyez-vous bien prudent, dites-moi, de garder ici sur vous, quand on peut descendre à tout moment dans votre prison, quand on peut vous fouiller de force ; trouvez-vous bien prudent, dis-je, de garder une lettre qui doit, si elle est connue, mettre hors d'état de vous protéger, vous et Colombe, la seule personne qui puisse vous sauver ?

— Madame, dit Ascanio de sa voix douce, et avec cette teinte de mélancolie que ressentent toujours les cœurs purs lorsqu'ils sont forcés de douter, j'ignore si l'intention de nous sauver, Colombe et moi, est au fond de votre cœur comme elle est sur vos lèvres ; j'ignore si le désir seul de ravoir cette lettre qui, ainsi que vous l'avez dit, peut vous perdre, ne vous a pas conduite ici ; j'ignore enfin si, une fois que vous la tiendrez en votre pouvoir, de protectrice

que vous vous faites, vous ne nous redeviendrez pas ennemie ; mais ce que je sais, madame, c'est que cette lettre est à vous, c'est qu'elle vous appartient, c'est que, du moment où vous la venez réclamer, je n'ai pas, moi, le droit de la retenir.

Ascanio se leva, alla droit à la chaise sur laquelle était son pourpoint, fouilla dans la poche, et en tirant une lettre dont la duchesse au premier coup d'œil reconnut l'enveloppe :

— Voilà, dit-il, madame, ce papier tant désiré par vous, et qui, sans pouvoir m'être utile, peut vous être si nuisible. Reprenez-le, déchirez-le, anéantissez-le. J'ai fait ce que je dois ; vous ferez, vous, ce que vous voudrez.

— Ah ! vous êtes vraiment un noble cœur, Ascanio ! s'écria la duchesse, emportée par ce premier mouvement qu'on retrouve parfois encore même au fond des âmes les plus corrompues.

— On vient, madame, prenez garde ! s'écria Ascanio.

— Vous avez raison, dit la duchesse.

Et, au bruit des pas qui effectivement se rapprochaient, elle étendit vivement la main vers la lampe, présentant le papier à la flamme, qui s'y attacha et le dévora en un instant. La duchesse ne le lâcha cependant que lorsque le feu fut près d'atteindre ses doigts, et la lettre aux trois quarts consumée descendit en tournoyant ; lorsqu'elle toucha le sol, elle était complètement réduite en cendres ; cependant sur ces cendres la duchesse mit encore le pied.

En ce moment le prévôt parut sur la porte.

— On me prévient que vous êtes ici, madame,

dit-il d'un air inquiet en regardant alternativement Ascanio et la duchesse, et je m'empresse de descendre pour me mettre à vos ordres. Avez-vous en quelque chose besoin de moi ou des gens qui sont sous mes ordres ?

— Non, messire, dit la duchesse, ne pouvant dissimuler le sentiment de profonde joie qui débordait de son cœur sur son visage. Non, mais je ne vous en rends pas moins grâce de votre empressement et de votre bonne volonté ; j'étais venue seulement pour interroger ce jeune homme que vous avez fait arrêter, et pour m'assurer s'il était véritablement aussi coupable qu'on le disait.

— Et le résultat de cet examen ? demanda le prévôt d'un ton où il ne pouvait s'empêcher de laisser percer une légère teinte d'ironie.

— Est qu'Ascanio est moins coupable que je ne le pensais. Je vous recommande donc, messire, les plus grands soins pour lui. En attendant, le pauvre enfant est bien mal logé. Ne pourriez-vous lui donner une autre chambre ?

— On y avisera dès demain, madame, car, vous le savez, pour moi vos désirs sont des ordres. Avez-vous autre chose à commander et voulez-vous continuer votre interrogatoire ?

— Non, messire, répondit Anne, je sais tout ce que je désirais savoir.

A ces mots la duchesse sortit du cachot en jetant à Ascanio un dernier coup d'œil mêlé de reconnaissance et de passion.

Le prévôt la suivit et la porte se referma derrière eux.

— Pardieu ! murmura Jacques Aubry, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation de la duchesse et d'Ascanio ; pardieu ! il était temps.

En effet, le premier soin de Marmagne, en revenant à lui, avait été de faire dire à la duchesse qu'il venait de recevoir une blessure qui pourrait bien être mortelle, mais qu'avant de mourir il voudrait lui révéler un secret de la plus haute importance pour elle. A cet effet la duchesse était accourue. Marmagne lui avait dit alors qu'il avait été attaqué et blessé par un certain écolier nommé Jacques Aubry, lequel cherchait à entrer au Châtelet pour pénétrer jusqu'à Ascanio et rapporter à Cellini une lettre dont Ascanio était porteur.

A ces mots la duchesse avait tout compris, et tout en maudissant la passion qui l'avait cette fois encore fait sortir des limites de sa prudence ordinaire, elle était, quoiqu'il fût deux heures du matin, accourue au Châtelet, s'était fait ouvrir le cachot du prisonnier, et là avait joué avec Ascanio la scène que nous venons de raconter, et qui avait eu, du moins la duchesse le pensait ainsi, le dénouement qu'elle désirait, quoique Ascanio n'en eût pas été entièrement la dupe.

Comme l'avait dit Jacques Aubry, il était temps.

Mais la moitié de la besogne seulement était faite, et certes la plus difficile moitié restait à faire. L'écolier tenait sa lettre qui avait si bien manqué d'être anéantie à jamais ; mais pour que cette lettre eût sa valeur réelle, ce n'était pas entre les mains de Jacques qu'elle devait être, c'était entre les mains de Cellini.

Or, Jacques Aubry était prisonnier, bien prisonnier, et il avait appris de son prédécesseur que ce n'était pas chose facile que de sortir du Châtelet une fois qu'on y était entré. Il était donc, nous devons le dire, comme ce coq qui a trouvé une perle, dans le plus grand embarras de ce qu'il devait faire de sa richesse.

Essayer de fuir par la violence était impossible. Armé de son poignard, Jacques Aubry pouvait bien tuer le gardien qui lui apportait son repas, prendre ses clefs et ses habits ; mais, outre que ce moyen extrême répugnait à l'excellente nature de l'écolier, il ne lui offrait pas encore, il faut le dire, une sécurité suffisante. Il y avait dix chances contre une pour qu'il fût reconnu, fouillé, dépouillé de sa précieuse lettre, et réintégré dans son cachot.

Essayer de fuir par adresse était moins certain encore. Le cachot était creusé à huit ou dix pieds sous terre, des barres de fer énormes croisaient le soupirail par lequel pénétrait le seul rayon de jour qui descendît dans le cachot. Il fallait des mois pour desceller un de ces barreaux, puis d'ailleurs, ce barreau descellé, où se trouverait le fugitif ? dans quelque cour aux murs infranchissables où l'on ne manquerait pas de le retrouver le lendemain matin.

Restait la corruption ; mais grâce au jugement rendu par le lieutenant-criminel, et qui attribuait à Gervaise vingt sous parisis pour la perte de son honneur, le prisonnier ne possédait plus pour toute fortune que la somme de dix sous parisis, somme insuffisante pour tenter le plus mauvais geôlier de la plus mauvaise prison, et qui ne pouvait dé-

cemment s'offrir à un porte-clefs d'une forteresse royale.

Jacques Aubry était donc, nous sommes forcés d'en convenir, dans le plus cruel embarras.

De temps en temps une idée libératrice paraissait bien cependant se présenter à son esprit, mais cette idée sans doute entraînait avec elle de bien graves conséquences, car chaque fois qu'elle revenait, avec la persistance des bonnes idées, le visage d'Aubry se rembrunissait visiblement, et il poussait des soupirs qui prouvaient que le pauvre garçon subissait une lutte intérieure des plus violentes.

Cette lutte fut si violente et si prolongée que de toute la nuit Jacques ne songea pas même à dormir : il passa le temps à se promener de long en large, à s'asseoir, à se lever. C'était la première fois qu'il lui arrivait de veiller pour réfléchir ; Jacques n'avait jamais veillé que comme buveur, comme joueur ou comme amoureux.

Au point du jour cependant la lutte parut apaisée par la victoire sans doute d'une des forces opposées, car Jacques Aubry poussa un soupir plus lamentable encore qu'aucun de ceux qu'il eût poussés jusque-là, et se jeta sur son lit comme un homme complètement abattu.

A peine était-il couché qu'il entendit des pas dans l'escalier. Ces pas s'approchèrent, la clef grinça dans la serrure, les verrous crièrent, la porte tourna sur ses gonds, et deux hommes de justice apparurent sur le seuil : l'un était le lieutenant-criminel, l'autre son greffier.

Le désagrément de la visite fut tempéré par le

plaisir qu'eut Jacques Aubry à reconnaître deux anciennes connaissances.

— Ah ! ah ! mon jeune homme, dit le lieutenant-criminel en reconnaissant Jacques Aubry, c'est donc encore vous que je retrouve, et vous êtes donc parvenu à vous faire mettre au Châtelet ? Tudieu ! quel gaillard vous faites ! Vous séduisez les jeunes filles et vous perforez les jeunes seigneurs ! Mais, prenez-y garde ! cette fois-ci, peste ! la vie d'un gentilhomme, c'est plus cher que l'honneur d'une grisette, et vous n'en serez pas quitte pour vingt sous parisis.

Si formidables que fussent les paroles du juge, le ton avec lequel elles étaient prononcées rassurait quelque peu le prisonnier. Cet homme à la face joviale entre les mains duquel il avait eu la chance de tomber paraissait si bon garçon, qu'il semblait que rien de fatal ne pût venir de lui. Il est vrai de dire qu'il n'en était pas de même de son greffier, qui, à chaque menace que faisait le lieutenant-criminel, secouait approbativement la tête. C'était la seconde fois que Jacques Aubry voyait ces deux hommes à côté l'un de l'autre, et quelque préoccupation que lui inspirât la situation précaire dans laquelle il se trouvait, il ne pouvait s'empêcher de faire intérieurement les réflexions les plus philosophiques sur le caprice du hasard, qui avait dans un moment de fantaisie accolé l'un à l'autre deux individus aussi opposés de physique et de caractère.

L'interrogatoire commença. Jacques Aubry ne cacha rien ; il déclara qu'ayant reconnu dans le vicomte de Marmagne un gentilhomme qui l'avait déjà trahi plusieurs fois, il avait sauté sur l'épée

d'un page et l'avait défié. Marmagne avait accepté le défi ; le vicomte et l'écolier avaient ferraillé un instant ; puis le vicomte était tombé. Il n'en savait pas davantage.

— Vous n'en savez pas davantage ! vous n'en savez pas davantage ! murmurait le juge tout en dictant l'interrogatoire au greffier. Peste ! il y en a bien assez comme cela, ce me semble, et votre affaire est claire comme le jour, d'autant plus que le vicomte de Marmagne est un des grands favoris de Mme d'Étampes. Aussi il paraît qu'elle vous a recommandé au prône, mon brave garçon.

— Diable ! fit l'écolier qui commençait à s'inquiéter. Dites-moi donc, monsieur le juge, est-ce que l'affaire est aussi mauvaise que vous le dites ?

— Plus mauvaise ! mon cher ami, plus mauvaise ! attendu que je n'ai pas l'habitude d'intimider mes clients. Mais je vous préviens de cela afin que si vous aviez quelques dispositions à prendre...

— Des dispositions à prendre ! s'écria l'écolier. Dites donc, dites donc, monsieur le lieutenant-criminel, est-ce que vous croyez qu'il y a danger d'existence ?

— Certainement, dit le juge, certainement. Comment ! vous attaquez en pleine rue un gentilhomme, vous le forcez à se battre, vous lui passez votre épée au travers du corps, et vous demandez s'il y a danger d'existence ! Oui, mon cher ami ; oui, et très grand danger même.

— Mais enfin ces rencontres-là arrivent tous les jours, et je ne vois pas qu'on poursuive bien les coupables.

— Oui, entre gentilshommes, mon jeune ami. Oh ! quand il plaît à deux gentilshommes de se couper la gorge, c'est un droit de leur condition et le roi n'a rien à y voir ; mais s'il allait prendre un jour l'idée aux vilains de se battre avec les gentilhommes, comme les vilains sont vingt fois plus nombreux que les gentilshommes, il n'y aurait bientôt plus de gentilshommes, ce qui serait dommage.

— Et combien de jours croyez-vous que mon procès puisse durer ?

— Cinq ou six jours à peu près.

— Comment ! s'écria l'écolier, cinq ou six jours, voilà tout ?

— Sans doute, le fait est clair : il y a un homme qui se meurt, vous avouez que vous l'avez tué, la justice est satisfaite ; cependant, ajouta le juge en donnant à son visage un caractère plus profond encore de mansuétude, si deux ou trois jours de plus peuvent vous être agréables...

— Très agréables.

— Eh bien, nous allongerons les écritures et nous gagnerons du temps. Vous êtes bon garçon au fond, et je serai enchanté de faire quelque chose pour vous.

— Merci, dit l'écolier.

— Et maintenant, reprit le juge en se levant, avez-vous quelque chose à demander ?

— Je voudrais voir un prêtre, est-ce impossible ?

— Non pas, et vous êtes dans votre droit.

— Eh bien, alors, monsieur le juge, priez qu'on m'en envoie un.

— Je vais m'acquitter de votre commission. Sans rancune, mon jeune ami.

— Comment donc ! au contraire, bien reconnaissant.

— Monsieur l'écolier, dit alors à demi-voix et en s'approchant de Jacques Aubry le greffier, voudrez-vous bien m'accorder une grâce ?

— Volontiers, dit Aubry ; laquelle ?

— Mais c'est que vous avez peut-être des amis, des parents, à qui vous comptez laisser tout ce que vous possédez.

— Des amis ? je n'en ai qu'un, et il est en prison comme moi. Des parents ? je n'ai que des cousins, et même des cousins fort éloignés. Ainsi, parlez, monsieur le greffier, parlez.

— Monsieur, je suis un pauvre père de famille, ayant cinq enfants.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je n'ai jamais eu de chance dans mon emploi, que je remplis pourtant, vous pouvez le dire, avec scrupule et probité. Tous mes confrères me passent sur le corps.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? Je vais vous le dire.

— Dites.

— Parce qu'ils ont du bonheur.

— Ah !

— Mais, pourquoi ont-ils du bonheur ?

— Voilà ce que je vous demanderai, monsieur le greffier.

— Et voilà ce que je vais vous dire, monsieur l'écolier.

— Vous me ferez plaisir.

— Ils ont du bonheur... (Le greffier baissa en-

core la voix d'un demi-ton.) Ils ont du bonheur, parce qu'ils ont de la corde de pendu dans leur poche : comprenez-vous ?

— Non.

— Vous avez l'intelligence difficile. — Vous faites un testament, n'est-ce pas ?

— Un testament, moi ! pourquoi faire ?

— Dame ! pour qu'il n'y ait pas de procès parmi vos héritiers. Eh bien ! mettez sur ce testament que vous autorisez Marc-Boniface Grimoineau, greffier près M. le lieutenant criminel, à réclamer du bourreau un petit bout de votre corde.

— Ah ! fit Aubry d'une voix étranglée. Oui, je comprends.

— Et vous m'accordez ma demande ?

— Comment donc !

— Jeune homme ! rappelez-vous ce que vous venez de me promettre. Beaucoup ont pris le même engagement que vous ; mais les uns sont morts intestats, les autres ont mal écrit mon nom, Marc-Boniface Grimoineau, de sorte qu'il y a eu chicane ; d'autres enfin, qui étaient coupables, monsieur, parole d'honneur ! bien coupables, ont été acquittés et sont allés se faire pendre ailleurs ; de sorte que je désespérais véritablement quand vous nous êtes tombé entre les mains.

— C'est bien, monsieur le greffier, c'est bien, dit Jacques ; cette fois, soyez tranquille, si je suis pendu, vous aurez votre affaire.

— Vous le serez, monsieur, vous le serez, n'en faites pas de doute.

— Eh bien ! Grimoineau ? dit le juge.

— Me voilà, monsieur le lieutenant-criminel, me voilà. Ainsi, c'est convenu, monsieur l'écolier ?

— C'est convenu.

— Parole d'honneur ?

— Foi de vilain !

— Allons, murmura le greffier en s'en allant, je crois que cette fois-ci enfin j'aurai mon affaire. Je vais annoncer cette bonne nouvelle à ma femme et à mes enfants.

Et il suivit le lieutenant-criminel, qui sortit tout en le grondant gaiement de s'être tant fait attendre.

XVII

OÙ L'ON VOIT QU'UNE VÉRITABLE AMITIÉ EST CAPABLE DE POUSSER LE DÉVOUEMENT JUSQU'AU MARIAGE.

AUBRY resté seul retomba dans des réflexions encore plus profondes qu'auparavant ; et l'on en conviendra, il y avait dans son entretien avec le lieutenant-criminel ample matière à méditation. Cependant, hâtons-nous de dire que celui qui aurait pu lire dans son esprit aurait vu que la situation d'Ascanio et de Colombe, situation qui dépendait de la lettre qu'il avait entre les mains, prenait la première place dans ses préoccupations, et qu'avant de songer à lui, chose de laquelle il comptait bien s'occuper en son temps, il allait songer à eux.

Il méditait ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit de nouveau et que le porte-clefs parut sur le seuil.

— Est-ce vous qui avez fait venir un prêtre ? demanda-t-il en grommelant.

— Certainement, c'est moi, dit Jacques.

— Le diable m'emporte ! si je sais ce qu'ils ont tous à faire avec un moine damné, murmura le guichetier ; mais ce que je sais, c'est qu'ils ne peuvent

pas laisser cinq minutes un pauvre homme tranquille. Voyons, entrez, mon père, continua-t-il en se rangeant pour faire place au prêtre, et faites vite.

Puis il referma la porte en grommelant toujours, laissant en tête à tête le nouveau venu avec le prisonnier.

— C'est vous qui m'avez fait demander, mon fils ? demanda le prêtre.

— Oui, mon père, répondit l'écolier.

— Vous désirez vous confesser ?

— Non, pas précisément, je désire m'entretenir avec vous d'un simple cas de conscience.

— Dites, mon fils, répondit le prêtre en s'asseyant sur l'escabeau, et si mes faibles lumières peuvent vous guider...

— Justement c'est pour vous demander conseil que je vous ai fait venir.

— Je vous écoute.

— Mon père, dit Aubry, je suis un grand pécheur.

— Hélas ! fit le prêtre, heureux du moins celui qui le reconnaît.

— Mais ce n'est pas le tout, non seulement je suis un grand pécheur, comme je vous le disais, mais encore j'ai fait tomber les autres dans le péché.

— Y a-t-il réparation au dommage que vous avez commis ?

— Je le pense, mon père, je le pense. Celle que j'ai entraînée avec moi dans l'abîme était une jeune fille innocente.

— Alors vous l'avez séduite ? demanda le prêtre.

— Séduite, oui, mon père, c'est le mot.

— Et vous voulez réparer votre faute ?

— J'en ai l'intention, du moins.

— Il n'y a qu'une façon de le faire.

— Je le sais bien, et c'est pour cela que j'ai été si longtemps indécis. S'il y en avait eu deux, j'eusse choisi l'autre.

— Alors vous désirez l'épouser.

— Un instant, non ! Je ne veux pas mentir ; non, mon père, je ne désire pas, je me résigne.

— Mieux vaudrait un sentiment plus pur, plus dévoué.

— Que voulez-vous, mon père, il y a des gens qui sont nés pour épouser et d'autres pour rester garçons. Le célibat était ma vocation à moi, et il ne fallait, je vous le jure, rien moins que la circonstance où je me trouve...

— Eh bien ! mon fils, comme vous pourriez revenir sur vos bonnes intentions, je vous dirai que le plus tôt serait le mieux.

— Et quand ce plus tôt peut-il être ? demanda Aubry.

— Dame ! dit le prêtre, comme c'est un mariage *in extremis*, on obtiendra toutes les dispenses nécessaires, et je pense bien qu'après-demain...

— Va donc pour après-demain, fit l'écolier en poussant un soupir.

— Mais elle, la jeune fille ?

— Eh bien ?

— Consentira-t-elle ?

— A quoi ?

— Au mariage.

— Pardieu ! si elle y consentira ! avec reconnais-

sance. On ne lui fait pas de ces propositions-là tous les jours.

— Alors il n'y aura aucun empêchement ?

— Aucun.

— Les parents de votre côté ?

— Absents.

— Du sien ?

— Inconnus.

— Son nom ?

— Gervaise-Perrette Popinot.

— Me chargez-vous de lui porter cette nouvelle ?

— Si vous voulez prendre cette peine, mon père, je vous en serai véritablement reconnaissant.

— Aujourd'hui même elle sera prévenue.

— Dites-moi donc, dites-moi donc, mon père, est-ce que vous pourriez par exemple lui remettre une lettre ?

— Non, mon fils, nous autres qui nous sommes dévoués au service des prisonniers, nous avons fait le serment de ne remettre aucun message de leur part à personne qu'après leur mort. Ce moment venu, tout ce que vous désirerez.

— Merci, cela serait inutile ; tenons-nous-en donc au mariage, murmura Aubry.

— Vous n'avez rien autre chose à me dire ?

— Rien, sinon que si l'on doutait de la vérité de ce que j'avance, et que si l'on faisait quelque difficulté à m'accorder ma demande, on trouverait à l'appui, chez M. le lieutenant-criminel, une plainte de ladite Gervaise-Perrette Popinot, laquelle prouverait à la justice que je n'avance rien qui ne soit l'exacte vérité.

— Rapportez-vous-en à moi pour aplanir toutes les difficultés, répondit le prêtre, qui avait cru remarquer que dans l'action qu'il se proposait d'accomplir, Jacques Aubry ne procédait pas d'enthousiasme, mais cédait à une nécessité, et d'ici à deux jours...

— D'ici à deux jours...

— Vous aurez rendu l'honneur à celle à qui vous l'avez enlevé.

— Hélas ! murmura l'écolier en poussant un profond soupir.

— Bien, mon fils, bien, dit le prêtre ; plus un sacrifice nous coûte, plus il est agréable à Dieu.

— Ventre-Mahom ! s'écria l'écolier ; en ce cas, Dieu doit m'être bien reconnaissant ; allez, mon père, allez.

En effet, ce n'était pas sans une vive opposition à lui-même que Jacques Aubry avait pris une pareille résolution ; comme il l'avait dit à Gervaise, il avait hérité de l'antipathie paternelle pour le mariage, et il ne lui avait rien moins fallu que son amitié pour Ascanio, que l'idée que c'était lui qui l'avait perdu, le tout corroboré des plus beaux exemples de dévouement que l'antiquité avait pu lui fournir, pour l'amener au degré d'abnégation auquel il était arrivé.

Mais, dira peut-être le lecteur, qu'a de commun le mariage de Gervaise et d'Aubry avec le bonheur d'Ascanio et de Colombe, et comment en épousant sa maîtresse Aubry sauvait-il son ami ?

A ceci je pourrais dire au lecteur qu'il manque de pénétration. Il est vrai que, de son côté, le lec-

teur pourrait me répondre que ce n'est pas son état d'en avoir.

Que le lecteur prenne donc la peine de lire la fin de ce chapitre, qu'il eût pu se donner la satisfaction de passer s'il avait eu l'esprit plus subtil.

Le prêtre parti, Aubry, dans l'impossibilité de reculer désormais, parut plus tranquille : c'est le propre des résolutions, même les plus terribles, d'amener le calme après elles ; l'esprit qui a lutté se repose, le cœur qui a combattu s'engourdit.

Jacques Aubry resta donc dans son repos et dans son engourdissement jusqu'au moment où après avoir entendu du bruit dans le cachot d'Ascanio, il crut que ce bruit, causé par l'entrée du geôlier qui lui apportait son déjeuner, était une garantie de tranquillité pour plusieurs heures. En conséquence, il laissa s'écouler quelques minutes, après lesquelles ayant reconnu qu'aucun bruit ne troublait le silence, il s'engagea dans son couloir, franchit comme d'habitude la distance et souleva la natte avec sa tête.

Le cachot d'Ascanio était plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Aubry appela à demi-voix ; personne ne répondit : le cachot était parfaitement solitaire.

Le premier sentiment d'Aubry fut un sentiment de joie. Ascanio était libre, et si Ascanio était libre il n'avait pas besoin, lui... Mais presque aussitôt il se rappela la recommandation qu'il avait entendue la veille de mettre Ascanio dans une prison plus commode. On avait eu égard à la recommandation de Mme la duchesse d'Étampes ; ce bruit que venait

d'entendre l'écolier, c'était le déménagement de son ami.

L'espoir qu'avait eu Aubry fut donc éblouissant, mais rapide comme un éclair.

Il laissa retomber la natte et rentra à reculons dans son cachot. Toute consolation lui était enlevée, même la présence de l'ami pour lequel il se sacrifiait.

Il ne lui restait plus d'autres ressources que de réfléchir. Mais Jacques Aubry avait déjà réfléchi si longtemps, et ses réflexions avaient eu un si douloureux résultat, qu'il préféra dormir.

Il se jeta donc sur son lit, et comme il était fort en retard du côté du sommeil, il ne tarda point, malgré la préoccupation d'esprit où il se trouvait, à s'endormir profondément.

Il rêva qu'il était condamné à mort et pendu ; mais comme par un mauvais procédé du bourreau, la corde avait été mal graissée, la pendaison était demeurée incomplète ; on ne l'en avait pas moins enterré bel et bien. Et dans son rêve Jacques Aubry commençait à se dévorer les bras comme cela se pratique, lorsque le greffier, qui tenait à ravoir son bout de corde, étant venu pour le prendre, avait rouvert le caveau dans lequel il était enfermé, et lui avait rendu à la fois la vie et la liberté.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve, et lorsque l'écolier se réveilla, sa vie était fort compromise, et sa liberté tout à fait perdue.

La soirée, la nuit et la journée se passèrent sans que Jacques reçût d'autre visite que celle de son geôlier. Il essaya de lui faire quelques questions, mais il n'y eut pas moyen d'en tirer une parole.

Au milieu de la nuit, et comme Jacques Aubry était dans son premier sommeil, il entendit sa porte rouler sur ses gonds et se réveilla en sursaut. Si bien que dorment les prisonniers, le bruit d'une porte qui s'ouvre les réveille toujours.

L'écolier se dressa sur son séant.

— Levez-vous et habillez-vous, dit la voix rude du geôlier, tandis que derrière lui étincelaient à la lueur de la torche qu'il portait les hallebardes de deux gardes de la prévôté.

La seconde injonction était inutile ; comme le lit de Jacques Aubry n'était orné d'aucun drap et manquait complètement de couverture, il s'était couché tout vêtu.

— Où voulez-vous donc me mener ? demanda Jacques Aubry, dormant encore d'un œil.

— Vous êtes bien curieux, dit le geôlier.

— Cependant je voudrais savoir, reprit l'écolier.

— Allons, allons, pas de raisonnement, et suivez-moi.

Toute résistance était inutile, le prisonnier obéit.

Le geôlier marcha devant, puis Jacques Aubry vint après, puis les deux gardes fermèrent le cortège.

Jacques Aubry regardait autour de lui avec une inquiétude qu'il ne cherchait pas même à dissimuler : il craignait une exécution nocturne ; cependant une chose le rassurait : il ne voyait ni prêtre ni bourreau.

Au bout de dix minutes, Jacques Aubry se retrouva dans la première salle où on l'avait conduit à son entrée au Châtelet ; mais là, au lieu de le conduire au guichet, ce dont un instant il avait eu

l'espérance, tant le malheur vous rend facile à l'illusion, son guide ouvrit une porte cachée dans un angle et s'engagea dans un corridor intérieur, ce corridor donnait dans une cour.

Le premier sentiment du prisonnier en arrivant dans cette cour, en se retrouvant à l'air et en revoyant le ciel, fut de respirer à pleine poitrine. C'était autant de pris, il ne savait pas quand pareille aubaine se renouvellerait.

Puis, comme il aperçut de l'autre côté de la cour les fenêtres en ogives d'une chapelle du quatorzième siècle, il commença à deviner ce dont il était question.

Notre véracité de conteur nous contraint à dire qu'à cette pensée les forces faillirent lui manquer.

Cependant le souvenir d'Ascanio et de Colombe se présenta à son esprit, et la grandeur de la belle action qu'il allait accomplir le soutint dans sa détresse.

Il s'avança donc d'un pas assez ferme vers l'église ; en arrivant sur le seuil, tout lui fut expliqué.

Le prêtre était à l'autel ; dans le chœur une femme l'attendait : cette femme, c'était Gervaise.

A moitié chemin du chœur il trouva le gouverneur du Châtelet.

— Vous avez demandé à rendre, avant de mourir, l'honneur à la jeune fille à qui vous l'aviez ravi, dit le gouverneur : la demande était juste et l'on vous l'accorde.

Un nuage passa sur les yeux de l'écolier ; mais il porta la main à la lettre de Mme d'Étampes et il reprit courage.

— Oh ! mon pauvre Jacques ! s'écria Gervaise

en venant se jeter dans les bras de l'écolier ; oh ! qui m'aurait dit que cette heure que je désirais sonnerait dans une pareille circonstance !

— Que veux-tu, ma chère Gervaise, s'écria l'écolier en la recevant sur sa poitrine ; Dieu sait ceux qu'il doit punir et ceux qu'il doit récompenser ; soumettons-nous à la volonté de Dieu.

Puis tout bas, et en lui glissant dans la main la lettre de Mme d'Étampes :

— Pour Benvenuto, dit-il, et à lui seul !

— Hein ? murmura le gouverneur, s'approchant vivement des deux époux, qu'y a-t-il ?

— Rien : je dis à Gervaise que je l'aime.

— Comme elle n'aura, selon toute apparence, probablement pas le temps de s'apercevoir du contraire, les protestations sont inutiles : approchez de l'autel et faites vite.

Aubry et Gervaise s'avancèrent sans souffler le mot vers le prêtre, qui les attendait. Arrivés en face de lui, tous deux tombèrent à genoux. La messe commença.

Jacques aurait bien voulu échanger quelques paroles avec Gervaise, qui, de son côté, brûlait d'envie de peindre sa reconnaissance à Aubry ; mais deux gardes placés à leurs côtés surveillaient leurs gestes et épiaient leurs paroles. Il était bien heureux que, dans un moment de compassion sans doute, le gouverneur les eût laissés échanger l'accolade à l'aide de laquelle la lettre était passée des mains de Jacques dans celles de Gervaise. Ce moment perdu, la surveillance exercée sur les deux époux eût rendu le dévouement de Jacques inutile.

Sans doute le prêtre avait reçu ses instructions, car il abrégea fort son discours. Peut-être aussi pensait-il à part lui qu'il était inutile de faire de grandes recommandations conjugales et paternelles à un homme qui allait être pendu dans deux ou trois jours.

Le discours fini, la bénédiction donnée, la messe dite, Aubry et Gervaise crurent au moins qu'on allait leur accorder un moment de tête à tête, mais il n'en fut rien. Malgré les pleurs de Gervaise, qui fondait littéralement en eau, les gardes les séparèrent.

Cependant ils eurent le temps d'échanger un coup d'œil. Celui d'Aubry voulait dire : « Songe à ma commission. »

Celui de Gervaise répondait : « Sois tranquille, elle sera faite cette nuit même ou demain au plus tard. »

Puis on les entraîna chacun d'un côté opposé. Gervaise fut remise galamment à la porte de la rue. Jacques fut reconduit poliment à son cachot.

En y rentrant, l'écolier poussa un soupir plus profond qu'aucun de ceux qu'il eût poussés encore depuis son entrée dans la prison : il était marié !

Ce fut ainsi que, nouveau Curtius, Jacques Aubry, par dévouement, se précipita dans le gouffre de l'hyménée.

XVIII

LA FONTE

MAINTENANT, avec la permission de nos lecteurs, quittons un instant le Châtelet pour revenir à l'hôtel de Nesle.

Aux cris de Benvenuto, ses ouvriers étaient accourus et l'avaient suivi à la fonderie.

Tous le connaissaient à l'œuvre ; mais jamais ils ne lui avaient vu une pareille ardeur au visage, une pareille flamme dans les yeux ; quiconque eût pu le mouler lui-même en ce moment comme il allait mouler le Jupiter eût doté le monde de la plus belle statue qui se pût faire du génie de l'art.

Tout était prêt, le modèle en cire, revêtu de sa chappe de terre, attendait, tout cerclé de fer et dans le fourneau à capsule qui l'entourait, l'heure de la vie. Le bois lui-même était tout disposé ; Benvenuto en approcha la flamme à quatre endroits différents, et comme le bois était du sapin que l'artiste prenait depuis longtemps soin de faire sécher, le feu gagna rapidement toutes les parties du fourneau, et le moule se trouva bientôt former le centre d'un immense foyer. Alors la cire commença à sortir par les évents, tandis que de son côté le moule cuisait ;

en même temps les ouvriers creusaient une grande fosse près du fourneau où le métal devait entrer en fusion, car Benvenuto ne voulait pas qu'il y eût un instant perdu, et aussitôt le moule cuit, il voulait procéder à la fonte.

Pendant un jour et demi la cire découla du moule ; pendant un jour et demi, tandis que les ouvriers se relevaient tour à tour, se reposant par quart, comme les matelots d'un bâtiment de guerre, Benvenuto veilla, tournant autour du fourneau, alimentant le foyer, encourageant les travailleurs. Enfin, il reconnut que toute la cire était écoulée et que le moule était parfaitement cuit ; c'était la seconde partie de son œuvre ; la dernière était la fonte du bronze et le coulage de la statue.

Lorsqu'on en fut là, les ouvriers, qui ne comprenaient rien à cette force surhumaine et à cette furieuse ardeur, voulurent obtenir de Benvenuto qu'il prît quelques heures de repos, mais c'étaient quelques heures ajoutées à la captivité d'Ascanio et aux persécutions de Colombe. Benvenuto refusa. Il semblait du même métal que ce bronze dont il allait faire un dieu.

Alors, la fosse creusée, il entoura le moule d'excellents cordages, et à l'aide de cabestans préparés à cet effet, il l'enleva avec tout le soin possible, le transporta au-dessus de la fosse et l'y descendit lentement jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur du fourneau ; arrivé là, il le consolida en faisant rouler tout autour de lui la terre extraite de la fosse, en la foulant par couches et en plaçant, à mesure qu'elle s'élevait, les tuyaux de terre cuite destinés à servir

d'évents. Tous ces préparatifs prirent le reste de la journée. La nuit vint ; il y avait quarante-huit heures que Benvenuto n'avait dormi, ne s'était couché, ne s'était assis. Les ouvriers le suppliaient, Scozzone le grondait, mais Benvenuto ne voulait entendre à rien ; une force magique semblait le soutenir, et il ne répondait aux supplications et aux gronderies qu'en commandant à chaque ouvrier la besogne qu'il avait à faire avec la voix brève et dure dont un général d'armée commande la manœuvre à ses soldats.

Benvenuto voulait commencer la fonte à l'instant même ; l'énergique artiste, qui avait constamment vu tous les obstacles céder devant lui, essayait alors sa puissance impérative sur lui-même ; écrasé de fatigue, dévoré de soucis, brûlé de fièvre, il commandait à son corps d'agir, et ce corps de fer obéissait, tandis que ses compagnons étaient forcés de se retirer l'un après l'autre, comme dans une bataille on voit des soldats blessés quitter leur rang et regagner l'ambulance.

Le fourneau de fonte était prêt ; Benvenuto l'avait fait remplir de lingots de fonte et de cuivre, placés symétriquement les uns sur les autres, afin que la chaleur pût se faire jour entre eux, et que la fusion s'opérât plus rapidement et plus complètement. Il y mit le feu comme à la première fournaise, et bientôt, comme le bûcher était composé de sapin, la résine qui en découlait, jointe à la combustibilité du bois, fit une flamme telle que, s'élevant plus haut qu'on ne s'y attendait, elle alla lécher le toit de la fonderie qui, n'étant qu'un toit de bois, prit feu aussitôt. A la vue et surtout à la chaleur de cet

incendie, tous les compagnons, à l'exception d'Hermann, s'éloignèrent ; mais Hermann et Benvenuto, c'était assez pour faire face à tout. Chacun d'eux prit une hache et se mit à abattre les piliers de bois qui soutenaient le hangard. Un instant après, le toit tout enflammé tomba. Alors avec des crocs Benvenuto et Hermann poussèrent les débris brûlants dans la fournaise, et l'ardeur du foyer s'en augmentant, le métal commença de fondre.

Mais arrivé à ce point, Benvenuto Cellini se trouva au bout de ses forces. Il y avait près de soixante heures qu'il n'avait dormi, il y en avait vingt-quatre qu'il n'avait mangé, et depuis ce temps il était l'âme de tout ce mouvement, l'axe de toute cette fatigue. Une fièvre terrible s'empara de lui : à la coloration de son teint succéda une pâleur mortelle. Dans une atmosphère tellement ardente que personne n'y pouvait demeurer près de lui, il sentait ses membres trembler et ses dents battre comme s'il se fût trouvé au milieu des neiges de la Laponie. Les compagnons s'aperçurent de son état, s'approchèrent de lui ; il voulut résister encore, nier sa défaite, car pour cet homme, céder même devant l'impossible était une honte ; mais enfin il lui fallut avouer qu'il se sentait défaillir. Heureusement la fusion arrivait à son terme ; le plus difficile était fait : le reste était une œuvre de mécanique facile à exécuter. Il appela Pagolo : Pagolo n'était point là. Cependant aux cris des compagnons qui répétaient son nom en chœur, Pagolo reparut ; il venait, disait-il, de prier pour l'heureuse issue de la fonte.

— Ce n'est pas le temps de prier ! s'écria Benve-

nuto, et le Seigneur a dit : « Qui travaille prie. » C'est l'heure de travailler, Pagolo. Écoute, je sens que je me meurs ; mais, que je meure ou non, il ne faut pas moins que mon Jupiter vive. Pagolo, mon ami, c'est à toi que j'abandonne la direction du moulage, certain que si tu le veux tu feras tout aussi bien que moi. Pagolo, tu comprends bien, le métal sera bientôt prêt ; tu ne peux te tromper à son degré de cuisson. Lorsqu'il sera rouge, tu feras prendre un pierrier à Hermann et un autre à Simon-le-Gaucher. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je dis donc ? Oui. Puis, ils frapperont un coup sur les deux tampons des fourneaux. Alors le métal coulera, et si je suis mort vous direz au roi qu'il m'a promis une grâce et que vous venez la réclamer en mon nom, et que cette grâce... c'est... Oh ! mon Dieu ! je ne m'en souviens plus. Que voulais-je donc demander au roi ? Ah ! oui... Ascanio... seigneur de Nesle... Colombe, la fille du prévôt... d'Orbec... Mme d'Étampes... Ah !... je deviens fou !

Et Benvenuto chancelant tomba dans les bras d'Hermann, qui l'emporta comme un enfant dans sa chambre, tandis que Pagolo, chargé de la direction du moulage, donnait des ordres pour que l'œuvre se continuât.

Benvenuto avait raison, ou plutôt un délire terrible s'était emparé de lui. Scozzone, qui sans doute de son côté priait aussi, comme Pagolo, accourut pour lui porter secours ; mais Benvenuto ne cessait de crier :

— Je suis mort !... Je vais mourir !... Ascanio ! Ascanio ! que deviendra Ascanio !

C'est qu'en effet mille visions délirantes passaient dans sa tête : Ascanio, Colombe, Stéphana, tout cela grandissait à ses yeux comme des spectres, s'évanouissait comme des ombres. Puis, au milieu de tout cela, passaient tout sanglants Pompeio l'orfèvre, qu'il avait tué d'un coup de poignard, et le maître de poste de Sienne, qu'il avait tué d'un coup d'arquebuse. Passé et présent se confondaient dans sa tête. Tantôt c'était Clément VII qui retenait Ascanio en prison, tantôt c'était Cosme Ier qui voulait forcer Colombe à épouser d'Orbec. Puis, il s'adressait à la duchesse Éléonore, croyant s'adresser à Mme d'Étampes ; il suppliait, il menaçait. Puis il riait au nez de la pauvre Scozzone pleurante : il lui disait de prendre garde que Pagolo ne se rompît le cou en courant sur les corniches comme un chat. Puis à ces moments d'agitation insensée succédaient des intervalles de prostration complète pendant lesquels on eût dit qu'il allait mourir.

Cette agonie durait depuis trois heures : Benvenuto était dans un de ces moments de torpeur que nous avons dit, quand tout à coup Pagolo entra dans sa chambre, pâle, défait et s'écriant :

— Que Jésus et la Madone nous aident, maître ! car tout est perdu maintenant, et il ne peut plus nous arriver secours que du ciel.

Tout écrasé, tout mourant, tout évanoui qu'était Benvenuto, ces mots comme un stylet aigu pénétrèrent jusqu'au plus profond de son cœur. Le voile qui couvrait son intelligence se déchira, et comme Lazare se levant à la voix du Christ, il se souleva sur son lit en criant :

— Qui a dit ici que tout était perdu tant que Benvenuto vivait encore ?

— Hélas ! moi, maître, moi, dit Pagolo.

— Double infâme ! s'écria Benvenuto, il était donc dit que tu me trahiras sans cesse ! Mais sois tranquille, Jésus et la Madone que tu invoquais tout à l'heure sont là pour soutenir les hommes de bonne volonté et pour punir les traîtres...

En ce moment on entendit les ouvriers qui se lamentaient en criant :

— Benvenuto ! Benvenuto !

— Le voilà ! le voilà ! répondit l'artiste en s'élançant hors de sa chambre, pâle, mais plein de force et de raison. Le voilà ! et malheur à ceux qui n'auront pas fait leur devoir !

En deux bonds Benvenuto fut à la fonderie ; il trouva tout ce monde d'ouvriers qu'il avait laissé si plein d'ardeur stupéfait et abattu. Hermann lui-même semblait mourant de fatigue ; le colosse chancelait sur ses jambes et était forcé de s'appuyer à l'un des piliers du hangard resté debout.

— Or çà, écoutez-moi, s'écria Benvenuto d'une voix terrible et en tombant au milieu d eux comme la foudre, je ne sais pas encore ce qui est arrivé, mais sur mon âme ! je vous en réponds d'avance, il y a remède. Obéissez donc maintenant que je suis présent à la besogne ; mais obéissez passivement, sans dire un mot, sans faire un geste, car le premier qui hésite, je le tue. Voilà pour les mauvais. Puis pour les bons, je ne dirai qu'un mot : la liberté, le bonheur d'Ascanio, votre compagnon que vous aimez tant, est au bout de la réussite. Allons !

A ces mots Cellini s'approcha du fourneau pour juger lui-même de l'événement. Le bois avait manqué et le métal s'était refroidi, de sorte qu'il était, comme on dit en terme de métier, tourné en gâteau.

Benvenuto jugea aussitôt que tout était réparable ; sans doute Pagolo s'était relâché de sa surveillance, et pendant ce temps la chaleur du foyer avait diminué ; il fallait rendre à la flamme toute sa chaleur, il fallait rendre au métal toute sa liquéfaction.

— Du bois ! s'écria Benvenuto, du bois ! cherchez-en partout où il peut y en avoir ; courez chez les boulangers, et payez-le, s'il le faut, à la livre ; apportez jusqu'au dernier copeau qui se trouve dans la maison. Enfonce les portes du Petit-Nesle, Hermann, si dame Perrine ne veut pas te les ouvrir : tout est de bonne prise, de ce côté, nous sommes en pays ennemi. Du bois ! du bois !

Et pour donner l'exemple le premier, Benvenuto saisit une hache et attaqua à grands coups les deux poteaux qui restaient encore debout, et qui bientôt s'abattirent avec le reste de la toiture, que Benvenuto poussa aussitôt dans le foyer ; en même temps les compagnons revinrent de tous côtés chargés de bois.

— Ah çà ! maintenant, s'écria Benvenuto, êtes-vous disposés à m'obéir ?

— Oui ! oui ! crièrent toutes les voix ; oui ! dans tout ce que vous nous ordonnerez, et tant qu'il nous restera un souffle de vie.

— Alors triez le chêne, et ne jetez d'abord que

du chêne dans le foyer ; le chêne fait un feu plus vif, et par conséquent le remède sera plus prompt.

Aussitôt le chêne plut par brassées dans la fournaise, et ce fut Benvenuto qui fut forcé de crier assez.

L'énergie de cette âme avait passé dans toutes les âmes ; ses ordres, ses gestes, tout était compris et exécuté à l'instant même. Il n'y avait que Pagolo qui de temps en temps murmurait entre ses dents :

— Vous voulez faire des choses impossibles, maître, c'est tenter Dieu.

Ce à quoi Cellini répondait par un regard qui voulait dire : « Sois tranquille, tout n'est pas fini entre nous. »

Cependant, malgré les prédictions sinistres de Pagolo, le métal commençait à entrer de nouveau en fusion, et pour hâter cette fusion, Benvenuto jetait de temps en temps dans le fourneau quelques livres de plomb, remuant plomb, cuivre et bronze, avec une longue barre de fer, de sorte que, pour me servir de ses expressions à lui-même, ce cadavre de métal commençait à revenir à la vie. A la vue de ce progrès, Benvenuto, joyeux, ne sentait plus ni fièvre ni faiblesse : lui aussi ressuscitait.

Enfin on vit le métal bouillir et monter. Aussitôt Benvenuto ouvrit l'orifice du moule et ordonna de frapper sur les tampons du fourneau, ce qui fut exécuté à l'instant même ; mais comme si, jusqu'au bout, cette œuvre gigantesque devait être un combat de Titans, les tampons ôtes, Benvenuto s'aperçut, non seulement que le métal ne coulait pas avec une rapidite suffisante, mais encore qu'il n'y en au-

rait peut-être encore point assez. Alors, frappé d'une de ces idées suprêmes comme il en vient aux artistes seuls :

— Que la moitié de vous, dit-il, reste ici pour jeter du bois dans le foyer, et que l'autre me suive !

Et suivi de cinq compagnons, il s'élança vers l'hôtel de Nesle ; puis, un instant après, tous reparurent chargés de vaisselle d'argent et d'étain, de lingots, d'aiguières à moitié terminées. Benvenuto donna l'exemple, et chacun jeta son précieux fardeau dans le fourneau, qui dévora tout à l'instant même, bronze, plomb, argent, saumons bruts, ciselures merveilleuses, avec la même indifférence qu'il eût dévoré l'artiste lui-même si l'artiste à son tour s'y fût précipité.

Mais grâce à ce surcroît de matières fusibles, le bronze devint parfaitement liquide, et comme s'il se fût repenti de son hésitation d'un instant, se mit à couler à pleins canaux. Il y eut alors un moment d'anxieuse attente, qui devint presque de la terreur quand Benvenuto s'aperçut que tout le bronze écoulé n'arrivait pas jusqu'à l'orifice du moule : il sonda alors avec une longue perche, mais il sentit que sans arriver au bout du jet, le bronze avait dépassé la tête de Jupiter.

Alors, il tomba à genoux et remercia Dieu ; l'œuvre était terminée qui devait sauver Ascanio et Colombe ; maintenant Dieu permettrait-il qu'elle fût accomplie parfaitement ?

C'est ce que Benvenuto ne pouvait savoir que le lendemain.

La nuit, comme on le pense bien, fut une nuit

d'angoisse ; et si fatigué que fût Benvenuto, à peine s'il eut quelques instants de sommeil. Encore ce sommeil était-il bien loin d'être le repos. A peine l'artiste avait-il les yeux fermés, que les objets réels faisaient place aux objets imaginaires. Il voyait son Jupiter, ce maître des cieux, ce roi de la beauté olympienne, tordu comme son fils Vulcain. Il ne comprenait plus rien dans son rêve. Était-ce la faute du moule ? était-ce la faute de la fonte ? était-ce lui qui s'était trompé dans l'œuvre ? était-ce le destin qui s'était raillé de l'ouvrier ? Puis à cette vue sa poitrine se gonflait, ses tempes battaient ardemment, et il se réveillait le cœur bondissant et la sueur sur le front. Pendant quelque temps il doutait encore, ne pouvant dans la confusion de son esprit séparer la vérité du mensonge. Puis enfin il songeait que son Jupiter était encore caché dans son moule comme l'enfant dans le sein de sa mère. Il se rappelait toutes les précautions qu'il avait prises. Il adjurait Dieu qu'il voulait faire non seulement une belle œuvre, mais encore une bonne action. Puis, plus calme et plus tranquille, il se rendormait sous le poids de cette fatigue incessante qui semblait ne plus devoir le quitter, pour tomber dans un second rêve aussi insensé et aussi terrifiant que le premier.

Le jour vint, et avec le jour Benvenuto secoua tous les restes du sommeil ; en un instant il fut debout et habillé : une seconde après il était à la fonderie.

Le bronze était encore évidemment plus chaud qu'il ne convenait pour le mettre à l'air ; mais Ben-

venuto était si pressé de voir ce qu'il avait désormais à craindre ou à espérer, qu'il n'y put tenir et qu'il commença à découvrir la tête. Lorsqu'il porta la main sur le moule, il était si pâle qu'on eût cru qu'il allait mourir.

— Fous engore malate, maîdre ? dit une voix que Benvenuto reconnut à son accent pour celle d'Hermann. Fous mieux faire rester tans fotre lit.

— Tu te trompes, Hermann mon ami, dit Benvenuto, tout étonné de voir Hermann levé de si bon matin, car c'est dans mon lit que je mourrais. Mais toi, comment es-tu levé à cette heure ?

— Che me bromenais, dit Hermann en rougissant jusqu'au blanc des yeux ; chaime à me bromener beaugoup. Foulez-vous que che fous aite, maîdre ?

— Non, non, s'écria Benvenuto ; que personne que moi ne touche à ce moule ! Attends, attends !

Et il commença à découvrir doucement le haut de la statue. Par un hasard miraculeux, il y avait eu juste le métal nécessaire. Si Benvenuto n'avait pas eu l'idée de jeter dans le fourneau son argenterie, ses plats et ses aiguières, la fonte manquait et la tête ne venait pas.

Heureusement la tête était venue, et merveilleusement belle.

Cette vue encouragea Benvenuto à découvrir successivement les autres parties du corps. Peu à peu le moule tomba comme une écorce, et enfin, le Jupiter, délivré des pieds à la tête de son entrave, apparut majestueux comme il convenait au roi de l'Olympe. En aucune partie le bronze n'avait fait défaut à l'artiste, et lorsque le dernier lambeau de

glaise fut tombé, ce fut un cri d'admiration parmi tous les ouvriers, car ils étaient venus successivement et en silence se grouper devant Cellini, qui, trop préoccupé des pensées qu'une si heureuse réussite faisait naître dans son esprit, ne s'était pas même aperçu de leur présence.

Mais à ce cri qui le faisait dieu à son tour, Benvenuto releva la tête, et avec un sourire orgueilleux :

— Ah ! dit-il, nous verrons un peu si le roi de France osera refuser la première grâce que lui demandera l'homme qui a fait une pareille statue.

Puis, comme s'il se fût repenti de ce premier mouvement d'orgueil, qui était cependant tout entier dans sa nature, il tomba sur les deux genoux, et joignant les mains, il dit tout haut une action de grâces au Seigneur.

Comme il achevait sa prière, Scozzone accourut disant à Benvenuto que Mme *Jacques Aubry* demandait à lui parler en secret, ayant une lettre de son mari qu'elle ne voulait remettre qu'à Benvenuto.

Benvenuto fit redire deux fois le nom à Scozzone, car il ignorait que l'écolier fût en puissance de femme légitime.

Il ne se rendit pas moins à l'invitation qui lui était faite, laissant tous ses compagnons, orgueilleux et grandis de la gloire de leur maître.

Cependant, en y regardant de plus près, Pagolo s'aperçut qu'il y avait une incorrection dans le talon du dieu, un accident quelconque ayant empêché la fonte de couler jusqu'au fond du moule.

XIX

JUPITER ET L'OLYMPE

Le jour même où Benvenuto avait découvert sa statue, il avait fait dire à François Ier que son Jupiter était fondu, lui demandant quel jour il lui plaisait que le roi de l'Olympe parût aux yeux du roi de France.

François Ier répondit à Benvenuto que son cousin l'empereur et lui devant aller chasser le jeudi suivant à Fontainebleau, il n'avait qu'à faire pour ce jour transporter sa statue dans la grande galerie du château.

La réponse était sèche. Il demeurait évident que Mme d'Étampes avait fortement prévenu le roi contre son artiste favori.

Mais à cette réponse, soit orgueil humain, soit confiance en Dieu, Benvenuto se contenta de répondre en souriant :

— C'est bien.

On était arrivé au lundi. Benvenuto fit charger le Jupiter sur un chariot, et, montant à cheval, il l'accompagna lui-même sans le quitter d'un instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur. Le jeudi, à dix

heures, l'œuvre et l'ouvrier étaient arrivés à Fontainebleau.

A voir Benvenuto, ne fût-ce qu'à le voir passer, il était visible qu'il avait dans l'âme je ne sais quel sentiment de noble fierté et de radieux espoir. Sa conscience d'artiste lui disait qu'il avait fait un chef-d'œuvre, et son cœur d'honnête homme qu'il allait faire une bonne action. Il était donc doublement joyeux et portait haut la tête, en homme qui, n'ayant pas de haine, n'a pas de crainte. Le roi allait voir le Jupiter et sans doute le trouver beau ; Montmorency et Poyet lui rappelleraient sa parole ; l'empereur et toute la cour seraient là ; François I[er] ne pouvait donc faire autrement que d'acquitter la parole donnée.

M[me] d'Étampes, avec moins de douce joie mais avec autant de passion ardente, ourdissait de son côté ses plans : elle avait triomphé du premier choc que Benvenuto avait voulu lui porter en se présentant chez elle et chez le roi : c'était un premier danger passé, mais elle sentait qu'il en existait un second dans la promesse faite à Benvenuto, et elle voulait à tout prix détourner celui-là. Elle avait donc précédé d'un jour Cellini à Fontainebleau, et elle avait fait ses dispositions avec cette profonde habileté féminine qui chez elle équivalait presque à du génie.

Cellini ne devait point tarder à l'éprouver.

A peine eut-il franchi le seuil de la galerie où son Jupiter devait être exposé, qu'il vit à l'instant même le coup, reconnut la main qui l'avait frappé, et resta un instant anéanti.

Cette galerie, toute resplendissante des peintures du Rosso, déjà faites à elles seules pour distraire l'attention de quelque chef-d'œuvre que ce fût, avait été garnie, pendant les trois derniers jours qui venaient de s'écouler, des statues envoyées de Rome par le Primatice, c'est-à-dire que les merveilles de la sculpture antique, les types consacrés par l'admiration de vingt siècles, étaient là défiant toute comparaison, écrasant toute rivalité. Ariane, Vénus, Hercule, Apollon, Jupiter même, le grand Jupiter olympien, figures idéales, rêves du génie, éternités de bronze, formaient comme un concile surhumain dont il était impie d'approcher, comme un tribunal sublime dont tout artiste devait redouter le jugement.

Un Jupiter nouveau se glissant à côté de l'autre dans cet Olympe, Benvenuto jetant le gant à ce Phidias, il y avait là une sorte de profanation et de blasphème qui, tout confiant qu'il fût dans son propre mérite, fit reculer de trois pas le religieux artiste.

Ajoutez que les immortelles statues avaient pris, comme c'était leur droit, les plus belles places : il ne restait donc pour le pauvre Jupiter de Cellini que des coins obscurs auxquels on n'arrivait qu'après avoir passé sous le regard fixe et imposant des anciens dieux.

Benvenuto, triste, la tête inclinée, debout sur le seuil de la galerie, l'embrassait d'un regard à la fois triste et charmé.

— Messire Antoine Le Maçon, dit-il au secrétaire du roi qui l'accompagnait, je veux, je dois remporter

sur-le-champ mon Jupiter ; le disciple ne tentera pas de le disputer aux maîtres ; l'enfant n'essaiera pas de lutter contre les aïeux : mon orgueil et ma modestie me le défendent.

— Benvenuto, répondit le secrétaire du roi, croyez-en un ami sincère ; si vous faites cela, vous vous perdez. Je vous le dis entre nous, on espère de vous ce découragement qui passera pour un aveu d'impuissance. J'aurai beau présenter vos excuses au roi, Sa Majesté, qui est impatiente de voir votre œuvre, ne voudra entendre à rien, et poussée comme elle l'est par Mme d'Étampes, vous retirera sans retour ses bonnes grâces. On s'y attend, et je crains. Ce n'est pas avec les morts, Benvenuto, c'est avec les vivants que votre lutte est dangereuse.

— Vous avez raison, messire, reprit l'orfèvre, et je vous entends. Merci de m'avoir rappelé que je n'ai pas le droit d'avoir ici de l'amour-propre.

— A la bonne heure, Benvenuto. Mais écoutez un dernier avis : Mme d'Étampes est trop charmante aujourd'hui pour n'avoir pas quelque perfidie en tête ; elle a entraîné l'empereur et le roi à une promenade dans la forêt avec un enjouement et une grâce irrésistibles ; j'ai peur pour vous qu'elle ne trouve le secret de les y retenir jusqu'à la nuit.

— Le croyez-vous ? s'écria Benvenuto en pâlissant ; mais alors je serais perdu, car ma statue paraîtrait dans un faux jour qui lui ôterait la moitié de sa valeur.

— Espérons que je me suis trompé, reprit Antoine Le Maçon, et attendons l'événement.

Cellini commença à attendre en effet dans une

anxiété pleine de frémissement. Il avait placé son Jupiter le moins mal possible, mais il ne se dissimulait pas qu'à la nuit tombante sa statue serait d'un effet médiocre, et qu'à la nuit elle paraîtrait tout à fait mauvaise. La haine de la duchesse avait calculé aussi juste que la science du sculpteur : elle devinait en 1541 un procédé de la critique du dix-neuvième siècle.

Benvenuto regardait avec désespoir le soleil descendre sur l'horizon, et interrogeait avidement tous les bruits du dehors. A part les gens de service, le château était désert.

Trois heures sonnèrent : dès lors l'intention de Mme d'Étampes était évidente, et son succès n'était plus douteux. Benvenuto tomba accablé sur un fauteuil.

Tout était perdu : sa gloire d'abord. Cette lutte fiévreuse dans laquelle il avait failli succomber, qu'il avait oubliée déjà parce qu'elle devait le conduire au triomphe, n'aurait pour résultat que sa honte. Il contemplait avec douleur sa statue autour de laquelle les teintes nocturnes flottaient déjà, et dont les lignes commençaient à paraître moins pures.

Tout à coup une idée du ciel lui vint, il se leva, appela le petit Jehan, qu'il avait amené avec lui, et sortit précipitamment. Nul bruit annonçant le retour du roi ne se faisait entendre encore. Benvenuto courut chez un menuisier de la ville, et avec l'aide de cet homme et de ses ouvriers il eut, en moins d'une heure, achevé un socle de bois de chêne peu apparent garni de quatre petites boules qui tournaient sur elles-mêmes comme des roulettes.

Il tremblait maintenant que la cour ne rentrât ; mais à cinq heures son travail était terminé, la nuit tombait, et le château n'avait pas revu ses hôtes couronnés. Mme d'Étampes, quelque part qu'elle fût, devait triompher.

Benvenuto eut bientôt fait de placer la statue avec le piédestal sur le socle presque invisible. Le Jupiter tenait dans sa main gauche le globe du monde, et dans sa droite, un peu élevée au-dessus de sa tête, la foudre, qu'il semblait vouloir lancer : au milieu des flammes de la foudre l'orfèvre cacha une bougie.

Il terminait à peine ces apprêts quand les fanfares sonnèrent, annonçant le retour du roi et de l'empereur. Benvenuto alluma la bougie, plaça le petit Jehan derrière la statue, par laquelle il était entièrement masqué, et non sans un profond battement de cœur il attendit le roi.

Dix minutes après, les deux battants de la porte tournèrent, et François Ier parut donnant la main à Charles-Quint.

Suivaient le dauphin, la dauphine, le roi de Navarre, toute la cour enfin ; le prévôt, sa fille et d'Orbec, venaient les derniers. Colombe était pâle et abattue ; mais du moment qu'elle aperçut Cellini, elle releva la tête et un sourire plein de sublime confiance parut sur ses lèvres et éclaira son visage.

Cellini échangea un regard qui voulait dire :

« Soyez tranquille ; quelque chose qu'il arrive, ne désespérez pas, je veille sur vous. »

Au moment où la porte s'ouvrit, le petit Jehan, sur un signe de son maître, imprima une légère im-

pulsion à la statue, qui roula doucement sur son socle mobile, et, laissant les antiques en arrière, vint pour ainsi dire au-devant du roi, mobile et comme animée. Tous les yeux se portèrent sur-le-champ de son côté. La douce lueur de la bougie tombant de haut en bas produisait un effet beaucoup plus agréable que le jour.

Mme d'Étampes se mordit les lèvres.

— Il me semble, sire, dit-elle, que la flatterie est un peu forte, et que c'était au roi de la terre à aller au-devant du roi du ciel.

Le roi sourit, mais on vit que cette flatterie ne lui déplaisait pas : selon son habitude, il oublia l'ouvrier pour l'œuvre, et, épargnant la moitié du chemin à la statue, il marcha droit à elle et l'examina longtemps en silence. Charles-Quint, qui, de sa nature et quoiqu'il eût un jour, dans un moment de bonne humeur, ramassé le pinceau du Titien, Charles-Quint, disons-le, qui était plus profond politique que grand artiste, et les courtisans, qui n'avaient pas le droit d'avoir une opinion, attendaient scrupuleusement l'avis de François Ier pour se prononcer.

Il y eut un moment d'anxieux silence, pendant lequel Benvenuto et la duchesse échangèrent un regard de haine profonde.

Puis tout à coup le roi s'écria :

— C'est beau ! c'est très beau ! et j'avoue que mon attente est dépassée.

Tous alors se répandirent en compliments et en éloges, et l'empereur tout le premier.

— Si l'on gagnait les artistes comme les villes,

dit-il au roi, je vous déclarerais à l'instant même la guerre pour conquérir celui-ci, mon cousin.

— Mais avec tout cela, interrompit Mme d'Étampes furieuse, nous ne voyons seulement pas ces belles statues antiques qui sont plus loin ; elles valent peut-être un peu mieux pourtant que tous nos colifichets modernes.

Le roi s'approcha alors des sculptures antiques, éclairées de bas en haut par la lueur des torches qui laissait toute leur partie supérieure dans l'obscurité ; elles étaient certes d'un moins bel effet que le Jupiter.

— Phidias est sublime, dit le roi, mais il peut y avoir un Phidias au siècle de François Ier et de Charles-Quint, comme il y en eut un au siècle de Périclès.

— Oh ! il faudrait voir cela au jour, dit Anne avec amertume ; paraître n'est pas être ; un artifice de lumière n'est pas l'art. Qu'est-ce que ce voile d'ailleurs ? nous cacherait-il quelque défaut, dites franchement, maître Cellini ?

C'était une draperie très légère jetée sur le Jupiter pour lui donner plus de majesté.

Benvenuto était resté jusque-là près de sa statue, immobile, silencieux et en apparence froid comme elle ; mais aux paroles de la duchesse, il sourit dédaigneusement, jeta de ses yeux noirs un double éclair, et avec la sainte audace d'un artiste païen, il arracha le voile d'une main vigoureuse.

Benvenuto s'attendait à voir éclater la duchesse.

Mais tout à coup, par une puissance incroyable de volonté, elle se mit à sourire avec une aménité

terrible, et tendant gracieusement la main à Cellini, stupéfait de ce revirement :

— Allons, j'avais tort, dit-elle tout haut d'un ton d'enfant gâté : vous êtes un grand sculpteur, Cellini ; pardonnez-moi mes critiques, donnez-moi votre main et soyons désormais amis : voulez-vous ?

Puis elle ajouta tout bas et avec une volubilité extrême :

— Songez à ce que vous allez demander, Cellini. Que ce ne soit pas le mariage de Colombe et d'Ascanio, ou, je vous le jure, Ascanio, Colombe et vous, vous êtes tous perdus !

— Et si je demande autre chose, dit Benvenuto du même ton, me seconderez-vous, madame ?

— Oui, fit-elle vivement, et je vous le jure, quelle que soit la chose que vous réclamerez, le roi l'accordera.

— Je n'ai pas besoin de demander le mariage d'Ascanio et de Colombe, dit alors Benvenuto, car c'est vous qui le demanderez, madame.

La duchesse sourit dédaigneusement.

— Que dites-vous donc ainsi tout bas ? dit François Ier.

— Mme la duchesse d'Étampes avait la bonté de me rappeler, répondit Benvenuto, que Votre Majesté m'avait promis une grâce dans le cas où elle serait satisfaite.

— Et cette promesse a été faite devant moi, sire, dit le connétable en s'avançant ; devant moi et devant le chancelier Poyet. Vous nous avez même chargés, mon collègue et moi, de vous rappeler...

— Oui, connétable, interrompit le roi d'un air de bonne humeur ; oui, si je ne me rappelais pas ; mais je me rappelle à merveille, foi de gentilhomme ! Ainsi, comme vous le voyez, votre intervention, tout en me demeurant agréable, me devient inutile. J'ai promis à Benvenuto de lui accorder ce qu'il me demanderait lorsque son Jupiter serait fondu. Est-ce cela, connétable ? ai-je bonne mémoire, chancelier ? A vous de parler, maître Cellini, je suis à votre disposition, vous priant toutefois de penser moins à votre mérite, qui est immense, qu'à notre pouvoir, qui est borné, ne faisant de réserve que pour notre couronne et notre maîtresse.

— Eh bien ! sire, dit Cellini, puisque Votre Majesté est en si bonne disposition pour votre indigne serviteur, je lui demanderai purement et simplement la grâce d'un pauvre écolier qui s'est pris de querelle sur le quai du Châtelet avec le vicomte de Marmagne, et qui, en se défendant, lui a passé son épée à travers le corps.

Chacun fut étonné de la médiocrité de la demande, et Mme d'Étampes toute la première : elle regarda Benvenuto d'un air stupéfait, et croyant avoir mal entendu.

— Ventre-Mahom ! dit François Ier, vous me demandez bel et bien d'user de mon droit de grâce, car j'ai entendu dire hier au chancelier lui-même que c'était un cas de pendaison.

— Oh ! s'écria la duchesse, je comptais, sire, vous parler moi-même de ce jeune homme. J'ai eu des nouvelles de Marmagne, qui va mieux, et qui m'a fait dire que c'était lui qui avait cherché la querelle,

et que l'écolier... Comment appelez-vous l'écolier, maître Benvenuto ?

— Jacques Aubry, madame la duchesse.

— Et que l'écolier, continua vivement Mme d'Étampes, n'était aucunement dans son tort ; aussi, au lieu de reprendre ou de chicaner Benvenuto, sire, accordez-lui donc, croyez-moi, promptement cette demande, de peur qu'il ne se repente de vous avoir demandé si peu de chose.

— Eh bien ! maître, dit François Ier, que ce que vous désirez soit donc fait, et comme qui donne vite donne deux fois, dit le proverbe, que l'ordre de mettre ce jeune homme en liberté soit expédié ce soir même. Vous entendez, mon cher chancelier ?

— Oui, sire, et Votre Majesté sera obéie.

— Quant à vous, maître Benvenuto, dit François Ier, venez me voir lundi au Louvre, et nous nous occuperons de certains détails qui depuis quelque temps ont été trop négligés par mon trésorier vis-à-vis de vous.

— Mais, sire, Votre Majesté sait que l'entrée du Louvre...

— C'est bien ! c'est bien ! la personne qui avait donné la consigne la lèvera. C'était une mesure de guerre, et comme vous n'avez plus autour de moi que des amis, tout sera rétabli sur le pied de paix.

— Eh bien ! sire, dit la duchesse, puisque Votre Majesté est en train d'accorder, accordez-moi aussi, à moi, une toute petite demande, quoique je n'aie pas fait le Jupiter.

— Non, dit Benvenuto à demi-voix, mais vous avez souvent fait la Danaé.

— Et quelle est cette demande ? interrompit François Ier, qui n'avait pas entendu l'épigramme de Cellini. Parlez, madame la duchesse, et croyez que la solennité de l'occasion n'ajoutera rien au désir que j'ai de vous être agréable.

— Eh bien ! sire, Votre Majesté devrait bien faire à messire d'Estourville cette grâce de signer lundi prochain au contrat de mariage de ma jeune amie Mlle d'Estourville avec le comte d'Orbec.

— Eh ! ce n'est pas une grâce que je vous ferai là, reprit François Ier : c'est un plaisir que je me prépare à moi-même, et je resterai encore votre débiteur, je le jure.

— Ainsi donc, sire, c'est convenu, à lundi ? demanda la duchesse.

— A lundi, dit le roi.

— Madame la duchesse, reprit Benvenuto à demi-voix, madame la duchesse ne regrette-t-elle pas que pour une pareille solennité ce beau lis qu'elle avait commandé à Ascanio ne soit pas fini ?

— Sans doute je le regretterai, dit la duchesse ; mais c'est chose impossible, Ascanio est en prison.

— Oui, mais je suis libre, moi, dit Benvenuto ; je le finirai et je le porterai à madame la duchesse.

— Oh ! sur mon honneur ! si vous faites cela, je dirai...

— Vous direz quoi, madame ?

— Je dirai que vous êtes un homme charmant.

Et elle tendit la main à Benvenuto, qui de l'air le plus galant du monde, et après avoir d'un coup d'œil demandé la permission au roi, y déposa un baiser.

En ce moment un léger cri se fit entendre.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Sire, j'en demande pardon à Votre Majesté, dit le prévôt ; mais c'est ma fille qui se trouve mal.

— Pauvre enfant ! murmura Benvenuto, elle croit que je l'ai trahie !

XX

MARIAGE DE RAISON

Benvenuto voulait partir le soir même, mais le roi insista tellement qu'il ne put se dispenser de rester au château jusqu'au lendemain matin.

D'ailleurs, avec cette rapidité de conception et cette promptitude de décision qui lui étaient propres, il venait d'arrêter pour le lendemain le dénouement d'une intrigue commencée depuis longtemps. C'était une affaire à part dont il voulait se débarrasser tout à fait avant que de se donner tout entier à Ascanio et à Colombe.

Il resta donc à souper le soir et même à déjeuner le lendemain, et ce ne fut que vers le midi qu'ayant pris congé du roi et de Mme d'Étampes, il se mit en route accompagné du petit Jehan.

Tous deux étaient bien montés, mais cependant, contre son habitude, Cellini ne pressa point son cheval. Il était évident qu'il ne voulait rentrer à Paris qu'à une heure donnée. En effet, à sept heures du soir seulement il descendait rue de la Harpe.

Bien plus, au lieu de se rendre directement à l'hôtel de Nesle, il alla frapper à la porte d'un de ses amis nommé Guido, médecin de Florence ; puis,

lorsqu'il se fut assuré que ce médecin était chez lui et pouvait lui donner à souper, il ordonna au petit Jehan de rentrer seul, de dire que le maître était resté à Fontainebleau et ne reviendrait que le lendemain, et de se tenir prêt à ouvrir quand il frapperait. Le petit Jehan partit aussitôt en promettant à Cellini de se conformer à ses instructions.

Le souper était servi, mais avant de se mettre à table Cellini demanda à son hôte s'il ne connaissait pas quelque notaire honnête et habile qu'il pût faire venir pour lui dresser un contrat inattaquable. Celui-ci lui nomma son gendre. On l'envoya chercher aussitôt.

Une demi-heure après, et comme on achevait de souper, il arriva. Benvenuto se leva aussitôt de table, s'enferma avec lui et lui fit dresser un contrat de mariage dont les noms seuls étaient en blanc. Puis, lorsqu'ils eurent lu et relu ensemble le contrat pour s'assurer qu'il ne renfermait aucune nullité, Benvenuto lui paya largement ses honoraires, mit le contrat dans sa poche, emprunta à son ami une seconde épée, juste de la longueur de la sienne, la mit sous son manteau, et, comme la nuit était tout à fait venue, il s'achemina vers l'hôtel de Nesle.

En arrivant à la porte, il frappa un seul coup. Mais si léger que fût ce coup, la porte s'ouvrit aussitôt. Le petit Jehan était à son poste.

Cellini l'interrogea : les ouvriers soupaient et n'attendaient le maître que le lendemain. Cellini ordonna à l'enfant de garder le silence le plus absolu sur son arrivée, s'achemina vers la chambre de Catherine, dont il avait conservé une clef, y entra

doucement, referma la porte, se cacha derrière une tapisserie, et attendit.

Un quart d'heure après, des pas légers se firent entendre sur l'escalier. La porte se rouvrit une seconde fois, et Scozzone entra à son tour, une lampe à la main ; puis elle retira la clef du dehors, referma la porte en dedans, posa la lampe sur la cheminée, et vint s'asseoir sur un grand fauteuil, tournée de manière que Benvenuto pouvait voir son visage.

Au grand étonnement de Benvenuto, ce visage autrefois si ouvert, si joyeux, si éclairé, était devenu triste et pensif.

C'est que la pauvre Scozzone éprouvait quelque chose comme du remords.

Nous l'avons vue heureuse et insouciante : c'est qu'alors Benvenuto l'aimait. Tant qu'elle avait senti cet amour ou plutôt ce sentiment de bienveillance dans le cœur de son amant, tant que dans ses rêves avait flotté comme un nuage doré l'espérance d'être un jour la femme du sculpteur, elle avait maintenu son cœur à la hauteur de son attente, elle s'était purifiée de son passé par l'amour ; mais du moment qu'elle s'était aperçue que, trompée aux apparences, ce qu'elle avait cru de la part de Cellini une passion n'était tout au plus qu'un caprice, elle avait redescendu degré par degré toutes ses espérances ; le sourire de Benvenuto, qui avait fait refleurir cette âme fanée, s'était éloigné d'elle, et cette âme avait perdu une seconde fois sa fraîcheur.

Avec sa gaieté d'enfant, sa pureté d'enfant s'était en allée peu à peu ; l'ancienne nature, l'ennui aidant, reprenait tout doucement le dessus. Une mu-

raille récemment peinte garde ses couleurs au soleil et les perd à la pluie : Scozzone, abandonnée par Cellini pour quelque maîtresse inconnue, n'avait plus tenu à Cellini que par un reste d'orgueil. Pagolo lui faisait la cour depuis longtemps ; elle parla à Cellini de cet amour, croyant que cet amour éveillerait sa jalousie. Cette dernière attente fut trompée ; Cellini, au lieu de se fâcher, se mit à rire ; Cellini, au lieu de lui défendre de voir Pagolo, lui ordonna de le recevoir. Dès lors, elle se sentit entièrement perdue ; dès lors, elle abandonna sa vie au hasard avec son ancienne indifférence, et elle la laissa, comme une pauvre feuille tombée et flétrie, aller au souffle des événements.

C'était alors que Pagolo avait triomphé de son indifférence. Au bout du compte, Pagolo était jeune ; Pagolo, à part son air hypocrite, était joli garçon, Pagolo était amoureux et répétait sans cesse à Scozzone qu'il l'aimait, tandis que Benvenuto avait complètement cessé de le lui dire. Ces deux mots « je t'aime » sont la langue du cœur, et plus ou moins ardemment il faut toujours que le cœur parle cette langue avec quelqu'un.

Aussi, dans une heure de désœuvrement, de dépit, d'illusion peut-être, Scozzone avait dit à Pagolo qu'elle l'aimait ; elle le lui avait dit sans l'aimer véritablement ; elle le lui avait dit, l'image de Cellini au cœur et son nom sur ses lèvres.

Puis aussitôt elle songea qu'un jour peut-être, lassée de cette passion inconnue et infructueuse, le maître serait revenu à elle, et la retrouvant constante, malgré ses ordres mêmes, l'aurait récompen-

sée de son dévouement, non point par le mariage, la pauvre fille avait à cet endroit perdu jusqu'à sa dernière illusion, mais par quelque reste d'estime et de pitié qu'elle aurait pu prendre pour une résurrection de son ancien amour.

C'étaient toutes ces pensées qui faisaient Scozzone triste, qui la rendaient pensive, qui lui donnaient des remords.

Cependant au milieu de son silence et de sa rêverie, elle tressaillit tout à coup et releva la tête : un léger bruit s'était fait entendre sur l'escalier, et presque aussitôt une clef introduite dans la serrure tourna rapidement, et la porte s'ouvrit.

— Comment êtes-vous entré et qui vous a donné cette clef, Pagolo ? s'écria Scozzone en se levant. Il n'y a que deux clefs de cette porte : l'une est en dedans, et Cellini possède l'autre.

— Ah ! ma chère Catherine, dit Pagolo en riant, vous avez des caprices. Tantôt vous ouvrez votre porte aux gens, et tantôt vous la refermez ; puis, quand pour entrer ici on veut user de sa force, dont au bout du compte vous avez fait un droit, vous menacez de crier et d'appeler au secours. Eh bien ! alors, il faut user de ruse.

— Oh ! oui, dites-moi que vous avez soustrait cette clef à Cellini sans qu'il s'en aperçût ; dites-moi qu'il ne sait pas que vous l'avez, car si vous la teniez de lui-même, j'en mourrais de honte et de chagrin.

— Tranquillisez-vous, ma belle Catherine, dit Pagolo en refermant la porte à double tour et en venant s'asseoir près de la jeune fille, qu'il força de

s'asseoir elle-même. Non, Benvenuto ne vous aime plus, c'est vrai ; mais Benvenuto est comme ces avares qui ont un trésor dont ils ne font rien, mais dont ils ne veulent pas néanmoins que les autres approchent. Non, cette clef, je l'ai confectionnée moi-même. Qui peut le plus peut le moins ; l'orfèvre s'est fait serrurier. Voyez si je vous aime, Catherine, puisque mes mains, habituées à faire fleurir des perles et des diamants sur des tiges d'or, ont consenti à manier un ignoble morceau de fer. Il est vrai, méchante, que cet ignoble morceau de fer était une clef, et cette clef celle du paradis.

A ces mots, Pagolo voulut prendre la main de Catherine, mais, au grand étonnement de Cellini, qui ne perdait pas une parole, pas un geste de cette scène, Catherine le repoussa.

— Eh bien ! dit Pagolo, est-ce que ce caprice-là va durer longtemps, voyons ?

— Tenez, Pagolo, dit Catherine avec un accent de tristesse si profond qu'il pénétra jusqu'au fond du cœur de Cellini ; tenez, je sais bien que lorsqu'une fois une femme a cédé, elle n'a plus le droit de se démentir ; mais si celui pour qui elle a eu cette faiblesse est un homme généreux, et si elle dit à cet homme qu'elle était de bonne foi, car elle avait perdu la raison, mais qu'elle s'est trompée, il est du devoir de cet homme, croyez-moi, de ne point abuser de ce moment d'erreur. Eh bien ! je vous dis cela, Pagolo : je vous ai cédé, et cependant je ne vous aimais pas, j'en aimais un autre, j'aimais Cellini. Méprisez-moi, vous le pouvez, vous le devez même ; mais, tenez, Pagolo, ne me tournentez plus.

— Bon ! dit Pagolo, bon ! vous arrangez cela à merveille vous ; après le temps que vous m'avez fait attendre cette faveur que vous me reprochez, vous croyez que je vous rendrai un engagement qu'en définitive vous avez pris envers moi en parfaite liberté ? Non. Et quand je pense que tout ce que vous faites là, vous le faites pour Benvenuto, pour un homme qui a le double de votre âge et du mien, pour un homme qui ne vous aime pas, pour un homme qui vous méprise, pour un homme qui vous traite en courtisane !

— Arrêtez ! Pagolo, arrêtez ! s'écria Scozzone, la rougeur de la honte, de la jalousie et de la colère lui montant ensemble au front. Benvenuto, c'est vrai, ne m'aime plus aujourd'hui, mais il m'a aimée autrefois, et il m'estime toujours.

— Eh bien ! pourquoi ne vous a-t-il pas épousée, puisqu'il vous l'avait promis ?

— Promis ? Jamais. Non, jamais Benvenuto n'a promis que je serais sa femme ; car s'il eût promis, lui, il eût tenu. J'ai eu le désir de monter jusque-là ; à force d'en avoir le désir, l'espoir m'en est venu : puis cet espoir une fois dans mon cœur, je n'ai pu le contenir, il s'est répandu au dehors, je me suis vantée d'une espérance comme on se vante d'une réalité. Non, Pagolo, non, continua Catherine en laissant retomber sa main dans les mains de l'apprenti avec un triste sourire, non, Benvenuto n'a jamais rien promis.

— Eh bien ! voyez comme vous êtes ingrate, Scozzone ! s'écria Pagolo, saisissant la main de la jeune fille et prenant pour un retour à lui ce qui n'était

qu'un signe d'abattement ; voyez, moi qui vous promets, moi qui vous offre tout ce que Benvenuto, de votre propre aveu, ne vous a jamais promis, ne vous a jamais offert, moi qui vous suis dévoué, qui vous aime, vous me repoussez, tandis que lui qui vous a trahie, je suis certain que s'il était là, vous lui répéteriez cet aveu que vous regrettez tant de m'avoir fait, à moi qui vous aime.

— Oh ! s'il était là, s'écria Scozzone, s'il était là, Pagolo, vous vous souviendriez que vous l'avez trahi par haine, tandis que moi, je l'ai trahi par amour, et vous rentreriez sous terre.

— Et pourquoi cela ? dit Pagolo, que la distance où il croyait Benvenuto de lui rassurait · pourquoi cela, s'il vous plaît ? Tout homme n'a-t-il pas le droit de se faire aimer d'une femme, lorsque cette femme n'appartient pas à un autre ? S'il était là, je lui dirais : « Vous avez abandonné, trahi Catherine, cette pauvre Catherine qui vous aimait tant. Elle en a été au désespoir d'abord, puis elle a trouvé sur son chemin un bon et brave garçon qui l'a appréciée à sa valeur, qui l'a aimée, qui lui a promis ce que vous n'aviez jamais voulu lui promettre, vous, c'est à dire de la prendre pour femme. C'est lui maintenant qui a hérité de vos droits, c'est à lui que cette femme appartient. » Eh bien ! voyons, Catherine, qu'aurait-il à répondre, ton Cellini ?

— Rien, dit derrière l'enthousiaste Pagolo une voix rude et mâle ; absolument rien.

Et une main vigoureuse lui tombant à l'instant même sur l'épaule glaça tout à coup son éloquence, et le jeta en arrière sur le sol, aussi pâle et aussi

tremblant qu'il était téméraire l'instant auparavant.

Le tableau était singulier : Pagolo, à genoux, plié en deux, blême et effaré ; Scozzone, à demi soulevée sur les bras de son fauteuil, immobile, muette et pareille à la statue de l'Étonnement ; enfin Benvenuto, debout, les bras croisés, une épée dans le fourreau d'une main, une épée nue dans l'autre, moitié ironique, moitié menaçant.

Il y eut un instant de silence terrible, Pagolo et Scozzone demeurant interdits tous deux sous le sourcil froncé du maître.

— Trahison ! murmura Pagolo humilié ; trahison !

— Oui, trahison de ta part, misérable ! répondit Cellini.

— Eh bien ! dit Scozzone, vous le demandiez, Pagolo, le voilà.

— Oui, le voilà, dit l'apprenti, honteux d'être ainsi traité devant la femme à qui il voulait plaire ; mais il est armé, lui, et je n'ai pas d'arme, moi.

— Je t'en apporte une, dit Cellini en reculant d'un pas et en laissant tomber l'épée qu'il tenait de la main gauche aux pieds de Pagolo.

Pagolo regarda l'épée, mais sans faire un mouvement.

— Voyons, dit Cellini, ramasse cette épée et relève-toi. J'attends.

— Un duel ? murmura l'apprenti, dont les dents claquaient de terreur ; suis-je de votre force pour me battre en duel avec vous ?

— Eh bien ! dit Cellini en passant son arme d'un

bras à l'autre, je me battrai de la main gauche, et cela rétablira l'équilibre.

— Me battre contre vous, mon bienfaiteur ! contre vous à qui je dois tout ! jamais, jamais ! s'écria Pagolo.

Un sourire de profond mépris se dessina sur les traits de Benvenuto, tandis que Scozzone s'éloignait d'un pas à son tour, sans essayer de cacher l'expression de dégoût qui lui montait au visage.

— Il fallait te souvenir de mes bienfaits avant de m'enlever la femme que j'avais confiée à ton honneur et à celui d'Ascanio, dit Benvenuto. Maintenant, la mémoire te revient trop tard. En garde, Pagolo ! en garde !

— Non ! non ! murmura le lâche en se reculant sur ses genoux.

— Alors, puisque tu refuses de te battre comme un brave, dit Benvenuto, je vais te punir comme un coupable.

Et il remit son épée au fourreau, tira son poignard, et sans que son visage impassible fût altéré par un sentiment de colère ou de pitié, il s'avança d'un pas lent mais direct vers l'apprenti.

Scozzone se précipita entre eux avec un cri ; mais Benvenuto, sans violence, avec un seul geste, un geste irrésistible comme le serait celui d'une statue de bronze qui étendrait le bras, éloigna la pauvre fille, qui alla retomber demi-morte sur le fauteuil. Benvenuto continua son chemin vers Pagolo, qui recula jusqu'à la muraille.

Alors le maître le joignit, et lui appuyant le poignard sur la gorge :

— Recommande ton âme à Dieu, dit-il ; tu as cinq minutes à vivre.

— Grâce ! s'écria Pagolo d'une voix étranglée ; ne me tuez pas ! grâce ! grâce !

— Quoi ! dit Cellini, tu me connais, et me connaissant, tu as séduit la femme qui était à moi ; je sais tout, j'ai tout découvert, et tu espères que je te ferai grâce ! Tu ris, Pagolo, tu ris.

Et Benvenuto lui-même éclata de rire à ces mots ; mais d'un rire strident et terrible qui fit frissonner l'apprenti jusque dans la moelle des os.

— Maître, maître ! s'écria Pagolo, sentant la pointe du poignard qui commençait à lui piquer la gorge ; ce n'est pas moi, c'est elle ; oui, c'est elle qui m'a entraîné.

— Trahison, lâcheté et calomnie ! Je ferai un jour un groupe de ces trois monstres, dit Benvenuto, et ce sera hideux à voir. C'est elle qui t'a entraîné, misérable ! Oublies-tu donc que j'étais là et que j'ai tout entendu !

— Oh ! Benvenuto, murmura Catherine en joignant les mains ; oh ! n'est-ce pas que vous savez qu'il ment en disant cela ?

— Oui, dit Benvenuto, oui, je sais qu'il ment en disant cela comme il mentait en disant qu'il était prêt à t'épouser ; mais sois tranquille, il va être puni de ce double mensonge.

— Oui, punissez-moi, s'écria Pagolo, mais miséricordieusement ; punissez-moi, mais ne me tuez pas !

— Tu mentais quand tu disais qu'elle t'avait entraîné.

— Oui, je mentais ; oui, c'est moi qui suis le coupable. Je l'aimais comme un fou, et vous savez, maître, à quelles fautes peut entraîner l'amour.

— Tu mentais quand tu disais que tu étais prêt à l'épouser ?

— Non, non, maître, cette fois je ne mentais pas.

— Tu aimes donc véritablement Scozzone ?

— Oh ! oui, je l'aime ! reprit Pagolo, qui comprit que le seul moyen de paraître moins coupable aux yeux de Cellini, c'était de rejeter son crime sur la violence de sa passion ; oui, je l'aime.

— Et tu répètes que tu ne mentais pas quand tu proposais de l'épouser ?

— Je ne mentais pas, maître.

— Tu en aurais fait ta femme ?

— Si elle n'eût point été à vous, oui.

— Eh bien, alors, prends-la, je te la donne.

— Que dites-vous ? vous raillez, n'est-ce pas ?

— Non, je n'ai jamais parlé plus sérieusement, et regarde-moi, si tu en doutes.

Pagolo jeta à la dérobée un coup d'œil sur Cellini, et il vit dans chacun de ses traits que d'un moment à l'autre le juge pouvait faire place au bourreau ; il baissa donc la tête en gémissant.

— Ote cet anneau de ton doigt, Pagolo, dit-il, et passe-le au doigt de Catherine.

Pagolo suivit passivement la première partie de l'injonction faite par le maître. Benvenuto fit signe à Scozzone d'approcher. Scozzone approcha.

— Étends la main, Scozzone, reprit Benvenuto.

Scozzone obéit.

— Achève, dit Cellini.

Pagolo passa l'anneau au doigt de Scozzone.

— Maintenant, dit Benvenuto, que les fiançailles sont terminées, passons au mariage.

— Au mariage ! murmura Pagolo ; on ne se marie pas comme cela : il faut des notaires, il faut un prêtre.

— Il faut un contrat, reprit Benvenuto en tirant celui qu'il avait fait dresser. En voici un tout préparé, et auquel il n'y a que les noms à mettre.

Il posa le contrat sur une table, prit une plume et l'étendant vers Pagolo :

— Signe, Pagolo, dit-il ; signe.

— Ah ! je suis tombé dans un piège, murmura l'apprenti.

— Hein ! qu'est-ce à dire, reprit Benvenuto sans hausser le diapason de sa voix, mais en lui donnant un accent terrible : un piège ? Et où y a-t-il un piège là dedans ? Est-ce moi qui t'ai poussé à venir dans la chambre de Scozzone ? est-ce moi qui t'ai donné le conseil de lui dire que tu en voulais faire ta femme ? Eh bien ! fais-en ta femme, Pagolo, et lorsque tu seras son mari, les rôles seront changés : si je viens chez elle, ce sera à toi de menacer et à moi d'avoir peur.

— Oh ! s'écria Catherine, en passant de l'extrême terreur à une gaieté folle, et en riant aux éclats à cette seule idée que le maître venait d'éveiller dans son esprit. Oh ! que ce serait drôle !

Pagolo, un peu remis de sa terreur par la tournure qu'avait prise la menace de Cellini et par les éclats de rire de Scozzone, commençait à envisager un peu plus sainement les choses Il devint alors évident

pour lui qu'on avait voulu l'amener par la peur à un mariage dont il se souciait médiocrement ; il lui parut donc que ce serait finir trop tragiquement la comédie, et il commença de croire qu'avec un peu de fermeté il pourrait s'en tirer à meilleur marché peut-être.

— Oui, murmura-t-il, traduisant en paroles la gaieté de Scozzone ; oui, j'en conviens, ce serait très plaisant ; mais par malheur cela ne sera pas.

— Comment ! cela ne sera pas ! s'écria Benvenuto aussi étonné que le serait un lion de voir se révolter contre lui un renard.

— Non, cela ne sera pas, reprit Pagolo ; j'aime mieux mourir ; tuez-moi.

A peine avait-il prononcé ces mots que d'un bond Cellini se retrouva près de lui. Pagolo vit briller le poignard, se jeta de côté, et cela avec tant de rapidité et de bonheur que le coup qui lui était destiné lui effleura seulement l'épaule, et que le fer poussé par la main vigoureuse de l'orfèvre, s'enfonça de deux pouces dans la boiserie.

— J'y consens, s'écria Pagolo. Grâce ! Cellini, j'y consens. Je suis prêt à tout.

Et tandis que le maître arrachait avec peine le poignard, qui au delà de la boiserie avait rencontré le mur, il courut à la table où était déposé le contrat, saisit vivement la plume et signa. Toute cette scène s'était passée d'une façon si rapide que Scozzone n'avait pas eu le temps de s'y mêler.

— Merci, Pagolo, dit-elle en essuyant les larmes que la frayeur lui avait mises aux yeux, et en réprimant en même temps un léger sourire ; merci,

mon cher Pagolo, de l'honneur que vous consentez à me faire ; mais puisque c'est pour tout de bon maintenant que nous nous expliquons, écoutez-moi : Vous ne vouliez pas de moi tout à l'heure, maintenant c'est moi qui ne veux plus de vous. Je ne dis pas cela pour vous mortifier, Pagolo, mais je ne vous aime pas, et je désire rester comme je suis.

— Alors, dit Benvenuto avec le plus grand sang-froid, si tu ne veux pas de lui, Scozzone, il va mourir.

— Mais, s'écria Catherine, mais puisque c'est moi qui refuse.

— Il va mourir, reprit Benvenuto ; il ne sera pas dit qu'un homme m'aura outragé et que cet homme restera impuni. Es-tu prêt, Pagolo ?

— Catherine, s'écria l'apprenti, Catherine, au nom du ciel, ayez pitié de moi ! Catherine, je vous aime ! Catherine, je vous aimerai toujours ! Catherine, signez ! Catherine, soyez ma femme, je vous en supplie à genoux !

— Allons, Scozzone, décide-toi vite, dit Cellini.

— Oh ! fit en boudant Catherine, oh ! pour moi-même, maître, pour moi, qui vous ai tant aimé, pour moi qui avais d'autres rêves enfin, n'êtes-vous pas bien sévère, dites ? Mais, mon Dieu ! s'écria tout à coup la folle enfant, en passant de nouveau de la tristesse au rire, voyez donc, Cellini, quelle mine piteuse fait ce pauvre Pagolo. Oh ! quittez donc cet air lugubre, Pagolo, ou je ne consentirai jamais à vous prendre pour mari. Oh ! vraiment, vous êtes trop drôle comme cela !

— Sauvez-moi d'abord, Catherine, dit Pagolo, puis après nous rirons si vous voulez.

— Eh bien !... mon pauvre garçon, puisque vous le voulez absolument...

— Oui, je le veux ! s'écria Pagolo.

— Vous savez ce que j'ai été, vous savez ce que je suis ?

— Oui, je le sais.

— Je ne vous trompe pas ?

— Non.

— Vous n'avez pas trop de regrets ?

— Non ! non !

— Touchez là alors. C'est bien bizarre, et je ne m'y attendais guère : mais tant pis, je suis votre femme !

Et elle prit la plume et signa à son tour, en femme respectueuse, comme cela doit être, au-dessous de la signature de son mari.

— Merci, ma petite Catherine, merci, s'écria Pagolo, tu verras comme je te rendrai heureuse.

— Et s'il manque à ce serment, dit Benvenuto, partout où je serai, écris-moi, Scozzone, et je viendrai en personne le lui rappeler.

A ces mots, Cellini repoussa lentement et les yeux fixés sur l'apprenti son poignard au fourreau ; puis, prenant le contrat revêtu des deux signatures, il le plia proprement en quatre, le mit dans sa poche ; et, s'adressant à Pagolo avec cette ironie puissante qui le caractérisait :

— Et maintenant, ami Pagolo, dit-il, quoique Scozzone et vous soyez bien et dûment mariés selon les hommes, vous ne l'êtes pas encore devant Dieu, et ce n'est que demain que l'église sanctifiera votre union. Jusque-là votre présence ici serait contraire

à toutes les lois divines et humaines. Bonsoir, Pagolo.

Pagolo devint pâle comme la mort ; mais comme Benvenuto d'un geste impératif lui montrait la porte, il s'éloigna à reculons.

— Il n'y a que vous, Cellini, pour avoir de ces idées-là, dit Catherine en riant comme une folle. Écoutez pourtant, mon pauvre Pagolo, lui cria-t-elle au moment où il ouvrait la porte, je vous laisse sortir parce que c'est justice ; mais rassurez-vous, Pagolo, je vous jure sur la sainte Vierge que dès que vous serez mon époux, tout homme, fût-ce Benvenuto lui-même, ne trouvera en moi qu'une digne épouse.

Puis, lorsque la porte fut refermée :

— Oh ! Cellini, dit-elle gaiement, tu me donnes un mari, mais tu me délivres de sa présence aujourd'hui. C'est toujours cela de gagné : tu me devais bien ce dédommagement.

XXI

REPRISE D'HOSTILITÉS

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, une scène d'un autre genre se préparait au Louvre.

On était arrivé au lundi, jour désigné pour la signature du contrat. Il était onze heures du matin. Benvenuto sortit de l'hôtel de Nesle, marcha droit au Louvre, et le cœur troublé, mais d'un pas ferme, monta le grand escalier.

Dans la salle d'attente, où on l'introduisit d'abord, il trouva le prévôt et d'Orbec, qui conféraient dans un coin avec un notaire. Colombe, blanche et immobile comme une statue, était assise de l'autre côté sans rien voir. On s'était évidemment éloigné d'elle pour qu'elle n'entendît rien, et la pauvre enfant, la tête baissée et les yeux atones, était restée où elle s'était assise.

Cellini passa près d'elle, laissa tomber sur son front incliné ces seuls mots :

— Bon courage ; je suis là.

Colombe reconnut sa voix, releva la tête avec un cri de joie. Mais avant qu'elle eût eu le temps d'in-

terroger son protecteur, il était déjà entré dans la salle voisine.

Un huissier souleva devant l'orfèvre une portière en tapisserie, et il passa dans le cabinet du roi.

Il n'avait fallu rien moins que ces paroles d'espoir pour ranimer le courage de Colombe : la pauvre enfant se croyait abandonnée et par conséquent perdue. Messire d'Estourville l'avait traînée là à demi morte malgré sa foi vive en Dieu et en Benvenuto : au moment de partir, elle avait même senti son cœur si désespéré, qu'oubliant tout orgueil, elle avait supplié Mme d'Étampes de la laisser entrer dans un couvent, s'engageant à renoncer à Ascanio, pourvu qu'on lui épargnât le comte d'Orbec. La duchesse ne voulait point d'une demi-victoire ; il fallait, pour qu'elle atteignît son but, qu'Ascanio crût à la trahison de celle qu'il aimait, et Anne avait durement repoussé les prières de la pauvre Colombe. Alors celle-ci s'était relevée, se rappelant que Benvenuto lui avait dit de rester forte et paisible, fût-ce au pied de l'autel, et avec un courage mêlé pourtant de soudaines défaillances, elle s'était laissé conduire au Louvre, où le roi devait à midi signer son contrat.

Là, de nouveau, ses forces d'un instant avaient disparu, car il ne lui restait que trois chances : voir arriver Benvenuto, toucher le cœur de François Ier par ses prières, ou mourir de douleur.

Benvenuto était venu, Benvenuto lui avait dit d'espérer, Colombe avait repris tout son courage.

Cellini, en entrant dans le cabinet du roi, ne trouva que Mme d'Étampes ; c'était tout ce qu'il

désirait : il eût sollicité la faveur de la voir si elle n'eût point été là.

La duchesse était soucieuse dans sa victoire, et cependant cette fatale lettre brûlée, et brûlée par elle-même, elle était bien convaincue qu'elle n'avait plus rien à craindre ; mais, rassurée sur son pouvoir, elle sondait avec effroi les périls de son amour. Il en était toujours ainsi pour la duchesse : quand les soucis de son ambition se reposaient, c'était aux ardeurs de son âme à la dévorer. Faite d'orgueil et de passion, son rêve avait été de rendre Ascanio grand en le rendant heureux ; mais Ascanio, la duchesse s'en était aperçue, quoique d'origine noble (car les Gaddi, auxquels il appartenait, étaient d'anciens patriciens de Florence), n'aspirait à d'autre gloire qu'à celle de faire de l'art.

S'il entrevoyait quelque chose dans ses espérances, c'était quelque forme bien pure de vase, d'aiguière ou de statue ; s'il ambitionnait les diamants et les perles, ces richesses de la terre, c'était pour en faire, en les enchâssant dans l'or, des fleurs plus belles que celles que le ciel féconde avec sa rosée ; les titres, les honneurs, ne lui étaient rien s'ils ne découlaient de son propre talent, s'ils ne couronnaient sa réputation personnelle : que ferait dans la vie active et agitée de la duchesse cet inutile rêveur ? Au premier orage, cette plante délicate serait brisée avec les fleurs qu'elle portait déjà et avec les fruits qu'elle promettait. Peut-être par découragement, peut-être par indifférence, se laisserait-il entraîner dans les projets de sa royale maîtresse ; mais ombre pâle et mélancolique, il ne vivrait que

par ses souvenirs. Ascanio, enfin, apparaissait à la duchesse d'Étampes tel qu'il était, nature exquise et charmante, mais à la condition de rester toujours dans une atmosphère pure et calme : c'était un adorable enfant qui ne devait jamais être homme. Il pouvait se dévouer à des sentiments, jamais à des idées ; né pour les deux épanchements d'une tendresse mutuelle, il succomberait au choc terrible des événements et des luttes. C'était bien l'homme qu'il fallait à l'amour de Mme d'Étampes, mais ce n'était pas celui qu'il fallait à son ambition.

Telles étaient les réflexions de la duchesse quand Benvenuto entra ; c'étaient les nuages de sa pensée qui obscurcissaient son front en flottant autour de lui.

Les deux ennemis se mesurèrent du regard ; un même sourire ironique parut sur leurs lèvres en même temps ; un coup d'œil pareil fut échangé et leur indiqua à chacun qu'ils étaient l'un et l'autre prêts à la lutte, et que la lutte serait terrible.

— A la bonne heure, pensait Anne, celui-là est un rude jouteur qu'on aimerait à vaincre, un adversaire digne de moi. Mais aujourd'hui, en vérité, il y a trop de chances contre lui, et ma gloire ne sera pas grande à l'abattre.

— Décidément, madame d'Étampes, disait Benvenuto, vous êtes une maîtresse femme, et plus d'une lutte avec un homme m'a donné moins de peine que celle que j'ai entreprise contre vous. Aussi, soyez tranquille, tout en vous combattant à armes courtoises, je vous combattrai avec toutes mes armes.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel chacun des deux adversaires faisait à part lui ce court monologue. La duchesse l'interrompit la première.

— Vous êtes exact, maître Cellini, dit Mme d'Étampes. C'est à midi que Sa Majesté doit signer le contrat du comte d'Orbec ; il n'est que onze heures un quart. Permettez-moi d'excuser Sa Majesté : ce n'est pas elle qui est en retard, c'est vous qui êtes en avance.

— Je suis heureux, madame, d'être arrivé trop tôt, puisque cette impatience me procure l'honneur d'un tête-à-tête avec vous, honneur que j'eusse instamment sollicité si le hasard, que je remercie, n'avait été au-devant de mes désirs.

— Holà ! Benvenuto, dit la duchesse, est-ce que les revers vous rendraient flatteur ?

— Les miens ? non, madame ; mais ceux des autres. — J'ai toujours tenu à vertu singulière d'être le courtisan de la disgrâce ; et en voici la preuve, madame.

A ces mots, Cellini tira de dessous son manteau le lis d'or d'Ascanio, qu'il avait achevé le matin seulement. La duchesse poussa un cri de surprise et de joie. Jamais si merveilleux bijou n'avait frappé ses regards, jamais aucune de ces fleurs qu'on trouve dans les jardins enchantés des *Mille et une Nuits* n'avait jeté aux yeux d'une péri ou d'une fée un pareil éblouissement.

— Ah ! s'écria la duchesse en étendant la main vers la fleur, vous me l'aviez promise, Benvenuto, mais je vous avoue que je n'y comptais pas.

— Et pourquoi ne pas compter sur ma parole ? dit Cellini en riant ; vous me faisiez injure, madame.

— Oh ! si votre parole m'eût promis une vengeance au lieu d'une galanterie, j'eusse été plus certaine de votre exactitude.

— Et qui vous dit que ce n'est pas l'une et l'autre ? reprit Benvenuto en retirant sa main de manière à demeurer toujours maître du lis.

— Je ne vous comprends pas, dit la duchesse.

— Trouvez-vous que, montées en gouttes de rosée, dit Benvenuto en montrant à la duchesse le diamant qui tremblait au fond du calice de la fleur, et qu'elle tenait comme on s'en souvient de la munificence corruptrice de Charles-Quint, les arrhes de certain marché qui doit enlever le duché de Milan à la France fassent un bon effet ?

— Vous parlez en énigmes, mon cher orfèvre ; malheureusement le roi va venir, et je n'ai pas le temps de deviner les vôtres.

— Je vais vous en dire le mot, alors. Ce mot est un vieux proverbe : *Verba volant, scripta manent*, ce qui veut dire : Ce qui est écrit est écrit.

— Eh bien ! voilà ce qui vous trompe, mon cher orfèvre, ce qui est écrit est brûlé : ne croyez donc pas m'intimider comme vous feriez d'un enfant, et donnez-moi ce lis, qui m'appartient.

— Un instant, madame, mais auparavant je dois vous avertir que talisman entre mes mains, il perdra toute sa vertu entre les vôtres. Mon travail est encore plus précieux que vous ne le pensez. Là où la foule ne voit qu'un bijou, nous autres artistes nous cachons parfois une idée. Souhaitez-vous que je vous

montre cette idée, madame ?... Tenez, rien de plus facile, il suffit de pousser ce ressort invisible. La tige, comme vous le voyez, s'entr'ouvre, et au fond du calice on trouve non pas un ver rongeur comme dans certaines fleurs naturelles ou dans certains cœurs faux, mais quelque chose de pareil, de pire peut-être, le déshonneur de la duchesse d'Étampes écrit de sa propre main, signé par elle.

Et tout en parlant Benvenuto avait poussé le ressort, ouvert la tige et tiré le billet de l'étincelante corolle. Alors il le déroula lentement et le montra tout ouvert à la duchesse, pâle de colère et muette d'épouvante.

— Vous ne vous attendiez guère à cela, n'est-ce pas, madame ? reprit Benvenuto avec sang-froid en repliant la lettre et en la replaçant dans le lis. Si vous connaissiez mes habitudes, madame, vous seriez moins surprise ; il y a un an, j'ai caché une échelle dans une statuette ; il y a un mois, j'ai caché une jeune fille dans une statue ; aujourd'hui, que pouvais-je glisser dans une fleur ? un papier tout au plus, et c'est ce que j'ai fait.

— Mais, s'écria la duchesse, ce billet, ce billet infâme, je l'ai brûlé de mes propres mains ; j'en ai vu la flamme, j'en ai touché les cendres !

— Avez-vous lu le billet que vous avez brûlé ?

— Non ! non ! insensée que j'étais, je ne l'ai pas lu !

— C'est fâcheux, car vous seriez convaincue maintenant « que la lettre d'une grisette peut faire autant de flamme et de cendre que la lettre d'une duchesse ».

— Mais il m'a donc trompée, ce lâche Ascanio !

— Oh ! madame, oh ! arrêtez-vous ; ne soupçonnez pas même ce chaste et pur enfant, qui, en vous trompant du reste, n'eût employé contre vous que les armes dont vous vous serviez contre lui. Oh ! non, non, il ne vous a pas trompée : il ne rachèterait pas sa vie, il ne rachèterait pas la vie de Colombe par une tromperie. Non, il a été trompé lui-même.

— Et par qui ? dites-moi cela.

— Par un enfant, par un écolier, par celui qui a blessé votre affidé, le vicomte de Marmagne, par un certain Jacques Aubry enfin dont le vicomte de Marmagne a dû vous dire deux mots.

— Oui, murmura la duchesse, oui, Marmagne m'a bien dit que cet écolier, ce Jacques Aubry, cherchait à pénétrer jusqu'à Ascanio pour lui enlever cette lettre.

— Et c'est alors que vous êtes descendue chez Ascanio ; mais les écoliers sont lestes, comme vous savez, et le nôtre avait déjà pris les devants. Tandis que vous sortiez de l'hôtel d'Étampes, il se glissait dans le cachot de son ami, et tandis que vous y entriez, vous, il en sortait.

— Mais je ne l'ai pas vu, je n'ai vu personne !

— On ne pense pas à regarder partout ; si vous aviez pensé à cela, vous auriez levé une natte, et sous cette natte vous eussiez vu un trou qui communiquait avec le cachot voisin.

— Mais Ascanio, Ascanio ?

— Quand vous êtes entrée, il dormait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! pendant son sommeil, Aubry, à qui il avait refusé de donner cette lettre, l'a prise dans la poche de son habit, et a mis une de ses lettres à lui à la place de l'autre. Trompée par l'enveloppe, vous avez cru brûler un billet de la duchesse d'Étampes. Point, vous avez brûlé une épître de Mlle Gervaise-Perrette Popinot.

— Mais cet Aubry qui a blessé Marmagne, ce manant qui a failli assassiner un gentilhomme, paiera cher son insolence ; il est en prison, il est condamné.

— Il est libre, et c'est à vous surtout, madame, qu'il doit sa liberté.

— Comment cela ?

— C'est le pauvre prisonnier dont vous avez bien voulu demander en même temps que moi la grâce au roi François Ier.

— Oh ! insensée que j'étais ! murmura la duchesse d'Étampes en se mordant les lèvres.

Puis après avoir regardé fixement Benvenuto :

— Et à quelle condition, continua-t-elle d'une voix haletante, me rendrez-vous cette lettre ?

— Je vous l'ai, je crois, laissé deviner, madame.

— Je devine mal, dites.

— Vous demanderez au roi la main de Colombe pour Ascanio.

— Allons donc, reprit Anne en riant d'un rire forcé, vous connaissez mal la duchesse d'Étampes, monsieur l'orfèvre, si vous avez compté que mon amour reculerait devant une menace.

— Vous n'avez pas réfléchi avant de me répondre, madame.

— Je maintiens cependant ma réponse.

— Veuillez me permettre de m'asseoir sans cérémonie, madame, et de causer un moment avec vous sans détours, dit Benvenuto avec cette familiarité sublime qui est le propre des hommes supérieurs. Je ne suis qu'un humble sculpteur, et vous êtes une grande duchesse, mais laissez-moi vous dire que malgré la distance qui nous sépare nous sommes faits l'un et l'autre pour nous comprendre. Ne prenez pas vos airs de reine, ils seraient inutiles ; mon intention n'est pas de vous offenser, mais de vous éclairer, et votre fierté n'est pas de mise, puisque votre orgueil n'est pas en jeu.

— Vous êtes un singulier homme, en vérité, dit Anne en riant malgré elle. Parlez, voyons, je vous écoute.

— Je vous disais donc, madame la duchesse, reprit froidement Benvenuto, qu'en dépit de la différence de nos fortunes, nos positions étaient à peu près les mêmes et que nous pouvions nous entendre et peut-être nous servir. Vous vous êtes écriée quand je vous ai proposé de renoncer à Ascanio ; la chose vous a paru impossible et insensée, et cependant je vous avais donné l'exemple, moi, madame.

— L'exemple ?

— Oui, comme vous aimez Ascanio, j'aimais Colombe.

— Vous ?

— Moi. Je l'aimais comme je n'avais encore aimé qu'une fois. J'aurais donné pour elle mon sang, ma vie, mon âme, et cependant je l'ai donnée, elle, à Ascanio.

— Voilà une passion bien désintéressée, fit la duchesse avec ironie.

— Oh ! ne faites pas de ma douleur matière à raillerie, madame ; ne vous moquez pas de mes angoisses. J'ai beaucoup souffert ; mais vous le voyez, j'ai compris que cette enfant n'était pas plus faite pour moi qu'Ascanio n'était fait pour vous. Écoutez-moi bien, madame : nous sommes l'un et l'autre, si ce rapprochement ne vous blesse pas trop, nous sommes de ces natures exceptionnelles et étranges qui ont une existence à part, des sentiments à part, et qui trouvent rarement à frayer avec les autres. Nous servons tous deux, madame, une souveraine et monstrueuse idole dont le culte nous a grandi le cœur et nous met plus haut que l'humanité. Pour vous, madame, c'est l'ambition qui est tout ; pour moi, c'est l'art. Or, nos divinités sont jalouses, et quoique nous en ayons, nous dominent toujours et partout. Vous avez désiré Ascanio comme une couronne ; j'ai désiré Colombe comme une Galalée. Vous avez aimé en duchesse, moi en artiste ; vous avez persécuté, moi j'ai souffert. Oh ! ne croyez pas que je vous calomnie dans ma pensée : j'admire votre énergie et je sympathise avec votre audace. Que le vulgaire en pense ce qu'il voudra : c'est grand, à votre point de vue, de bouleverser le monde pour faire une place à celui qu'on aime. Je reconnais là une passion magistrale et forte, et je suis pour les caractères entiers capables de ces crimes héroïques ; mais je suis aussi pour les caractères surhumains, car tout ce qui échappe au prévu, tout ce qui sort de l'ordinaire me tente. Or, tout en aimant Colombe,

j'ai considéré, madame, que ma nature altière et sauvage irait mal à cette âme pure et angélique. Colombe aimait Ascanio, mon inoffensif et gracieux élève ; mon âme rude et puissante lui eût fait peur. Alors j'ai dit d'une voix haute et impérieuse à mon amour de se taire, et, comme il résistait, j'ai appelé à mon secours l'art divin, et à nous deux nous avons terrassé cet amour rebelle et nous l'avons cloué au sol. Puis la sculpture, ma vraie, ma seule, mon unique maîtresse, m'a mis au front sa lèvre ardente, et je me suis senti consolé. Faites comme moi, madame la duchesse, laissez ces enfants à leurs amours d'anges et ne les troublez pas dans leur ciel. Notre domaine à nous, c'est la terre et ses douleurs, ses combats et ses ivresses. Cherchez contre la souffrance un refuge dans l'ambition ; défaites des empires pour vous distraire ; jouez avec les rois et les maîtres du monde pour vous reposer. Ce sera bien fait, et je battrai des mains, et je vous approuverai. Mais ne détruisez pas la paix et la joie de ces pauvres innocents, qui s'aiment d'un si gentil amour sous le regard de Dieu et de la vierge Marie.

— Qui donc êtes-vous, vraiment, maître Benvenuto Cellini ? Je ne vous connaissais pas, dit la duchesse étonnée ; qui êtes-vous ?

— Un maître homme, vrai Dieu ! comme vous êtes une maîtresse femme, reprit en riant l'orfèvre avec sa naïveté accoutumée, et si vous ne me connaissiez pas, vous voyez que j'avais un grand avantage sur vous : je vous connaissais, moi, madame.

— Peut-être, fit la duchesse, et m'est avis que les maîtresses femmes aiment mieux et plus fort

que les maîtres hommes, car elles font fi de vos abnégations surhumaines et elles défendent leurs amants de bec et d'ongles jusqu'à la dernière minute.

— Vous persistez donc à refuser Ascanio à Colombe ?

— Je persiste à l'aimer pour moi.

— Soit. Mais puisque vous ne voulez pas céder de bonne grâce, prenez garde ! J'ai le poignet rude, et je pourrais bien vous faire crier un peu dans la mêlée. Vous avez fait toutes vos réflexions, n'est-ce pas ? Vous refusez bien décidément votre consentement à l'union d'Ascanio et de Colombe ?

— Bien décidément, reprit la duchesse.

— C'est bon, à nos postes ! s'écria Benvenuto, car voilà la bataille qui va commencer.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un huissier annonça le roi.

XXII

MARIAGE D'AMOUR

FRANÇOIS Ier parut en effet, donnant la main à Diane de Poitiers avec laquelle il sortait de chez son fils malade. Diane, par je ne sais quel instinct de haine, avait vaguement pressenti qu'une humiliation menaçait sa rivale, et elle ne voulait pas manquer à ce doux spectacle.

Quant au roi, il ne se doutait de rien, ne voyait rien, ne soupçonnait rien ; il croyait Mme d'Étampes et Benvenuto parfaitement réconciliés, et comme il les vit en entrant ensemble et près l'un de l'autre, il les salua tous les deux à la fois, du même sourire et de la même inclination de tête.

— Bonjour, ma reine de la beauté ; bonjour, mon roi de l'art, dit-il ; de quelle chose causiez-vous donc ensemble ? Vous avez l'air bien animés tous deux.

— Oh ! mon Dieu ! sire, nous parlions politique, dit Benvenuto.

— Et quel sujet exerçait votre sagacité ? Dites-le-moi, je vous prie.

— La question dont tout le monde s'occupe en ce moment, sire, continua l'orfèvre.

— Ah ! le duché de Milan.

— Oui, sire.

— Eh bien ! qu'en disiez-vous ?

— Nous étions d'avis différent, sire : — l'un de nous disait que l'empereur pourrait bien vous refuser le duché de Milan, et le donnant à votre fils Charles, se dégager ainsi de sa promesse.

— Et lequel de vous disait cela ?

— Je crois que c'était Mme d'Étampes.

La duchesse devint pâle comme la mort.

— Si l'empereur faisait cela, ce serait une infâme trahison ! dit François Ier ; mais il ne le fera pas.

— Dans tous les cas, s'il ne le fait pas, dit Diane, se mêlant à son tour à la conversation, ce ne sera pas, à ce que l'on assure, faute que le conseil lui en ait été donné.

— Et par qui ? s'écria François Ier. Ventre-Mahom ! Je voudrais savoir par qui ?

— Bon Dieu ! ne vous irritez pas tant, sire, reprit Benvenuto ; nous disions cela comme nous dirions autre chose, et c'étaient de simples conjectures en l'air, avancées par nous en forme de conversation : nous sommes de pauvres politiques, Mme la duchesse et moi, sire. Mme la duchesse, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, est trop femme pour s'occuper d'autre chose que de toilette ; et moi, sire, je suis trop artiste pour m'occuper d'autre chose que d'art. N'est-ce pas, madame la duchesse ?

— Le fait est, mon cher Cellini, dit François Ier, que vous avez chacun une trop belle part pour rien envier aux autres, fût-ce même le duché de Milan. Mme la duchesse d'Étampes est reine par sa beauté ; vous, vous êtes roi par votre génie.

— Roi, sire ?

— Oui, roi, et si vous n'avez pas comme moi trois lis dans vos armes, vous en avez un à la main qui me paraît plus beau qu'aucun de ceux qu'ait jamais fait éclore le plus beau rayon de soleil ou le plus beau champ du blason.

— Ce lis n'est point à moi, sire, il est à Mme d'Étampes, qui l'avait commandé à mon élève Ascanio ; seulement, comme celui-ci ne pouvait le finir, comprenant le désir qu'avait Mme la duchesse d'Étampes de voir un si riche bijou entre ses mains, je me suis mis à l'œuvre et l'ai achevé, désirant de toute mon âme en faire le symbole de la paix que nous nous sommes jurée l'autre jour à Fontainebleau, en face de Votre Majesté.

— C'est une merveille, dit le roi, qui étendit la main pour le prendre.

— N'est-ce pas, sire ? répondit Benvenuto en retirant le lis sans affectation, et il mérite bien que Mme la duchesse d'Étampes paie magnifiquement le jeune artiste dont il est le chef-d'œuvre.

— C'est mon intention aussi, dit Mme d'Étampes, et je lui garde une récompense qui pourrait faire envie à un roi.

— Mais vous savez, madame, que cette récompense, toute précieuse qu'elle est, n'est point celle qu'il ambitionne. Que voulez-vous, madame : nous sommes capricieux, nous autres artistes, et souvent ce qui ferait, comme vous le dites, envie à un roi, est considéré par nous d'un œil de dédain.

— Il faudra pourtant, dit Mme d'Étampes, la rougeur de la colère lui montant au front, qu'il se con-

tente de celle que je lui garde, car je vous l'ai déjà dit, Benvenuto, ce ne sera qu'à la dernière extrémité que je lui en accorderai une autre.

— Eh bien ! tu me confieras ce qu'il désire, à moi, dit François Ier à Benvenuto, en étendant de nouveau la main vers le beau lis, et si la chose n'est pas trop difficile, nous tâcherons de l'arranger.

— Regardez le bijou avec attention, sire, dit Benvenuto en mettant la tige de la fleur dans la main du roi ; examinez-en tous les détails, et Votre Majesté verra que toutes les récompenses sont au-dessous du prix que mérite un tel chef-d'œuvre.

En disant ces mots, Benvenuto fixa son regard perçant sur la duchesse, mais celle-ci avait une telle puissance sur elle-même, qu'elle vit sans sourciller le lis passer des mains de l'artiste entre les mains du roi.

— C'est vraiment miraculeux, dit le roi. Mais où avez-vous trouvé ce magnifique diamant qui enflamme le calice de cette belle fleur ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, sire, répondit d'un ton de bonhomie charmante Benvenuto ; c'est Mme la duchesse d'Étampes qui l'a fourni à mon élève.

— Je ne vous connaissais pas ce diamant, duchesse, dit le roi ; d'où vous vient-il donc ?

— Mais probablement d'où viennent les diamants, sire, des mines de Guzarate ou de Golconde.

— Oh ! dit Benvenuto, c'est toute une histoire que celle de ce diamant, et si Votre Majesté désire la savoir, je la lui dirai. Ce diamant et moi nous sommes de vieilles connaissances, car c'est pour la

troisième fois que ce diamant me passe entre les mains. Je l'ai d'abord mis en œuvre sur la tiare de notre saint-père le pape, où il faisait un merveilleux effet ; puis, d'après l'ordre de Clément VII, je l'ai monté sur un missel que Sa Sainteté offrit à l'empereur Charles-Quint ; puis, comme l'empereur Charles-Quint désirait porter constamment sur lui, comme ressource sans doute dans un cas extrême, ce diamant, qui vaut plus d'un million, je le lui ai monté en bague, sire. Votre Majesté ne l'a-t-elle pas remarqué à la main de son cousin l'empereur ?

— Si fait, je me rappelle ! s'écria le roi ; oui, le premier jour de notre entrevue à Fontainebleau, il l'avait au doigt. Comment ce diamant se trouve-t-il en votre possession, duchesse ?

— Oui, dites, s'écria Diane, dont les yeux étincelèrent de joie, comment un diamant de cette valeur est-il passé des mains de l'empereur entre les vôtres ?

— Si c'était à vous que cette question fût faite, reprit Mme d'Étampes, la réponse vous serait facile, madame, en supposant toutefois que vous avouez certaines choses à d'autres qu'à votre confesseur.

— Vous ne répondez pas à la question du roi, madame, répondit Diane de Poitiers.

— Oui, répondit François Ier, comment ce diamant se trouve-t-il entre vos mains ?

— Demandez à Benvenuto, dit Mme d'Étampes, portant un dernier défi à son ennemi ; Benvenuto vous le dira.

— Parle donc, dit le roi, et à l'instant même, je suis las d'attendre !

— Eh bien ! sire, dit Benvenuto, je dois l'avouer à Votre Majesté, à la vue de ce diamant, d'étranges soupçons me sont venus comme à elle. Or, vous le savez, c'était au temps où nous étions ennemis, Mme d'Étampes et moi ; je n'aurais donc pas été fâché d'apprendre quelque bon petit secret qui pût la perdre aux yeux de Votre Majesté. Alors je me suis mis en quête et j'ai appris...

— Tu as appris ?...

Benvenuto jeta un regard rapide sur la duchesse, et vit qu'elle souriait. Cette force de résistance qui était dans son caractère lui plut, et au lieu de finir brutalement la lutte d'un coup, il résolut de la prolonger comme fait un athlète sûr de la victoire, mais qui, ayant rencontré un adversaire digne de lui, veut faire briller toute sa force et toute son adresse.

— Tu as appris ?... répéta le roi.

— J'ai appris qu'elle l'avait tout bonnement acheté du juif Manassès. Oui, sire, sachez cela pour votre gouverne : il paraît que depuis son entrée en France votre cousin l'empereur a tant jeté d'argent sur sa route, qu'il en est à mettre ses diamants en gage, et que Mme d'Étampes recueille avec une magnificence royale ce que la pauvreté impériale ne peut conserver.

— Ah ! foi de gentilhomme ! c'est fort plaisant, s'écria François Ier, doublement flatté dans sa vanité d'amant et dans sa jalousie de roi. Mais, belle dame, j'y songe, ajouta-t-il en s'adressant à la duchesse, vous avez dû vous ruiner pour faire une telle emplette, et véritablement c'est à nous de ré-

parer le désordre qu'elle a mis dans vos finances. Rappelez-nous que nous sommes votre débiteur de la valeur de ce diamant, car il est véritablement si beau, que je tiens à ce que ne vous venant pas de la main d'un empereur, il vous vienne au moins de celle d'un roi.

— Merci, Benvenuto, dit à demi-voix la duchesse, et je commence à croire, comme vous le prétendez, que nous étions faits pour nous entendre.

— Que dites-vous là ? dit le roi.

— Oh ! rien, sire, je m'excuse près de la duchesse de ce premier soupçon qu'elle veut bien me pardonner, ce qui est d'autant plus généreux de sa part, qu'à côté de ce premier soupçon, ce lis en avait fait naître un autre.

— Et lequel ? demanda François Ier, tandis que Diane, que sa haine avait empêchée d'être la dupe de cette comédie, dévorait du regard sa triomphante rivale.

La duchesse d'Étampes vit qu'elle n'en avait pas encore fini avec son infatigable ennemi, et un léger nuage de crainte passa sur son front ; mais, il faut le dire à sa louange, pour disparaître aussitôt. Il y a plus, elle profita de la préoccupation même que les paroles de Benvenuto Cellini avaient mise dans l'esprit de François Ier pour essayer de reprendre le lis, que le roi tenait toujours ; mais Benvenuto, sans affectation, passa entre elle et le roi.

— Lequel ? Oh ! celui-ci, je l'avoue, dit-il en souriant, celui-ci, il était si infâme, que je ne sais si je ne dois pas en être pour la honte de l'avoir eu, et si ce ne serait pas encore ajouter à mon crime que

d'avoir l'impudeur de l'avouer. Il me faudra donc, je le déclare, un ordre exprès de Votre Majesté pour que j'ose...

— Osez, Cellini, je vous l'ordonne, dit le roi.

— Eh bien ! j'avoue d'abord avec mon naïf orgueil d'artiste, reprit Cellini, que j'avais été surpris de voir Mme d'Étampes charger l'apprenti d'un travail que le maître aurait été heureux et fier d'exécuter pour elle. Vous rappelez-vous mon apprenti Ascanio, sire ? C'est un jeune et charmant cavalier, et qui pourrait poser pour l'Endymion, je vous jure !

— Eh bien ! après ? reprit le roi, dont les sourcils se contractèrent au soupçon qui vint tout à coup lui mordre le cœur.

Pour cette fois, il était évident que, malgré tout son pouvoir sur elle-même, Mme d'Étampes était au supplice. D'abord, elle lisait dans les yeux de Diane de Poitiers une curiosité perfide, et puis elle n'ignorait pas que si François Ier eût pardonné peut-être la trahison envers le roi, il ne pardonnerait certainement pas une infidélité envers l'amant. Cependant, comme s'il ne remarquait pas son angoisse, Benvenuto poursuivit :

— Je pensais donc à la beauté de mon Ascanio et je songeais, — pardon, mesdames, pour ce que cette pensée peut avoir d'impertinent pour des Français, mais je suis fait aux façons de nos princesses italiennes, qui, en amour, il faut le dire, sont de bien faibles mortelles ; — je pensais donc qu'un sentiment auquel l'art était étranger...

— Maître, dit François Ier en fronçant les sourcils, songez à ce que vous allez dire.

— Aussi me suis-je excusé d'avance de ma témérité, et ai-je demandé à garder le silence.

— J'en suis témoin, dit Diane, c'est vous qui lui avez commandé de parler, sire ; et maintenant qu'il a commencé...

— Il est toujours temps de s'arrêter, dit la duchesse d'Étampes, quand on sait que ce que l'on va dire est un mensonge.

— Je m'arrêterai si vous le voulez, madame, reprit Benvenuto ; vous savez bien que vous n'avez qu'un mot à dire pour cela.

— Oui, mais moi je veux qu'il continue. Vous avez raison, Diane, il y a des choses qui veulent être creusées jusqu'au fond. Dites, monsieur, dites, reprit le roi en couvrant d'un même regard le sculpteur et la duchesse.

— Mes conjectures allaient donc leur train, quand une incroyable découverte vint leur offrir un nouveau champ.

— Laquelle ? s'écrient à la fois le roi et Diane de Poitiers.

— Je me traîne, murmura Cellini en s'adressant à la duchesse.

— Sire, reprit la duchesse, vous n'avez pas besoin de tenir ce lis à la main pour entendre toute cette longue histoire. Votre Majesté est si bien habituée à tenir un sceptre et à le tenir d'une main ferme, que j'ai peur que cette fleur fragile ne se brise entre ses doigts.

Et en même temps, la duchesse d'Étampes, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, étendit le bras pour reprendre le bijou.

— Pardon, madame la duchesse, dit Cellini ; mais comme le lis joue dans toute cette histoire un rôle important, permettez que pour joindre la démonstration au récit...

— Le lis joue un rôle important dans l'histoire que vous allez raconter, maître, s'écria Diane de Poitiers en arrachant par un mouvement rapide comme la pensée la fleur des mains du roi. Alors Mme d'Étampes a raison, car pour peu que l'histoire soit celle que je soupçonne, mieux vaut que ce lis soit entre mes mains qu'entre les vôtres ; car, avec ou sans intention, peut-être que dans un mouvement dont elle ne serait pas maîtresse, Votre Majesté le briserait.

Mme d'Étampes devint affreusement pâle, car elle se crut perdue ; elle saisit vivement la main de Benvenuto, ses lèvres s'ouvrirent pour parler, mais par un retour sur elle-même sans doute, sa main lâcha presque aussitôt celle de l'artiste, et ses lèvres se refermèrent.

— Dites ce que vous avez à dire, fit-elle les dents serrées, dites...

Puis elle ajouta d'une voix si basse que Benvenuto put seul l'entendre :

— Si vous l'osez.

— Oui, dites, et prenez garde à vos paroles, mon maître, dit le roi.

— Et vous, madame, prenez garde à votre silence, dit Benvenuto.

— Nous attendons ! s'écria Diane, ne pouvant plus contenir son impatience.

— Eh bien ! figurez-vous, sire ; imaginez-vous,

madame, qu'Ascanio et Mme la duchesse d'Étampes correspondaient.

La duchesse cherchait sur elle, puis autour d'elle, s'il n'y avait pas quelque arme dont elle pût poignarder l'orfèvre.

— Correspondaient ? reprit le roi.

— Oui, correspondaient ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que dans cette correspondance entre Mme la duchesse d'Étampes et le pauvre apprenti ciseleur, il était question d'amour.

— Les preuves, maître ! vous avez des preuves, j'espère ! s'écria le roi furieux.

— Oh ! mon Dieu oui, sire, j'en ai, reprit Benvenuto. Votre Majesté comprend bien que je ne me serais pas laissé aller à de tels soupçons si je n'avais pas eu les preuves.

— Alors, donnez-les à l'instant même, puisque vous les avez, dit le roi.

— Quand je dis que je les ai, je me trompe : c'était Votre Majesté qui les avait tout à l'heure.

— Moi ! s'écria le roi.

— Et c'est Mme de Poitiers qui les a maintenant.

— Moi ! s'écria Diane.

— Oui, reprit Benvenuto qui, entre la colère du roi et les haines et les terreurs des deux plus grandes dames du monde, conservait tout son sang-froid et toute son aisance. Oui, car les preuves sont dans ce lis.

— Dans ce lis ! s'écria le roi en reprenant la fleur des mains de Diane de Poitiers, et en retournant le bijou avec une attention à laquelle cette fois l'amour de l'art n'avait aucune part. Dans ce lis ?

— Oui, sire, dans ce lis, reprit Benvenuto. Vous savez qu'elles y sont, madame, continua-t-il d'un ton significatif en se tournant vers la duchesse haletante.

— Transigeons, dit la duchesse. Colombe n'épousera point d'Orbec.

— Ce n'est point assez, murmura Cellini ; il faut qu'Ascanio épouse Colombe.

— Jamais ! fit Mme d'Étampes.

Cependant le roi retournait dans ses doigts le lis fatal avec une anxiété et une colère d'autant plus douloureuses qu'il n'osait les exprimer ouvertement.

— Les preuves sont dans ce lis ! dans ce lis ! répétait-il ; mais je n'y vois rien dans ce lis.

— C'est que Votre Majesté ne connaît pas le secret à l'aide duquel il s'ouvre.

— Il y a un secret : montrez-le-moi, messire, à l'instant même, ou plutôt...

François Ier fit un mouvement pour briser la fleur ; les deux femmes poussèrent un cri. François Ier s'arrêta.

— Oh ! sire, ce serait dommage, s'écria Diane ; un si charmant bijou : donnez-le-moi, sire, et je vous réponds que s'il y a un secret, je le trouverai, moi.

Et ses doigts fins et agiles, doigts de femme rendus plus subtils par la haine, se promenèrent sur toutes les aspérités du bijou, fouillèrent tous les creux, tandis que la duchesse d'Étampes, prête à défaillir, suivait d'un œil presque hagard toutes les tentatives infructueuses un instant. Enfin, soit bonheur, soit divination de rivale, Diane toucha le point précis de la tige.

La fleur s'ouvrit.

Les deux femmes poussèrent encore ensemble un même cri : l'une de joie, l'autre de terreur. La duchesse s'élança pour arracher le lis des mains de Diane ; mais Benvenuto la retint d'une main tandis qu'il lui montrait de l'autre la lettre, qu'il avait tirée de sa cachette. En effet, un coup d'œil rapide jeté sur le calice de la fleur lui montra qu'il était vide.

— Je consens à tout, dit la duchesse écrasée et n'ayant plus la force de soutenir une pareille lutte.

— Sur l'Évangile ? dit Benvenuto.

— Sur l'Évangile !

— Eh bien ! maître, dit le roi impatienté, où sont ces preuves ? Je ne vois là qu'un vide ménagé avec beaucoup d'adresse dans la fleur, mais il n'y a rien dans ce vide.

— Non, sire, il n'y a rien, répondit Benvenuto.

— Oui, mais il a pu y avoir quelque chose, dit Diane.

— Madame a raison, reprit Benvenuto.

— Maître ! s'écria le roi les dents serrées, savez-vous qu'il pourrait être dangereux de continuer plus longtemps cette plaisanterie, et que de plus forts que vous se sont repentis d'avoir joué avec ma colère ?

— Aussi serais-je au désespoir de l'encourir, sire, reprit Cellini sans se déconcerter ; mais rien ici n'est fait pour l'exciter, et Votre Majesté n'a pas pris, je l'espère, mes paroles au sérieux. Aurais-je osé porter si légèrement une accusation si grave ? Mme d'Étampes peut vous montrer les lettres que contenait ce lis si vous êtes curieux de les voir. Elles parlent

bien réellement d'amour, mais de l'amour de mon pauvre Ascanio pour une noble demoiselle, amour qui au premier abord sans doute semble fou et impossible ; mais mon Ascanio s'imaginant, en véritable artiste qu'il est, qu'un beau bijou n'est pas loin de valoir une belle fille, s'est adressé à Mme d'Étampes comme à une providence, et a fait de ce lis son messager. Or, vous savez, sire, que la Providence peut tout ; et vous ne serez pas jaloux de celle-là, j'imagine, puisqu'en faisant le bien, elle vous associe à ses mérites. Voilà le mot de l'énigme, sire, et si tous les détours où je me suis amusé ont offensé Votre Majesté, qu'elle me pardonne en se rappelant la précieuse et noble familiarité dans laquelle elle a bien voulu jusqu'à présent m'admettre.

Ce discours quasi académique changea la face de la scène. A mesure que Benvenuto parlait, le front de Diane se rembrunissait, celui de Mme d'Étampes se déridait, et le roi reprenait son sourire et sa belle humeur. Puis, quand Benvenuto eut fini :

— Pardon, ma belle duchesse, cent fois pardon, dit François Ier, d'avoir pu vous soupçonner un instant. Que puis-je faire, dites-moi, pour racheter ma faute et pour mériter mon pardon ?

— Octroyer à Mme la duchesse d'Étampes la demande qu'elle va vous faire, comme Votre Majesté m'a déjà octroyé celle que je lui ai faite.

— Parlez pour moi, maître Cellini, puisque vous savez ce que je désire, dit la duchesse, s'exécutant de meilleure grâce que Benvenuto ne l'aurait cru.

— Eh bien ! sire, puisque Mme la duchesse me charge d'être son interprète, sachez que son dé-

sir est de voir intervenir votre toute-puissante autorité dans les amours du pauvre Ascanio.

— Oui-da ! dit le roi en riant ; je consens de grand cœur à faire le bonheur du gentil apprenti. Le nom de l'amoureuse ?

— Colombe d'Estourville, sire.

— Colombe d'Estourville ! s'écria François Ier.

— Sire, que Votre Majesté se souvienne que c'est Mme la duchesse d'Étampes qui vous demande cette grâce. — Voyons, madame, joignez-vous donc à moi, ajouta Benvenuto en faisant de nouveau passer hors de sa poche un coin de sa lettre, car si vous vous taisez plus longtemps, Sa Majesté croira que vous demandez la chose par pure complaisance pour moi.

— Est-ce vrai que vous désirez ce mariage, madame ? dit François Ier.

— Oui, sire, murmura Mme d'Étampes ; je le désire... vivement.

L'adverbe était amené par une nouvelle exhibition de la lettre.

— Mais sais-je, moi, reprit François Ier, si le prévôt acceptera pour gendre un homme sans nom et sans fortune ?

— D'abord, sire, répondit Benvenuto, le prévôt, en sujet fidèle, n'aura pas, soyez-en certain, d'autre volonté que celle de son roi. Ensuite Ascanio n'est pas sans nom. Il se nomme Gaddo Gaddi, et un de ses aïeux a été podestat de Florence. Il est orfèvre, c'est vrai, mais en Italie pratiquer l'art n'est point déroger. D'ailleurs, ne fût-il pas noble d'ancienne noblesse, comme je me suis permis d'inscrire son

nom sur les lettres-patentes que Sa Majesté m'a fait remettre, il serait noble de nouvelle création. Ah ! ne croyez pas que cet abandon de ma part soit un sacrifice. Récompenser mon Ascanio, c'est me récompenser deux fois moi-même. Ainsi c'est dit, sire, le voilà seigneur de Nesle, et je ne le laisserai pas manquer d'argent ; il pourra, s'il veut, laisser là l'orfèvrerie et acheter une compagnie de lances ou une charge à la cour ; j'y pourvoirai de mes deniers.

— Et nous aurons soin, bien entendu, dit le roi, que votre générosité n'altère pas trop votre bourse.

— Ainsi donc, sire..., reprit Benvenuto.

— Va pour Ascanio Gaddo Gaddi, seigneur de Nesle ! s'écria le roi en riant à gorge déployée, tant la certitude de la fidélité de Mme d'Étampes l'avait mis de joyeuse humeur.

— Madame, dit à demi-voix Cellini, vous ne pouvez pas, en conscience, laisser au Châtelet le seigneur de Nesle ; c'était bon pour Ascanio.

Mme d'Étampes appela un officier des gardes et lui dit à voix basse quelques paroles qui se terminèrent par celles-ci :

— Au nom du roi !

— Que faites-vous, madame ? demanda François Ier.

— Rien, sire, répondit Cellini. Mme la duchesse d'Étampes envoie chercher le futur.

— Où cela ?

— Où Mme d'Étampes, qui connaissait la bonté du roi, l'a prié d'attendre le bon plaisir de Sa Majesté.

Un quart d'heure après, la porte de l'apparte-

ment où attendaient Colombe, le prévôt, le comte d'Orbec, l'ambassadeur d'Espagne, et à peu près tous les seigneurs de la cour, à l'exception de Marmagne encore alité, s'ouvrit. Un huissier cria :

— Le roi !

François Ier entra, donnant la main à Diane de Poitiers, et suivi par Benvenuto, qui soutenait à un bras la duchesse d'Étampes et à l'autre Ascanio, aussi pâles l'un que l'autre.

A l'annonce faite par l'huissier, tous les courtisans se retournèrent et demeurèrent un instant stupéfaits en apercevant ce singulier groupe. Colombe pensa s'évanouir.

Cet étonnement redoubla lorsque François Ier, faisant passer le sculpteur devant lui, dit à haute voix :

— Maître Benvenuto, prenez un instant notre place et notre autorité ; parlez comme si vous étiez le roi, et qu'on vous obéisse comme au roi.

— Prenez garde, sire, répondit l'orfèvre : pour me tenir dans votre rôle, je vais être magnifique.

— Allez, Benvenuto, dit François Ier en riant ; chaque trait de magnificence sera une flatterie.

— A la bonne heure ! sire, voilà qui me met à mon aise, et je vais vous louer tant que je pourrai. Or çà, continua-t-il, n'oubliez pas, vous tous qui m'écoutez, que c'est le roi qui parle par ma bouche. Messieurs les notaires, vous avez préparé le contrat auquel Sa Majesté daigne signer ? Écrivez les noms des époux.

Les deux notaires prirent la plume et s'apprêtèrent à écrire sur les deux contrats, dont l'un devait

rester aux archives du royaume et l'autre dans leur cabinet.

— D'une part, continua Benvenuto, d'une part, noble et puissante demoiselle Colombe d'Estourville.

— Colombe d'Estourville, répétèrent machinalement les notaires, tandis que les auditeurs écoutaient dans le plus grand étonnement.

— De l'autre, continua Cellini, très noble et très puissant Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle.

— Ascanio Gaddi ! s'écrièrent en même temps le prévôt et d'Orbec.

— Un ouvrier ! s'écria avec douleur le prévôt en se tournant vers le roi.

— Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle, reprit Benvenuto sans s'émouvoir, auquel Sa Majesté accorde les grandes lettres de naturalisation et la place d'intendant des châteaux royaux.

— Si Sa Majesté l'ordonne ainsi, j'obéirai, dit le prévôt ; toutefois...

— Ascanio Gaddi, continua Benvenuto, à la considération duquel Sa Majesté accorde à messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris, le titre de chambellan.

— Sire, je suis prêt à signer, dit d'Estourville, enfin vaincu.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Colombe en retombant sur sa chaise, n'est-ce pas un rêve que tout cela ?

— Et moi ? s'écria d'Orbec, et moi ?

— Quant à vous, reprit Cellini, continuant ses fonctions royales, quant à vous, comte d'Orbec, je

vous fais grâce de l'enquête que j'aurais le droit d'ordonner sur votre conduite. La clémence est vertu royale, aussi bien que la générosité, n'est-ce pas, sire ? Mais voici les contrats proposés, signons, messieurs signons !

— C'est qu'il fait la Majesté à merveille ! s'écria François Ier, heureux comme un roi en vacances.

Puis il passa la plume à Ascanio, qui signa d'une écriture tremblante, et qui, après avoir signé, passa lui-même la plume à Colombe, que Mme Diane, pleine de bonté, avait été chercher à sa place et soutenait. Les mains des deux amants se touchèrent et ils faillirent s'évanouir.

Puis vint Mme Diane, qui passa la plume à la duchesse d'Étampes, laquelle la passa au prévôt, le prévôt à d'Orbec, et d'Orbec à l'ambassadeur d'Espagne.

Au-dessous de tous ces grands noms, Cellini écrivit distinctement et fermement le sien. Ce n'était pas cependant celui qui faisait le moindre sacrifice.

Après avoir signé, l'ambassadeur d'Espagne s'approcha de la duchesse :

— Nos plans tiennent toujours, madame ? dit-il.

— Eh ! mon Dieu ! dit la duchesse, faites ce que vous voudrez : que m'importe la France ! que m'importe le monde !

Le duc s'inclina.

— Ainsi, dit à l'ambassadeur au moment où il reprenait sa place son neveu, jeune diplomate encore inexpérimenté, ainsi, dans les intentions de l'empereur, ce n'est pas le roi François Ier, mais son fils, qui sera duc de Milan ?

— Ce ne sera ni l'un ni l'autre, répondit l'ambassadeur.

Pendant ce temps, les autres signatures allaient leur train.

Puis, lorsque chacun eut mis son nom au bas du bonheur d'Ascanio et de Colombe, Benvenuto s'approcha de François Ier, et mettant un genou en terre devant lui :

— Sire, dit-il, après avoir ordonné en roi, je viens prier Votre Majesté en humble et reconnaissant serviteur. Votre Majesté veut-elle m'accorder une dernière grâce ?

— Dis, Benvenuto, dis, répondit François Ier, qui était en train d'accorder, et qui s'apercevait que c'était encore, à tout prendre, l'acte de la royauté auquel un roi trouve le plus de bonheur ; dis, voyons, que souhaites-tu ?

— Retourner en Italie, sire, dit Benvenuto.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le roi ; vous voulez me quitter quand il vous reste tant de chefs-d'œuvre à me faire ? Je ne veux pas.

— Sire, répondit Benvenuto, je reviendrai, je vous le jure. Mais laissez-moi partir, laissez-moi revoir mon pays, j'en ai besoin pour le moment. Je ne dis pas ce que je souffre, continua-t-il en baissant la voix et en secouant mélancoliquement la tête. Mais je souffre beaucoup de douleurs que je ne saurais raconter, et l'air seul de la patrie peut cicatriser mon cœur blessé. Vous êtes un grand, vous êtes un généreux roi que j'aime. Je reviendrai, sire, mais permettez-moi auparavant d'aller me guérir là-bas au soleil. Je vous laisse Ascanio, ma pensée, Pagolo,

ma main ; ils suffiront à vos rêves d'artiste jusqu'à mon retour, et quand j'aurai reçu le baiser des brises de Florence, ma mère, je reviendrai vers vous, mon roi, et la mort seule pourra nous séparer.

— Allez donc, dit tristement François Ier. Il sied que l'art soit libre comme les hirondelles : allez.

Puis le roi tendit à Benvenuto sa main, que Benvenuto baisa avec toute l'ardeur de la reconnaissance.

En se retirant, Benvenuto se trouva près de la duchesse.

— Est-ce que vous m'en voulez beaucoup, madame ? dit-il en glissant aux mains de la duchesse le fatal billet qui, pareil à un talisman magique, venait de faire des choses impossibles.

— Non, dit la duchesse, toute joyeuse de le tenir enfin, non, et cependant vous m'avez battue par des moyens...

— Allons donc ! dit Benvenuto, je vous en ai menacée ; mais croyez-vous que je m'en fusse servi ?

— Dieu du ciel ! s'écria la duchesse frappée d'un trait de lumière ; voilà ce que c'est que de vous avoir cru pareil à moi !

Le lendemain, Ascanio et Colombe furent mariés à la chapelle du Louvre, et malgré les règles de l'étiquette, les deux jeunes gens obtinrent que Jacques Aubry et sa femme assistassent à la cérémonie.

C'était une grande faveur, mais on conviendra que le pauvre écolier l'avait bien méritée.

XXIII

MARIAGE DE CONVENANCE

HUIT jours après, Hermann épousa solennellement dame Perrine, qui lui apporta en dot vingt mille livres tournois et la certitude qu'il serait père.

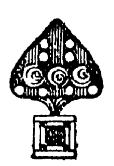
Hâtons-nous de dire que ce fut cette certitude qui détermina le brave Allemand, bien plus encore que les vingt mille livres tournois.

Le soir même du mariage d'Ascanio et de Colombe, quelques instances que purent lui faire les deux jeunes gens, Benvenuto partit pour Florence.

Ce fut pendant ce retour qu'il fondit sa statue de Persée, qui fait encore aujourd'hui l'un des ornements de la place du Vieux-Palais, et qui ne fut peut-être sa plus belle œuvre que parce qu'il l'accomplit dans sa plus grande douleur.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
IMPRIMÉ EN GRANDE-BRETAGNE
PRINTED IN GREAT BRITAIN



JOSEPH BALSAMO (Mémoires d'un Médecin) (5 volumes).
LE COLLIER DE LA REINE (3 volumes).
ANGE PITOU (2 volumes).
LA COMTESSE DE CHARNY (6 volumes).

Ces quatre ouvrages constituent un cycle de romans dont l'action embrasse les dernières années du règne de Louis XV, le règne de Louis XVI et la Révolution.

LE CHEVALIER DE MAISON ROUGE (2 volumes).

Dans ce captivant récit, l'auteur a fait revivre les événements et les hommes de la tragique période 1793–1795.

LES BLANCS ET LES BLEUS (3 volumes).
LES COMPAGNONS DE JÉHU (2 volumes).

Les débuts du général Bonaparte, l'expédition d'Égypte, les menées royalistes après Thermidor, la préparation du 18 Brumaire, tel est le cadre historique de ces deux récits dans lesquels le célèbre romancier s'est montré particulièrement respectueux de la vérité historique.

LES DEUX DIANE (3 volumes).

Les Deux Diane, ce sont Diane de Poitiers et sa fille Diane de Castro. Dans ce roman mouvementé et très vivant, Alexandre Dumas conte la longue lutte qui mit aux prises le roi Henri II et le jeune comte de Montgommery.

ASCANIO (2 volumes).

Relation des aventures amoureuses de Benvenuto Cellini et de son élève Ascanio à la cour du roi François Ier.